





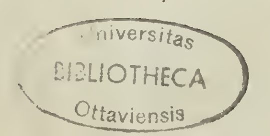
B. C.

ŒUVRES DE THEATRE DE Mr. PIRON.



A PARIS,
Chez PRAULT fils, Quai de Conty, vis-à-vis la
la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XLI.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.



PIECES

Contenues dans ce Volume.

LES FILS INGRATS,

COMEDIE EN VERS,

En cinq Actes.

Par Monsieur PIRON.

Le prix est de trente sols.



A PARIS,
Chez PRAULT fils, Libraire, Quai de Conty, vis-à-vis la descente du Pont Neuf, à la Charité.

M. DCCXXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



A

SON ALTESSE SERENISSIME,

MADAME

LA DUCHESSE

DOUAIRIERE.



ADAME,

Quelque témérité qu'il y ait à placer ici l'auguſte Nom de VOTRE ALTESSE

SERENISSIME, j'espere qu'Elle me le pardonnera. La voix publique m'y détermine. Je ne puis l'entendre & ne pas dédier un Poëme où triomphe la tendre générosité, à une Princesse, qui, dans toutes ses actions, en est le plus constant & le plus parfait Modele. Cette même voix m'apprend que je ferois mal ma Cour, si je me laissois aller au plaisir qu'il y auroit de changer cette Epitre en Panégyrique. Je me dédommage en songeant que l'éloge de VOTRE ALTESSE SERENISSIME est gravé dans tous les cœurs. Ce sont les Temples où fume le plus pur encens. Il s'y peze au poids du vrai mérite: on l'y refuse à la Grandeur qui

ne brille que de ſon ſeul éclat: Elle y eſt même traitée de chimere, ſi ceux qu'elle diſtingue ne l'honorent à leur tour par des ſentimens, qui pareils à ceux de VOTRE ALTESSE SERENISSIME, les faſſent devenir ce que le hazard les a fait naître.

Je ſuis avec un très-profond reſpect,

MADAME,

De VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le très-humble, & très obéiſſant ſerviteur, PIRON.

ACTEURS.

GERONTE.

CHRISALDE, frere de Geronte.

ANGELIQUE, Fille d'Argante Ami & Bienfaicteur de Geronte.

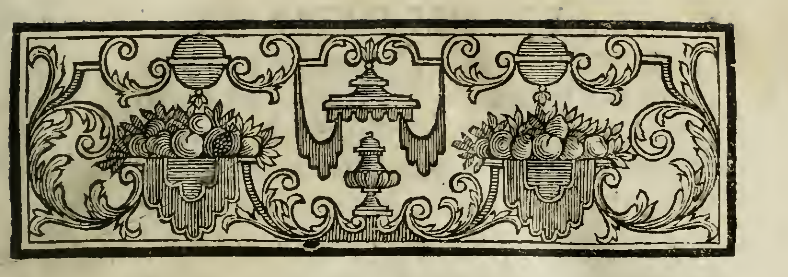
DAMIS, Financier.
VALERE, Capitaine. } Fils de Geronte.
ERASTE, Auditeur.

GREGOIRE, Métayer de Geronte.

PASQUIN, Fils de Gregoire & Valet de Geronte.

NERINE, Suivante d'Angelique.

La Scene est dans l'antichambre de Geronte.



LES

FILS INGRATS.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, CHRISALDE.

CHRISALDE.

AH ! que me dites-vous ? Quoi ! la belle Angelique......

GERONTE.

Ouy, mon frere, d'Argante elle est la fille unique :
De cet Argante, à qui je dois mon heureux sort,
Et qui, depuis un an, dans la Province est mort.

Il ne put ſoûtenir la premiere traverſe,
Dont la Fortune avoit dérangé ſon commerce :
La perte de ſes biens, riſqués ſur un vaiſſeau,
L'accabla d'un chagrin qui le mit au tombeau.
Voilà de ſes malheurs la premiere nouvelle.
Argante eût dû compter ſur un ami fidele ;
Et ſans s'abandonner à ſon mortel ennui,
M'écrire, & s'aſſurer que j'étois tout à lui.
Cette perte, ſur mer, n'étoit pas ſans remede ;
Ce que j'ai, lui reſtoit. Sa fille lui ſuccede.
Sa fille héritera de ce que je lui doi :
Et vous n'ignorez pas ce qu'il a fait pour moi.

CHRISALDE.

Oui, mon frere, je ſçais qu'Argante, en Italie,
Vous tira d'un peril, où vous riſquiez la vie :
Et ne ſe montrant pas généreux à demi,
Joignit les ſoins d'un pere, aux bontez d'un ami.
Son avis, qu'appuya plus d'un ſecours utile,
Vous a fait devenir un Avocat habile ;
Et vous encourageant à l'étude des loix,
D'un métier lucratif, vous fit faire le choix.
La fille eſt dans l'état, d'où vous tira le pere.
Mais pour elle, entre nous, que voulez-vous qu'opere
Ce tendre empreſſement que vous lui faites voir ?

GERONTE.

Je ſonge à ſon bonheur, & je la veux pourvoir.

CHRISALDE.

De ſemblables projets ne ſont pas des vetilles.

La pourvoir ! & comment ?

GERONTE.

Comme on pourvoit les filles.
En la mariant.

CHRISALDE.

Oui ; je vous entens fort bien.
Mais à qui, s'il vous plaît ? Angelique n'a rien.
Vos fils vous ont rendu presque aussi pauvre qu'elle.
Quel parti lui pourroit procurer votre zele ?
Vous la voulez pourvoir peutêtre en l'épousant ?
Mon frere, une main vuide est un mauvais present.

GERONTE.

Frappé de sa beauté, d'abord, malgré mon âge,
J'ai formé, je l'avouë, un projet si peu sage.
Sa douceur, sa jeunesse augmentant ma pitié,
Avoient fait naître en moi, plus que de l'amitié.
De-là vient qu'à mes fils, qui lui rendent visite,
J'ai caché quelque tems mes pas & ma conduite ;
Et que, de ce qu'elle est, loin d'avoir nuls soupçons,
Ils ignorent encor que nous nous connoissons.
Mais la réflexion succede à la foiblesse :
La jeunesse est pour être unie à la jeunesse ;
Et l'offre de ma main tiendroit plus en effet,
De l'abus du malheur, que du prix d'un bienfait.

CHRISALDE.

Vos cinquante ans nuiroient moins que cette indigence

Où vous a, pour vos fils, jetté votre indulgence.
Avec un bon eſprit, tout homme bien renté
L'emporte, en agrémens, ſur un jeune éventé.
Mais ne la pouvant rendre heureuſe par vous-même,
A qui donc la donner dans ſa miſere extrême ?

GERONTE.

A celui de mes fils qu'elle aimera le plus.

CHRISALDE.

Oh ! vous n'avez pas pris leurs avis là-deſſus.

GERONTE.

L'honneur intereſſé n'a point d'avis à prendre.
Mais ſuppoſé qu'aux leurs il me fallût deſcendre,
Mes fils ſont trop bien nés, & trop reconnoiſſans,
Pour ne pas reſſentir tout ce que je reſſens.

CHRISALDE.

Quelle prévention !

GERONTE.

Eh ! ouy, ouy, je radotte.

CHRISALDE.

Vous jugez trop bien d'eux ; voilà votre marotte.

GERONTE.

Votre marotte, à vous, eſt d'en juger très-mal.
Je vois que leur amour eſt pour moi ſans égal :
Contre des fils ſi bons, que veut-on qui m'émeuve ?

CHRISALDE.

Eh ! vous n'avez pas mis cet amour à l'épreuve !

GERONTE.

Chaque jour je l'y mets ; & jusqu'à cet instant
Je l'éprouve, vous dis-je, & j'en suis très-content.

CHRISALDE.

Parce que, chaque jour, de vos folles largesses,
Jusqu'ici vous avez acheté leurs caresses ;
Mais........

GERONTE.

Mon Dieu, j'entrevois d'ici tous vos discours !
Epargnez-vous le soin de parler à des sourds.
J'abandonne à mes fils celui de vous confondre :
Si j'en suis obéï, qu'avez-vous à répondre ?

CHRISALDE.

Rien : mais j'en doute fort.

GERONTE.

Moi, j'en doute si peu ;
Et je suis, malgré vous, si sûr de leur aveu,
Que, sans craindre un moment qu'on trompe mon attente,
Je viens d'envoyer dire à la fille d'Argante,
De m'accorder une heure, où je puisse la voir :
Quand j'aurai fait mon offre, ils feront leur devoir.

CHRISALDE.

Avant que de rien dire à la belle Angelique,

Je déployerois d'abord, près d'eux, ma rétorique :
Et voudrois être sûr......

GERONTE *frappant du pied, & regardant derriere lui.*

Peste soit de Pasquin !
Depuis une heure aussi que j'attens ce coquin.....
(*L'appercevant tout échauffé.*) Vien donc ! il te faut bien du tems pour peu de chose.

SCENE SECONDE.

GERONTE, CHRISALDE, PASQUIN.

PASQUIN.

DE l'un de vos trois fils, la cuisine en est cause.
En passant comme un Basque, auprès de sa maison,
De cent ragouts exquis la douce exhalaison
M'est, par un soupirail, venu rompre en visiere.
Mon ame en a passé dans mon nez, toute entiere;
Et piquant l'appetit dont le Ciel m'a doué,
Sur la place, un instant, l'odorat m'a cloué.
Excusez, s'il vous plaît, ma friandise émuë
Des charmes d'une odeur, chez vous, si peu connuë.
Si vous vous offensez d'un plaisir si leger,
Notre pain sec ici va bien vous en venger.

GERONTE.

Pour un méchant valet, ma cuiſine eſt trop bonne,
Dis ſeulement quelle heure Angelique me donne.

PASQUIN.

Vous n'avez qu'à l'attendre & qu'à reſter ici ;
Elle me ſuit, Monſieur, & déja la voici.

SCENE TROISIEME.

GERONTE, CHRISALDE, ANGELIQUE, PASQUIN.

GERONTE.

MAdame, à vos malheurs, qu'enfin je remédie !
Et que j'aſſure ainſi le repos de ma vie.
Votre pere qui fit pour moi plus que pour vous,
Pour ſa fille aujourd'hui me demande un Epoux.
Tout ici, grace à lui, proſpere à ma famille.
Partagez ma fortune, en devenant ma fille.
J'ai donné tout mon bien à mes fils : entre eux trois,
D'un aſſez riche Epoux, je vous offre le choix.

CHRISALDE *à part.*

Je vous offre un ſanglant affront.

GERONTE.

Ils vous ont vûë.
Vous leur avez parlé ſans en être connuë ;

Vous pouvez dire ici votre goût librement:
Lequel vous plaît le mieux? Parlez-moi franchement.
De celui, pour lequel votre cœur s'interesse,
Je vous promets la foi, l'estime & la tendresse.

PASQUIN *à l'oreille de son maître.*

Et moi je vous promets, Monsieur, un pied de nez.

GERONTE *bas à Pasquin.*

Tais-toi.

(*haut à Angelique.*)

Voyons pour qui vous vous déterminez.
Je vous ai vû rougir.

ANGELIQUE.

Ma honte vous abuse.
Vous avez des bontez, dont mon ame est confuse;
Ce sont les sentimens qui m'auroient fait rougir:
Mais du reste, à son gré, votre choix peut agir.
Nommez qui vous plaira: cet Epoux respectable
A mon cœur pénétré ne peut qu'être agréable;
Dès qu'en lui je verrai, joignant mon sort au sien,
Le choix d'un pere, en qui je retrouve le mien.

GERONTE.

Mais un d'eux auroit pû l'emporter sur ses freres.
Est-ce le Capitaine? Est-ce l'homme d'affaires?
Seroit-ce l'Auditeur?

ANGELIQUE.

Ils sont tous trois vos fils.

Cela fait tout pour eux. Prononcez ; j'obéïs.

GERONTE.

Ainſi ni vous, ni moi, ne reglerons la choſe ;
Et je vois bien qu'il faut que le Ciel en diſpoſe.
J'étudîrai leurs cœurs, & vous promets ſurtout
Celui qui, pour l'hymen, aura le plus de goût.
Je vais leur en parler.

CHRISALDE *l'arrètant.*

Mon frere.

GERONTE.

Quoi, mon frere ?

CHRISALDE.

De grace, donnez-vous le plaiſir du miſtere.
De la fille d'Argante en appuiant le droit,
Laiſſez leur ignorer que c'eſt Madame.

GERONTE.

Soit.

CHRISALDE.

Qu'ils ne ſçachent qu'après toute affaire concluë,
Que la fille d'Argante eſt celle qu'ils ont vûë.

GERONTE.

Très-volontiers.

CHRISALDE.

L'Epoux d'un objet ſi charmant,
N'en ſera que ſurpris plus agréablement.

GERONTE.

C'eſt bien dit.

SCENE QUATRIEME.

CHRISALDE, ANGELIQUE, PASQUIN.

PASQUIN *bas à Chrisalde.*

LEs vilains ne voudront jamais d'elle.

CHRISALDE *bas à Pasquin.*

Comme tu vois, l'injure en sera moins cruelle.
Et du moins ce qu'ici je conseille à dessein,
Diminuëra l'affront d'un refus trop certain.

ANGELIQUE.

Malgré l'heureux apui dont la douceur me charme,
Je vois une pitié dans vos yeux qui m'allarme.
Je n'ai vû ces Messieurs que très-légerement,
Et l'on ne connoît pas son monde en un moment.
Je serois, dans le fond, quoique je dise au pere,
Bien aise de sçavoir un peu leur caractere.
Dissipez les soupçons qui me viennent saisir;
L'un vaut-il mieux que l'autre? Et falloit-il choisir?

PASQUIN.

Non, Madame, le choix entre eux est inutile.
Tous les trois sont égaux. Le Financier habile
Est un vrai Financier; un Arabe, en un mot.
Le Capitaine, un fat: & l'Auditeur, un sot.
Tous trois enfin, soit dit sans offenser mon maître,

Les trois plus francs pendards que vous puissiez connoître.

CHRISALDE.

Il ne ment pas d'un mot.

ANGELIQUE.

Ah ! qu'est-ce que j'entends ?
Et je vais être offerte à de semblables gens !
Et j'ai promis ma main......

CHRISALDE.

Ne craignez rien, Madame.
Vous pouvez là-dessus tranquiliser votre ame.
Il suffit que leur pere aille en homme de bien,
Leur proposer le fait, pour qu'ils n'en fassent rien.

ANGELIQUE.

Vous croiez.......

PASQUIN.

Si pas un défere à ses prieres,
Je veux mourir ici sous les coups d'étrivieres.
Les ladres pour un sou, se les feroient donner.
Je les connois. Mon maître aura beau leur prôner
Que tout le bien qu'ils ont, lui vient de votre pere ;
Qu'il entend, comme à lui, que vous leur soiez chere ;
Vous plaindre, vous louer, faire comme il voudra :
Elle est pauvre ! oui, mes fils : hé bien, épousez-la.
Vous n'avez pas, Madame, autre réponse à craindre.

ANGELIQUE.

Voilà, je vous l'avouë, un pere bien à plaindre.

CHRISALDE.

Eh Madame! on le plaint moins que vous ne pensez;
C'est le sort que se font les peres peu sensez,
Dont les attentions vont jusqu'à la grimace:
Qui, de leurs yeux benins, couvent leur sotte race,
Et changent par un foible, à vous faire pitié,
Le paternel amour en puérile amitié.
Qui vous associant à leur fade tendresse,
De l'éloge d'un fils, vous assomment sans cesse;
Tout prêts de vous traitter vous-même de fâcheux,
Si, d'un air empressé, vous n'en parlez comme eux.
Madame, en quatre mots, voilà quel est mon frere.

PASQUIN.

Je vous ai peint les fils: Monsieur vous peint le pere.
Le voilà trait pour trait! Tout fier de ses enfans,
Il n'en parle jamais qu'en termes triomphans:
Et d'un pere idolâtre ayant tous les vertiges,
Il s'imagine avoir engendré trois prodiges.
Mon Financier? la peste! un aimable garçon!
Et mon fils l'Auditeur? Helas, il est si bon!
Et Valere? Tubieu! mon fils le Capitaine?
Je vous le garantis, à trente ans, un TURENNE!

Il les révere enfin, tant il en eſt charmé ;
Et Dieu ſçait cependant comme ils vous l'ont plumé.
Mes drôles doucement de careſſe en careſſe,
L'ont, de ce qu'il avoit, dépouillé piece à piece :
Si bien que, tout en gros, ce qui reſte eſt formé
D'un petit fonds champêtre, à mon pere affermé ;
Et je vois le moment, où chacun d'eux le prie
De ſe défaire encore de cette métairie.

ANGELIQUE.

Dont il ſe déferoit ?

CHRISALDE.

Sur le champ ! Des ingrats
L'indigne avidité ne le rebute pas.
Et malheur à qui veut lui déciller la vûë !
Le moindre mot contre eux, l'aſſaſſine, le tuë :
Doux, traitable d'ailleurs, & d'un eſprit fort bon,
Sur cet article ſeul, il n'entend point raiſon.

ANGELIQUE.

C'eſt un pere.

PASQUIN.

Ma foi, c'eſt.....c'eſt un imbécille.
L'un eſt plus ſûr que l'autre. En un mot comme en mille,
Nous ſouffrons ; ſans cela je m'en ſoucîrois peu :
Que m'importe à moi ? Mais à peine un pot au feu !
Chez le pere appauvri, vivre dans l'abſtinence,
Tandis qu'on voit regner, chez les fils, l'abondance !

Jeûne éternel ici ! vingt repas là pour un !
Quand tout eſt ſaoul chez eux, chez nous tout eſt à jeun.
N'eſt-ce pas une choſe abominable, infame ?
Et qui révolteroit.....raiſonnez donc, Madame ?

ANGELIQUE.

Je conviens qu'en ceci tes cris ſont de ſaiſon ;
Que rien ne fut jamais plus contre la raiſon.
Mais quelque tort qu'on donne au malheureux Geronte,
Ce n'eſt jamais ſur lui qu'en doit tomber la honte ;
Et tous les gens de bien doivent être ſaiſis
De pitié pour le pere, & d'horreur pour les fils.
Faut-il ſi d'un bienfait l'ingratitude abuſe,
Qu'à de tels bienfaicteurs l'eſtime ſe refuſe ?
Un amour ſi ſacré ne connoît point d'excès,
Et n'eſt que plus touchant, pour être ſans ſuccès.
Plus Geronte eſt trahi, plus ſon ſort m'intereſſe
Je ſens même envers lui, qu'en ſecret ma tendreſſe
Me charge des devoirs que l'on ne lui rend pas.

PASQUIN.

Voilà les cœurs de chair qu'il lui falloit. Helas !
Bon comme il eſt, & vous ſi douce & ſi gentille,
Vous avez bien mal fait de n'être pas ſa fille !
Toutes choſes, pour nous, en auroient mieux été,
Et nous ne ſerions pas dans la neceſſité.
Patience ! en un jour, bien des choſes ſe paſſent.
Entre mon pere & moi, quelques deſſeins ſe braſſent.

Ils ont le pied ſur nous, mais qu'ils ſe tiennent
bien !
On vous les va ſangler, qu'il n'y manquera rien.
Sur eux, (ſi nous n'avons mon pere & moi du pire)
Geronte, avec ſes biens, reprendra ſon empire;
Et de leurs mauvais cœurs pleinement éclairci,
Va, par un tour adroit, les voir à ſa merci.
(A Chriſalde.) Deſaprouveriez-vous un pareil
ſtratagême ?

CHRISALDE.

Loin de là : j'y voudrois pouvoir aider moi-mê-
me.
J'approuve tout. Adieu. Fais ce que tu voudras.
Tout doit être permis pour punir des ingrats.

SCENE CINQUIEME.

ANGELIQUE, PASQUIN.

ANGELIQUE.

ON eſt heureux d'avoir un valet ſi fidele.

PASQUIN.

J'en prétens déſormais être le vrai modele.
Non, ces fripons qu'on voit ſur la ſcene à Paris,
Toujours prêts à tromper le pere pour le fils.
Laiſſez-moi fréquenter un peu votre Nerine;
Que je vous la façonne & que je l'endoctrine.
Qu'a-t-elle à démêler avec notre Auditeur ?
Tout à l'heure, ils parloient enſemble avec cha-
leur.
Elle accourt : Ecoutons.

SCENE SIXIEME.

ANGELIQUE, NERINE, PASQUIN.

ANGELIQUE *à Nerine qui lui baise affectueusement les mains.*

D'où vient cette careſſe?
Es-tu folle, Nerine?

NERINE.

Ah ma chere maîtreſſe!
Mille remercîmens! que ne vous dois-je pas?

ANGELIQUE.

Mille remercîmens! Dequoi?

NERINE.

De vos appas.

ANGELIQUE.

C'eſt un nouveau bienfait que j'ignorois encore;
Et que t'en revient-il?

NERINE.

Qu'on m'aime, qu'on m'adore,
Et que trois Cavaliers, l'un de l'autre jaloux,
Me viennent, tour à tour, d'embraſſer les genoux.
Cela pour vos beaux yeux.

PASQUIN *à Angelique.*

Fort bien; bonne nouvelle!
Nos trois originaux en ont pour vous dans l'aîle.

De

De les bien balotter, vous tenez un moyen.
J'en ferois mon profit.

NERINE.

J'en ai bien fait le mien.
A Angelique. Et c'eſt de ce profit que je vous remercie.

ANGELIQUE.

Mais quel profit encore ? Voici quelque folie.

NERINE.

Nenni, nenni ! Tenez, Madame, examinez
Les trois beaux diamans dont j'ai les doigts ornez.
Ma foi, vive Paris ! En Province, une fille
Se flatte envain ſouvent, parce qu'elle eſt gentille:
Pour s'enrichir ici, plus que l'on ne penſoit ;
Il ſuffit d'en ſervir quelqu'une qui le ſoit.

ANGELIQUE.

Je n'aime point qu'on prenne : & vous deviez Nerine.....

NERINE.

Oh j'ai bien reculé, repouſſé, fait la mine !
Rougi, baiſſé les yeux, fait....ce que nous faiſons,
Lorſque nous voulons bien ce que nous refuſons.

ANGELIQUE.

Oh ! mais des diamans ?

NERINE.

Hé bien, ils me les tendent !
Je me fâche ; on m'apaiſe : & je crois qu'ils ſe rendent ;

Point. Cent nouveaux discours encor plus obligeants.
Il se faut bien enfin débarasser des gens.
C'est la mode, après tout, d'en prendre où l'on en trouve.

PASQUIN.

Nerine a très-bien fait, Madame; & je l'aprouve.
Tout ce qui me surprend, c'est qu'étant si vilains,
De semblables présens leur soient sortis des mains...

NERINE.

Ne vous étonnez pas d'un si rare caprice.
Leur générosité vient de leur avarice.
Peutêtre, sans cela, j'aurois tout rebuté.
Mais comment croiez-vous qu'ils avoient débuté?
Par un éloge outré des beautez de Madame?
(Que je vois pourtant bien qui leur a touché l'ame.!)
Non: par un examen & des mieux discutez.
Dequoi? De sa naissance & de ses facultez.
D'où sort-elle? Son nom? Qu'aura-t-elle? Qu'a-t-elle?
Vous connoissez vos biens & votre parentelle.
Que répondre, Madame, à ce début galand?
Saisie aussi pour vous, d'un dépit violent,
J'ai payé d'impudence: & vous faisant Comtesse,
J'ai d'un front provençal, vanté votre noblesse;
Nommé tous vos ayeux Barons & Chevaliers,
Et fait monter la branche à quinze ou vingt quartiers.

Item, je vous ai dite une grande heritiere.
A cette qualité, qui passe la premiere,
J'ai vû, pleins d'une ardeur qu'ils ne pouvoient couvrir,
De l'avide Trio les six grands yeux s'ouvrir ;
Comme on verroit de loups, quand la faim les fourvoye,
Des goziers afamez s'ouvrir sur une proie.
Ils se sont séparez. Delà, sans s'être vûs,
Tous trois, l'un après l'autre, à moi sont revenus ;
Ont brigué mon apui, mes soins, mon assistance ;
M'ont offert, à regret, ces bijoux d'importance.
D'un procedé si noble enfin le cœur épris,
J'ai, d'un air ingénu, promis tout, & tout pris.

PASQUIN.

Et tout pris ! Que ce mot termine bien l'histoire !
Et tout pris !

ANGELIQUE.

C'est un trait qui n'est point à sa gloire.

NERINE.

Abus. Voulez-vous voir maintenant, tous les deux,
De quel stile, & comment je vais parler pour eux ?
C'est en vous exhortant, comme sage & prudente,
Madame, à les traiter, en Comtesse opulente,
A qui de plats Bourgeois oseroient en compter.
Si vous en aimez un, à vous bien surmonter.
Point de quartier pour gens d'un pareil caractere !

Oui, dûſſiez-vous cent fois tomber dans la miſe-
re ;
Plus affreuſe cent fois ſe montra-t-elle à vous !
Embraſſez-la cent fois plûtôt qu'un tel Epoux !
Vengez, à la faveur du faux nom qui les tente,
Le mépris qu'ils feroient de la fille d'Argante ;
Et payez en un mot leurs tendres ſentimens,
Comme vous me voyez payer leurs diamans.

PASQUIN.

C'eſt parler comme un livre, ou le Diable m'em-
porte !

ANGELIQUE.

Je n'avois pas beſoin d'un avis de la ſorte.
Leur pere s'en ſeroit envain fait écouter :
Mon amitié pour lui me les fait déteſter.

SCENE SEPTIEME.

PASQUIN, NERINE.

NERINE.

POur nous venger un jour, toutes tant que
nous ſommes,
Puiſſe la ſoif de l'or étrangler tous les hommes !
On ſe moque par tout des filles ſans vertus.
N'avons-nous que cela, l'on s'en moque encor
plus.
Ho bien bien, de ceux-ci moquons-nous les pre-
mieres.

Ailleurs, s'il y fait bon, nous ferons moins les fieres.
Adieu.

PASQUIN.

Je ne ſçais quoy la fait d'abord aimer.
Sa bonne volonté m'acheve de charmer.
Belle Nerine!

NERINE.

Hé bien?

PASQUIN.

J'ai deux mots à te dire.

NERINE.

Parle.

PASQUIN.

Qu'elle a de grace!

NERINE.

Après?

PASQUIN.

Oui, je l'admire!
Si tu concevois!

NERINE.

Quoi?

PASQUIN.

Ce qu'en ſi peu d'inſtants.....
Tout le progrès!

NERINE.

Pourſuis.

PASQUIN.

Je te jure....

NERINE.

J'attends.

PASQUIN.

Hé bien! Quoi? Parle. Après? Pourſuis. J'attens. Devine.

NERINE.

Tu m'aimes?

PASQUIN.

T'y voilà.

NÉRINE.

Je n'en fais point la fiere:
Je t'aime auſſi.

PASQUIN.

Quoi! Tu......

NERINE.

Point d'incrédulité;
Cet aveu coûte trop pour être répeté.

PASQUIN.

Ma foi, j'ai bien aimé des filles en ma vie:
Mais pas une à mes yeux n'a paru ſi jolie.

NERINE.

J'ai bien eu des amants: mille d'entr'eux m'ont plû;
Mais je ne m'en remets pas un qui t'ait valu.

PASQUIN.

Je le crois. Entre ceux qui cherchoient à te plaire,

Tu ne pouvois choisir qu'un valet ordinaire,
Un valet né pour l'être ; & sans faire le fat,
Je suis bien au-dessus de ceux de notre état.
J'ai, par libertinage, endossé la mandille.
Mais je n'en suis pas moins un enfant de famille ;
D'un riche Procureur l'héritier & l'aîné.
Et l'on se sent toûjours de ce que l'on est né.

NERINE.

Quoy ! Fils d'un pere riche, honnête homme (peutêtre)
S'abbaisser à servir, vivre aux gages d'un maître ?
Quelle honte !

PASQUIN.

Oh que non ! j'ai consulté le cas.
Pour être un peu laquais ; on ne déroge pas.
Bien loin même qu'en rien cet état qui te blesse,
Tout roturier qu'il est, déroge à la noblesse ;
Il a servi de garde à mille honnêtes gens,
Pour y pouvoir atteindre, à beaux deniers comptans.
D'ailleurs mes chaînes sont honnêtes & légeres.
Mon maître a des égards, & nous vivons en freres.
S'il est même entre nous un peu d'autorité ;
Je puis dire, à bon droit, qu'elle est de mon côté.
Ah ! que ne suis-je entré plûtôt à son service ?
Il n'eût pas de ses fils entretenu le vice ;
Ni quittant tout pour eux, dupe de sa douceur,
De leur ingratitude essuyé la noirceur.
Contre leur flaterie, il auroit tenu roide :
Et la cuisine ici ne seroit pas si froide :

Au lieu que tout y manque. Il n'y faut plus songer.
C'eſt fait. Il en pâtit. Reſte à l'en bien venger ?
Signalons donc, contr'eux, chacun notre malice.

NERINE.

Je jouerai leur amour.

PASQUIN.

Et moi, leur avarice.

NERINE.

Je les rends amoureux tous trois, comme trois fous.

PASQUIN.

Et je racroche, moi, tout ce qu'ils ont à nous.

NERINE.

Vivent les gens d'eſprit !

PASQUIN.

Bien armez d'impudence.

NERINE.

Et comment vas-tu faire ?

PASQUIN.

Oh point de confidence !
Le Sage, en ſes projets, ſçait mieux ſe comporter.
Un deſſein qu'on évente eſt tout prêt d'avorter.

NERINE.

Oui? puiſque tu le prends ſur le ton dogmatique:
Qui ſe tait, malgré nous, nous offenſe & nous pique.
Je me moque du Sage, & je veux tout ſçavoir.

PASQUIN.

Tout ſçavoir? Et la choſe eſt-elle en ſon pouvoir?

NERINE.

Pourquoi non?

PASQUIN.

Par exemple, il faut ſçavoir ſe taire;
Le ſçauras-tu?

NERINE.

Très-bien.

PASQUIN.

Ton ſexe d'ordinaire,
Surune lettre cloſe, eſt un mauvais cachet.

NERINE.

Hé mon ami! le tien eſt cent fois moins diſcret.
Et je ſçais tel ſecret que, pas pour un Empire,
De force ni de gré, l'on ne nous feroit dire;
Et que, par des ſermens, vainement retenu,
Un homme court ſouvent dire au premier venu.

PASQUIN.

Voici donc mon deſſein. Je veux, ſans qu'on ſoupçonne......
Mais tu ne le diras ſûrement à perſonne.

NERINE.

A perſonne.

PASQUIN.

Pas même à ta maîtreſſe?

NERINE.

Non,

PASQUIN.

Je vais donc....jure moi.......

NERINE.

Voilà trop de façon.

Ou parle, ou plus d'amis. Choisis. Le tems me presse.

Tu ne veux pas? Adieu. Je rejoins ma maîtresse.

PASQUIN.

Suivons-la. Je me rends. Vien. Tu vas sçavoir tout.

Qu'un bec un peu mignon, met de sagesse à bout!

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

PASQUIN.

Je n'ai rien avancé que bientôt je ne faſſe.
Ou j'oſe, à la ſoubrette, un peu mentir en face.
C'eſt quand, de pauvre enfant d'un chetif Laboureur,
La vanité m'érige en fils de Procureur.
Mais cela n'eſt pourtant par trop bien; quand j'y penſe,
De méconnoître ainſi l'auteur de ſa naiſſance.
Le méconnoître? Non. Pourquoi donc, s'il vous plaît?
Je mets mon Pere en charge; & le fais plus qu'il n'eſt.
La peccadille eſt mince; & je me la pardonne.
Fureur d'en impoſer! Ridicule, où l'on donne
Dans l'état de Marquis, ainſi que dans le mien.
Et puis j'aime à mentir; cela me fait du bien.
J'exerce les talens que le métier indique.

Un valet n'eſt pas né, pour être véridique.
Mais j'aperçois mon Maître! à la mine qu'il fait,
Je crois que de ſes Fils il eſt peu ſatisfait.

SCENE SECONDE.

GERONTE, CHRISALDE, PASQUIN.

CHRISALDE.

QU'eſt-ce donc? vous avez l'air tout mélancolique.
Pas un, je le vois bien, n'a voulu d'Angelique,
A qui vous répondiez trop tôt de leurs aveux.

PASQUIN *à part.*

Qui répond, paye: il n'a qu'à l'épouſer, pour eux.

GERONTE *d'un air un peu fâché.*

Paſquin, cherche mes Fils! vas; Damis & Valere
Sont, je crois, près d'ici, chez Eraſte leur frere.
Cour, frappe; entre; & leur dis que, ſans perdre de temps,
Ils viennent tout à l'heure, & que je les attends.

PASQUIN.

J'attends, moi, que ce feu bientôt ſe rallentiſſe.
De vos Fils, en tout cas, je vous ferai juſtice.
Oui, moi-même! voyons ſi vous vous maintiendrez.
Mais je ſerai le maître, ou vous le deviendrez.

GERONTE.

Fais ce que l'on te dit. Sors.

SCENE TROISIEME.

GERONTE, CHRISALDE.

CHRISALDE.

VOus avez beau faire;
On devine aisément ce que vous voulez taire.
Mais je ne vous plains point; vous étiez averti.

GERONTE.

Je n'ai trouvé personne; & tout étoit sorti.
Comme on voit toutefois, je dis ce qui m'en semble;
Chez Eraste, à dîné, je crois qu'ils sont ensemble;
Du moins, de leurs valets, son logis étoit plein:
Et j'ai vû le tumulte & l'apprêt d'un festin.

CHRISALDE.

Entrer contre leur ordre, eût été malhonnête?
Et votre compagnie auroit troublé la fête?

GERONTE *impatienté.*

Oui, mon frere; à notre âge, on ne fait chez autrui,
Que traîner, après soi, la tristesse & l'ennuy:
Et puisque vous voulez qu'on parle avec courage;
Votre présence ici m'en est un témoignage.

CHRISALDE.

Si j'approuvois vos fils, je serois amusant.

Hé bien, très-volontiers! devenons complaiſans.
J'ai tort en vérité ; ſe celer à leur pere,
Qui vit très à l'étroit, quand ils font bonne chere ;
Eſt-ce agir en effet en fils deſobligeants ?

GERONTE.

Jetterai-je ſur eux, la faute de leurs gens ?

CHRISALDE.

L'étrange entêtement ! n'excuſez point ces traîtres ;
L'impudence des gens vient de celle des Maîtres.
De ceux dont elle ſuit les caprices divers,
L'aveugle Valetaille adopte les travers.
Vos fils par vous comblez des biens de la fortune,
En trouvent l'origine & la ſource importune :
Et n'eſperant plus rien de vous, quand vous venez,
Vous font impudemment fermer la porte au nez.
C'eſt bien fait ; attendez que demain l'un ou l'autre
Vous diſe de ſortir & de paſſer la vôtre.
J'enrage, quand je vois que l'on s'aveugle ainſi !
Et je perds patience.

GERONTE.

Oh, je la perds auſſi !
Enfin c'eſt là, liguez en tout pour me déplaire,
Le reproche éternel qu'ils ont tous à me faire.
De tout ce que j'avois, j'ai fait part à mes fils ?
Oui, mon frere ; & je fis fort bien quand je le fis.

Falloit-il imiter ces Peres ſans tendreſſe,
Avares ennemis, de la vive jeuneſſe,
Qui la faiſant languir, ſans être plus heureux,
La privent des plaiſirs qui ſont perdus pour eux?
Qu'arrive-t-il de là? Plus d'abus qu'on ne penſe!
Nos fils impatiens ſe ruïnent d'avance;
Et des Juifs obligeans leur font, à notre inſçû,
Dévorer l'héritage, avant qu'il ſoit échu.
J'ai garanti les miens de ce deſordre extrême.
Ces peres ſont haïs; je veux moi qu'un fils m'aime;
Et ne ſoit point réduit, pour voir changer ſon ſort,
Au déplorable point de deſirer ma mort.

(*A Paſquin qui rentre.*)

Viendront-ils?

SCENE QUATRIEME.

GERONTE, CHRISALDE, PASQUIN.

PASQUIN.

Oui, Monſieur; & la nappe levée,
Ces Meſſieurs voudront bien faire cette corvée.
Chez Monſieur l'Auditeur, entrant tout eſſouflé,
J'ai paru devant eux, & je leur ai parlé:
Votre pere, Meſſieurs, vous mande en diligence.

Un d'eux m'a répondu, d'un air de nonchalance,
Aussi froid que le mien paroissoit échauffé :
Il suffit : nous irons. Hé quelqu'un ! le café.
(à Geronte.) Le café s'alloit faire, & c'est à vous d'attendre ;
Car avant le café, l'on ne peut vous entendre.

CHRISALDE.

Songez donc bien à quoi, si vous avez du cœur ;
Vous êtes engagé de parole & d'honneur.
Une fois, avec eux, soiez ferme & sévere ;
Donnez un ton de maître aux paroles de pere ;
Et montrez que ce droit par la Nature écrit,
Peut être négligé, mais n'est jamais prescrit.

GERONTE.

Eh pourquoi? Tout ceci finira sans dispute.
Mes fils m'obéïront, vous dis-je. On leur impute
Plus de fâcheux travers entre nous, qu'ils n'en ont ;
Et l'on se les est fait plus mauvais qu'ils ne sont.

PASQUIN.

Bon : reprenons déja notre ton débonnaire.

CHRISALDE.

Hé ! croiez-moi:traitez autrement cette affaire.
Non que, de quelque ton que vous vous y preniez,
Vos fils en soient moins sourds, ni que vous les gagniez.
Mais qu'au moins, devant vous, leur mépris se contraigne !

Qu'une

Qu'une fois de vos droits vous paroiſſiez jaloux!
Digne enfin....du projet que l'on forme pour vous.

GERONTE.

Quel projet ?

PASQUIN.

Parlons net. Vous voudriez peutêtre
De vos biens maintenant redevenir le maître ;
Et vous venger de qui vous a mécontenté.

GERONTE.

Non. De ravoir mes biens je ne ſuis point tenté.
A peu de paſſions, ſuffit peu de richeſſe.
Et j'aime à voir en faire uſage à la jeuneſſe.
De l'or & de l'argent, ſource de tous plaiſirs,
La jouïſſance eſt dûe à l'âge des deſirs.
Pour moi trop ſatisfait, pourvû qu'on me complaiſe,
D'avoir mis Angelique & mes fils à leur aiſe ;
Avec ton pere & toi, du reſte de mes jours,
A ma maiſon des champs, je conſacre le cours :
Ainſi point de projet.

PASQUIN.

C'eſt une affaire faite.
Allons, n'y ſongeons plus, mettons-nous en retraite.
A garder les dindons, je ſuis tout réſigné.

GERONTE *à ſon frere qui ſort bruſquement.*

Vous ſortez !

CHRISALDE.

Oui, je ſors ; & je ſors indigné.

Vous ne meritez pas que l'on vous contrarie.
Adieu. Mais ne comptez ſur moi de votre vie.
Je vous verrois perir ! oui, perir ! ſans pitié.
Et chez vous, de mes jours, je ne remets le pié.

SCENE CINQUIEME.

GERONTE, PASQUIN.

GERONTE.

ON s'en conſolera. Quand j'écoute mon frere,
Il me condamne en tout : mais a-t-il été pere ?
Tel, en qui ma conduite excite du mépris,
Pour en plus faire encor, n'a beſoin que d'un fils.
Laiſſons cela. Venons à mon ſejour champêtre.
Paſquin, je crois, répugne à ſuivre là ſon maître ?

PASQUIN.

Moi ? Non. Je me réſous à tout ce qui vous plaît ;
Et fuſſiez-vous en fils, auſſi-bien qu'en valet !
Dirai-je toutefois mon avis ? C'eſt dommage
D'aller s'enſevelir au fond d'un hermitage.
Quel parti prenez-vous pour un homme d'eſprit ?
Le Diable étoit plus vieux que vous quand il le prit.
Pour trois enfans gâtez, votre tendre manie
Tout jeune vous ſevra des douceurs de la vie ;
Et veuf, à vingt-cinq ans, rare & fidele Epoux,
Votre femme, en mourant, vous enterra chez vous.

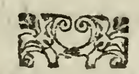
Reſſuſcitez ! vivez ! je veux, tel que vous êtes,
Vous voir, à la jeuneſſe, enlever des conquêtes.
Qu'eſt-ce, depuis un temps, qu'un jeune homme en effet ?
Un petit monſtre, vain, peu civil, indiſcret,
Sans choix, ſans goût, ſans ame, & tel que d'ordinaire
La débauche, à vingt ans, le rend ſexagenaire.,
Vous en débuſquerez.

GERONTE.

Ah ! tu ne conçois pas,
Ami, ce que pour moi, la campagne a d'appas..
De tous mes longs travaux c'étoit l'objet unique.
De la ſageſſe elle eſt le ſejour pacifique.
Les beautez que la terre y découvre à nos yeux,
En éloignent l'eſprit, & l'approchent des Cieux.
J'y penſe avec tranſport.

PASQUIN.

Et moi non ; ma penſée
Ne vole pas plus haut que le rez de-chauſſée.
Je vois en un coup d'œil, ici plus de beautez
Que là je n'en verrois en mille ans bien comptez ;
Et ſi vous m'en croyez....Mais que nous veut mon pere ?



SCENE SIXIEME.

GERONTE, GREGOIRE, PASQUIN.

GERONTE.

QUi t'amene, Gregoire? Et qu'eſt-ce qui t'altere?

GREGOIRE.

Quand je vous le diron, vous ſerez bian ſurpris.
Ce n'eſt pas note faute; & j'en ſon bian marris.

GERONTE.

Tu m'allarmes! quoi donc?

GREGOIRE.

J'on zû tretou biau faire.
Temps pardu! je n'on fait tretou que de l'iau claire.

GERONTE.

Qu'eſt-il arrivé?

GREGOIRE.

Ça va vous bouttre en chaleur;
Eſcuſé, ſi je ſis Meſſagé de malheur!

GERONTE.

Il me fait craindre pis qu'il n'a peutêtre à dire.

GREGOIRE.

Ah! craigné hardimant; & boutté tout au pire.

GERONTE.

Parle donc, ſi tu veux. Je me fâche, entends-tu ?

GREGOIRE.

Ce qu'ouz allé ſavoir, vous fâchera bian pu !

GERONTE.

Finiras-tu, bourreau ! ma patience eſt laſſe.

GREGOIRE.

J'avion eune maiſon; gnienna pu que la place.
Le feu viant d'y paſſer.

GERONTE.

Le feu ! quoi ? ma maiſon.....

GREGOIRE.

N'eſt pu qu'eun gros monciau de çandre & de charbon;
Meubles, chevaux, beſtiaux, l'écurie & l'étable,
Et la grange & la paille & le blé; tout au diable.

GERONTE.

Ah Paſquin !

PASQUIN.

Ah Monſieur !

GERONTE.

Ces coups ſont violents.

PASQUIN.

Oui ma foi ! nous voilà dans de jolis draps blancs !

GREGOIRE.

Nenouz accuſé pa, vous dis-je, de l'eſclandre.

Ce n'eſt qu'au feu du Ciel, Monſieu, qu'il faut s'en prendre.
Anſi que je dormion, par le mitan du toît,
Ste nuit, paf! dans la grange, il eſt chû tout fin droit.
Du lit, tout ahuri, je ſaute à ce vacarme,
Et je voi.... Tatigué! ça flamboit comme un charme!
C'étoit pis que la rage! un Anfar, un fourniau;
J'on zû bian de la peine à ſauvé note piau.
Vote grange étoit pleine enfin....

PASQUIN.

Laiſſez, mon pere,
Un récit qui l'aflige, & qui nous déſeſpere.
(*A Geronte.*) Hé bien, Monſieur, il faut recourir à ces fils
Que, de vos autres biens, vous avez enrichis!
Dans le beau champ qui s'ouvre à la reconnoiſſance,
Ils ont par où confondre enfin la médiſance.

GERONTE.

Ah, je crois qu'ils voudront réparer, à l'envi,
La perte de ce bien, que le Ciel m'a ravi!

SCENE SEPTIEME.

GERONTE, ANGELIQUE, GREGOIRE, PASQUIN.

GERONTE *continuë, s'adressant à Angelique.*

VOus venez à propos; & mon ame abbatuë,
Madame, avoit besoin d'une si chere vûë.
J'y sens naître le trouble, & vous le calmerez.

ANGELIQUE.

Qui le peut donc causer?

GERONTE.

Entrons, vous le sçaurez.

SCENE HUITIEME.

GREGOIRE, PASQUIN.

GREGOIRE.

HEim! Jeannot, qu'en dis-tu? Sçais-je baillé dé colle?
Comme je m'y fis pris tout d'abord par bricolle,
Afin qu'il gobît mieux par après le marlan.

PASQUIN.

Fort bien. Contre les fils suivons donc notre plan.

Ceci ne fait encor que préparer la trame,
Qui va développer leur caractere infâme;
Songeons bien desormais tous deux à nous unir,
Pour aprêter le coup qui doit les en punir.

GREGOIRE.

Laisse faire ! je sis dan le parti dé pere.
Je voudrois écrâzer cé race de vipere.
Tu fais bian d'en vouloir à ces cœurs dépravez.

PASQUIN.

Je les vais donc leurrer de ce que vous sçavez.
Surtout pour m'attirer toute leur confiance.
Paroissons devant eux, en mésintelligence.
Par un propos en l'air, dès que j'aurai jetté
Une premiere amorce, à leur avidité:
Ils vous amadoûront de leur patelinage;
Souvenez-vous alors de votre personnage;
Et me secondez bien.

GREGOIRE.

T'a pu d'espri que moi;
Mais je sis eun compere aussi mâdré que toi.
Vas ! tu ne connoi paz encore à qui tu parles.
J'on zeté, comme d'aûte, eun dénicheux de marles !
Et pis, des Fils Ingrats ! rian que ça me randroit
Pu malin qu'eun vieu singe, & me dégourdiroit.
Croirais-tu bian jusqu'où va leuz impartinance?
C'est peu, dépis qu'i son dé Monsieux d'importance,
D'avoir changé de nom, de train, de mœurs, de tout:

Je crois qu'i voudrion changer de pere itout.
Leux pere leux fai zonte. Oui, Jeannot, quand j'y rêve.

PASQUIN *à part, & d'un air embaraſſé.*

Avis au ſieur Paſquin.

GREGOIRE.

Jarnicoton! j'endêve!

PASQUIN *encore plus troublé de l'aſpect de Nerine qui accourt.*

Et juſtement voici Nerine.

GREGOIRE.

I le paîront!
Et je verron biau jeu, ſi la corde ne rompt.

SCENE NEUVIEME.

GREGOIRE, PASQUIN, NERINE.

NERINE *à Paſquin qui, après l'avoir regardée, lui tourne le dos, & ſemble ne l'avoir pas bien vûë.*

C'Eſt moi, mon cher Paſquin.

PASQUIN *bas à l'oreille.*

Je te vois bien, ma fille.
Bon jour. (*à part.*) Ceci va mal pour l'enfant de famille.

NERINE *montrant Gregoire.*

Chaſſe-moi ce manant, que je te parle.

PASQUIN *bas.*

Attends.

Tout à l'heure. (*à part*) J'enrage.

GREGOIRE *ſans ſe tourner ni voir Nerine.*

Hein ! quoi ?

PASQUIN *à part, & demi haut.*

Quel contretemps !

GREGOIRE *toujours ſans voir Nerine.*

Tu crains lé contretamps ? Gnienaura pas, te dis-je.

PASQUIN.

Si vous.....

GREGOIRE.

Tant de reditte à la parfin m'aflige ;
Tais-toi ! tu n'ès qu'eun gniais.

NERINE *bas à Paſquin.*

Il eſt bien familier !

PASQUIN *bas à Nerine.*

Avec gens de ma robe, on eſt peu régulier.

GREGOIRE.

Tout ira bian, mon fils

NERINE *à l'oreille de Paſquin.*

Mon fils ! c'eſt donc ton pere ?

PASQUIN *à l'oreille de Nerine.*

Je te dis bien, ma fille : ai-je épouſé ta mere ?
(*bas à Gregoire.*) Si vous vouliez un peu vous éloigner d'ici.

GREGOIRE.

Moi, nenni; pourquoi donc? Je reste où me voici.

PASQUIN.

De grace!

GREGOIRE.

La raison?

PASQUIN.

Je vous en prie!

GREGOIRE.

A cause?

(découvrant Nerine cachée derriere Pasquin.)

Ah ah Monsieul gaillar; vla donc le pot au rose?
Et c'est pour être seul avec ste dondon là?

NERINE *s'avançant librement.*

Sa présence après tout ne fait rien à cela.
(à Pasquin.) Madame est céans?

PASQUIN *brusquement.*

Oui.

NERINE.

J'apporte, pour nouvelle,
De nos trois amoureux, trois billets doux pour elle.

GREGOIRE.

Des trois fils de Geronte?

NERINE.

Oui, les connoissez-vous?

GREGOIRE.

Par ma fi ! ta maîtresse a brelan de grigous,
Et sur eun si biau jeu ne rafle pa grand'chose.

NERINE.

Elle en pense de même, & je plaide leur cause
D'une façon conforme au cas qu'elle fait d'eux.

GREGOIRE.

D'où viant donc li baillé cé paprasses ?

NERINE.

Je veux
Voir avec elle un peu comment leur feu s'explique.
(*à Pasquin.*) Dans quel appartement trouverai-je Angelique ?

PASQUIN.

Là ! tiens ! entre ! à revoir !

NERINE *revenant sur ses pas.*

Ton projet va-t-il bien ?

PASQUIN *la chassant.*

Ne t'embarasse pas.

NERINE *revenant encore.*

Je te réponds du mien.

PASQUIN *la repoussant encore.*

Je n'en suis pas en peine.

NERINE *revenant toujours.*

Et je vais pour bien faire...

PASQUIN *la voulant jetter dehors.*

Tu me diras cela tantôt : fais ton affaire.

GREGOIRE *à Pasquin s'opposant au passage de Nerine.*

Attan ! que je reluque ancor eun tantinet
Sa meine appétissante & son ar dadoüillet.

NERINE.

Allons donc ; passerai-je ?

GREGOIRE.

En payant le passage ;
Eun petit coup de grouïn pour le droit de piage.

NERINE.

Tenez, ce gros boufi ! ça vous m'importunez !
Finirons-nous ? Pasquin, donne-lui sur le nez.

GREGOIRE.

Me baillé su le né ! pardi ! je li conseille.

NERINE.

Il est là comme un sot sans yeux & sans oreille.
Tu me vois cajoler, & n'es pas plus jaloux !
Hé bien laissez passer, bon homme, & payez-vous.

Elle s'échappe, & Gregoire court après.

PASQUIN *seul.*

Je n'en sortirai pas toujours à si bon compte.
Et tôt ou tard il faut en venir à la honte
D'un aveu qui ne peut longtems se refuser.
Mais aussi dequoi Diable ai-je été m'aviser....

GREGOIRE *rentrant avec précipitation.*

Les voici !

PASQUIN.

Feignez donc vîte d'être en colere !
Traitez-moi devant eux de membre de galere !
Figurez-vous, pour être ainſi que je le veux,
Que je ſuis un maraut qui ne vaut pas mieux qu'eux.

GREGOIRE *avec un ton & des gèſtes de fureur.*

Gare avec té raiſon qu'eun jour je ne t'étrille,
Et je ne te repaſſe en enfant de famille :
Coquin !

SCENE DIXIEME.

DAMIS, VALERE, ERASTE, GREGOIRE, PASQUIN.

VALERE.

BOn-jour, Gregoire ; & comment t'en va ?

GREGOIRE *bruſquement.*

Bian.

ERASTE.

Tu grondois ? Qu'as-tu donc ?

GREGOIRE.

Un fils qui ne vaut rian.
Lé pere de ce tamps ſont diantrement à plaindre !
Et je ne ſis pa ſeul ici qui devrais geindre.

SCENE ONZIEME.

DAMIS, VALERE, ERASTE, PASQUIN.

DAMIS.

S'Ils ne ſont pas à plaindre, ils ſe plaignent toujours
Du moins, & jour & nuit, voilà de leurs diſcours.

PASQUIN.

Qui dit pere en effet, dit un homme qui gronde.
On eſt bien malheureux d'être fils en ce monde!
Il faut, vous ſoûtint-on que trois & trois font ſept,
N'en pas diſconvenir, & garder le tacet.

VALERE.

Oui, qu'un démêlé naiſſe entre un fils & ſon pere,
Le pere ſuit ſa fougue, & le fils ſe tempere;
On diroit que leur droit eſt le droit du plus fort.

ERASTE.

Je gage avec Paſquin que ſon pere avoit tort.

PASQUIN.

Le plus grand tort du monde! & je vous en fais juge.
Car enfin croiriez-vous d'où vient notre grabuge!
Du refus que je fais de lâcher quelque argent,
Qu'il vient me demander à titre d'indigent.
Au bon pere quêteur, j'ai fort bien fait la nique.

Parbleu, comme je dis, ſuis-je donc fils unique?
Mais ton frere & ta ſœur parlent tout comme toi.
Tantpis pour vous. Chacun n'en a pas trop pour ſoi.

ERASTE.

Vraîment les temps ſont durs!

PASQUIN.

Lui, de prendre la mouche;
Et d'avoir auſſitôt le reproche à la bouche?

VALERE.

Oh! c'eſt le réſultat toujours de leurs clameurs.
Le nôtre n'a que trop de ces ſortes d'humeurs;
Mais nous les lui paſſons.

ERASTE.

Oui, de peur qu'on n'en gloſe,
Il faut ſouventes fois tolérer quelque choſe.

PASQUIN.

Ouais! ils nous viendroient prendre au colet volontiers;
Et nos peres bientôt ſeront nos créanciers.
Et tout cela, notés; ſouvent, pure grimace
D'un avare qui craint de toucher à la maſſe;
Et qui fait l'importun pour qu'on ne le ſoit pas.
De vous à moi, mon pere eſt, je crois, dans le cas.
Du moins, quand il ſe plaint, je ſuppoſe qu'il raille.

Sans

Sans cela....car enfin l'on n'eſt pas ſans entrâille.
Les peres après tout.:..

DAMIS *vivement.*

Doivent être honorez !

PASQUIN.

Il eſt certains devoirs.....

VALERE *auſſi vivement que Damis.*

Oh oui ! qui ſont ſacrez !
Dis-moi : Ne ſçais-tu pas ce que nous veut mon pere ?

PASQUIN.

Non. Votre pere à moi ne ſe découvre guere.
Loin de là, Je lui ſuis très-ſuſpect : & je voi
Que dans plus d'une affaire, il ſe cache de moi.
De moi, Meſſieurs, qui ſuis la ſimplicité même !
Et puis un maître veut, après cela, qu'on l'aime ?
Ma foi non ; je l'avouë, à vos yeux franc & net ;
A maître défiant, infidele valet.
Et ma maxime à moi, c'eſt qu'on peut ne rien taire
Des ſecrets dont jamais on n'eſt dépoſitaire.
Que j'en ſçache des ſiens bons à vous confier,
Je me fais un régal de les ſacrifier.

DAMIS.

Par exemple, crois-tu, qu'ainſi qu'il le proteſte,
La maiſon de campagne eſt tout ce qui lui reſte ?
Et que pour tout vaillant, notre pere en effet,
N'eût que le peu de bien, dont nous l'avons défait ?

PASQUIN.

C'est dequoi, bien à fond, je ne puis vous instruire.
Mais depuis peu j'en doute, & puisqu'il faut tout dire,
Je ne sçais quel micmac, entre mon pere & lui,
Se brasse à la sourdine ; & se trame aujourd'hui.

TOUS TROIS.

Que seroit-ce ?

PASQUIN.

Tantôt ; de derriere une treille,
Comme ils parloient tout bas, je leur prêtois l'oreille :
Il s'agissoit, je crois, de vaisseaux revenus.

DAMIS.

De vaisseaux revenus ?

PASQUIN.

Oui.

DAMIS.

Ne m'en dis pas plus.
Mon pere a mis, sur mer, jadis de grosses sommes.

PASQUIN.

Oui ?

DAMIS.

Quand je te le dis.

PASQUIN.

C'est assez, nous y sommes.
Je ne m'étonne plus, s'il cherche à vous parler.

De nouveaux dons, ſans doute, il veut vous régaler.
Car enfin, (je lui dois rendre cette juſtice :)
Il n'a rien dont, pour vous, il ne ſe dénantiſſe.
Le profit qu'il a fait, vous l'aurez. Sur ce point,
S'il arrivoit pourtant qu'il ne vous parlât point ;
Je rejoins de ce pas mon bonhomme de pere,
Dont j'aurai peu de peine à calmer la colere ;
Il n'eſt ni bien diſcret, ni des plus rafinez ;
Et je lui ſçaurai bien tirer les vers du nez.

DAMIS.

En gens reconnoiſſans nous acceptons tes offres.

SCENE DOUZIEME.

DAMIS, VALERE, ERASTE.

ERASTE *vient.*

MEs freres, c'eſt de l'or qui tombe dans nos coffres.
Mon pere, pour cela, nous mande aſſurément.
Il eſt pourtant bon homme, à parler franchement.

DAMIS *d'un ton grave.*

Lui ! le plus digne pere & le meilleur du monde !
Ma vénération pour ce pere eſt profonde.
(à Eraſte.) Je ſçais bien que j'avois à me plaindre de vous.
Pourquoi ne pas l'avoir à dîner avec nous ?

VALERE.

Bon ! cela pense-t-il ? Voilà de plaisans contes !
Il est bon Auditeur de la Chambre des Comptes.
Il ne sçait qu'une chose ; il ne sçait que dîner.

ERASTE.

Je n'ai pas plus que vous le don de deviner.

DAMIS.

Je ne revenois pas déja de ma surprise,
Qu'il eût pû dire un mot, sans dire une sottise.
Comme si notre cœur, de la trempe du sien,
Pour honorer un pere, attend après son bien.

VALERE *à Eraste.*

Un fils peut-il avoir cette ame interessée ?
La nature, à ce point, peut-elle être blessée ?
Que pour aimer un pere aussi tendre, aussi bon ;
Un fils auparavant songe : est-il riche, ou non ?
(*Passant subitement à l'oreille de Damis.*)
A combien croiez-vous que le profit se monte ?

DAMIS.

Cela peut aller loin.

VALERE.

Ce seroit bien mon compte
Que ma part seulement pût doubler mes ducats.

DAMIS.

Je ferois un beau coup.

VALERE.

Et moi, bien du fracas.

ERASTE.

Hé, Meſſieurs, l'embarras n'eſt pas d'en faire uſage!
En fuſſions-nous déja ſeulement au partage!

DAMIS.

Il ſera bientôt fait.

VALERE.

Prenons que le magot
Soit de cent mille écus.

ERASTE *avidement.*

Ouida; chacun ſon lot.
Voyons. Cent mille à trois?

DAMIS.

Le calcul eſt facile.
D'abord, comme l'aîné, j'en prends cinquante mille.

VALERE.

Et moi, je prends le reſte.

ERASTE.

Et moi donc? Et ma part!
Rafle de tout! mais mais le partage eſt gaillard!
Le bien de mon pere eſt le mien comme le vôtre!
Je veux avoir mon tiers.

DAMIS.

Moi, la moitié.

VALERE.

Moi, l'autre.

ERASTE.

Nous allons voir. Entrons, entrons!

(En entrant chez leur pere, ils trouvent Nerine qui en sort.)

Nerine ici!

Par quel hazard?

SCENE TREIZIEME.

DAMIS, VARERE, ERASTE, NERINE.

NERINE.

MAdame y vient, j'y viens auſſi.

VALERE.

Ta Dame! & qu'y fait-elle?

NERINE.

Elle y cherche de l'aide.

Chez un bon Avocat, que fait-on quand on plaide?

De maudits chicanneurs nous pourſuivent de près.

Ah les ſots garnements! ils ne valent pas....mais

Ce n'eſt pas encor là ſur quoi l'on délibere.

Madame recommande à Monſieur votre pere,

La fille d'un ami qu'il avoit à Toulon.

DAMIS *froidement.*

Ah! du bonhomme Argante!

NERINE.

Oui, c'étoit là ſon nom.

Il eſt mort obéré. Sa fille eſt malheureuſe

Nous l'aimons ; elle eſt belle, honnête, & vertueuſe.
Aux amis du défunt, Madame ayant recours,
Sollicite pour elle ici quelques ſecours.

DAMIS.

Meſſieurs, en attendant qu'elle s'en ſoit allée,
Venez faire au jardin cinq ou ſix tours d'allée.
Adieu, ma chere enfant. (*Il fait ſemblant de s'en aller.*)

VALERE *à l'oreille de Nerine.*

Mon billet ?

NERINE *bas.*

On l'a lû.

ERASTE.

Ma déclaration ?

NERINE.

Plaît.

DAMIS *revenant ſur ſes pas.*

Ma lettre ?

NERINE.

Elle a plû.

DAMIS.

Guette bien le moment où plantant là mes freres,
Je m'eſquive ; & reviens pour te parler d'affaires.

NERINE *ſeule.*

Chacun d'eux, comme lui, brûle de s'aboucher,
Et ne s'éloigne exprès que pour me raprocher.

Ah vous aurez affaire à moi, race inhumaine,
Qui venez de ſi bien juſtifier ma haine !
J'ai ſondé votre cœur, & conçû vos mépris.
Voilà ſur nos malheurs des gens bien attendris !
Trompons-les ſans pitié; faiſons-nous en maudire.
Angelique, avec moi, n'eſt pas d'humeur d'en rire;
Et veut laiſſer aller leurs lettres au rebut.
Moi, je veux m'en ſervir pour aller à mon but.

Fin du ſecond Acte.



ACTE TROISIEME,

SCENE PREMIERE.

PASQUIN, NERINE.

PASQUIN *à Nerine qui le fuit.*


DIs-moi donc tes raiſons.

NERINE.

Tu n'en vaux pas la peine ;

PASQUIN.

Quoi, le matin ſenſible, & le ſoir inhumaine ?

NERINE.

Oui : quand ce que je vois, par un coup du deſtin,
Me détrompe le ſoir des erreurs du matin.

PASQUIN.

Quelle eſt donc cette erreur dont tu t'es détrompée ?

NERINE.

L'amour, dont je t'ai crû pour moi l'ame occupée.

PASQUIN.

Mais je t'aime, te dis-je ?

NERINE.

Hé oui ! fiez-vous-y.

PASQUIN.

Je ne t'aime pas.

NERINE.

Non.

PASQUIN.

Vous en avez.....eh fy !
Tu fais l'enfant. J'ai dit tout ſur cette matiere.
Je t'ai de mes ſecrets fait confidence entiere.
Pour te prouver qu'on t'aime, & ſe faire chérir,
Que falloit-il donc faire encore ?

NERINE.

Me haïr !

PASQUIN.

Pour te prouver qu'on t'aime ?

NERINE.

Oui ; voit-on, ſans colere,
La perſonne qu'on aime, inconſtante & legere ?
J'affecte, devant toi, de trouver à mon goût
Ce ruſtre qui m'en conte, & qui me ſuit par tout ;
Sans que par aucun trait, ta jalouſie éclate ?
Et tu m'aimes ?

PASQUIN.

Hé bien, veux-tu que je te batte ?

NERINE.

Je veux que l'on enrage, & qu'avec ſon rival,
Un amant ſe querelle, ou vive un peu plus mal.

PASQUIN.

Mais j'ai l'eſprit bien fait, & cet eſprit.....

NERINE *l'interrompant.*

Radotte.

PASQUIN.

Ma pleine confiance en toi.....

NERINE.

N'eſt qu'une ſotte.

PASQUIN.

Mais je ne te crois pas coquette.

NERINE.

Et pourquoi non ?

PASQUIN.

Tu médirois de toi vainement ſur ce ton;
Et ce bon Payïſan d'ailleurs, outre ſon âge,
N'eſt pas d'une tournure à donner de l'ombrage.
Compte enfin ſur mon cœur ; comme moi ſur le tien ;
Et ſur nos trois Ingrats, ramenons l'entretien.
Se louënt-ils de tes ſoins, & de leurs tentatives ?

NERINE *ſéchement.*

Ah très-fort !

PASQUIN.

Qu'as-tu fait de leurs tendres miſſives ?

NERINE *de même ton.*

Un uſage qui va les rendre bien camus.

PASQUIN.

Ne pourrions-nous parler en ſtile plus diffus ?

NERINE.

Madame, avec mépris, les ayant rejettées,
A ſes adorateurs, je les ai rapportées;
Non la ſienne, à chacun: chaque amant engeolé
Tient celle d'un rival qu'il ſe croit immolé.
Chaque frere, en ſecret, triomphe de ſon frere.
Damis a, dans ſes mains, le billet de Valere.
Valere tient celui d'Eraſte: & j'ai remis
A cet Eraſte enfin le billet de Damis.
Le bon, c'eſt que chacun, ſuivant ma fantaiſie,
Me fait dire, à celui que je lui ſacrifie,
Qu'Angelique a ſa lettre, & qu'il en eſt aimé;
De mon manége ainſi chacun d'eux eſt charmé.
Le Financier, ſous cappe, inſulte au Capitaine.
Le Capitaine auſſi, ſe contenant à peine,
Du crédule Auditeur, ſe moque en tapinois:
Le dernier du premier; & moi, de tous les trois.

PASQUIN.

Et bien remerciée encor de tes proüeſſes?

NERINE.

Comblée, avec raiſon, de dons & de careſſes:

PASQUIN.

Je ne croiois perſonne auſſi fourbe que moi;
Mais je baiſſe humblement pavillon devant toi:
C'eſt vous qui l'emportez.

NERINE.

Je ne ſuis pas contente
Que l'éclairciſſement n'ait rempli mon attente.
Ma haine leur envie un eſpoir trop flatteur.

Je vais donc me hâter de les tirer d'erreur,
Amorcer mes galands, d'un billet circulaire;
Donner à tous les trois, d'une main de faussaire,
Rendez-vous à même heure, & dans un même lieu;
Et là, leur faire voir leurs béjeaunes. Adieu.

SCENE SECONDE.

PASQUIN *seul.*

ILs ont là par ma foi, deux agens très-fideles.
Du vaisseau revenu les flatteuses nouvelles
Ne leur préparent pas un moindre pié-de-nez.
Au partage, d'avance, à présent acharnez,
De châteaux en Espagne, ensemble ils s'entretiennent....

SCENE TROISIEME.

GERONTE, ANGELIQUE, PASQUIN.

GERONTE.

MEs fils sont au jardin; Pasquin, dis-leur qu'ils viennent.
(Pasquin sort.)
Et vous, dont l'interêt m'occupe de ce soin,
D'un entretien si doux daignez être témoin,
Angelique; à mon sort, plus qu'au vôtre attentive,

Vous m'avez témoigné la pitié la plus vive.
Je vais, d'un pere aimé, ſentir tout le bonheur;
Vous en partagerez avec moi la douceur.

ANGELIQUE.

Ainſi je vous oppoſe envain la répugnance
Que j'ai d'embaraſſer ici de ma préſence?

GERONTE.

Oui, j'exige ce prix de mes ſoins empreſſez.
Mes fils & votre cœur y ſont intereſſez.
Et pour eux, & pour vous, ſoiez-y donc préſente.
Vous craignez, je le vois, qu'on ne les violente;
Qu'un libre mouvement de généroſité
N'agiſſe moins, ſur eux, que mon autorité.
Vous voulez un Epoux qui ſoit charmé de l'être.
Leurs cœurs, à découvert, devant vous, vont paroître.
Vous allez, avec moi, les voir & les ouïr
Se diſputer, entr'eux, le plaiſir d'obéïr.
Votre préſence au reſte, en ce que je projette,
N'aura rien d'étonnant, ni rien qui vous commette.
Pour la fille d'Argante ils ne vous prennent pas.
Grace à Nerine enfin, vous êtes dans le cas
D'une Dame ſenſible aux malheurs de ſa vie,
Qui ſollicite ici, pour elle, en bonne amie.
En un mot......

ANGELIQUE.

En un mot, vous le voulez ainſi;
J'y conſens; mais je crains...

GERONTE.

Taisons-nous. Les voici.

SCENE QUATRIEME.

GERONTE, ANGELIQUE, DAMIS, VALERE, ERASTE.

VALERE *courant embrasser Geronte.*

QUe je sois le premier qui saute au cou d'un pere !
Comment vous portez-vous ?

GERONTE.

Fort bien. Bon jour, Valere.
Bon jour, mes fils, bon jour : des sieges ! Plaçons-nous.
Je veux m'entretenir un moment avec vous.

DAMIS *à Angelique.*

Madame nous fait donc aussi l'honneur d'en être.

GERONTE.

Je viens de l'en presser.

ANGELIQUE *se levant.*

Je vous gêne peutêtre.

DAMIS *la faisant rasseoir avec empressement.*

Au contraire, un aspect si charmant en ces lieux,
De ce qu'on va nous dire, est un présage heureux.

ANGELIQUE.

La réponſe eſt polie.

DAMIS.

Encore plus ſincere.

ERASTE *à Angelique.*

Je penſois mot à mot tout ce qu'a dit mon frere.

VALERE.

De ſi beaux yeux par tout ſont les très-bien venus.
(*à ſes freres.*) Silence !

GERONTE.

D'où vient donc chez vous qu'on n'entre plus ?
Chez lui (*montrant Eraſte*) ce jour encor où vous étiez enſemble,
J'allois, pour vous parler de ce qui nous raſſemble......

VALERE.

Grizon ! Picard !



SCENE

SCENE CINQUIEME.

GERONTE, DAMIS, VALERE, ERASTE, ANGELIQUE, VALETS.

VALERE *aux Valets.*

MOn pere eſt venu pour nous voir?

DAMIS.

Sans qu'on l'aît fait entrer?

ERASTE.

J'en ſuis au déſeſpoir.

VALERE.

Coquins! à peut ne tient.....

I. VALET.

Mais c'eſt vous qui.....

VALERE *courant pour le frapper.*

Tu ſoufles!
Je veux morigéner quelqu'un de ces maroufles.
(*Les Valets s'enfuyent.*)

DAMIS *le retenant.*

Devant un pere! ah, ah!

VALERE *à Geronte.*

Quand vous voyez cela;
De coups de canne auſſi rouez-moi ces gueux-là!
C'eſt que ce ne ſont pas ici des bagatelles.

Comment donc? Des enfans tendres, ſoumis, fideles,
Seront accuſez d'être inviſibles pour vous!
Nous! donner à la porte un pareil ordre!

TOUS TROIS *enſemble s'écrient.*

Nous!

GERONTE.

Non, je ne vous fais point d'injuſtice ſi haute.
Et, ſur vos gens, toujours j'en ai jetté la faute.

VALERE.

Ah vous me ſoulagez! & vous m'ôtez un poids...
(*L'embraſſant avec un redoublement de tendreſſe.*)
Que je vous baiſe encore & mille & mille fois!

ANGELIQUE.

Monſieur eſt careſſant!

GERONTE.

Autant qu'on le peut être.
Mais, comme vous voyez, tout poudre & tout ſalpêtre.
Voilà comme à ſon âge, autrefois j'étois fait.
Prompt, vif, impétueux; & c'eſt tout mon portrait.
Damis a plus de flegme, & tient plus de ma femme.
Pour Eraſte.....

VALERE.

Eh mon Dieu! n'endormons pas Madame.
C'eſt trop de vos diſcours interrompre le fil.

DAMIS.

Que voulez-vous de nous?

ERASTE.

Oui, dequoi s'agit-il?

GERONTE.

De vous faire un présent que vous n'attendez guere.

ERASTE.

Vous ferez donc les parts; car autrement, mon pere,
Je vous en avertis: mes freres, sans pitié,
De ce présent chacun prendront une moitié:
Et moi, bzzz! Qu'entre nous, votre équité prononce.

GERONTE.

L'un de vous aura seul le présent que j'annonce.
Au plus sensé des trois, il appartiendra tout.

VALERE.

Il m'appartiendra donc?

GERONTE.

Ecoutez jusqu'au bout.
Mes enfans; l'honnête homme, à la reconnoissance,
Sur toute autre vertu donne la préference.
Un bienfait le captive: & des vices du cœur
Il voit l'ingratitude avec le plus d'horreur....

VALERE *l'interrompant.*

L'honnête homme a raison, & c'est comme il faut être;

Je n'aime un bienfait, moi, que pour le reconnoître.
Des ingrats! ah l'horreur!

ERASTE.

Personne ne les hait
Plus que moi dans le monde!

VALERE.

Après moi, s'il vous plaît.

DAMIS.

A quoi bon ce débat? Rien ne l'exige encore;
A moins que vous n'ayez des raisons que j'ignore,
Pour craindre tous les deux de passer pour ingrats.

VALERE & ERASTE *ensemble.*

Moi! moi!

GERONTE.

Non, mes enfans; non, vous ne l'êtes pas.
J'en ai si peu douté toujours, qu'un incendie,
Qui m'enleve aujourd'hui ma pauvre métairie,
N'a pas, du moindre trouble, agité mes esprits.

VALERE *se levant brusquement.*

Vous n'avez donc plus rien, mon pere?

GERONTE.

J'ai mes fils.
Et des fils, grace au Ciel, pleins de reconnoissance.
(*A Valere qui fait un mouvement pour sortir.*)
Où courez-vous?

VALERE.

Je vais.....

GERONTE.

Ah quelle pétulance !
Vous aurez tout le temps de m'offrir vos ſecours!
Reſtez ; vous ignorez où tendoit mon diſcours.
Trop ſûr que voûs ſeriez pour moi prêts à tout faire ;
Je ne me preſſois point, tout plein d'une autre affaire,
De vous entretenir des beſoins paternels :
Oui, j'ai fait cet honneur à vos bons naturels.
Ce que je diſois donc de la reconnoiſſance,
Ne concerne que moi. Je ſuis dans l'impuiſſance
De payer des bienfaits que jadis j'ai reçûs.
A des fils généreux j'ai recours là-deſſus.
Je vous ai mille fois vanté la courtoiſie
D'Argante à qui je dois la fortune & la vie ;
Qui joignit à ſon ſang expoſé pour mes jours,
De ſa bourſe autrefois & l'offre & le ſecours.
J'en ai reçû depuis mille autres bons offices ;
Sans avoir jamais pû lui rendre aucuns ſervices :
La fortune, à ſon gré, prévenant des beſoins
Qui d'un ami fidele auroient flatté les ſoins.
Cette fortune, hélas ! enfin s'eſt démentie ;
Si du moins la cruelle eût épargné ſa vie !
Mais non:ſes biens,ſur mer,venant tous de périr,
Ce cher ami ne put l'apprendre ſans mourir.
La nouvelle, trop tard qui m'en eſt apportée,
Ajoûte, que d'Argante une fille eſt reſtée ;

Digne des ſentimens que j'eus toujours pour lui,
Jeune, ſage, bien née, & pourtant ſans appui.
Dans mon cœur attendri, ſon pere vit encore.
Pour elle, par ma voix, cet ami vous implore.
Je lui devois mes biens; & vous me les devez.
Vous lui devez le pere enfin que vous avez.
Que l'un de vous m'acquitte, en s'acquittant lui-même.
Je veux pourvoir ſa fille; elle eſt digne qu'on l'aime.
Je vous l'offre. Voilà dequoi vous ſignaler.
Et c'eſt là le préſent, dont je voulois parler.

ERASTE *ſur qui Valere tourne les yeux comme Damis les avoit d'abord tournez ſur Valere.*

Honneur à mes aînez! répondez.

DAMIS.

Mon ſilence
Témoigne que j'approuve, & non que je balance.
Oui, la fille d'Argante a droit ſur l'un de nous.
Et pour une Inconnuë oppoſer des dégouts,
Ce ſeroit s'appuyer ſur un frivole obſtacle;
(*A Valere.*) Il la faut épouſer.

VALERE.

C'eſt penſer à miracle.
Si l'Auditeur dit, non: l'Auditeur eſt un ſot.
Cadet, crois-moi, prends-là: c'eſt là ton vrai balot.
Un garçon, comme toi, ne ſent rien, n'a point d'ame.
Et ne ſçait ſeulement ce que c'eſt qu'une femme;

Laide ou belle, connuë ou non ; tout n'y fait rien ;
Et si peu qu'elle vaille, elle te vaudra bien.
Epouse. Ouais! te voilà muet comme une souche !
Ah, par plaisir un peu, fais la petite bouche.
Allons, allons, épouse.

ERASTE.

Autre sot démêlé !
(*Montrant Damis.*) Qu'il épouse lui-même ; il a si bien parlé.
Mais voyez avec moi leurs procedez infâmes.
Ils prenoient les écus, & me laissent les femmes !
Oh bien tel que je suis, tant sot qu'il vous plaira ;
J'aime.

VALERE.

Le fat, il aime ! il a rêvé cela.
Allons, épouse, épouse.

ERASTE *se levant, & tournant tendrement les yeux vers Angelique.*

Oui, deux yeux adorables,
Sont devenus mes Dieux, & mes Dieux favorables.
(*A Valere qui fait un grand éclat de rire.*)
Raillez, désaprouvez mon transport amoureux ;
Je veux languir, brûler, vivre, mourir pour eux ;
Et n'être plus nommé que le Berger fidele.
(*Il s'en va*)

VALERE.

Adieu, Pastor Fido ; tu prends un beau modele ;
De ce refus, Madame, a lieu de murmurer ;
Mais (*En touchant sur l'épaule de Damis*) par bonheur voici de quoi le réparer.

GERONTE.

Oui, mes fils, laiſſons-là ſa flamme extravagante.
Suffit qu'un de vous reſte à la fille d'Argante.
Auſſi bien, entre nous, cette main n'étoit pas
Une main, dont peutêtre elle auroit fait grand
cas.
Vous, ſi vous m'en croiez, vous offrirez la vôtre.
J'avois ſur vous, Damis, l'œil plus que ſur tout
autre.
La fille étant ſans biens, pour un hymen heureux,
Votre état eſt l'état le plus avantageux.
Vous héſitez!

VALERE.

Fy donc, ne faites pas la buſe;
Et d'Eraſte amoureux n'empruntez pas l'excuſe.
On le croit, lui qui lit jour & nuit les Romans,
Mais l'art de calculer n'a jamais fait d'amans.

DAMIS.

D'accepter le parti ſur lequel on nous preſſe,
Je m'excuſerois mal avec cette foibleſſe;
Sous ce prétexte, Eraſte a grand tort d'héſiter;
Et je le blâme trop, pour vouloir l'imiter.
Il faut qu'une raiſon ſérieuſe, invincible,
Diſpenſe de la choſe & la rende impoſſible.
(Il ſe leve pour ſortir.

GERONTE *l'arrêtant.*

Et vous en avez une?

DAMIS.

Oui, qu'on ſçaura tantôt.

GERONTE.

Non, non, vous la direz tout à l'heure, il le faut.

DAMIS.

Il le faut, il le faut ! & si l'excuse est telle....

VALERE *à Damis.*

Quelque hymen clandestin ?

DAMIS.

Ah non pas !

GERONTE.

Bagatelle !

(*Arrêtant Angelique qui se leve pour s'en aller.*)

Madame !

ANGELIQUE.

Je vois bien que j'incommode ici.

GERONTE.

Hé non !

ANGELIQUE.

Déja, sans moi, vous seriez éclairci.

VALERE *voulant aussi s'en aller.*

Si je lui faisois honte aussi, je me retire.

GERONTE.

Non, Valere.

VALERE.

Après tout, qui sçait ce qu'il veut dire ?

GERONTE *obligé de laisser Angelique pour retenir Valere.*

Demeurez ; je le veux.

(*Angelique sort.*)

SCENE SIXIEME.

GERONTE, DAMIS, VALERE.

GERONTE *continuë*.

Et vous, parlez Damis ;
Sçachons ce beau ſecret ; & la raiſon, mon fils,
Qui vous fait, de ma main, refuſer cette fille.

DAMIS.

Vos interêts, les miens, & ceux de la famille.

GERONTE.

Et quel autre interêt doit plus nous émouvoir ;
Moi, que la gratitude ; & vous, que le devoir ?

DAMIS

Notre honneur attaqué ſouvent dans la finance,
A beſoin de l'appui d'une noble alliance ;
Dont le crédit puiſſant, dans les tems de revers,
Serve à nous préſenter des aziles ouverts.
De loin, contre l'orage, un Nautonnier s'apprête.
Avec le vent en poupe, il ſonge à la tempête.
Et j'en pourrois, que ſçais-je, eſſuyer de tels coups,
Qu'il en rejailliroit quelque choſe ſur vous.
J'ai pris, contre ces coups des meſures ſenſées.
Déja même l'affaire eſt des plus avancées.
Un parti recherché, ſur ce ſeul fondement,

A des gens d'un grand nom, m'allie inceſſamment.
Voudriez-vous ma perte ? & que je reculaſſe?
Mon frere, c'eſt à vous de prendre ici ma place.
Soûmettez-vous ; que rien ne vous gêne en ceci.
(Bas à l'oreille de Valere.) J'ai de bonnes raiſons pour vous parler ainſi.
(Il s'eſquive pendant que Geronte a le dos tourné.)

SCENE SEPTIEME.

GERONTE, VALERE.

GERONTE *ſe retournant, & croyant trouver encore Damis.*

MOn fils....

VALERE.

Mon frere !

GERONTE.

Il fuit ! à qui donc ai-je affaire ?
Aux loix de leur honneur, au ſoin de me complaire,
A la noble pitié, leur paſſion prévaut !
M'ont-ils, ſur mon malheur, ſeulement dit un mot ?
Tigres !

VALERE.

Je cours après, & je vous le ramene.

GERONTE.

Laiſſez, laiſſez, Valere ; il n'en vaut pas la peine.

VALERE.

Il reviendra ; c'eſt lui dont vous vouliez la main.
Vous vouliez ſagement. Il y répugne en vain ;
Et de force ou de gré.....

GERONTE.

Non, demeurez, Valere.

VALERE.

On ne ſe moque point des volontez d'un pere !
Et, par vous, pour Epoux, s'il eſt déja promis ?
Vous manquez de parole ! & cela pour un fils !
Il vous fera raiſon de cet affront inſigne.

GERONTE.

Laiſſez-le, encore un coup, laiſſez-le ; il eſt indi-
gne
De l'aimable perſonne, à qui, comme l'aîné,
Et comme le plus riche, il étoit deſtiné.

VALERE *embaraſſé.*

Elle eſt donc bien jolie ?

GERONTE.

On ne peut davantage !

VALERE.

Et jeune ?

GERONTE.

Dix-huit ans.

VALERE.

Ah morbleu ! le bel âge !

GERONTE.

Douce, pleine d'eſprit, bien faite ; en un mot, c'eſt....

VALERE.

Ah n'en dites pas plus ! j'en mourrois de regret !
Car enfin j'y renonce. Ecoutons-nous de grace.
Que voudriez-vous donc ? Là ! que je l'épouſaſſe,
Avec un bien, qu'au jeu je puis perdre en un coup :
Et l'unique talent d'en dépenſer beaucoup ?
Et cela juſtement, quand j'ai fait la conquête
D'un des meilleurs partis qui ſe jette à ma tête ?
Que dis-je ? Au moment même où par un coup ſoudain,
Vous êtes à l'aumône, & n'avez pas de pain :
Le conſeilleriez-vous en pere de famille ?

GERONTE.

Non. D'Argante en effet je trahirois la fille,
En la ſacrifiant au dernier des humains.
Eh, c'eſt m'inſtruire aſſez ſur mes propres deſtins !
Par où toucher des cœurs au deſſus du murmure?
Où l'honneur n'a rien pû, que pourra la nature ?
Sont-ce donc là mes fils ? Mon ſang eſt-il le leur ?

VALERE.

Mais, mon pere.....

GERONTE.

Sortez ; vous me faites horreur.

SCENE HUITIEME.

GERONTE, PASQUIN.

PASQUIN *qui a tout entendu.*

HE bien, vous le voyez ! vos fils vous abandonnent.
Et vous êtes le ſeul, en cela, qu'ils étonnent !
Connoiſſez-les enfin.

GERONTE.

Et pour m'accabler mieux,
Le dernier des malheurs me vient ouvrir les yeux !
Voilà donc ces objets de tant de complaiſance,
Dont,avec tant de ſoins,nous élevons l'enfance !
Ceux,que de nos vieux ans, nous croions les ſoutiens !
Leur conduite,envers nous,ſe meſure à nos biens.
Reſpectueux,rampans,tant qu'un eſpoir les flate.
Mais d'un pere épuiſé, la plainte à peine éclate,
A peine implorons-nous, que tout nous méconnoît ;
Et le monſtre ſuccede au fils qui diſparoît !
(*A Gregoire & à ſon frere qui entrent.*)
Triomphez ! les cruels ſe font enfin connoître !

SCENE NEUVIEME.

GERONTE, CHRISALDE, GREGOIRE, PASQUIN.

CHRISALDE.

J'Ai tout ſçû d'Angelique.

GERONTE.

Et je vous vois paroître !
Ah vous venez, ſans doute inſulter au malheur
D'un inſenſé, que rien n'a pû tirer d'erreur !

CHRISALDE.

Il faudroit, de vos fils, avoir la barbarie.
Je viens, dans ce malheur, qui nous réconcilie,
En reproches, contre eux, avec vous m'exhaler,
Vous plaindre ; & s'il ſe peut encor, vous conſo-
ler.

GERONTE.

Reſte d'un cher ami, déplorable Angelique !
Si des ingrats du moins j'étois victime unique !
Mais le comble des maux, où je me vois plonger,
C'eſt que votre jeuneſſe ait à les partager !

CHRISALDE.

Repoſez-vous ſur moi ; je me dois en bon frere,
Reſſentir des bontez dont vous combla ſon pere..

GERONTE *l'embraſſant.*

Eh ce n'eſt donc qu'à vous qu'elle peut recourir!

Secourez-la, mon frere ! & laiſſez-moi perir !

GREGOIRE.

Courage ! ardé, Monſieu, point de mirancolie !
Il eſt tamps de vous dire *(à Paſquin qui lui fait une mine pour l'obliger à ſe taire)* oh non ! tian, c'eſt folie !
C'a me fand trop le cœur : & je veux me hâter...

PASQUIN.

Dequoi faire ? en parlant trop tôt de tout gâter !
Je connois mieux que vous, Monſieur & ſes foibleſſes.
Et ne connois pas moins ſes fils & leurs ſoupleſſes.
Il ne pourra, près d'eux, nous garder le ſecret.
Ils ſe rapatrieront : & nous n'aurons rien fait.

GERONTE.

Qu'eſt-ce donc que pour moi vos amitiés méditent ?

GREGOIRE.

Haïſſé-les donc, farme, ainſi qu'ils le méritent !
Ne fezon pa le gniais ! Dame itou, comme on dit ;
Je nou ſerion baillé bian du mal à crédit.
Ne ririais-vous pa bian ; ſi cé varmine ingratte,
Euz & tout leuz avoir retombion ſous vo patte ?

PASQUIN.

Non ! ce ſont ſes chers fils !

GERONTE.

Il ne leur eſt plus dû ;

Ce

Ce nom que pour jamais les Ingrats ont perdu !
Sans pitié ! ſans honneur !.....

GREGOIRE.

Ah la maudite graine !

GERONTE.

Si je les haïrai ? C'eſt peu que de ma haine ;
Mon indignation les condamne à l'oubli !
Hélas ! je n'en puis plus ! & mon cœur affoibli...

CHRISALDE.

Venez, venez, mon frere, entrons ; votre infortune
Me touche autant que vous, & nous devient commune.
Vos gens vous vengeront : j'ai mes projets comme eux.
Nous confondrons vos fils, & vous ſerez heureux.

SCENE DIXIEME.

PASQUIN *ſeul.*

VOilà pour le pauvre homme un furieux déboire.
Mais c'eſt un entêté qui ne vouloit rien croire.
J'en ſuis enfin au point où j'en voulois venir.
Les fils ſont démaſquez, reſte à les bien punir.

SCENE ONZIEME.

DAMIS, VALERE, ERASTE, PASQUIN.

TOUS TROIS *tendant la tête de loin.*

PAsquin ! ſt ! ſt !

PASQUIN.

Entrez, entrez, ſans vous contraindre.

VALERE.

Mon pere ?

PASQUIN.

Eſt occupé. Vous n'avez rien à craindre.

DAMIS.

Sçais-tu les beaux propos que l'on nous a tenus ?

PASQUIN.

Oui. Ce ne ſont pas là nos vaiſſeaux revenus.

ERASTE.

J'ai laiſſé démêler aux autres la fuzée.
(*A ſes freres.*) Cette fille, à vous deux, l'avez-vous épouſée ?

DAMIS.

Dans la naſſe Valere a ſeul été laiſſé :
Et n'a pas été peu, je crois, embaraſſé.

VALERE.

Dès l'inſtant où mon pere a parlé d'incendie ;
La contenance étoit déja bien étourdie ;

Et quelqu'un d'être ici ſe mordoit bien les doigts.

ERASTE.

Nous avons, ſans mentir, été bien ſots tous trois.

PASQUIN.

Oui. Sans mentir.

DAMIS.

Sous cappe, à rire, tu t'occupes;
D'où vient donc?

PASQUIN.

Par ma foi, vous êtes pris pour duppes.
Votre pere enfermé depuis cet entretien,
A gorge déployée, en rit avec le mien.

DAMIS.

Il rit!

VALERE.

Bon! ſon oreille encor s'eſt abuſée!

PASQUIN.

Il rit.

ERASTE.

Quoi! ruiné! perdu!

PASQUIN.

Billevezée!
L'incendie eſt un conte. Envoyez ſur les lieux:
Ou vous-même allez-y. Vous en croirez vos yeux.

DAMIS.

Avant une heure ou deux nous en aurons nouvelle.

Notre pere, en ce cas, nous l'auroit donné belle.

PASQUIN.

Ah ! je vous en réponds.

ERASTE.

Gregoire a donc jazé ?

PASQUIN.

Que vous avois-je dit ? Il eſt ſi peu ruzé :
Et la ſimplicité livrée à la colere,
Sçait ſi mal d'un ſecret renfermer le miſtere !
Du malheur dont encor il ne m'avoit rien dit,
En menteur mal-adroit, il m'a fait le récit.
Du beſoin qui le preſſe, accuſant cette perte,
Refuſant toutefois quelque piſtole offerte ;
Entamant cent diſcours qu'il ne finiſſoit pas,
Se déſolant tout haut, ſe conſolant tout bas.
Son cœur, qui ne ſent point ce qu'il veut que l'on croie,
Petilloit, dans ſes yeux, d'une maligne joie.
De mon maître & de lui la belle humeur enfin,
Tout prouve notre erreur & leur eſprit malin.
Bien plus, d'un tas d'écus qu'en cachette on manie,
Mon oreille a ſurpris l'indiſcrette harmonie.
Mon jugement eſt ſûr, le vôtre l'eſt auſſi.
L'incendie eſt un conte, & l'argent roûle ici.

VALERE.

Que prétend donc mon pere ? Et qu'a-t-il voulu dire ?

DAMIS.

Ah je vois où tendoit le jeu qui l'a fait rire !

PASQUIN.

Quant à moi j'en pénetre aiſément le motif.
C'eſt que, ſur votre compte, on l'a rendu craintif.
Dans ſon crédule eſprit, ſans ceſſe on vous décrie.
On traite votre amour, pour lui, de mommerie.
Hélas! le monde eſt plein de ſi méchantes gens;
Votre pere a conçu des ſoupçons outrageans.
La fortune lui fait de nouveaux avantages.
Il vous les deſtinoit. Mais, avant les partages,
Il a, d'un conte en l'air, voulu vous éprouver;
Et c'étoit un panneau qu'il falloit eſquiver.

VALERE.

Morbleu! qu'avons-nous fait?

PASQUIN.

Un pas de Clerc terrible.

VALERE.

Moi, j'y vais ſimplement!

PASQUIN.

L'impoſture eſt horrible.

ERASTE.

C'eſt vous, Meſſieurs, avec vos eſprits d'interêt,
Que n'épouſer auſſi d'abord?

VALERE.

Tais-toi, Benêt.

DAMIS.

Que chacun, de ſon mieux, ſe tire ici d'affaire;

Et profite, s'il peut, de l'avis qui l'éclaire.
Pour moi, je n'ai pas lieu de m'allarmer si fort.
Que mon pere se plaigne, & dise en quoi j'ai tort.
Je lui venois offrir, en secret, mes services.
Je faisois de ce soin, mes plus cheres délices.
Nùl refus là-dessus ne peut m'être imputé.
Le parti qu'il offroit, nous l'avons rejetté ?
D'autres engagemens me rendoient excusable.
Un premier mouvement n'est pas si condamnable.
On peut se raviser. En un mot, dès qu'il rit,
Je tiens ma paix faisable avec un peu d'esprit.

VALERE.

Il n'est bien ni repos que je n'y sacrifie !
(A Pasquin.) Toi, redouble tes soins, rode, examine, épie,
Assure-nous du fait, & tu t'en sentiras.

ERASTE.

Pasquin sçait qu'il n'a point affaire à des Ingrats.

PASQUIN.

Ni vous, à quelque sot. J'ai là de la cervelle.
Et devant qu'il soit peu, vous en aurez nouvelle.



SCENE DOUZIEME.

DAMIS, VALERE, ERASTE.

ERASTE.

LE joli petit piege, où nous tombions sans lui!

VALERE.

Ne risquons rien pourtant sur le rapport d'autrui.
N'en croions que nous-même. Interrogeons Gregoire.
Quand je l'aurai tâté, je sçaurai bien qu'en croire.
Cependant envoyons quelques-uns de nos gens
Sçavoir en quel état est la maison des champs.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

GREGOIRE, NERINE.

GREGOIRE.

SI bian, qu'anfin, tantquia, tous trois, par ta menée,
Vont arriver ici la gueule enfarinée ;
Faire, en s'y rencontrant, bian du broüillamini ;
Et prande un rat, penſant trouvé la pie au ni.
Feſant frime de rian ; & comme à la paſſade,
Je prétan bian itou leux baillé la caſſade.
Tout mon étonnement, c'eſt quemant il ozon,
Après ce qui zont fait, rentré dans la maiſon.

NERINE.

Songez donc au début de la lettre traîtreſſe
Remiſe à chacun d'eux, au nom de ma maîtreſſe.

Pour ètre en lieu commode, & nous parler en paix,
Sans craindre de nous voir aborder par un frere ;
Je vous attends chez votre pere,
Qui, pour une heure, est au Palais.
Là nous.....

Et cetera. Pour intriguer encore
Narguer & consterner ces Ingrats que j'abhorre;
Dès que je les sçaurai tous trois ensemble ici,
Je veux qu'innocemment Madame y vienne aussi.
Leur aspect l'aigrira ; je sçais comme elle en pense ;
Et je les garantis, chapitrez d'importance.

GREGOIRE.

Que du ruzes dessous cé petiz escofion !
La malice du Diable ! & pis je nouz y fion.
Ah ! que je sis charmé...ma foi non, j'en enrage !...
Si fait, j'en sis bian aise ! oui, morgué ! j'envisage
Que c'est un bian pour moi.

NERINE.

Quoi ?

GREGOIRE.

D'ête marié.
A bête égale à moi je sis apparié.
La bête vit encore, & n'a pas randu l'ame :
Sans ça, je le sens bian ; je te ferais ma femme.
Vartigué ! queu plaisi pourtant si.....mais non non,
De si fine femelle en sçave eun peu trop lon ;
C'a vous pince en derriere, en devant ça flagorne.
La femme a la culotte, & le mari dé corne ;

Je n'en veux point.

NERINE.

Gregoire eſt trop inquiété;
Il peut devenir veuf en toute ſûreté,
Sans craindre que.....

SCENE SECONDE.

GREGOIRE, NERINE, PASQUIN.

PASQUIN *accourant ſans voir Gregoire.*

Nerine! il faut que je te conte
Un trait....mais un beau trait du frere de Geronte!
Il veut....(*appercevant ſon pere*) Ah vous voilà! quatre mots en ſecret.
Sortons.

GREGOIRE.

Auparavant, dis-nous ce biau trait.

PASQUIN.

Ceci preſſe un peu plus.

GREGOIRE.

Mais c'eſt comme un vartige.
Sans moi, tu t'amuſois.....

PASQUIN.

Sortons vîte, vous dis-je.

GREGOIRE.

Allons donc.

SCENE TROISIEME.

NERINE *ſeule.....*

CE manant eſt, ſelon mon avis,
Le riche Procureur, dont Paſquin ſe dit fils.
Sa préſence, à mes yeux, l'embaraſſe & l'étonne.
A plus d'un autre ſigne encor, je le ſoupçonne.
Qu'il ſe ſoit aviſé d'être fat, à ce point !
Tout mon ami qu'il eſt, je ne l'épargne point ;
Et....mais voici qu'on vient au rendez-vous.

SCENE QUATRIEME.

ERASTE, NERINE.

ERASTE.

J'Arrive.
Tu me vois tout brûlant de l'ardeur la plus vive.
Avertis la Comteſſe, & hâtons l'entretien.

NERINE.

Je vais vous l'envoyer, Monſieur, tenez-vous bien.

SCENE CINQUIEME.

ERASTE *seul.*

EN attendant l'inſtant le plus doux de ma vie,
Tendre amour ! en ces lieux, ſoupire une élégie !

Charmante Amaryllis, dont l'éclat ſans pareil,
Me paroît comparable à l'éclat du ſoleil !
L'heureux Myrthil t'attend ſur l'herbette & la mouſſe.
Doux moment ! moment doux ! que ta douceur eſt douce !
Moment délicieux, s'il en fût jamais un,
Hâte-toi,...(*voyant entrer Damis*) maugrébleu du maudit importun !

SCENE SIXIEME.

ERASTE, DAMIS.

DAMIS.

AH vous êtes ici ! je le vois bien, mon frere ;
Le récit de Paſquin ſe confirme & s'avere.
Vous venez ménager un racommodement.

ERASTE.

Non, je cherchois Gregoire.

DAMIS

Et moi pareillement.

ERASTE.

Mais le coquin nous fuit, & n'eſt pas abordable.

DAMIS.

Oh je le ſçaurai bien avoir, moi!

SCENE SEPTIEME.

DAMIS, ERASTE, VALERE.

VALERE.

Comment Diable!
Tous trois!

DAMIS *à part.*

Autre facheux!

VALERE.

Eh que faites-vous là?

ERASTE.

Nous attendons Gregoire.

DAMIS.

Ah parbleu le voilà.

SCENE HUITIEME.

DAMIS, VALERE, ERASTE, GREGOIRE.

VALERE.

GRegoire ! un mot ; viens çà ! viens donc ! viens ! qu'on te voye !
Admirez-moi ſa face, elle inſpire la joie.
Tu ne nous aimes point ?

GREGOIRE.

Qu'eſt-ce que ça vous fait ?

DAMIS.

C'eſt ſon air de franchiſe en lui ſur tout qui plaît.

ERASTE.

Touche là.

GREGOIRE.

Palſangué ! vla dé Jans bian honnêtes !
Qui diantre ! on ne me fit de mé jours tant de fêtes.
D'où viant donc ? Su quell'harbe ont-ils tretous marché ?

DAMIS.

Tantôt en nous quittant, tu paroiſſois faché.
Et nous voulons bien vivre avec l'ami Gregoire.
Pour cimenter la paix, il aura de quoi boire.
Tiens.

ERASTE.

Ouida ! j'ai, je crois, une piſtole ou deux.
C'eſt toujours autant. Prens, prens ; ne ſois point
honteux.

VALERE *lui tendant ſa tabatiere ouverte.*

Veux-tu du tabac ?

GREGOIRE.

Ouais ! tout ça n'eſt pa ſans cauſe !
Morgué ! dites-moi vrai ; vous ſçavez queuque-
choſe.

DAMIS.

Que ſçaurions-nous ? C'eſt toi qui nous fais con-
cevoir,
Qu'il eſt donc quelque choſe à nous faire ſçavoir.

GREGOIRE *contrefaiſant l'homme qui ſe voudroit retracter.*

Nannin. Ce que j'en dis, c'eſt à la boulevûë.

VALERE.

Ta franchiſe t'a fait commettre une bévûë !
Avouë ! on nous trompoit.

GREGOIRE.

Qui ?

DAMIS.

Dis-nous, dis-nous.

GREGOIRE.

Quoi ?

ERASTE.

Ce que tu ſçais.

GREGOIRE.

Que ſçais-je ?

VALERE *impatient.*

Oh rien :

GREGOIRE.

Non par ma foi.

DAMIS.

Tu ſçais......

GREGOIRE.

Je ſçais ! je ſçais ! morgué que l'homme eſt foible !
Je ſçais que les enfans ne valent pa le guieble.

DAMIS.

Nous blâmons la façon dont le tien t'a traité.

GREGOIRE.

Ouida ? Vous trouvé ça ?

TOUS TROIS.

Très-mal.

GREGOIRE.

En vérité !

DAMIS.

Ton doute nous fait tort. D'un trait ſi malhonnête,
C'étoit de nous à qui lui laveroit la tête.

ERASTE.

Oui certe, il a reçû de nous, ſur ſon devoir,
Des leçons de morale....oh Dame ! il falloit voir !

VALERE.

Te ſi mal accueillir ! que le Ciel le confonde !

Un pere ! eh qu'avons-nous de plus cher dans le monde ?

ERASTE.

Je regarde Paſquin comme un enfant maudit.

VALERE.

Il périra !

DAMIS.

Son pere ! ah fi ! fi !

GREGOIRE.

C'eſt bian dit.
Mais ſtanpandant, Meſſieux, (je vous propoſe eſcuſe.)
De ne pas valoir mieux le vôte vous accuſe.

DAMIS.

Oh mon pere après tout eſt auſſi trop cruel ;
Et pouſſe un peu trop loin le pouvoir paternel.
Il veut que l'on épouſe une fille inconnuë,
Etrangere,ſans biens,ſans nom. J'ai quelque vûë,
Et quelque ambition.

ERASTE.

Moi, je ſuis amoureux.

VALERE.

Toute ma peur, à moi, c'eſt de devenirgueux.

DAMIS.

Je veux de la nobleſſe appuyer ma roture.

ERASTE.

Je veux m'Amie.

VALERE.

Et moi ; de quoi faire figure.

DAMIS.

Comme tu vois, chacun de nous a ſa raiſon.
Mon pere a quelque tort ; n'en conviens-tu pas ?

GREGOIRE.

Non.

VALERE.

Quoi ! tu me ſoûtiendras, tant fils puiſſions nous être,
Qu'un pere, de nos mains peut diſpoſer en maître ;
Et pour quelques bienfaits dont lui ſeul a joui,
Il faut qu'aveuglement l'un de nous s'immole ?

GREGOIRE.

Oui.
Exemple. J'étois ſec, & n'avois pas la maille.
Je trouve par hazar, eun ami qui m'en baille.
Avec ç'a, je m'engraiſſe : & j'ai cheus moi du grain,
Eun gros bœu, eun cheval, eun âne & tout le train.
Au bout d'eun tems, ſt' ami meurt ; & pour tout potage,
Ne laiſſe à ſon enfant qu'eun petit héritage ;
Et ſt'enfant là n'a pas, où ſez afaire en ſont,
Dequoi faire valoir ni labouré ſon fond.
Et je n'auré pa droit, moi, ſans qu'on me chicanne,

De li baillé mon bœu, mon cheval, ou mon âne ?
Si fait mordienne !

ERASTE.

Où tend ce que vous nous contez ?
Vos animaux, Grégoire, ont-ils des volontez ?

GREGOIRE.

Des volontés ? pardi pardi ! belles défaites !
Pour nous & non pour vous, lé volonté ſont faites.
J'ons la nôte ; il ſufit ; conformé-vous deſſu.
Si mé bœux raiſonniont, i n'en auriont pa pu.
Et vo pauves ſœurs donc, (piſqu'il faut qu'on vous bourre)
Quand pour l'amour de vous, au couvent on les fourre ;
Et qu'elles vouriont bian tiré d'aute coté,
Leuz allé vous prêchant d'avoir dé volonté ?
Mais, baſte : laiſſons ça : je voyons vote pere,
Pendant que vous piaffez, tombé dans la miſere.
Sans que pas un de vous li tande eun varre d'iau !
Vous maudiſſé mon fils ! & vous trouvé ça biau ?
Et vous & li ma foi, c'eſt la même turlure.

DAMIS.

Nous ne méritons pas encor que l'on murmure ;
Aujourd'hui l'on a tort ; demain l'on auroit droit.
Mais les choſes peutêtre iront mieux qu'on ne croit.

GREGOIRE.

Faites bian lé vilain : mais baillé-vous de garde.



Que le pere n'y gagne au fond pu qu'il n'y parde.
Lé pu futé dé fois ſont ceux-là qui ſont pris.

VALERE.

Nous ne concevons rien à ce que tu nous dis.

GREGOIRE.

Moi je m'entens; ſufit. Qu'eun de vous lantipone.
Je nous en paſſerons; la porvidance eſt bonne.

VALERE.

Tous mes biens ſont à lui!

ERASTE.

Qu'il prenne tout mon fait.

DAMIS.

Dis lui.....

GREGOIRE.

C'eſt vote affaire. Adieu, vote valet.

SCENE NEUVIEME.

DAMIS, VALERE, ERASTE.

DAMIS.

C'Eſt dévoiler aſſez les ſecrets de mon pere:
Et nous en faire à fond pénétrer le myſtere.
Allez chacun chez vous, maintenant aviſer
Et courir aux moyens qui pourront l'apaiſer.

TOUS TROIS *faiſant ſemblant de s'en aller.*

Allons!

DAMIS, *à Valere.*

Sortez.

VALERE, *à Eraste.*

Paſſez.

ERASTE, *à tous les deux.*

Après vous.

DAMIS, *reculant toûjours.*

Le troiſiéme.

VALERE.

Quoi perſonne ne branle ! hébien ?

DAMIS.

Hébien, vous même ;
Que n'êtes-vous dehors ?

VALERE.

Je reſte ici.

DAMIS.

Pourquoi ?

VALERE.

Je veux près de Paſquin m'inſtruire encore.

DAMIS.

Et moi.

ERASTE.

Et moi.

VALERE.

Je vous rendrai mot à mot les nouvelles.

ERASTE.

Je ſçaurai pour le moins les rendre auſſi fidelles.

VALERE.

Ahi ! hors d'ici, tous deux; votre préſence y nuit.

DAMIS.

J'y reſte encor une heure.

ERASTE.

Et moi, juſqu'à minuit.

VALERE *à Damis.*

Mon très-cher frere, (*à Eraſte*) & vous, ô pécore importune !
Je l'avouë ; il y va d'une bonne fortune.
J'ai rendez-vous ici.

ERASTE.

Je vous en offre autant.
La Comteſſe en ces lieux, va ſe rendre à l'inſtant.
Et puiſqu'il faut parler, & que les momens preſſent ;
Elle eſt l'aſtre adorable, à qui mes vœux s'adreſſent.

VALERE.

Mais tu l'aimes donc bien ?

ERASTE.

Et me crois même aimé.

VALERE.

Sérieuſement ?

ERASTE.

Oui.

VALERE.

Parbleu ! j'en ſuis charmé.

Oh bien cesse pourtant d'aller sur mes brisées ;
Et prends une autre fois un peu mieux tes visées.
Tout ce qui te flattoit n'étoit qu'un jeu malin.
Tiens, lis, reconnois-tu ce billet de ta main ?
Nerine m'en a fait tantôt le sacrifice.
Vois ta honte & ma gloire ; & tôt ! qu'on déguerpisse.

ERASTE.

La scélérate !

VALERE.

Adieu. Fais place à ton vainqueur.

DAMIS *à Valere qui éclate de rire en montrant au doigt Eraste.*

J'ignorois son amour, & je vois son malheur.
Son billet m'en instruit. Mais pour venger sa flamme ;
En vous plaignant pourtant du meilleur de mon ame ;
(Car il ne faut jamais railler les malheureux.)
Voilà le vôtre aussi ; retirez-vous tous deux.

VALERE.

Le mien !

DAMIS.

Que cela serve à vous faire connoître
Qui du champ de bataille est ici le vrai maître ;
Au plus aimé Nerine immoloit deux rivaux.

ERASTE.

Si je suis malheureux, j'ai du moins des égaux.

VALERE *à Erafte.*

Berne-moi ; je n'ai pas le petit mot à dire.

DAMIS *gravement à Erafte.*

Un aveu fi pénible a dequoi vous fuffire.
Allons, Erafte ; un peu de générofité.

ERASTE.

Et vous, Damis, allons, un peu de fermeté.
L'événement fur qui votre fierté fe fonde,
N'en eft qu'à fes deux tiers, & n'a pas fait fa ronde.
Votre billet vous manque. Heureux que cette main
Mette, en vous le rendant, notre avanture à fin !

VALERE.

Elle eft parbleu complette : & ceci me confole.
(A Damis.)
C'eft donc vous l'homme heureux à qui l'on nous immole ?
Je vous dois les égards que vous aviez pour nous,
Et je me garde bien de me moquer de vous.

DAMIS.

Et fur quoi venez-vous ?

VALERE.

Sur cette fauffe lettre.

ERASTE.

Moi, fur ce faux billet qu'on vient de me remettre.

DAMIS.

Nerine eft une fille à pendre.

ERASTE.

Plaidons-la.
Crime de fauſſeté ; le vol, outre cela.
Autre grief encor qui m'indigne & me choque ;
J'en ſuis pour un bijou que la chienne m'eſcroque.

VALERE.

Motus! quelqu'un peutêtre eſt dans le même cas,
Et fait en homme ſage, en ne s'en vantant pas.

DAMIS.

Ma pénétration va plus loin que la vôtre.
Souvent un artifice en enveloppe un autre.
Elle nous repaiſſoit de chimeres. Et ſi
Tout le bien de ſa Dame en étoit une auſſi ?

VALERE.

Non. Ses biens ſont réels ; & c'eſt un fait notoire.
J'ai, pour garand, notre oncle ; & nous devons l'en croire.
Lui-même il me l'a dit, ſans ſçavoir nos deſſeins ;
Il a cent mille écus pour elle entre les mains.
On vient. C'eſt elle-même. Affrontons les allarmes.
Il faut de la bravoure en amours, comme aux armes.
Reſtez. Pourquoi trembler & fuir à ſon abord ?
Parlons, déclarons-nous, & ſçachons notre ſort.



SCENE NEUVIEME.

DAMIS, VALERE, ERASTE, ANGELIQUE.

VALERE.

De nous trouver ici, vous ſemblez étonnée,
Madame; & ce qui s'eſt paſſé l'après-dinée..

ANGELIQUE.

Geronte apparemment n'eſt donc pas au logis ?

DAMIS.

Il va rentrer.

ANGELIQUE.

Je n'ai rien à dire à ſes fils.

ERASTE *l'arrêtant.*

Mais ſes fils voudroient bien vous dire quelque choſe,
Madame, demeurez, s'il vous plaît, & pour cauſe.
Mes freres vous diront ce que vous ignorez :
Et vous allez ſçavoir...ce que....vous apprendrez.
(à ſes freres.) Contez, contez-lui ça.

DAMIS.

Votre couroux, Madame,
Nous reproche un refus qui nous couvre de blâme.
Nous faiſons, il eſt vrai, moins que vous n'exigez ;

Et ſemblons mépriſer ce que vous protégez.
Mais......

ANGELIQUE.

Eh ce n'eſt point vous, à qui je veux m'en prendre.
On vous demandoit plus que je n'oſois prétendre.
De la fille d'Argante en peignant les malheurs,
Je ne lui briguois pas de ſi rares honneurs.
Un ami trop zélé n'a rien crû d'impoſſible.
Je ne m'en prends qu'à lui de ce refus ſenſible ;
Qu'avec de meilleurs yeux j'avois prévû de loin :
Et dont il m'a voulu, malgré moi, pour témoin.

DAMIS.

Mon pere a dû compter ſur notre obéïſſance.
Le devoir étoit joint à la reconnoiſſance.
Mais par un contretemps que nous vous confions,
Un obſtacle invincible y nuiſoit.

VALERE.

Nous aimions.

DAMIS.

Nous n'oſions l'avoüer. Vous connoiſſez des peres
La morale ſauvage, & les leçons auſteres.
L'âge où l'on n'aime plus, leur fait ſur le retour,
De chimere ou d'abus traiter en nous l'amour.
Mais vous, Madame, en qui ce beau feu peut éclore ;
Vous, ſur qui cet amour a tous ſes droits encore,
Aimez, reſſentez-en le charme ſéducteur ;

Nous aurons notre excuse au fond de votre cœur.

ANGELIQUE.

L'Amour ne me feroit, par sa douce habitude,
Aimer ni pardonner jamais l'ingratitude.
Un foible ne sçauroit balancer le devoir;
Encor moins colorer le vice le plus noir.
Mais ne redoutez plus ni moi ni votre pere.
A rompre ses projets, je serai la premiere.
La fille infortunée, à qui ce pere envain
A crû d'un de ses fils pouvoir offrir la main,
De leur ingratitude apprenant la nouvelle,
Désavoûroit les soins que l'on prendroit pour elle;
Et quand la honte en vous remplaceroit l'honneur;
Pour un pareil hymen, n'auroit que de l'horreur.

DAMIS.

Ah! si par notre amour, vous n'êtes point fléchie!
Que son aimable objet du moins nous justifie!
Ses attraits peuvent tout, Madame, en pareil cas,
Croiez que leur puissance auroit fait mille Ingrats!
Mon cœur de plus en plus, à leur aspect, l'éprouve.
Plus je vois ces attraits, moins je me désaprouve.

ERASTE.

J'en pense autant, Madame, & je sens qu'en effet..

VALERE.

Que de jargon perdu pour dire un mot! au fait.

D'énigmes de fadeurs, Madame, on vous amuſe.
C'eſt vous que nous aimons, & voilà notre excuſe.

ANGELIQUE.

C'eſt moi que vous aimez !

ERASTE.

Si celle qui vous ſuit,
Etoit honnête fille : elle vous l'auroit dit.

DAMIS.

Oui. C'eſt de nos refus la raiſon ſéduiſante ;
Madame, on vous adore : & vous étiez preſente.
Si nous vous avons donc paru méconnoiſſants,
Imputez-en la faute à vos yeux toutpuiſſants.
Une ſi belle excuſe eſt-elle illégitime ?
Seroit-elle, pour nous, encor un nouveau crime ?
Et pas un de nous trois ne ſe peut-il flatter
Que, du malheur commun, vous voudrez l'excepter ?
Nous nous en remettons à l'Arrêt redoutable
Que va nous prononcer votre bouche équitable.
Qu'il regle notre ſort ; & juge qui de nous
Va l'emporter ſur l'autre, & peut prétendre à vous.

ANGELIQUE.

Si j'avois ſçû toucher des cœurs ſi peu ſenſibles,
Je n'en trouverois plus deſormais d'invincibles.
Vous ſignaleriez trop le peu que j'ai d'appas ;
Et le ſignaleriez, en ne l'honorant pas.
Car enfin tout amant doit poſer pour maxime,
Qu'il n'honore qu'autant qu'il mérite d'eſtime ;

Et vous, qu'avez-vous fait pour vous en attirer ?
Tout ce qu'il a fallu pour n'en plus esperer !
De la fille d'Argante insulté la misere ;
D'un affront, devant moi, fait rougir votre pere ;
Dédaigné l'un & l'autre : & foulé sans pitié,
Et les devoirs du sang, & ceux de l'amitié.
Une ame, je dis même, une ame assez commune
De l'orpheline offerte eût chéri l'infortune ;
On la peignoit aimable : il pouvoit être doux
D'acquitter sa famille, en s'offrant pour époux.
Plaisir, honneur, devoir, pitié de sa jeunesse,
Gloire de relever ce que le sort abaisse,
Les prieres d'un pere, & les bienfaits du sien,
Que de motifs puissans qui sur vous n'ont pû rien !
Ingrats ! & vous m'aimez ; & vous me l'osez dire ?
A mon cœur, à ma main, ce noble amour aspire !
Quel est donc votre espoir ? Quand d'un hymen si bas,
Un orgueil bien permis ne m'éloigneroit pas ;
Par un pareil aveu, pensez-vous qu'on m'abuse ?
Qu'un tel hommage enfin me flatte, ou vous excuse ?
Angelique indigente excita vos refus.
De l'opulence en moi vous tente, & rien de plus.
Ne vit-on pas toujours, unis d'un nœud perfide,
La noire ingratitude & l'interêt sordide ?
L'une vient d'éclatter, l'autre éclatte à son tour ;
Et je juge par là du prix de votre amour.

VALERE.

Très-mal jugé, Madame !

ERASTE.

Ah ſentence mortelle !
Vraiment j'y ſuis léſé, Madame ; & j'en appelle.
Qui? nous, de l'interêt? parce que? quoi? voyons...

VALERE.

Mais oui ! quel procedé veut-on que nous ayons?

ERASTE.

Comment, parce qu'un homme aima jadis mon pere,
Il faudra ſe charger de ſa famille entiere ?
Lui, ſes hoirs, ayant cauſe, avoir tout ſur les bras !
En épouſer la race, ou paſſer pour Ingrats !
Et s'il étoit reſté trente filles d'Argante,
Il les eût fallu donc épouſer toutes trente ?
Il en reſte une, à peine on vient la propoſer,
Qu'on veut que tous les trois nous courions l'épouſer.
C'eſt trop vouloir auſſi.....

VALERE.

Madame, je vous aime.
Cela ſans interêt : de bon cœur, pour vous-même.
Vous aimez Angelique ; & bien ajuſtons-nous.
Vous vous efforcerez pour elle ; & nous, pour vous.
Voyez d'abord de nous celui qui peut vous plaire :
Et qu'il ſoit votre époux.....

ERASTE.

C'eſt une affaire à faire.

Après quoi, pour ſa dot, bourſillant en commun,
Elle aura largement dequoi s'en trouver un.

DAMIS *à Angelique qui ſort avec un air d'indignation.*

Ah, Madame arrêtez ! des offres de mes freres
Retranchons ce qui peut les rendre témeraires.
Votre chere Angelique aura part à nos biens.
Pour elle, à votre gré, choiſiſſez dans les miens,
Sans me récompenſer du moindre ſacrifice :
Traitez-moi ſeulement avec plus de juſtice ;
Et diſtinguez du moins ce cœur où vous regnez,
De ces indignes cœurs, qu'ici vous nous peignez.
Hé quoi ? Pour ne pouvoir aimer une Inconnuë,
Que de vos yeux vainqueurs le charme a prévenuë ;
Comme un lâche animé du plus vil interêt,
Dois-je être foudroyé d'un ſi cruel arrêt ?
Accuſez mon amour, condamnez ſon audace,
C'eſt aux ſoumiſſions à meriter ſa grace.
Mais que de vos ſoupçons vous ne m'exceptiez pas !
Me ſuppoſer, à moi, des ſentimens ſi bas !
Voir les vœux les plus purs traitez de mercénaires !
Madame, mille morts me ſeroient moins ameres !

ERASTE *à l'oreille de Valere.*

Mon frere, nous perdrons notre cauſe aujourd'hui.
Nous n'avons pas le bec affilé comme lui.

VALERE

VALERE.

Madame......

ANGELIQUE.

Vos diſcours, quoi que vous puſſiez dire,
Après ce que j'ai vû, ne me ſçauroient ſéduire.
Si pourtant mon eſtime a dequoi vous toucher;
Il vous reſte un moyen de vous en raprocher.
Laiſſons-là cette fille, & le ſort qui l'opprime.
Un interêt nouveau ſe préſente & m'anime.
Angelique n'a plus de reſſource qu'en moi.
De vos biens la pitié réclame un autre emploi.
La derniere infortune accable votre pere.
J'ai vû ſa gratitude, & ſa vertu m'eſt chere.
Imitez-la! courez l'aider en des beſoins
Qu'il n'éprouveroit pas, s'il vous eût aimez moins.
Vos retards ont cauſé le courroux qui m'enflamme.
Allez! de fils ingrats perdez le titre infâme.
Sinon, juſqu'à la mort, je vous conſerverai
Toute l'horreur qu'inſpire un ſang dénaturé.

SCENE DIXIEME.

DAMIS, VALERE, ERASTE, ANGELIQUE, NERINE.

NERINE *toute hors d'haleine.*

MAdame, venez vîte! un homme en redingote,

Couvert de pied en cap moins d'habits que de
crotte,
Exprès, pour vous, arrive en poſte de Toulon,
Et vient vous annoncer quelque choſe de bon.

DAMIS *à Angelique qui ſort.*

Vous ſerez obéie, & mon cœur ſe réſigne.....

ANGELIQUE.

Je ne vous parle plus que vous n'en ſoiez digne.

SCENE ONZIEME.

DAMIS, VALERE, ERASTE, NERINE.

VALERE *arrêtant Nerine avec violence.*

NErine ! écoute ! écoute !

NERINE.

Oh ! Madame a raiſon.
Soiez honnêtes gens ; ou point de liaiſon.

ERASTE.

Tu voudrois donc auſſi moraliſer friponne ?

NERINE.

Oui, j'aime la morale.

DAMIS.

Eſt-ce elle qui t'ordonne
De te faire payer des gens pour les trahir ?

NERINE.

J'aime à la débiter, & non pas à l'ouïr.

VALERE.

Nous te tenons. Voyons, que pourrois-tu nous dire?

NERINE.

Mille choſes pour une.

DAMIS.

Entre autres?

NERINE *à Eraſte.*

Quel martyre!

Mais vous m'eſtropiez.

VALERE.

Tu n'échaperas pas.

Nous n'imaginons point ce que tu nous diras.

NERINE.

Helas! j'aurois beau dire! on ne me croiroit guere.

DAMIS.

C'eſt que tu mentirois.

NERINE.

Non, je ſerois ſincere.

ERASTE.

Parle, nous t'écoutons.

NERINE.

Hé bien donc? je vous dis,

Que si je l'avois pû, j'aurois fait cent fois pis.

VALERE.

Fort bien.

NERINE.

Que je suis fourbe, & tant soit peu friponne.

VALERE.

Sur ce point, contre toi, tu n'as déja personne.

NERINE.

Mais que vous êtes vous des tygres, des pervers,
Des Corsaires, des Juifs, des Turcs, des Ladres verds,
Des Cancres, des Taquins, de piétres Marchandises,
Des Gens....retirons-nous, je dirois des sottises.
Elle s'échape & s'enfuit.

SCENE DOUZIEME.

DAMIS, VALERE, ERASTE.

VALERE.

L'Impudente !

ERASTE.

La masque !

DAMIS.

Elle m'a démonté.

VALERE.

La surprise où j'étois lui vaut l'impunité.

(À Damis.) Mais vous, que ſentez-vous encor pour la Comteſſe ?

DAMIS.

Plus d'amour que jamais.

ERASTE.

J'ai la même foibleſſe.
Elle eſt de qualité : cela flatte mon gout.
Une belle Bourgeoiſe eſt belle, & puis c'eſt tout.
Mais dans la qualité, que d'appas j'imagine !
Qu'une femme bien noble a, je crois, la peau fine !
Je m'y figure un tout ſi doux, ſi délicat,
Si....tenez, le vrai beau n'eſt pas du tiers état.

VALERE.

Renoncez-y pourtant tous deux, car je l'adore.
Sa colere, à mes yeux, l'embelliſſoit encore.
Je vois bien à quel prix je ſerai ſon époux.
Mon pere apparemment la trompe ainſi que nous.
Elle a l'eſprit frappé de ſa ruine entiere.
Quand je ſerai plus riche, elle ſera moins fiere.
Elle a raiſon. L'utile, en ce ſiecle fatal...
Marche avant l'agréable.



SCENE TREIZIEME.

DAMIS, VALERE, ERASTE, PASQUIN.

VALERE *continuë.*

HE bien, notre féal!

PASQUIN.

Nous triomphons! je ſuis au fait de nos affaires:
Et vous en fais, dans peu, les témoins oculaires.
Mon pere, de Caiſſier s'eſt fait donner l'emploi.
Par vingt commiſſions, il ſe défait de moi.
Pour compter ſon argent, cherchant un ſûr azile,
Et croyant au logis reſter ſeul & tranquile,
Il m'en fait dépoſer les clefs en m'en allant.
Mais ce paſſage échape à ſon œil vigilant.
Le degré dérobé, dont vous ſçavez l'iſſuë,
Par une fauſſe porte aboutit dans la ruë;
J'irai l'ouvrir. Sortez, & rentrant par mes ſoins...

GREGOIRE *de derriere le théatre.*

Jeannot!

PASQUIN.

Mon pere!

GREGOIRE.

Acoute!

PASQUIN.

On y va!
(*aux trois freres, en les pouſſant dehors.*)
je vous joins.

SCENE QUATORZIEME.

GREGOIRE, PASQUIN.

Gregoire traîne après lui une manne remplie de sacs.

PASQUIN *aprêtant une table & un siege pour Gregoire.*

VOici l'instant critique & le coup de partie :
Mon pere, il faut jouer ici la Comédie.

GREGOIRE.

M'en suis-je donc déja si mal acquitté ?

PASQUIN *faisant asseoir son pere devant la table.*

Non.
Je suis content de vous. Asseyez-vous là : bon.
Dès que j'aurai toussé, ne tournez plus la tête.

GREGOIRE.

Mais tu me prandras donc toujoux pour eune bête ?

PASQUIN.

Rangeons autour de vous tous ces sacs à present.

GREGOIRE *en fait sauter un pour montrer qu'ils ne sont pleins que de paille ou autre chose legere.*

Je troquerons st'or là conte du pu pezant.

PASQUIN.

Voilà le sac de l'oncle où git notre fortune :
Faites-le bien sonner ?

GREGOIRE.

Va-t-en ! tu m'importune.
Seulement, à la naſſe, ameune le poiſſon ;
Et laiſſe-moi le ſoin d'agencer l'hameçon.

SCENE QUINZIEME.

GREGOIRE *ſeul.*

ÇA ! baillons-nous les ars d'eun Caſſier d'importance,
Vla doñc tout le métier de cé jans de finance ?
En remuant le pouce , y deveñont pu gras,
Qu'en dix mille ans, nous autc, en nous rompant lé bras.
Et ça vous eſt pu fiar que ſi c'étoit grand'choſe.
Voyé Monſieu Damis comme i vous en impoſe.
Stanpandant qu'eſt-ce aũ fond ? Rian. Dequoi ſarront-ils ?
Je vandons note peine;un marchand,des habits ;
L'Artiſan, ſa beſogne : un valet, ſon ſarvice ;
Un Jandarme, ſa vie : un Robin, la juſtice.
Euz en ne vandant rian ; ſans rian faire, avont tout.
Maugrebieu de laRace,& de laRace itou !
Chut! oui, c'eſt le ſignal ; j'entends touſſé mon drôle.
C'a bridons la bécaſſe! & quemançons mon rôle,
Par faire, en mon chapiau, ſonnâiller cé louis.

SCENE SEIZIEME.

GREGOIRE, DAMIS, VALERE, ERASTE, PASQUIN.

GREGOIRE *compte, pendant que les trois freres s'avancent par derriere ſur la pointe de leurs pieds pour examiner la manne pleine de ſacs.*

UN, deux, trois, quatre, cinq; ſix, ſept, huit, neuf & dix.
Jarniguoi! que d'argent! dix, onze, douze, treize;
Qu'il fait bon magnier ça! quatorze, quinze, ſeize,
Dix-ſept, dix-huit, dix-neuf & vingt. Peſons ſtuila.
Il me paroît léger. Mon trébuchet? Le vla.

(*Tandis qu'il peze.*)

S'y ſçaviont que j'ons cians l'argent à pleine hotte;
Commediantre y vienriont nous accolé la botte!
Lé canaille! & leux pere encor en a piquié!
Et dit, s'y s'aviſiont de li faire amiquié,
Qu'il ne ſeroit paz homme à tenir ſon courage!
Tout ça ſeroit pour zeux! pélamorgué! j'enrage!
Hom! qu'avec mon argent, je ſerois fiar & ſec!
Et que je ſçaurois bian leuz en torché le bec!

Yz ont le cœur de far; moi, je l'aurois de bronze.
1, 2, 3, 4, 5; 6, 7, 8, 9, 10, 11.
Gnia pu parsonne. Vla mon parsonage fait.
C'a n'a pas été mal; & j'en varrons l'effet.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, NERINE.

NERINE.

MAis d'où vient donc cette ame à la douleur en proie,
Quand je ne vois pour vous que des sujets de joie ?
Au comble du bonheur, vous vous désesperez !
En un mot tout vous rit, Madame, & vous pleurez.
Qui m'interrogeroit sur ce qui vous afflige,
Ne sçauroit que penser de ce nouveau prodige.
Elle avoit perdu tout : un Courier nous apprend
Que tout ce qu'elle avoit, le destin le lui rend ;
Et le lui rend, avec un gain considérable.
Depuis cette nouvelle, elle est inconsolable.
Madame, à ce discours vous tomberez d'accord
Qu'on me riroit au nez, & qu'on n'auroit pas tort.

ANGELIQUE.

Je ſuis riche, il eſt vrai, c'eſt un grand avantage.
De l'un à l'autre état je ſens l'heureux paſſage.
J'ai connu l'indigence ; & qui s'en vit preſſer,
D'un œil indifferent, ne la voit pas ceſſer.
Mais quelque doux que ſoient les avis qui m'inſtruiſent,
Je n'en ſouffre pas moins du faux bruit qu'ils détruiſent.
Ce coup irréparable a fait mes vrais malheurs ;
Et l'eſpace d'un an n'a pas tari mes pleurs.
Ce faux bruit enleva mon pere à ſa famille.
Il mourut, en pleurant ſur le ſort de ſa fille.
Rien n'égaloit, pour moi, ſon amour paternel ;
Et mon ſeul interêt porta le coup mortel.
Aujourd'hui qu'il n'eſt plus, je me vois enrichie
Du retour de ces biens qui m'ont coûté ſa vie.
Je vais jouïr, ſans lui, du fruit de ſes travaux?
Nerine, quel mélange & de biens & de maux !

NERINE.

Le rare naturel ! Où ſont, pour vous entendre,
Tant d'honnêtes enfans ſi peu faits pour attendre ;
Qui hâtent dans leurs cœurs, d'un vieux pere opulent
L'héritage tardif, & le trépas trop lent ?
Bel exemple ſurtout pour les fils de Geronte !
Mais de la fermeté ſied bien au bout du compte.
La raiſon fixe un terme à des regrets ſi vains.

L'eſprit, le temps, l'argent, ſont trois grands médecins.
Que l'argent, avec ſoi, porte un beau privilege!
Que, ſans lui, le mérite a beſoin de manége!
Il faut, ſi l'on veut plaire, être ſage à l'excès,
De ſoi-même, un inſtant, ne s'écarter jamais.
Et pourtant, quand on eſt un peu jeune & jolie;
Quelques petits travers amuſent dans la vie.
Vous voilà dans l'état où l'on a l'agrément
De pouvoir s'en donner, Madame, impunément
Avec cent mille écus, du reſte l'on nous quitte.
Une riche héritiere a trop de ſon mérite.
Il n'eſt défaut qui perce à travers un gros bien.
Et puis ce n'eſt pas tout; ne comptez-vous pour rien
Le dépit des Ingrats qui vous ont mépriſée?
Ils vous trouvent charmante, & vous ont refuſée.
Avec une fortune égale à vos appas,
De leur confuſion ne jouïrez-vous pas?
Qu'Angelique à préſent démaſquant la Comteſſe,
Vange en ſon propre nom le refus qui la bleſſe;
Et que fiere à ſon tour.....

ANGELIQUE.

Ils ſont aſſez punis.
Je n'ajoûterai point la bravade au mépris.
Maîtreſſe de ces biens échapez du naufrage,
D'un plaiſir plus touchant je me forme l'image.
C'eſt d'en aller faire offre au pere infortuné,
A cet homme d'honneur qu'ils ont abandonné.

Avec quelle bonté, digne ami de mon pere,
Nerine, il a d'abord accueilli ma miſere!
Avec quelle tendreſſe & quelle bonne foi,
A ſes indignes fils, il a parlé pour moi!
Argante, pour ſa fille, eût-il plus fait lui-même?
Mon infortune ceſſe, & la ſienne eſt extrême.
Quel plaiſir de lui faire, en l'état où je ſuis,
Rencontrer une amie, où lui manquoient des fils!
Voilà dans ma douleur tout ce qui me conſole.
Il ſouffre. Je le puis ſecourir; & j'y vole.

NERINE.

Allez, Madame, allez confondre des Ingrats!

SCENE SECONDE.

NERINE *ſeule.*

HElas! ils rougiront, & ne changeront pas!
A Paſquin cependant j'apprête une autre criſe.
Le faquin, tout à l'heure, expiera ſa ſottiſe.
Il n'eſt donc pas content d'un pere villageois,
Et Monſieur en veut un dans le petit Bourgeois.
Nous lui confronterons le bonhomme Gregoire;
Qu'il vienne! le voici. J'attens l'autre.

SCENE TROISIEME.

PASQUIN, NERINE.

PASQUIN.

VIctoire !

NERINE.

A ton honneur enfin, t'en voilà donc ſorti ?

PASQUIN.

De trois cent mille francs & plus, l'oncle eſt nanti.

NERINE.

Et leur as-tu fait part des grands biens d'Angelique ?

PASQUIN.

Oui ; j'ai fait venir même, en ruſé politique,
Tout l'or qu'ici leurs yeux ont crû voir par monceau,
D'une part que Geronte avoit dans le Vaiſſeau.
Les boureaux ont à peine entendu ces nouvelles,
Que leur avidité leur a donné des aîles ;
Ils ont volé chez eux ; mais chez nous revenus,
Comme on nous recevoit, nous les avons reçûs.
L'on n'entroit point. Chacun, pour prévenir ſon frere,
De l'oncle a mandié, ſous main, le miniſtere ;

Le cher oncle eſt chargé par ſes dignes neveux,
En offrant leurs préſens, de bien plaider pour eux.
Il ne manquera pas d'être dans cette affaire,
Auſſi bon Avocat, que bon Dépoſitaire;
Et la cauſe & l'argent ſont en très-bonne main.
Je tiens mes ſcélérats, & je te venge enfin,
Pauvre pere! aveuglé ſi longtems ſur leur compte!
Puiſſent-ils en crever & de rage & de honte!

NERINE *d'un ton railleur.*

J'aime à te voir des mœurs.

PASQUIN.

Des mœurs? Oui, oui, j'en ai.

NERINE.

C'eſt qu'on ſe ſent toujours de ce que l'on eſt né.
Tu me le diſois bien.

PASQUIN.

Hé laiſſons la naiſſance!
Comme tu vois, ſur eux elle a peu de puiſſance.
C'eſt que j'ai de l'honneur, & voilà le grand point.

NERINE.

Ce grand point eſt plus ſûr, quand à l'autre il eſt joint.

PASQUIN.

Tel eſt ton ſentiment: mais ce n'eſt plus le nôtre.

NERINE.

NERINE.

Quoi qu'il en ſoit, en toi j'aime à voir l'un & l'autre.

PASQUIN.

Quoi qu'il en ſoit, veux-tu de moi tel que je ſuis ?

NERINE.

Oui, mais je ne fais point de faux pas ſi je puis.

PASQUIN.

Qu'appelles-tu faux pas? Qui te parle d'en faire ?
Rien ne ſe paſſera que pardevant Notaire.

NERINE.

Tu m'entens mal auſſi : ma crainte eſt que Paſquin,
Aujourd'hui mon mari, ne le ſoit plus demain.

PASQUIN.

Sur quoi peux-tu fonder ce que tu t'imagines ?

NERINE.

Sur l'inégalité de nos deux origines.
Conſultons-en Gregoire.

PASQUIN *voulant fuir.*

Adieu ; non : laiſſe-moi.

NERINE *le retenant.*

Reſte ! reſte ; je veux lui parler devant toi.

SCENE QUATRIEME.

PASQUIN, NERINE, GREGOIRE.

GREGOIRE.

MAis drès que tu me vois, tu fuis comme la
foudre.

PASQUIN.

Reſtons donc, puiſqu'il faut tôt ou tard s'y ré-
ſoudre.

GREGOIRE.

Parce que t'es féru de ſte groſſe gagui ;
Gniapas grand mal à ça. Suis-je eun je ne ſçaisqui?
Tu me prans donc itou pour eun fagot d'épènes.
Loin de t'en vouloir mal, je veux que tu la pren-
nes.

NERINE *à Gregoire.*

Votre avis ſeroit-il, s'il étoit aſſez fou....

GREGOIRE *à Nerine.*

Mon avis, s'il te prand, c'eſt de le prandre itou.

NERINE.

J'accepte le marché, mais c'eſt pourvû qu'il tien-
ne.

GREGOIRE.

C'a tient pu qu'on ne veut ; vas, n'en ſois paz en
peine.

NERINE.

Si je redevenois fille dans quelque temps ?

GREGOIRE.

Fille !

NERINE.

Oui. Je ne ſuis rien ; je n'ai rien ; & je prens
L'héritier & l'aîné d'un Procureur très-riche.
Si la chicanne, un jour, de ſon lit me déniche ?

GREGOIRE.

Qui ! lui ? note Jeannot mourra comme il eſt né,
D'eun pauvre Payiſan l'héritier & l'aîné.
Il eſt à moi.

NERINE.

Qué conte !

GREGOIRE.

Oui, s'il vous plaît, Madame.
Il eſt fils d'eun brave homme & d'eune honnête femme.
Lui, fils d'eun Procureux? fi donc ! en a-t-il l'air ?
Trouvé-vous qu'il reſſembe à l'ouvrage d'eun Clair ?
(*à Paſquin.*) Toi défends donc ta cauſe.

PASQUIN *à part.*

Ouf ! la facheuſe ſcene !

NERINE *à Gregoire.*

A plaider contre vous, il auroit trop de peine !

GREGOIRE.

Contre moi ! quemant donc ? lui-même auroit dit ça ?

NERINE *à Pasquin avec un ris moqueur.*

Vas, Jeannot, ce n'est point ce qui nous brouillera.
J'en veux d'autant plus même être de tes amies,
Que je n'ai plus de peur que tu te mésallies.
Adieu.

SCENE CINQUIEME.

GREGOIRE, PASQUIN.

GREGOIRE.

FY le vilain, qui me renie! encor
Si c'étoit pour eun Prince, ou queuque autre Milor?
Mais pour se dire issu d'où? de qui? d'eune Race
Dont tout le reluisant ne vaut pas note crasse.

PASQUIN.

Ma foi non! maintenant je pense en vérité
Que ce que j'en ai dit, c'est par humilité.

GREGOIRE.

Vas te caché d'aveuc ta sotte suffisance!
Vla donc pourquoi mon drôle évitoit ma présence!
Tu rougis du sarot dont ton pere est couvar!
Et vas vas! mon sarot vaut bian ton habit var.
Et pis devan lé gens je fons lé Bonapôtres.
Tené le brave enfant qui veut parlé des autres.

PASQUIN.

Eh je vous ai bien dit que je ne valois rien :
Oui, je ſuis un maraud, un miſerable, un chien !
Digne....je ne ſçais pas dequoi; de cent nazardes.
Deſormais contre moi je ſerai ſur mes gardes.
J'étois garçon d'honneur, ſi jamais il en fut.
Mais, près de nous le Diable eſt toujours à l'afut.
Si vous ſçaviez combien, maudiſſant ma ſottiſe,
J'ai fait de mauvais ſang depuis qu'elle eſt commiſe !
Le mal que je m'en veux !.....

GREGOIRE.

Parle-tu tout de bon ?

PASQUIN.

Oui, c'eſt du fond du cœur !

GREGOIRE.

Note Maître a raiſon.
Je ne ſons que dé ſots. Lé pendar ont biau faire,
Et n'être pa nos fils, je ſons toujoux leux pere.
Hébian j'oublierai tout; mais c'eſt avec le temps,
Et ça, quand tu m'auras dévalizé nos gens.
Fais-nous, ſur ce qu'yz ont, faire au putôt main-baſſe;
Ta paix eſt faite alors; ſinon....

PASQUIN.

Je tiens ma grace !
Le frere de Geronte eſt, depuis un inſtant,
Gardien d'un dépôt dont vous ſerez content.
L'avare Financier d'une main de forſante,

Lâche, ſur un contrat trois mille écus de rente.

GREGOIRE.

Tirons toujours. Après.

PASQUIN.

On a de l'Auditeur
Quarante mille écus en billets au porteur.

GREGOIRE.

N'a-t-on, du Capitaine, encor que dé paroles ?

PASQUIN.

Un cofret plein de neuf ou dix mille piſtoles.
En eſt-ce aſſez ?

GREGOIRE.

Après cet acte de vertu,
Vians! je t'embraſſerois quand tu m'aurois battu.
Et de ſa faute, au fond, qui veut-on qui ſoit cauſe ?
C'eſt le mauvais exampe: & ce n'eſt aute choſe.
Hé! Meſſieux de la Ville, aveuc vos mœurs du tems,
Que vous nous gâté bian tous nos pauve Zenfans!
Je vous les envoyons bons, ſimples, ſans malice,
Vous nous les dégniaiſez; mais c'eſt avec dé vice.
Hobian bian guieu marci j'avons quaſiment tout;
Et de note coté je tenons le bon bout.
De contes bleux Geronte a traité l'enteupriſe;
Faiſons li voir....mais non retardons la ſurpriſe.
Vians. De la réuſſite, il ne faut nous targuer,
Qu'à la barbe de ceux que je voulons narguer.

SCENE SIXIEME.

GERONTE, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

De mes offres envain vous voulez vous défendre.
Je ne vous quitte point!

GERONTE.

Je ne veux rien entendre!

ANGELIQUE.

Songez de quels malheurs vos jours sont menacez!

GERONTE.

Ma maison de campagne existe, & c'est assez.
Ce bien me suffisoit; il me suffit encore;
Et j'y cours enfermer l'ennui qui me dévore.

ANGELIQUE.

Mais ce bien peut périr par des coups imprévus;
Vous comptiez sur vos fils; & vous n'y comptez plus.

GERONTE.

Non, Madame; & voilà ma perte irréparable!

ANGELIQUE.

Garantissez-vous donc d'un sort plus déplorable.
Prévenez des besoins où j'ai longtems gémi,
Où je vous ai trouvé si véritable ami.

Vous ſeul aurez-vous eû de la reconnoiſſance ?
Et le Ciel a-t-il mis des biens en ma puiſſance,
Pour me voir emporter ce reproche au tombeau,
D'avoir eu, ſans le ſuivre, un exemple ſi beau ?
L'amitié de mon pere étoit plus engageante.
Qu'il revive en ſa fille !

GERONTE.

Oh trop heureux Argante !
Oui, tu revis en elle ; & tu m'en vois jaloux !
Généreuſe Angelique ! adieu, ſéparons-nous.
Quelle paix, pour mon cœur, voulez-vous que j'eſpere,
S'il faut que je vous doive, ainſi qu'à votre pere,
Moi, qui meurs de regret de vous voir aujourd'hui
Ne tenir rien de moi, quand je tiens tout de lui.
Le Ciel a fait pour vous ce que je voulois faire.
Votre proſpérité me tient lieu de ſalaire.
N'honorez plus ces lieux d'un aſpect ſi charmant,
Fuiez-nous pour jamais ! quelquefois ſeulement
Souvenez-vous de moi dans le cours d'une vie,
Dont la félicité fit ma plus chere envie !
Que n'ai-je pû moi-même, helas ! en être auteur !
Mais j'étois ſans fortune : & mes fils ſans honneur.

ANGELIQUE.

Je ne vous parle plus que devant ces barbares.
Par une offre ſi juſte, & des refus ſi rares,
Inſpirons, ou du moins faiſons-leur concevoir,
Vous, le mépris des biens ; moi, l'amour du devoir.

Réduiſons aux remords l'avarice inhumaine.
J'attends qu'ici bientôt l'interêt les ramene.
Sur votre faux malheur ils ſont déſabuſez.
Et dans l'eſpoir des biens qu'on vous a ſuppoſez,
Il n'eſt offre obligeante à préſent qui leur coûte.

GERONTE.

Oſeroient-ils paroître ?

ANGELIQUE.

Oui ; ſe flatant ſans doute,
Que vous ne les croiez encor inſtruits de rien.

GERONTE.

Et moi je ne veux plus avec eux d'entretien !

ANGELIQUE.

Ils entrent.

GERONTE.

Je les fuis.

SCENE SEPTIEME.

GERONTE, CHRISALDE, DAMIS, ERASTE, VALERE, ANGELIQUE, NERINE.

CHRISALDE.

ECoutez-nous, mon frere,
Ces Meſſieurs ſe plaignant d'une injuſte colere,
M'engagent à venir intercéder pour eux.
Que reprochez-vous donc à ces fils généreux ?

Ils n'ont rien, disent-ils, qu'ils ne vous sacrifient.
Pour moi, je l'avoûrai : leurs grands cœurs m'édifient.
Et c'est, pour qui vous aime, un spectacle bien doux
De les voir, à l'envi, se dépouiller pour vous.

DAMIS.

Quoi ! j'aurois mérité cette rigueur outrée
Qui m'a de la maison fait refuser l'entrée ?

VALERE.

Il est des médisans qui vous font soupçonner
Que j'étois un infâme à vous abandonner.
Nommez-les moi !

ERASTE.

Tenez, voici Gregoire. Approche.

SCENE HUITIEME.

GERONTE, CHRISALDE, DAMIS, VALERE, ERASTE, ANGELIQUE, NERINE, GREGOIRE.

ERASTE *continuë s'adressant vivement à Gregoire.*

TAntôt, pour me purger d'un injuste reproche,
N'ai-je pas sur le champ, fait offre de mes biens ?

VALERE *le prenant rudement par le bras.*

Qui de nous le premier a présenté les siens ?

GREGOIRE.

Ouf ! ma piau n'en peut mais.

VALERE.

Dédis-moi, ſi tu l'oſes.

Parle.

GREGOIRE *à Geronte.*

Oh pour ça, Monſieu, yz ont bian fait lé choſes.

DAMIS.

Je n'atteſte perſonne en ce juſte conflit.
Mon pere me connoît, & cela me ſuffit.
Tout mon tort eſt d'avoir, par une audace extrême,
Un moment combattu ſa volonté ſuprême.
Je ne le cele plus. J'aimois ; & dans un cœur,
De la Raiſon l'Amour eſt aiſément vainqueur.
Mais la Raiſon l'emporte, elle rentre en mon ame;
(Se tournant vers Angelique.)
Et j'en dois le retour à vos bontez, Madame,
Sur vos ſages diſcours, enfin j'ai réflechi.
Et de mes premiers fers par vous-même affranchi,
Je viens.....

VALERE.

Tout beau ! c'eſt moi qui le premier s'explique :
Et qui veux, s'il vous plaît, épouſer Angelique.

ERASTE *à ſes freres.*

Ouî ? tantôt, malgré moi, vous m'en faiſiez l'époux,
Et c'eſt moi qui veux l'être à préſent malgré vous.

DAMIS *à son pere.*

Vous me la destiniez ; c'est à moi qu'elle est dûë.

VALERE.

Mandez-lui qu'elle vienne ; & je l'épouse à vûë.

ERASTE.

J'aimois ailleurs aussi. Mais cela n'y fait rien.

NERINE.

Vous sçavez donc, Messieurs, qu'Angelique a du bien.

GERONTE.

Enfans dénaturés ! que tout le monde abhorre ;
Qu'ainsi que le refus cette offre deshonore :
Lâches ! qu'attendez-vous d'Angelique & de moi?
Chacun de vous s'empresse à lui donner sa foi ;
Armez donc votre front d'une audace nouvelle :
Sçavez-vous devant qui vous parlez ? Devant Elle.
Voilà cette Angelique offerte à votre choix,
Et que vous outragez pour la seconde fois.
Flattez-vous maintenant d'un espoir légitime.
Cherchez mon entremise, & briguez son estime.
Lorsque dans sa misere un pere vous l'offroit ;
Il falloit disputer alors à qui l'auroit !
D'appas & de vertus un si rare assemblage
Seroit, de l'un de vous, à présent le partage.
Mais votre ame n'a pû jusques-là s'élever.
Quand, pour vous, contre moi, j'ai pû me soulever.
Car enfin je l'aimois. Elle y pouvoit répondre.
(à Angelique.)
Pardonnez cet aveu qui sert à les confondre.

(*à ses fils.*) Oui, cruels, en secret, pour elle je brûlois
D'un généreux amour que je vous immolois !
Vos refus m'ont fait perdre un si grand sacrifice.
Qu'à jamais vos refus fassent votre suplice !
La Nature, sur Elle, a répandu ses dons.
Et la Fortune y joint les siens. Nous la perdons.
(*à Angelique.*) Triomphez du dépit qui s'éleve en leur ame.
Vous êtes bien vengée. Adieu, partez, Madame.
Allez loin des Ingrats vous choisir un Epoux,
Moins méprisable qu'eux, & plus digne de vous.

ANGELIQUE.

Non, Geronte, je dois vous prendre pour modele.
A l'exemple d'une Ame & si noble & si belle.
Je leur pardonne : & veux fixer ici mon choix.

GERONTE.

Ah que prétendez-vous ? Détestez-les tous trois!
Point d'égard pour mon sang ! je ne suis plus leur Pere.

ANGELIQUE.

Vous le redeviendrez, quand je serai leur Mere.
Je voulois partager mes biens entre nous deux ;
Je vous les offre tous, & moi-même avec eux.

GERONTE.

Et vous-même ? ah Madame ! ô bonté magnanime !

ANGELIQUE.

D'Argante, en ce moment, le pur eſprit m'anime.
Mon pere, avec plaiſir, vous eût donné ma foi.
Je lui crois obéïr : je vous aime : aimez-moi.

CHRISALDE.

Aſſurez-lui ſa dot, mon frere. Pour ôtage,
J'ai trois cens mille francs à vous, & davantage.
(*aux trois freres.*)
Une autre fois, Meſſieurs, ſoiez plus connoiſſeurs
Au choix que vous ferez de vos interceſſeurs.
Penſez-vous qu'aveuglé ſur votre caractere,
Tout le monde ait pour vous les yeux de votre pere ?
Que ſon reſſentiment ſe relâche à ſon gré.
Je ſens croître le mien de degrez en degré.
Tous mes grands biens un jour devoient être les vôtres,
Mais n'y prétendez plus ni les uns ni les autres.
Pour de plus dignes mains ils étoient deſtinez :
A l'aimable Angelique ils ſont abandonnez.
Ce Vaiſſeau revenu, ce Courier, ces richeſſes
N'étoient, je vous l'apprends, que d'honnêtes fineſſes,
Pour lui faire accepter les dons que je lui fais.
Elle a cent mille écus déja de mes bienfaits.
Sa façon d'en uſer l'aſſure encor du reſte.
Vous avez trop ſuivi votre penchant funeſte.
Angelique & mon frere ont des vertus ſans prix,
Ils ſont récompenſez, & vous êtes punis.

GREGOIRE *rendant un ſac à Chriſalde.*

Vla le ſaq aveu quoi j'avons fait nos recruës :
Et le biau filet d'or où j'avons pris lé Gruës.
(aux trois freres.)
Les autes ſaqs, Meſſieux, qu'ous reluquiais de loin,
En lieu d'or & d'argent n'étiont pleins que de foin.
Y vous reſſembliont : fauſſe & belle aparance.
Vote pere, dans vous, bouttoit ſon eſperance.
Il a vû, dans le fond, que vous ne valiais rian.
Vous revla ſous ſa coupe; adieu. Porté-vous bian.

GERONTE.

Malheureux ! je vous plains, tout méchants que vous êtes.
Je n'ai point raſſemblé tant de coups ſur vos têtes.
Accuſez-en des cœurs, contre vous, indignez,
Et touchez du malheur où vous m'abandonniez.
Allez, je veux encor diſpoſer en bon Pere,
De ce que vous avez dépoſé chez mon Frere.
Ce que je vous enleve en cet heureux moment
Suffit, & par delà, pour votre châtiment.

NERINE.

Comme dans le péché leur ame eſt endurcie,
Voyez ſi ſeulement un d'eux me remercie.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux les *Fils Ingrats*, & n'y ai rien trouvé qui dût empêcher l'impression d'une Piece, dont la representation a autant plû par sa Morale, que par ses autres agréments. Fait à Paris ce 1. Decembre 1728. FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requestes ordinaires de notre Hôtel, Grand' Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé le sieur PIRON, Nous ayant remontrer qu'il souhaitteroit faire imprimer & donner au public une Comédie de sa composition, qui a pour titre *Les Fils Ingrats*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Presentes. A ces causes, voulant traiter favorablement ledit sieur Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de fairei mprimer ledit Livre ci-dessus specifié en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contrescel, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de six années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; Comme aussi à tous Libraires-Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus exposé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts ; A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre

giſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion de cet Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Libraire, & notamment à celui du dixiéme Avril 1725. & qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou Imprimé, qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le ſieur Chauvelin; & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le ſieur Chauvelin, le tout à peine de nullité des Preſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original; Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelle tous Actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le troiſiéme jour du mois de Decembre, l'an de grace mil ſept cens vingt-huit, & de notre Regne le quatorziéme. Par le Roy en ſon Conſeil, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre VII. de la Chambre Royale & Syndicale de la Librairie & Imprimerie de Paris, N°. 179. Fol. 235. conformément au Reglement de 1723. Qui fait défenſes Art. IV. à toutes perſonnes de quelque qualité qu'elles ſoient, autres que les Libraires Imprimeurs, de vendre, débiter, & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir les Exemplaires preſcrits par l'Article CVIII. du même Reglement. A Paris le quinze Decembre mil ſept cens vingt-huit.

J. B. COIGNAD, Syndic.

Je cede & tranſporte à Mde la Veuve MERGE', le preſent Privilege, pour en jouir en mon lieu & place, ſuivant l'accord fait entre nous. A Paris ce onziéme Novembre 1729. PIRON.

Regiſtré ſur le Regiſtre VII. de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, page 236. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conſeil du 13. Août 1703. A Paris le ſeize Decembre mil ſept cens vingt-huit. J. B. COIGNARD, Syndic.

CALLISTHENE,

TRAGEDIE.

Par *M.* PIRON.

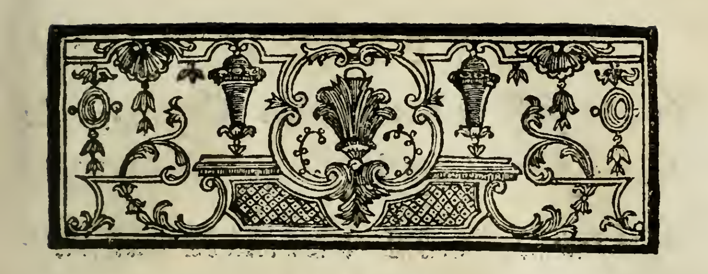
Le prix est de trente sols.



A PARIS,
Chez PRAULT fils, Libraire, Quai de Conty, vis-à-vis la descente du Pont Neuf, à la Charité.

M. DCCXXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



A

SON ALTESSE SERENISSIME,

MADAME

LA DUCHESSE

DOUAIRIERE.



ADAME,

Voici un fruit de l'accueil obligeant que VOTRE ALTESSE SERENISSIME

fit l'an paſſé à mon premier Ouvrage. Le Soldat ſent réchaufer ſa valeur à l'aſpect du Prince; & ma Muſe de même a ſenti redoubler ſes forces ſous les yeux de l'Auguſte & généreuſe PRINCESSE *qui l'honore de ſa protection. Sous tout autre auſpice mon projet m'auroit épouvanté. Avoir à peindre un Conquerant, que l'imagination ſe plaît toujours à placer au-deſſus d'elle-même; & vouloir encore oppoſer à ce Coloſſe accrédité, un caractere ſimple & ſupérieur: L'entrepriſe ne demandoit pas un moindre Mobile, que l'ardeur de mériter l'aveu de* VOTRE ALTESSE SERENISSIME. *Cette noble ardeur ne m'a pas ſeulement enhardi, elle m'a guidé. Par elle j'ai ſoigneuſement évité ces peintures molles, qui n'intereſſent qu'en ſéduiſant, & qui deshonorent la ſenſibi-*

lité ; Par elle, le vrai, le vertueux, l'héroïque seul a reglé mon entousiasme. Aussi les ressorts que j'ai touchez ne remueront jamais que les Ames les plus élevées. Raison qui vous consacroit l'Ouvrage, indépendamment de l'attachement respectueux avec lequel je suis,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le très-humble, & très-obéissant
Serviteur, PIRON.

AVERTISSEMENT.

L'A Piece est imprimée en son entier, & telle qu'elle fut récitée pour être mise au Theâtre, l'Auteur ne la jugeant déja que trop défectueuse, sans les retranchemens qu'elle a soufferts dès la premiere représentation.

JUSTIN,

Liv. 15. *Chap.* 3.

QUIPPE cùm Alexander Magnus Callisthenem Philosophum propter Salutationis Persicæ interpellatum morem, insidiarum quæ sibi paratæ fuerant conscium fuisse iratus finxisset; Eumque truncatis crudeliter omnibus membris abscissisque auribus, ac naso labiisque, deforme ac miserandum spectaculum reddidisset: Insuper cum Cane in cavea clausum ad metum cæterorum circumferret; Tunc Lysimachus audire Callisthenem & præcepta ab eo accipere virtutis solitus, misertus tanti viri non culpæ, sed libertatis pœnas pendentis, venenum ei in remedium calamitatum dedit. Quod adeo ægrè Alexander tulit, ut eum objici ferocissimo Leoni juberet. Sed cùm ad conspectum ejus concitatus Leo impetum fecisset; manum amiculo involutam Lysimachus in os Leonis immersit; arreptaque lingua feram exanimavit. Quod cùm nuntiatum Regi esset, admiratio in satisfactionem cessit: Carioremque eum propter tantæ constantiam virtutis habuit.



ACTEURS.

ALEXANDRE, Roi de Macedoine.

CALLISTHENE, Philoſophe de Sparte.

LEONIDE, Sœur de Calliſthene.

LYSIMAQUE, Ami du Frere, & Amant de la Sœur.

ANAXARQUE, Courtiſan, Amoureux de Leonide.

CRATERUS,
EUMENE,
PTOLOME'E, } Lieutenans d'Alexandre.

AGAME'E, Officier de l'Armée d'Alexandre.

Gardes.

*La Scene eſt dans le Palais d'une Ville de la Sogdiane, connuë dans l'ancienne Géographie ſous le nom d'*Alexandria ultima.

CALLISTHENE



CALLISTHENE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ALEXANDRE, LYSIMAQUE, EUMENE, PTOLOME'E, Gardes.

ALEXANDRE.



UY, l'Armée a langui trop long-
tems dans l'attente :
Il faut que je prononce, & que je la
contente.
Je sçais ce que la crainte & l'espoir
font souffrir.
De Callisthene enfin la prison va s'ouvrir.

Aux portes du Palais, Gardes, que l'on ſe range ;
* Et que Polypercon faſſe armer ſa Phalange.
** Vous, cherchez Anaxarque : Alexandre l'attend ;
Que près de ma Perſonne il ſe rende à l'inſtant.
*** Et vous, ſortez.

LYSIMAQUE.

Souffrez, Seigneur......

ALEXANDRE.

Sortez, vous dis-je.
Ou tremblez à l'aſpect d'un Roy qu'on déſoblige :
Calliſthene eſt coupable : & vous-même, aujourd'hui,
Pourriez le devenir en me parlant de lui.

LYSIMAQUE.

Jugez de ma douleur, Seigneur, par mon audace.
Non, que j'inſiſte encor à demander ſa grace.
Qu'il meure ! Ce que j'oſe exiger de mon Roi ;
C'eſt qu'il prononce donc le même arrêt ſur moi.

ALEXANDRE.

Lyſimaque.

LYSIMAQUE.

Ouy, Seigneur, privez-moi d'une vie
Que peut noircir auſſi bien-tôt la calomnie.
Je n'oſerois ſurvivre à l'innocent proſcrit.
Et le jour m'eſt à charge, où la Vertu périt.

ALEXANDRE.

Ainſi donc la vertu gémit ſous ma puiſſance,
Et je ſuis un Tyran qui proſcris l'Innocence ?

* *à Ptolomée.* ** *à Eumene.* *** *à Liſimaque.*

LYSIMAQUE.

Hé Seigneur ! l'Impoſteur, de ſa perfide voix
N'a-t'il jamais ſurpris la juſtice des Rois ?

ALEXANDRE.

Examinons donc mieux ſi la mienne a pû l'être.
Levez-vous. Je vous parle en Ami, plus qu'en Maître :
Mais un Roi qui s'abaiſſe à ſe juſtifier,
N'en devient que plus grand, en daignant s'oublier.
Que m'alléguerez-vous pour votre Calliſthene ?
Du Thrône mille fois, ſa liberté hautaine,
N'a-t'elle pas en moi bleſſé la Majeſté ?
A mes jours, en un mot, n'a-t'il pas attenté ?

LYSIMAQUE.

Calliſthene ! Seigneur ? Lui, de qui la ſageſſe
Fut de tout tems l'exemple & l'honneur de la Grece !
Calliſthene, qui, ſeul de ſes Concitoyens,
A vos pas glorieux conſacra tous les ſiens !
Rappellez-vous le jour où ce grand Perſonnage
Vint, à votre valeur, rendre un premier hommage.
Indigne d'avoir part à vos nobles travaux,
Sparte avoit refuſé de ſuivre vos Drapeaux.
Lui ſeul déſavoüa hautement ſa Patrie ;
Par ce refus honteux, la reputa flétrie ;
Et du jeune Alexandre annonçant la grandeur,
Dévança le retour de votre Ambaſſadeur.
De Macédoine auſſi la Jeuneſſe guerriere

Crut posseder en lui, Lacédémone entiere.
En digne Spartiate, il parut devant vous,
Aussi respectueux, mais plus libre que nous.
Sur l'Orient, dit-il, *ton Sceptre va s'étendre.*
Moi, je viens conquerir le grand cœur d'Alexandre.
Je vous le livre, Ami, ne m'abandonnez pas!
Lui répondîtes-vous, le serrant dans vos bras;
Venez de vos conseils secourir ma jeunesse.
Il faut à la valeur l'appui de la sagesse;
D'un courage boüillant temperez les chaleurs;
Et sur-tout, loin de moi, repoussez les Flateurs.
Vous parliez sans détour; il fut sans défiance.
Vous en sçavez l'effet. Tandis que la vaillance
Du triomphe, en tous lieux, vous acquéroit l'honneur;
Du Héros, de vous-même, il vous rendoit vainqueur.
D'une si genereuse & si rare victoire
Que de fois votre aveu lui rapporta la gloire!
Et c'est lui qu'on accuse,& que vous soupçonnez?
Qu'on a chargé de fers, & que vous condamnez?
Ah! précipitez moins la perte irréparable
D'un homme qui vous fut si cher, si vénérable.
Vous touchez au moment d'un regret éternel.
Puisque je l'aime encor, il n'est pas criminel.
Peut-être Hermolaüs, ou quelqu'un des Complices,
Vous l'a rendu suspect au milieu des suplices:
Mais, Seigneur, un coupable immole en ces momens,
La vertu la plus pure à l'horreur des tourmens.

ALEXANDRE.

Non ; j'en ai vainement tenté la violence.
Les Conjurez, pour lui, ſont morts dans le ſilence.

LYSIMAQUE.

Quel indice évident l'aura donc condamné ?

ALEXANDRE.

Me le demandez-vous ? Leur ſilence obſtiné ;
Leur ſacrilege audace à m'accabler d'injures ;
Leur courage à braver la mort & les tortures,
Plûtôt que de livrer à mon juſte courroux
Ce farouche Etranger qui les ſéduiſit tous.
Quand ſur ſes interêts Sparte mal éclairée,
Par trop d'ambition ſe fut déshonorée ;
Que ce Peuple ſuperbe aima mieux ſe trahir,
Que ſe couvrir de gloire en venant m'obéir ;
A ſes regrets jaloux, l'abandonnant en proye,
Je n'en reçus pas moins Calliſthene avec joye.
Je ſçais trop, à quel titre, il parut devant moi.
J'égalai, j'en conviens, le Philoſophe au Roi.
Mais qu'il s'aveugle moins de l'orgueil qui le flatte.
C'étoit le rang du Sage, & non du Spartiate ;
Et ſans cette ſageſſe utile à mes projets,
Le Spartiate tombe au rang de mes Sujets.
Le Spartiate alors n'eſt qu'un homme ordinaire,
Que je n'épargne point, dès qu'il eſt temeraire.
Et tel eſt celui-ci. Que n'a-t'il point oſé ?
Juſqu'où de ſa faveur n'a-t'il point abuſé ?
Sa franchiſe avec moi dégénere en outrage.

Elle n'eſt plus en lui, qu'une fierté ſauvage ;
Qu'une ferocité qu'il aime à ſignaler,
Et dont l'excès, en tout, cherche à me ravaler.
Son éloquence, au gré de ſon fougueux génie,
Se déchaîne en tous lieux contre la tyrannie,
Trace de faux portraits, dont l'art ſéditieux
Sur Moi, plus d'une fois a fait tourner les yeux.
Et ce qui me le rend moins ſupportable encore,
Chefs, Soldats, tout mon Camp me condamne & l'adore.
Son faux zéle en impoſe à tous ; & j'ai l'affront
De me voir enlever tous les cœurs qu'il corrompt.
Vingt Conjurez imbus de ſes noires maximes,
En meurent aujourd'hui les coupables victimes.
J'ai vû ces furieux, je vous l'ai déja dit,
Dans leurs derniers ſoupirs exhaler ſon eſprit.
L'eur animoſité, leur diſcours, leur ſilence,
Tout découvroit la ſource où puiſoit ſon licence.
Et ſur un faux rapport je me ſerois trompé ?
Non, non, dans le complot Calliſthene a trempé.
C'eſt l'effet des fureurs qu'à tous il communique.
Et ce complot d'ailleurs n'eſt pas ſon crime unique.
De plus d'un attentat on me le dit noirci.
Et l'avis qui m'engage à le penſer ainſi,
Se trouve ſoutenu d'une forte apparence.
Sparte remuë. Agis prépare en mon abſence
Contre la Macédoine & la flamme & le fer.
Déja même ſa marche allarme Antipater.

Votre Ami, dès long-tems, nous hait. On le soupçonne
D'avoir, pour sa querelle, armé Lacédémone.
Moi je n'en doute point. Ne m'en parlez donc plus.
Vous ne feriez pour lui que des vœux superflus.
Ou si vous le voulez dérober au supplice;
Implorez ma clémence, & non pas ma justice.

LYSIMAQUE.

Un homme tel que lui, blessé du seul soupçon,
N'accepte pas la vie à titre de pardon.
Et l'y vouloir forcer, c'est vouloir qu'on le pleure.

ALEXANDRE.

Je ne dis que ce mot: Qu'il fléchisse ou qu'il meure.

LYSIMAQUE.

Vous prononcez ainsi son arrêt & le mien.
*Mais vous verrez couler mon sang avant le sien.

ALEXANDRE.

Lysimaque; arrêtez!

LYSIMAQUE.

Ma douleur est trop vive.

ALEXANDRE.

Vous m'osez résister?

LYSIMAQUE.

Que je meure! ou qu'il vive!

* *Tirant son épée pour se percer.*

ALEXANDRE.

Gardes ! qu'on le désarme ! Il suffit: laissez-nous.

LYSIMAQUE.

Vous n'avez donc pour Moi ni pitié ni courroux?

ALEXANDRE.

Alexandre vous aime, & n'est point un Barbare.
Mon cœur se sent émû d'un amitié si rare.
Par égard pour des nœuds si tendres & si forts,
L'Ami d'Ephestion pardonne à vos transports.
L'interêt dont m'occupe une Tête si chere,
Par je ne sçais quel charme, adoucit ma colere;
Je suspendrai le cours de mes inimitiez.
Mais, Lysimaque, avant que vous en profitiez;
Un pareil interêt vous aveugle peut-être;
Ne rougiriez-vous pas de proteger un Traître ?
Qu'en pensez-vous ? Dois-je être en repos sur sa foi ?

LYSIMAQUE.

Mais vous-même, Seigneur, que pensez-vous de moi ?

ALEXANDRE.

Que vous avez le cœur vertueux & sensible;
Que vous brûlez pour moi d'un zele incorruptible:
Et qu'à ce dévoûment sans réserve & sans fard,
Le Prince & la Personne également ont part.

LYSIMAQUE.

Hé bien ce dévoûment, notre amour, notre zele,
sont le fruit des leçons de cet Ami fidéle.

Il nous les inſpiroit ; C'eſt à lui qu'ils ſont dûs ,
Autant qu'à nos penchans , autant qu'à vos vertus :
Dans l'amour du devoir ſa voix nous fortifie.
Voilà , Seigneur , de qui votre cœur ſe défie.

ALEXANDRE.

Mais enfin , quelle excuſe à ſa témérité ?
Faut-il que ce qu'en lui l'on nomme auſtérité ,
Juſqu'à l'irrévérence impunément s'écarte ?
Qu'il m'oſe contredire en tout ?

LYSIMAQUE.

Il eſt de Sparte.
Vous ſçavez que ce Peuple à feindre eſt mal inſtruit.
Mais le vrai zele éclatte où la verité luit.
Eh Seigneur ! endurez une noble rudeſſe
Qui ne connoît d'excès que ceux de la ſageſſe.
Aſſez de Courtiſans , rempans Adulateurs ,
Laiſſant vos interêts & ne ſongeant qu'aux leurs ,
Sous un air de vertu vous déguiſent les vices ;
Et de fleurs, ſous vos pas, couvrent les précipices.
N'éteignez pas , Seigneur , ſans vous bien conſulter ,
Le ſeul flambeau qui peut vous les faire éviter.

ALEXANDRE.

Qu'il ait donc moins d'aigreur. Faites qu'il s'accoutume
A mêler ſes conſeils d'un peu moins d'amertume :
Qu'un reſpect attentif à les aſſaiſonner

Lui mérite en un mot l'honneur de m'en donner.
A l'oubli du passé, sur ce pié, je m'engage.
J'immole mes soupçons à votre témoignage.
Et malgré mille avis qui les confirment tous,
Le veux croire; & le crois aussi zélé que vous.
Il sera libre. Mais, dès ce jour qu'il commence
A faire à ma justice approuver ma clémence;
Ce jour pour votre ami, jour d'horreur ou de paix,
Il m'est plus odieux, ou plus cher que jamais.
Je ne vous en dis pas à présent davantage.
Aujourd'hui je l'éprouve enfin. Voyons l'usage
Qu'il fera du retour de ses premiers honneurs,
Et de ce grand crédit qu'il a sur tous les cœurs.

SCENE SECONDE.

ALEXANDRE, LYSIMAQUE, ANAXARQUE.

ALEXANDRE.

ANaxarque, partez. Qu'ainsi que par moi-même
Sparte apprenne par vous ma volonté suprême.
Un reste de pitié suspend mon bras vengeur.
Du Nil & de l'Euphrate Alexandre vainqueur
Peut, la foudre à la main, repasser le Bosphore.
De Thebe, aux yeux des Grecs, la cendre fume encore.
Que Sparte, en vous voyant, par un promt repentir,

D'un traitement pareil ſonge à ſe garantir.
Amenez pour Garand d'une foi peu certaine,
Avec un de leurs Rois, la ſœur de Calliſthene.

LYSIMAQUE.

Leonide !

ALEXANDRE.

Elle-même ; Elle me répondra
De ce que déſormais ce Peuple entreprendra.
Je ſçais que ſon Pays l'écoute & la révere ;
Et j'ai d'autres raiſons qui concernent ſon Frere.
Allez, & ce jour même abandonnant ces lieux,
Ne repréſentez plus qu'un Roi victorieux.

SCENE TROISIE'ME.

LYSIMAQUE, ANAXARQUE.

LYSIMAQUE.

ANaxarque triomphe ; on le voit à la joye
Qu'il témoigne à voler où ſon Maître l'envoie ;
Il bénit la rigueur de cet ordre fatal
Qui ſemble conſommer le malheur d'un Rival.
Il auroit dû ſonger que ſujette à l'envie,
La faveur à la Cour, à chaque inſtant, varie ;
Et qu'au fragile honneur d'un poſte ſi gliſſant,
Tel s'éleve aujourd'hui, qui demain en deſcend.

ANAXARQUE.

Pour être moins en butte à ce revers funeste ;
Je remplirai mon poste en courtisan modeste ;
Et dès les premiers pas, je plains dans cet esprit,
L'Etranger malheureux dont l'exemple m'instruit.

LYSIMAQUE.

D'une compassion, qui tient de la bravade,
Un heureux Concurrent fait aisément parade :
Mais la vôtre se hâte un peu trop d'éclater.
Le Roi que j'ai fléchi vient de se retracter.
Arbitre de son sort, & du vôtre peut-être,
L'Etranger redevient l'ami de votre Maître.
D'un sombre ennui déja votre front est chargé.

ANAXARQUE.

Vous me voyez surpris, & non pas affligé.
Quoi le Roi qui, tantôt....

LYSIMAQUE.

Oui, sa rigueur se lasse.
Près de lui, Callisthene aujourd'hui rentre en grace.
Et dans le même rang qui fit tant de jaloux,
Il va revoir tomber la Cour à ses genoux.
Ne vous allarmez pas : Je promets de lui taire
La joye où vous nagiez dans l'espoir du contraire ;
De semblables raports seroient mal adressez ;
Et son bonheur me venge & vous punit assez.

ANAXARQUE.

Tel eſt le cœur humain. Qu'il aime ou qu'il haïſſe,
De la prévention, il paſſe à l'injuſtice.
Je n'ai de votre Ami ni cauſé le malheur,
Ni voulu ſur ſa chûte établir ma faveur.
Lui-même, il s'eſt perdu par ſon humeur altiere;
Seule de ſa diſgrace elle fut l'ouvriere;
Et moi de mon côté, qui vous ſuis ſi ſuſpect,
Tout l'art que j'emploiai fut un profond reſpect.
Quant à cette ambaſſade où mon Maître m'envoie,
Si je vous ai paru l'accepter avec joie,
La haine a peu de part à des tranſports ſi doux;
Et pour vous en convaincre, il faut m'ouvrir à vous.
L'amour plus que le Prince ordonne que je parte.
Miniſtre moins qu'amant je brûle d'être à Sparte;
J'y vole en béniſſant l'ordre & le choix heureux,
Qui me font un devoir du comble de mes vœux.

LYSIMAQUE.

Et quel eſt cet objet que votre cœur adore?
Son nom? j'ai mes raiſons: ſçachons-le.

ANAXARQUE.

Je l'ignore.
Apprenez ſeulement comme au fond de mon cœur
L'amour le plus ardent lança le trait vainqueur.
Quand de Perſepolis méditant la conquête,
Tous les Grecs eurent mis Alexandre à leur tête,
C'eſt Moi qui de ſa part, au bord de l'Eurotas,

Mandiai des ſecours que nous n'obtînmes pas.
Le jour que je quittai cette Ville orgueilleuſe,
Que les loix de Lycurgue ont rendu ſi fameuſe,
La Jeuneſſe intrepide y celebroit des Jeux,
Dont le prix diſputé reſte au plus courageux.
Je m'approchai du Cirque, & j'y vis la Vaillance
Par la Temerité s'annoncer dès l'enfance.
J'admirai quelque tems ces Eleves de Mars:
Mais un plus doux ſpectacle attacha mes regards.
La plus tendre Moitié de l'Eſpoir des familles,
Tout ce que Sparte avoit de rare entre ſes Filles,
La couronne à la main aſſiſtant au combat,
Y brilloit à l'envi du plus naïf éclat.
On veut être invincible aux yeux de ce qu'on aime,
Et de Lycurgue ainſi la ſageſſe ſuprême
Voulut que la beauté triomphante en ce jour
Allumât le courage en inſpirant l'amour.
D'inutiles atours ne brilloient point ſur elles;
Le luxe eût avili leurs graces naturelles:
La ſimple modeſtie étoit leur vêtement,
Et l'auſtere pudeur, leur unique ornement.
Quelle ame à cet aſpect ne ſe fût pas émûe!
Parmi ces beaux objets où s'égaroit ma vûe,
J'en vis un qui bientôt fixa par ſes attraits,
Mes yeux pour un moment, & mon cœur pour jamais.
Celle qu'au même lieu ramenerent nos armes,
La fille de Tyndare, Helene eut moins de charmes.

Plein d'un feu jusqu'alors à mon cœur inconnu,
Surpris, frappé, ravi, rien ne m'eût retenu;
J'allois, fendant la presse, en Amant temeraire,
Par un aveu public l'offenser ou lui plaire;
Quand du peuple attentif la soudaine clameur
Marqua la fin des Jeux par le nom du Vainqueur.
La foule se disperse & m'entraîne avec elle.
Aux soins d'un prompt retour, mon devoir me rappelle:
J'y pourvois; & je pars sans pouvoir être instruit
Du nom de la Beauté dont l'image me suit.
J'esperois l'effacer. Mais, Dieux! qui l'eût pû croire?
Le tems de plus en plus la grave en ma mémoire.
Plus je veux l'oublier, plus je crois la revoir.
L'absence, la raison, jusqu'à mon peu d'espoir,
Tout n'est qu'un aliment au feu qui me consume.
Ce feu plus que jamais aujourd'hui se rallume;
Et je retourne enfin, loin qu'il soit amorti,
Plus amoureux cent fois que je ne suis parti.
Vous voyez, Lysimaque, en cet aveu sincere,
Ce qu'a d'heureux pour moi mon nouveau ministere;
De celle que j'adore, il raproche mes soins:
Peut-être ils lui plairont; je la verrai du moins.
Mes regards enchantez justifieront l'idée,
Que depuis si longtems mon ame en a gardée;
Et de ce plaisir seul suffisamment charmé.......
Mais je vous parle envain, si vous n'avez aimé.

LYSIMAQUE.

Perſonne mieux que moi ne conçoit votre joie.
Devant votre pareil votre cœur ſe déploie.
Je brûle également du plus conſtant amour ;
Et Lyſimaque à vous va s'ouvrir à ſon tour.
Sçachez ....

ANAXARQUE.

Une autre fois. Craterus nous aborde.
Quelque démêlé ſeme entre nous la diſcorde.
Et des reſſentimens, à la Cour trop communs,
Nous rendroient en ces lieux l'un à l'autre importuns.

SCENE QUATRIE'ME.

LYSIMAQUE, CRATERUS.

CRATERUS.

LE flatteur Anaxarque a-t-il l'ame aſſez vaine
Pour oſer aborder l'ami de Calliſthene ?
Et fier d'une faveur prête à nous perdre tous,
Eſt-ce pour nous braver qu'il ſe préſente à vous ?

LYSIMAQUE.

Non, mon cher Craterus, Anaxarque s'excuſe.
Un peu de paſſion peut-être nous abuſe.
De ſoins bien differens ſon cœur eſt dévoré.

CRATERUS.

CRATERUS.

Vous avez, Lyſimaque, un eſprit éclairé;
Mais la noble franchiſe à votre âge, eſt crédule.
Le Traître impunément devant vous diſſimule.
Du moindre voile ainſi le crime revétu,
Trompe l'œil indulgent de la ſimple Vertu;
D'une Ame ſans ſoupçon votre erreur eſt la marque:
Mais le vieux Courtiſan qui pénetre Anaxarque,
Ne ſe laiſſe point prendre à ces tons ſeducteurs.
Ce n'eſt point, il eſt vrai, de ces Adulateurs
Dont les diſcours outrez flattent moins qu'ils n'offenſent,
Et devroient indigner l'Idole qu'ils encenſent.
Celui ci, ſe gliſſant par de plus ſûrs détours,
Plaît par des actions, plus que par des diſcours;
Sous la pleine Puiſſance, il rampe avec adreſſe;
Vole à ce qui la flatte, & fuit ce qui la bleſſe;
Il ne propoſe rien; Mais il approuve tout;
Et c'eſt ſur ſon aveu que le Roi ſe réſout.
Sous cet aveu perfide, avec pleine licence,
On attaque, on proſcrit, on flétrit l'Innocence:
Il fait taire pour Elle, un crédit circonſpect:
Et par lui ce ſilence eſt traité de reſpect.
Quand ce n'eſt dans le fond qu'un indigne artifice
Pour laiſſer le champ libre & plaire à l'Injuſtice;
Pour travailler ſous main à ſon propre bonheur,
Au riſque de livrer ſon Prince au deshonneur.
De ce Cœur cependant la maligne baſſeſſe

Fait dans l'intégrité ſentir de la rudeſſe;
Et ſans peine, entraînant la faveur après ſoi,
Rend le conſeil du Sage inſuportable au Roi.
Depuis deux mois enfin ſi Calliſthene endure,
Tout libre qu'il eſt né, la priſon la plus dure,
Si pour le maſſacrer on l'en tire aujourd'hui,
Le lâche en eſt coupable, & je m'en prens à lui.

LYSIMAQUE.

Non, non; de ſa priſon notre ami magnanime
Sortira triomphant & non pas en Victime:
Sçachez que près du Roi ce jour même il reprend
Avec ſa liberté, ſa Faveur & ſon Rang.

CRATERUS.

Hé je le ſçais! Aux cris qu'avoit pouſſé l'Armée,
Des apprêts de ſa mort juſtement allarmée,
Tous nos Chefs éplorés ont volé vers ces lieux,
Vous aviez prévenu leurs ſoins officieux.
Le Roi s'imaginant diſſiper nos allarmes,
Nous annonce à quel prix il le rend à vos larmes:
L'Arrêt fatal enfin demeure ſuſpendu.
Mais ce Grand Homme, helas! n'en eſt pas moins perdu!
Eh! quil ne voit l'épreuve où l'on ſonge à le mettre?
A quelques nouveautez on le voudra ſoumettre;
Et pour peu qu'il repouſſe un tyrannique effort,
C'en eſt fait: un refus eſt l' Arrêt de ſa mort.
Et qui ſçait ſi du Roi la ſanglante colere
Ne voudra pas encor joindre la Sœur au Frere?
Et ſi, pour ſon malheur, Leonide arrivant,

Ne rallumera pas la foudre, en la bravant?

LYSIMAQUE.

Cruel! Veuillent plûtôt les Puiſſances céleſtes
Détourner contre moi vos préſages funeſtes!
Quelle image accablante offrez-vous à mon cœur?
Pourquoi d'un peu de paix lui ravir la douceur?
Je me fermois les yeux: Je voulois à moi-même
Me déguiſer l'horreur d'une infortune extrême;
Me cacher le péril qui menace en un jour
L'amitié la plus vive & le plus tendre amour.
Je ne le puis. Il faut que votre ſoin barbare
Vienne éclairer un cœur qu'un foible eſpoir égare;
Et pour l'abbatre mieux, votre cruauté joint
Aux coups déja tout prêts, ceux qui ne le ſont point!

CRATERUS.

Quand l'infortune eſt ſûre, à quoi ſert-il de feindre?
Songeons à la parer, plutôt qu'à nous en plaindre.
Je verrai Calliſthene, & l'oſerai prier
De réduire une fois ſon courage à plier.
D'Anaxarque en ſecret trompons la diligence;
A Sparte, ainſi que vous, j'ai quelque intelligence.
Qu'avant ſon arrivée, on ſçache ſes deſſeins;
Et qu'on ne livre pas Leonide en ſes mains.
Qu'elle ignore ſur tout les malheurs de ſon Frere.

LYSIMAQUE.

Un bruit ſi répandu peut-il être un miſtere ?
Tout le Péloponeſe inſtruit depuis deux mois,
A notre gré, près d'Elle, a-t-il été ſans voix ?
Helas ! combien de fois liſant dans ſa penſée,
D'un juſte éfroi mon ame a-t-elle été glacée ?
Combien de fois mes yeux ont-ils craint de la voir ?
Anaxarque, ſans vous, devenoit mon eſpoir.
Je l'aurois imploré pour ſauver Leonide.

CRATERUS.

Malheureux ! Vous allez implorer un Perfide.
Venez, venez ; le Ciel ſenſible à notre ennui,
Saura nous ſuggérer un plus ſolide appui.

LYSIMAQUE.

Allons. Et vous grands Dieux ! ſur qui je me repoſe,
Dieux juſtes ! en vos mains, ſouffrez que je dépoſe,
Des interêts ſacrez dignes de votre emploi,
Les jours de l'Innocent & l'honneur de mon Roi.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LYSIMAQUE, CRATERUS.

CRATERUS.

MOntrez plus de courage, & dans ces conjonctures,
Contraignez des ſoupirs qui romproient nos meſures.
Calliſthene bientôt va paroître en ces lieux.
Voulez-vous l'embraſſer, la douleur dans les yeux?
Cachons-lui prudemment la pitié qui nous touche.
Ce qui nous attendrit, le rendroit plus farouche;
Et ſon Courage outré du poids de ſes malheurs,
Hâteroit le danger qu'annonceroient vos pleurs.
Songez pour vous montrer ſous un front plus tranquile,
Qu'Anaxarque entreprend un voyage inutile.
Le fidele Agamée eſt parti bien inſtruit.
Nos brigues & ſes ſoins ne ſeront pas ſans fruit.
L'objet qu'ainſi que vous Lacédémone adore,
Aura l'appui des Rois & de plus d'un Ephore.
Sparte, pour Leonide eſt prête à tout oſer;

Et l'asile, entre nous, n'est pas à mépriser.

LYSIMAQUE.

Sparte peut la défendre, & le Roi moins sévere,
Redevenir sensible aux Vertus de son Frere;
Le Ciel se trahiroit, s'il n'étoit leur soutien.
Aussi ne plains-je plus leur sort : je plains le mien.

CRATERUS.

Esperant tout pour eux, de quoi vous plaindre encore?

LYSIMAQUE.

Dans les égaremens d'un feu que je déplore,
Je crains qu'un libre aveu, malgré notre amitié,
Ne m'expose au mépris, en cherchant la Pitié.
D'une Amante, à ma foi dès long-tems réservée,
J'osois paisible enfin souhaiter l'arrivée,
Quand vous êtes venu m'inspirer votre éfroi.
Vos timides conseils ont disposé de Moi.
J'ai secondé vos soins, &, desservant ma flamme,
Eteint le seul rayon qui luisoit dans mon ame.
De ces soins maintenant gémissant en secret,
Je sens à mes frayeurs succeder le regret.
Alexandre emporté par une ardeur étrange,
Entre la Grece & nous songe à mettre le Gange;
Et je partois l'Epoux d'un Objet si cheri!
Car enfin, quoiqu'on dise, elle n'eût point péri.
Sa présence eût du Roi désarmé la colere;
Elle auroit même été le salut de son Frere.
Que ne peut la Sagesse unie à la Beauté?
Les plus Cruels n'ont-ils que de la cruauté?
Et quand de l'astre ici contraire à l'innocence!

Ses beaux yeux n'auroient pû corriger l'influence;
De Lysimaque au moins par soi-même immolé,
Le sang pour un ami devant elle eût coulé.
A la perdre en un mot rien n'a dû me contraindre.
Exempt de ma foiblesse, étoit-ce à vous à craindre?
Nous voilà condamnés à ne nous plus revoir;
Et c'est le seul malheur qu'il eût fallu prévoir

CRATERUS.

Ce qu'eût bien moins prévû ma prudence timide,
C'est qu'on eût pû vous nuire en servant Leonide.
Mais tel est des Amans l'esprit irrésolu.
M'osez-vous imputer des soins qui vous ont plû?
Et vous en prendre à moi de nos terreurs soudaines?
Les vôtres, ce me semble, ont précedé les miennes;
Votre cœur, disiez-vous, en fut cent fois glacé.

LYSIMAQUE.

Depuis quelques instans elles avoient cessé.
Sans vous... Mais quel malheur nous ramene Agamée?

SCENE SECONDE.

LYSIMAQUE, CRATERUS, AGAME'E.

AGAME'E.

LEonide, Seigneur....

LYSIMAQUE.

Hé bien ?

AGAME'E.

Eſt arrivée.

LYSIMAQUE.

Ah! courons nous jetter au-devant de ſes pas.
Sauvons-la. Qu'elle fuie ! & ne ſe montre pas.

AGAME'E.

Seigneur, il n'eſt plus temps. Tout vole au devant d'Elle ;
Et le Roi maintenant en apprend la nouvelle.
Je l'ai vûë au moment qu'avec rapidité
Du Jaxarte, à la Mer, j'allois être porté.
Pour courir des premiers m'offrir à ſon paſſage,
Envain j'ai promptement regagné le Rivage ;
De nos Soldats campez au pié de ces remparts,
Des habits à la Grecque, ont fixé les regards :
Nos Chefs l'ont reconnue, & l'un d'eux l'a nommée.
Le bruit, dans un inſtant, s'en répand dans l'Armée ;

On l'aproche, on l'entoure, on l'admire, on la plaint.
Pas un n'ose l'instruire; & chacun se contraint.
Mais des pleurs échapés expliquant ce silence,
Ont de cette Heroïne aigri l'impatience;
Et présageant des maux qui ne sont que trop vrais,
Lui font précipiter ses pas, vers ce Palais.

CRATERUS.

Courez à sa rencontre! Allez, cher Agamée;
Et malgré le couroux dont elle est enflammée,
Obtenez d'Elle, avant tout éclaircissement,
Que Lysimaque ici l'entretienne un moment.

SCENE TROISIE'ME.

LYSIMAQUE, CRATERUS.

LYSIMAQUE.

SA fierté va tout perdre! Helas! qu'à son aproche,
Vous êtes bien vengé d'un injuste reproche!
L'extrémité m'éclaire; & le danger présent
Leve d'un fol espoir le bandeau seduisant.
Jouïssez, Craterus, de toute ma foiblesse.

CRATERUS.

Recevez-la sans moi; je m'éloigne & vous laisse
Pour aller disposer son Frere à la douceur,
Et faire que Lui-même y dispose sa Sœur.

Retenez cependant ſa colere enchaînée,
Et ne l'entretenant que de votre hymenée.....

LYSIMAQUE.

L'entretien ſera court. Près d'elle un mot ſuffit.
Eh! des femmes de Sparte oubliez-vous l'eſprit?
Leur bouche ſeulement inſtruite à la Sageſſe,
De l'amoureux langage ignorent la moleſſe.
Une mâle franchiſe abrege leurs diſcours;
Et leurs feux vertueux s'expliquent ſans détours.
Ainſi ſes queſtions vont bientôt me confondre.
Sur l'état de ſon Frere il faudra lui répondre.
Que dire?

CRATERUS.

Qu'elle ignore au moins ainſi que lui,
Que le Roi le menace & l'éprouve aujourd'hui.
Cette épreuve après tout, peut n'être pas funeſte.
Le danger eſt douteux; il ſeroit manifeſte.
Trompez-la. Flattez-vous. Adieu. Je l'aperçois.

SCENE QUATRIE'ME.

LISIMAQUE, LEONIDE.

LEONIDE.

AH! Seigneur....

LYSIMAQUE.

Ah Madame! eſt-ce vous que je vois?
Quoi! Sparte a pû ſouffrir qu'un ornement ſi rare

Vînt briller à nos yeux dans ce climat barbare?....

LEONIDE.

Rendez d'abord le calme à mon cœur indigné.
Callisthene vit-il?

LYSIMAQUE.

Il vit; il a regné;
Et peut regner encor, s'il veut, sur Alexandre...

LEONIDE.

Ne m'en dites pas plus que je veux en entendre,
Il vit; mais est-il libre?

LYSIMAQUE.

Aussi libre que vous,
En état de jouir du destin le plus doux....

LEONIDE.

Pourquoi donc au milieu d'une foule éperduë,
Ces pleurs que la pitié fait répandre à ma vûe?

LVSIMAQUE.

L'Armée ignore encore un si promt changement;
Votre heureuse arrivée en marque le moment;
Ma priere, & des Dieux la visible assistance,
Ou plûtôt ce que d'eux exige une présence,
Qui par tout du bonheur doit être le signal,
Releve Callisthene & confond son Rival.
En ce moment pour nous & pour lui, tout conspire.;
Nous allons nous revoir ensemble.

LEONIDE.

Je reſpire.
Vous pouvez maintenant me parler de vos feux ;
Ils me ſont toûjours chers ; & j'ai compté ſur eux.

LYSIMAQUE.

Votre Beauté n'a fait que ſe rendre juſtice :
Peut-elle en allumer que le temps affoibliſſe ?
Oui, je vous ſuis fidele ; & n'en veux qu'atteſter
Le plaiſir que je ſens à vous le proteſter !

LEONIDE.

Je n'en veux de garand, Moi, que mon amour même ;
Je crois que vous m'aimez, parce que je vous aime.
Mais un peu plus au long, de grace, aprenez-moi
Ce qu'a riſqué mon Frere; & ce que je vous dois.
De ſa captivité la nouvelle funeſte
M'a fait, pour accourir, négliger tout le reſte.
A-t-on donc ignoré, dans un tel attentat,
Qu'un Citoyen de Sparte égale un Potentat ?
Qui ſont ſes Ennemis ? Quel étoit donc ſon crime?
Et de quelle impoſture a-t-il été victime ?

LYSIMAQUE.

Cet Homme le plus grand que votre Ville ait eû,
N'a d'autres Ennemis que ceux de la Vertu ;
Nous payons à la ſienne un tribut légitime.
On l'aime, on le reſpecte : & voilà tout ſon crime.
Aux pieges d'un Rival envieux de ſon ſort,
Ce reſpect, cet amour, ont ſervi de reſſort.

Du Roi, dont le courroux trop aiſément s'enflamme,
Le ſubtil Anaxarque a ſéduit la grande ame,
En lui faiſant penſer qu'on uſurpoit ſes droits;
Que regner ſur les Cœurs, c'eſt dépouiller les Rois;
Partager avec eux leur plus noble avantage:
Et même aller toûjours plus loin que le partage.
Un complot criminel en ce temps s'eſt formé;
Contre le Sage alors tout ſembloit s'être armé.
Le déchet dangereux d'un crédit qui chancelle,
Des Conjurés pour lui l'Eſtime univerſelle,
Des Ecrits impoſteurs diſtribués ſous main,
Lacédémone armée, un Conquerant enfin
A qui de ſes faveurs la Fortune eſt prodigue,
Et que d'un ſage Ami l'auſterité fatigue;
Tout cela de concert contre nous s'uniſſant,
A côté du coupable avoit mis l'Innocent;
C'en étoit fait. Ce jour un Citoyen de Sparte
Signaloit par ſa mort les rives du Jaxarte.
Le Roi dans ſa colere en prononçoit l'Arrêt.
On lioit la Victime; & le fer étoit prêt.
Je vous en vois frémir. Jugez de mes allarmes,
Surtout, aux pieds du Roi, quand j'ai vû que mes larmes,
Tout généreux qu'il eſt, ne pouvoient l'émouvoir.
Je n'ai plus pris d'avis que de mon deſeſpoir.
Du deſir de la mort l'ame toute occupée,
A ſes yeux, dans mon ſein je plongeois mon épée.
Il ne l'a pû ſouffrir; ſon bras m'a retenu,

Ce trait l'a désarmé : j'en ai tout obtenu.
Chacun reprend enfin sa place légitime ;
L'Envie est retombée aux pieds de sa Victime ;
Et celui dont ses traits alloient percer le flanc,
Du pied de l'échafaut remonte au premier rang.
De mes soins courageux Callisthene se loue.
J'allois mêler mon sang au sien : mais je l'avoue,
L'Ami seul n'en a pas tout l'honneur aujourd'hui.
Leonide est sa Sœur ; je la voyois en lui.
Votre cher souvenir, autant que sa Sagesse,
Animoit ma douleur, inspiroit ma tendresse ;
Votre Frere au tombeau, le trépas m'étoit doux :
Et mourant avec lui, je serois mort pour vous.

LEONIDE.

Bientôt mon sang aux yeux du barbare Alexandre,
De deux Heros si chers eût arrosé la cendre.
Mais le sort en a mieux décidé : nous vivons.
Reste à pouvoir payer ce que nous vous devons.
Ma main ne suffit pas : l'Amour qui la présente
Pour acquitter la Sœur, satisfait trop l'Amante.
Un autre prix plus beau, c'est que malgré ses Loix,
La rigoureuse Sparte applaudisse à mon choix.
Sparte qui dans la peur que sa Vertu ne change,
D'aucun sang étranger ne souffre le mélange,
Se relâchant pour vous songe à vous excepter,
Vous juge digne d'elle ; & va vous adopter.
Peut-être on déniroit même au Fils de Philipe,
L'honneur où Lysimaque aujourd'hui participe.

Que de cet honneur donc & du don de ma main
Le Héros & l'Amant bénissent le destin;
Et puisse en vous l'Amour, en ce jour de victoire,
Etre aussi satisfait que doit l'être la Gloire.
Pour moi, sans me répandre endes voeux superflus,
Qu'on me montre mon Frere, & je n'en forme plus.
Contentez d'une Sœur l'impatience extrême.
Qui l'arrête? Ou plûtôt qui nous retient nous-mêmes?
Du lieu qui le renferme ouvrons-nous les chemins;
Je veux toucher les fers qui tombent de ses mains,
En baiser la premiere, & la place & la marque!
Insulter par ma joye au dépit d'Anaxarque!
Allons, cher Lysimaque, & sans l'attendre ici....

LYSIMAQUE.

Lui-même il vous prévient, Madame; & le voici.
L'Elite de nos Chefs le suit & l'environne:
Et vous voyez le rang que sa vertu lui donne.

SCENE CINQUIE'ME.

CALLISTHENE, LEONIDE, LYSIMAQUE, EUMENE, PTOLOME'E, &c.

LEONIDE.

OU nous rencontrons-nous; Ah mon frere!

CALLISTHENE.

Ma Sœur,
De nos embrassemens suspendons la douceur;
Et souffrez que j'acheve ici de rendre grace
A ces braves Guerriers qu'a touchez ma disgrace.
Allez, nobles Amis, de l'Innocence aux fers;
Ne vous souvenez plus des maux que j'ai souf-
ferts:
C'est à mes délateurs, à rougir d'une injure
Que votre désaveu répare avec usure.
Retirez-vous, allez, vous dis je; & privez-moi
Des traits d'une amitié suspecte à votre Roi.
Vous qui sauvez des jours que * l'imposture
attaque,
Embrassez votre Ami, généreux Lysimaque,
Si ma Sœur est un bien digne de vous flatter.
Je suis libre. Elle arrive. Elle a dû m'acquitter.

LYSIMAQUE.

Oui, je puis désormais vous appeller mon Frere;
Elle me le permet. Uue faveur si chere
Nous unissant tous trois des liens les plus forts,
Pouvoit seule égaler les malheurs d'où je sors.

LEONIDE.

Que vous m'avez jettée en de vives allarmes!

CALLISTHENE.

La Paix qui peut les suivre en aura plus de char-
mes.

LEONIDE.

Vous voulûtes partir, malgré tous nos avis.

* ils sortent

CALLISTHENE.

CALLISTHENE.

Je merepentirois de les avoir ſuivis.

LEONIDE.

Pour un ingrat ! Par qui votre mort fut jurée !

CALLISTHENE.

Du Perſan pour jamais la Grece eſt délivrée.

LEONIDE.

C'eſt la gloire d'un Roi dont vous ornez la Cour ;
Et ce n'eſt point la nôtre.

CALLISTHENE.

Elle peut l'être un jour.
Enfin la Grece eſt libre ; & la Perſe eſt détruite.
Le Triomphe de Sparte en doit être la ſuite.
Que dans ſon ſein la Grece eût la Guerre ou la Paix,
Cet Ennemi commun retardoit nos progrès.
Etions-nous tous unis ? Inondant nos Frontieres,
Ses Eſcadrons nombreux tariſſoient nos Rivieres;
La Diſcorde, à ſon gré, naiſſoit-elle entre nous ?
Il n'appuyoit les uns que pour mieux nuire à tous.
Contre Sparte l'objet de ſa plus juſte crainte,
Sa Politique armoit Thebe, Athêne, & Corinte,
Et ſon Or corrupteur balançant nos deſtins,
Nous arracha cent fois la Victoire des mains.
Que Sparte, à préſent monte au rang qu'on lui diſpute.
Cet Ennemi n'eſt plus. Jai voulu voir ſa chute.
De qui l'entreprenoit, j'ai dû ſuivre les pas ;
Et crû devoir blâmer qui ne me ſuivoit pas.

Mais la même Equité veut qu'aujourd'hui je
laisse
Un Prince enorgueilli, que la Vérité blessé;
Dont la Cupidité ne connoît plus de frein;
Qui veut me voir ploïer sous son Sceptre d'airain.
Un Grec qui s'abandonne au luxe de l'Asie;
Enfin, qui devenu moins sage & plus impie
Qu'un Xerxes, qui vouloit faire enchaîner la
Mer,
S'ose dire à nos yeux, le Fils de Jupiter!
Fuyons! Sans envier au Reste de la Grece
Un Laurier que flétrit le Luxe, & la Mollesse!
Fuyons avec mépris des Vainqueurs corrompus;
Et courons dans nos murs, nous réjoindre aux
Vertus.
De la Verité libre ils sont l'unique Azile.
Là, jamais on ne vit le Mensonge servile,
Ni la Honte du faste environner les Rois.
Leur regne est moins le leur que celui de nos Lois.
Voilà, voilà des Dieux les augustes images,
Et les rares Mortels dignes de nos hommages!
Je respire à regret l'air impur de ces lieux.
Partons, ma Sœur, & vous recevez mes adieux.
Songez bien en restant, où le devoir vous lie,
Que vous êtes un Homme à qui Sparte s'allie;
Cultivez la Vertu qui vous égale à Nous,
Et de ma Sœur toûjours soyez le digne Epoux.

LYSIMAQUE.

Non, vous ne fuirez point un Roi qui vous
honore;

Qui veut par vos Conſeils ſe gouverner encore ;
Qui vous rappelle au rang de ſes plus chers
Amis ;
Qui veut.....

CALLISTHENE.

Il veut ma honte. Il veut me voir ſoumis,
Il veut que je le flatte, & que je le trahiſſe ;
Qu'à ſes égaremens, je ſerve & j'aplaudiſſe ;
Sparte m'inſtruiſit-Elle à de pareils égards ?
Non, Lyſimaque, adieu. Je ſuis libre. Je pars.
Je le fuis, & vous plains. Quel tranſport vous
agite ?
Vous vous troublez. Va-t-on s'opoſer à ma fuite?
Suis-je captif encore ? hé-bien, il faut mourir.
Las d'attendre le coup, je ſuis prêt d'y courir.
Qu'Alexandre me voye.

LYSIMAQUE.

Arrêtez ! Calliſthene ;
Modérez une humeur qui vous nuit, & nous
gêne.
Oſerois-je en Ami, vous parler librement ?
Je méconnois le Sage à cet emportement.
Quelle eſt cette rigueur, cette fierté fatale,
Qui veut ne voir en tout que ce qui la ſignale ?
De retour en nos bras, à peine je vous voi ;
A peine votre Sœur ſe donne-t-elle à Moi ;
Qu'à vous perdre tous deux, votre adieu me
prépare.
Le ſort qui nous unit, à l'inſtant nous ſépare.
Et votre Eſprit ailleurs qu'en un tendre regret,
Va chercher les raiſons de mon trouble ſecret.

Ce regret donc en vous, eſt-il ſi peu ſenſible
Pour n'avoir pas en Moi d'abord été viſible ?
Ah ! Madame, auriez-vous un cœur comme le ſien ?
Ce cœur, quand vous partez, ne gémit-il de rien?

LEONIDE.

Ne l'en accuſez pas. Aux lieux qui m'ont vû naître,
On n'eſt point inſenſible, on ſonge à le paroître ;
Et parmi nous, dût-on ſouffrir plus que la Mort ?
Il n'eſt âge, ni ſexe exempt d'un tel éfort.
Je vous aime. Je crois ne devoir plus le dire.
A notre heureux Hymen Sparte eſt prête à ſouſcrire.
J'en garantis l'aveu, vous êtes mon Epoux.
Rien au monde à préſent ne m'eſt plus cher que vous ;
En vous abandonnant, vous étaler ma flamme,
C'eſt vous inſtruire aſſez de l'état de mon Ame.
Adieu, Seigneur. Allez achever des Combats
Dont la fin ſeule doit vous remettre en mes bras ;
Mon Amour vous attend au ſommet de la Gloire ;
Au Char du Général enchaînez la Victoire.
Et pour effacer mieux tous les autres Guerriers,
Songez que Leonide a part à vos Lauriers.

LYSIMAQUE.

O main digne du Sceptre, & des vœux d'un Monarque !

Puiſſe la mienne......

CALLISTHENE.

On vient. Sortons. C'eſt Anaxarque,
Qui ſuivant ſa coûtume & l'uſage des Cours,
Vient démentir ſon Cœur par de lâches diſcours.

SCENE SIXIE'ME.

CALLISTHENE, LYSIMAQUE, LEONIDE, ANAXARQUE.

ANAXARQUE.

CALLISTHENE me hait; mais s'il daignoit m'entendre,
Peutêtre il connoîtroit qu'il a pû ſe méprendre.

LEONIDE.

Parlez.

CALLISTHENE

voyant Anaxarque étonné à l'aſpect de Leonide.

Venez, ma Sœur, ſon trouble nous ſuffit.
La Fraude inſpire envain, quand la Honte interdit.

SCENE SEPTIE'ME.

ANAXARQUE *seul.*

QUel éclat m'a frapé ? Quelle surprise extrême !
Qu'ai-je vû ? Quel Objet ? grands Dieux ! c'est Elle-même.
C'est Celle à qui mon cœur fut si vîte asservi,
Dont l'Image, en tous lieux, m'a si long-temps suivi !
Je la retrouve ! ô jour le plus doux de ma vie !
Que dis-je ? Qu'a ce jour de si digne d'envie ?
Je les retrouve, helas ! ces charmes éclatants !
Je les revois ! Mais où ? Mais en qui ? Dans quel temps ?
Au milieu d'une Cour, où l'on me deshonore !
Dans la superbe Sœur d'un homme qui m'abhorre !
Quand il faut que je courre aux lieux qu'elle a quittez !
Elle arrive ; & je pars ! Quelles fatalitez !
Ah ! ce départ me tuë ! & c'est-là, je l'avouë,
Le coup le plus cruel du Destin qui me jouë.
Son caprice, à mes yeux, deux fois la vient montrer
Dans le moment fatal qu'il veut m'en séparer ;
Et comment chaque fois suis-je avec l'Inhumaine ?
Je partis inconnu : Je pars avec sa haine.

SCENE HUITIE'ME.

ALEXANDRE, ANAXARQUE.

ALEXANDRE.

JE vous faiſois chercher : C'eſt pour vous avertir,
Ami, qu'il n'eſt plus temps de ſonger à partir :
Leonide, en ces lieux, moins libre qu'on ne penſe,
De vous en éloigner déſormais vous diſpenſe.
D'autant plus que du reſte on eſt mieux informé.
Ce n'eſt point contre nous que Sparte avoit armé.
Ainſi d'Ambaſſadeur laiſſez le caractere,
Et vous chargez pour moi d'un autre miniſtere.
Il s'agit aujourd'hui, ſans attendre plus tard,
De remplir le projet dont je vous ai fait part.
Armé d'un plein pouvoir au deſſus des obſtacles,
De Jupiter Hammon conſacrons les Oracles.
Vous-même, en ce deſſein, vous m'avez affermi;
Mais parlez-moi toûjours cependant en Ami.
Je vous écoute encore. Quelque raiſon nouvelle
Contre ce coup d'éclat vous révolteroit-elle ?

ANAXARQUE.

Non, Seigneur, commandez ; je n'ai point d'autre Loi.
C'eſt obeïr aux Dieux, qu'obéir à ſon Roi.

Par votre volonté la leur ſe fait entendre ;
Votre projet eſt juſte & digne d'Alexandre.
Trop heureux qu'à mes ſoins vous daigniez accorder
Le glorieux emploi de vous y ſeconder.

ALEXANDRE.

Oui ; j'attends un ſuccès de cette conſéquence
De votre Zele habile & de votre Eloquence.
Au ſortir du Conſeil, pour qui ce jour eſt pris ;
Parlez, ſans me commettre, & ſondez les Eſprits.
J'ai craint, je l'avoûrai, celui de Calliſthene.
Et comme en Nous la crainte eſt un ſujet de haine ;
Fondé ſur mes ſoupçons & ſur plus d'un raport,
Je n'étois pas fâché qu'il méritât la Mort.
Mais plûtôt, s'il ſe peut, gagnons cette Ame altiere.
J'indiſpoſois des cœurs qu'il faut que je m'acquiere ;
Et je me les captive en l'attirant à Nous.
Son ſuffrage eſt d'un poids à les réünir tous.
Et même, à cœur ouvert, s'il faut que je m'explique,
En ceci le Remords aide à la Politique.
Tant de vertu répugne au ſoupçon de ſa Foi,
Et je lui ſens toûjours de l'Aſcendant ſur Moi.
Voyez-le donc ; Allez ; Raprochons-nous. Qu'il vienne.
Je veux voir Leonide & la traiter en Reine ;

Le diſtinguer comme Elle, & les combler tous
deux
De tout ce qui pourra flatter ici leurs vœux.
Le Conſeil ſe tiendra. Vous agirez enſuite :
Et vous me rendrez compte après de ſa condui-
te.
Qu'il ſe conſulte bien. Delà dépend ſon Sort.
S'il ſouſcrit ; Il vivra. S'il réſiſte ; Il eſt mort.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LEONIDE, ANAXARQUE.

LEONIDE.

ENtrons donc. Je vous ſuis ; & j'obéis ſans peine.
Je me dérobe exprès des yeux de Calliſthene.
Et tandis qu'on l'arrête, & qu'on veut l'engager
A flatter un pouvoir tout prêt à l'outrager ;
J'aurai reſpecté l'Ordre ; & paru la premiere.
Calliſthene après tout a l'Ame auſſi trop fiere.
Sa Sœur moins intraitable & le Roi ſe verront :
Et j'en veux bien Moi ſeule eſſuyer tout l'afront.

ANAXARQUE.

Quoi, Madame, toujours votre haine s'obſtine
A douter des honneurs qu'un grand Roi vous deſtine ?
Ah ! pour vous en combler, s'il ne vous cherchoit pas,
Anaxarque jamais n'eût retenu vos pas.

LEONIDE.

Certes, nous admirons la rare bienveillance,
Qui va pour honorer juſqu'à la violence.

ANAXARQUE.

Vous nous abandonniez, Madame; Devions-nous
Nous la faire à nous-mêmes, en nous privant de vous;
Et ſans le moindre accueil, vous laiſſer diſparoître?

LEONIDE.

Oui, nous en diſpenſions le Miniſtre & le Maître.
Et par où, dites-moi, croit-on nous éblouïr?
De quels Honneurs ici daignerions-nous jouïr?
De ceux que vous vantez notre Gloire eſt flétrie.
Nous n'en reconnoiſſons qu'au ſein de la Patrie.
Les biens, les rangs, l'éclat que diſpenſent vos Rois,
Sont des fers dont, à Sparte, on déteſte le poids.

ANAXARQUE.

Inſtruit de la grandeur d'une Ame Spartiate,
Je ſçais ce qui l'ofenſe; & ſçais ce qui la flate:
N'ofrant que des égards, que des reſpects communs,
Tous mes ſoins pourroient n'être en éfet qu'importuns.

Mais le ſuprême honneur tous les deux vous arrête.
Un Peuple conquérant devient votre Conquête :
Et révérez du Roi, vous tiendrez en vos mains
Les volontez d'un Prince Arbitre des humains.
Oſerois-je employer un plus doux charme encore ?
Il eſt un tendre cœur ici qui vous adore ;
Qui mettroit tous ſes ſoins à vous prouver ſes feux ;
Qui vous ſauroit peut-être intereſſer pour eux.
L'Amour eſt naturel aux Ames généreuſes.
Que ſa vie & la vôtre alors ſeroient heureuſes !
Eſt-ce peu pour fixer vos pas en cette Cour,
Des attraits de la Gloire & de ceux de l'Amour?

LEONIDE.

Ce ſoupir échapé témoigne ma foibleſſe.
Je ſuis Femme ; & n'ai pas une ame ſans tendreſſe.
Tout mon Orgueil envain ſe le voudroit celer ;
Je n'ai que trop de pente à m'y laiſſer aller.
L'Objet en eſt bien digne ; & je vous dirai même
Que de ma propre bouche, il ſçait combien je l'aime.
Mais à notre union Sparte doit conſentir ;
Et ſon propre interêt me condamne à partir.
Quant au reſte.... Où tend donc cette fureur étrange ?

ANAXARQUE.

Madame, qu'à ſon gré, la vôtre vous en vange.
Je n'ai plus rien à craindre après ce coup fatal;
De cet Amant heureux vous voiez le Rival.

LEONIDE.

Qu'entends-je! Qui! l'Ecueil des Vertus d'un
Monarque!
L'Ennemi de mon Frere, en un mot Anaxarque
Oſe aimer Leonide.

ANAXARQUE.

Et ne s'en repent pas!
Et jure de l'aimer audelà du trépas!
Ah! ne ſoiez du moins ingratte qu'à ma flamme!
Rejettez en l'aveu! Mais eſt-ce à vous, Ma-
dame,
A me faire rougir de tout ce que j'ai fait;
Vous qui ſeule en étiez & la Cauſe & l'Objet?

LEONIDE.

Où prends-tu ce qu'ici ton audace ſuppoſe?
Moi! de tes lâchetez & l'Objet & la Cauſe!

ANAXARQUE.

Oui; Cruelle! vous même, en éveillant en Moi
L'aveugle Ambition qui me vendit au Roi.
Helas! le Ciel qui veille au renom de la Grece,
Me fit naître Amateur de la même Sageſſe,
Dont vous & votre Frere illuſtrez mon Païs.
Tous mes vœux y tendoient; vous les avez tra-
his.

Je ne m'en prens qu'à vous du ſort qui me dégrade.
Sur vos funeſtes Bords, ma fatale Ambaſſade
Offrit, un ſeul inſtant, vos appas à mes yeux.
Mon Cœur en emporta le trait juſqu'en ces lieux.
D'un pur Amour l'eſpoir eſt le premier ſalaire:
J'aſpirai dans mon ame au bonheur de vous plaire.
Et comme un Peuple fier a droit ſur votre main,
A moins d'un Sceptte ofert, j'y crus prétendre envain.
Je ménageai deſlors la Puiſſance abſoluë
D'un Prince qui les ôte & qui les diſtribuë.
D'un Rival adoré j'enviai la faveur.
Eh! qui s'imaginoit que vous êtiez ſa Sœur!
Suis-je aſſez confondu par ma propre foibleſſe?
Ce qu'elle a fait pout vous m'avilit & vous bleſſe.
Je ne me démentois que pour vous irriter;
Et je vous perds par où j'ai crû vous mériter.
Mais, Madame, un grand Cœur n'eſt jamais implacable,
Ni notre premier choix, toujours irrévocable.
A l'Amour le plus vif ſi le vôtre ſe rend;
Tout doit, auprès du mien, vous être indiférent;
Et ſi la Vertu ſeule obtient la préference;
La mienne renaîtroit de la moindre eſperance.
Enfin parlez, Madame; où voulez-vous regner?
J'entre chez Alexandre; & viens vous couronner.

LEONIDE.

Je vois en m'amenant ce qu'ici tu projettes.
Ton Roi déja me compte au rang de ſes Sujettes:
Et t'oſant de ſa voix prévaloir en ces lieux.....

ANAXARQUE.

Ah! ce ſoupçon, Madame, eſt trop injurieux!
Qui Moi......

LEONIDE.

Ma patience en a trop laiſſé dire.
Je ne réponds qu'un mot, & ce mot doit ſufire.
Mon Frere ſeul ici peut diſpoſer de Moi:
Parle-lui. Qu'il t'approuve. Et je me donne à Toi.

SCENE SECONDE.

ANAXARQUE *ſeul.*

BArbare! je t'entends. Ah! la douleur m'accable!
Je ſuis donc, à leurs yeux, un Monſtre déteſtable!
Hé bien, à juſte titre, il faut leur faire horreur.
Tu dédaignes mes feux? Tu craindras ma fureur!
J'y conſens. Je verrai ton infléxible Frere.
Mais, tremble! Ou qu'avec moi ſa fierté ſe modere!

De lui tu fais dépendre & ton ſort & le mien;
Et c'eſt de moi bien tôt que dépendra le ſien.

SCENE TROISIE'ME.

CALLISTHENE, ANAXARQUE.

CALLISTHENE.

On dit qu'en ce Palais Leonide eſt entrée.

ANAXARQUE.

Par cet autre chemin vous l'euſſiez rencontrée.

CALLISTHENE.

A ces ſombres regards que ſur moi vous lancez...

ANAXARQUE.

Je ſors. Le Roi vous mande. Il entre. Paroiſſez.

SCENE QUATRIE'ME.

ALEXANDRE, CALLISTHENE.

CALLISTHENE.

Seigneur, me croiant libre autant que je dois l'être,
Et d'ici pour jamais ſongeant à diſparoître,
De la Loi du plus Fort j'ai ſubi la rigueur.
Daignez ne pas l'étendre au moins juſqu'à ma Sœur.

Du

Du reſte ; offenſez-vous des plaintes qui m'échapent.
Si vos Bourreaux ſont prêts ; Je les attens. Qu'ils frapent.
Je me loûrai, Seigneur, de votre humanité,
Si vous mettez ce terme à ma captivité.

ALEXANDRE.

Calliſthene, Quittez un ſi triſte langage ;
Vivez. Ne parlons plus de mort ni d'eſclavage.
De deſſus vous l'orage enfin s'eſt écarté.
Reprenez près de Moi le rang, la liberté,
Les droits dignes de vous & de votre Patrie.
C'eſt votre ancien Ami, c'eſt Moi qui vous en prie.

CALLISTHENE.

Que vos bontez ici ne m'arrêtent donc plus !
Cet uſage peut ſeul en prévenir l'abus.

ALEXANDRE.

Hé quoi ? nous fuirons-nous ſans ceſſe l'un & l'autre ?
Je vous rends mon eſtime, & veux ravoir la vôtre.
Mon ofre, ma recherche eſt-elle à rejetter ?
N'ai-je rompu vos fers, que pour vous regrètter ?
Si de trop de rigueurs vous avez à vous plaindre ;
Voiez ſur quels avis je m'y ſuis vû contraindre.
De vingt Billets pareils, ma haine fut l'effet.
L'on vous chargeoit. Liſez. J'ai craint. Qu'euſſiez-vous fait ?

O Thrône ! ô triste Siege environné d'abîmes !
Quiconque te remplit, craint ou commet des crimes.
Un Roi les fuit envain. L'Indulgence ou l'Erreur
L'en rend, malgré ses soins, la Victime ou l'Auteur.
Hé bien ?

CALLISTHENE *lui rendant le billet.*

Qu'eussai-je fait ? Ce qu'au mépris des suites
Dans les bras de la Mort, vous-même un jour vous fites
En faveur d'un fidele & sage Médecin,
Qu'on vous rendoit suspect d'un semblable dessein.
Votre grand cœur livra vos jours à sa science.
Vous les devez, Seigneur, à cette confiance.
Elle vous fit revivre; & revivre, admiré!
La méritois-je moins, Moi, qui vous l'inspirai ?
Mais laissons ces détours; & convenons sans peine,
Que la crédulité n'a pas fait votre haine.
Votre pouvoir est lâs de ma fidélité.
C'est la haine qui fit votre crédulité.

ALEXANDRE.

Brisons-là. C'est assez qu'un repentir sincere
Ait en moi prévenu votre avis salutaire.
Oui ; je vous aurois dû confier mon destin.
Je le sens un peu tard ; mais je le sens enfin.
Votre départ, après vos malheurs & mes craintes,

A notre Renommée eût porté trop d'atteintes.
J'eus d'indignes ſoupçons que je dois expier ;
Et votre Gloire à vous eſt de les oublier.
Demeurez donc. Je veux que tout vous y condamne.
Non content d'égaler Leonide à Roxane ;
J'aime Lacédémone en faveur de vous deux ;
Et je la favoriſe au-delà de vos vœux.
Chez les Athéniens, des dépoüilles d'Arbelle,
Il s'érige un Trophée injurieux pour Elle.
L'Inſcription apprend à la Poſtérité
Que votre Payis ſeul n'en a rien mérité ;
Je l'éface. Bien plus ; Je l'appelle au partage
De tout ce que le ſort réſerve à mon courage.
Quand vos Guerriers oiſifs n'y contribûtoient pas ;
Vous me vaudrez vous ſeul des milliers de Soldats.
Eſt-ce aſſez ?

CALLISTHENE.

Non, Seigneur. L'action eſt Roïale.
J'y vois une Ame & belle & grande & libérale.
Mais je n'y trouve plus.

ALEXANDRE.

Quoi ?

CALLISTHENE.

Cet ancien Ami ;
Qui ne m'eût pas voulu poſſeder à demi.

ALEXANDRE.

Qu'exige encor de Moi votre amitié bleſſée ?

CALLISTHENE.

Le droit de vous ouvrir librement ma pensée.

ALEXANDRE.

Ne le reprendre pas, ce seroit me trahir.

CALLISTHENE.

Dès ce moment, Seigneur, je puis donc en joüir?

ALEXANDRE.

Parlez.

CALLISTHENE.

Que faites-vous dans le fond de l'Asie?
Pourquoi?.....

ALEXANDRE.

Je vous entends. Laissez-moi, je vous prie,
Devancer le reproche où je vous vois venir.
Oui, ma Gloire, en ces lieux, risque de se ternir.
L'étonnement est juste. On n'a pas dû s'attendre
A l'oisiveté molle où s'endort Alexandre.
Je rougis d'un repos où je me suis trop plû.
Vous voulez que j'en sorte: & j'y suis résolu.
C'est dequoi, ce jour même, informeront l'Armée
Craterus, Lysimaque, Eumene & Ptolomée,
Qu'Anaxarque auroit dû déja conduire ici.
Ils entrent. Vous allez être mieux éclairci.

SCENE CINQUIE'ME.

ALEXANDRE, CALLISTHENE, LYSIMAQUE, ANAXARQUE, CRATERUS, &c.

ALEXANDRE.

ILLUSTRES Compagnons du Vengeur de la Grece,
De qui, ſi je joüis du ſort qui me careſſe,
Ma gratitude un jour doit faire autant de Rois!
Il eſt tems qu'aux plaiſirs ſuccedent les Exploits.
Mars admet dans nos Camps les feſtins & les Fêtes.
Hercule ſuſpendoit le cours de ſes Conquêtes.
On ſçait qu'un doux loiſir délaſſa ce Héros.
Mais le délaſſement ſe meſure aux travaux.
Et qu'avons-nous donc fait ſi digne de mémoire?
Tout, pour notre Salut. Rien encor pourl a Gloire.
Nous avons par le fer vuidé nos diférends.
Le Boſphore afranchi ne craint plus ſes Tirans.
Perſépolis enfin n'eſt plus qu'un peu de cendre.
C'eſt aſſez pour les Grecs. Mais non, pour Alexandre.
Des Triomphes ſi prompts, ne ſont qu'autant d'apas
Qui flattent la valeur, & ne la fixent pas.
Réveillons donc la nôtre & la rendons célèb e

Du Nil au Boristhene, & de l'Hidaspe à l'Hebre :
Qu'Elle rassemble, Amis, sous un même destin
L'Indien, le Gaulois, le Scythe & l'Afriquain.
Mon nom seul vous répond de la faveur céleste,
Suivez-moi. Nous vaincrons. N'imputez point au reste
A l'Ambition seule un si vaste projet.
La Politique ici, comme Elle, a son objet.
Au métier de la Guerre, il est tel avantage
Qui, s'il ne croît toûjours, sert moins qu'il n'endommage.
Tous les Voisins d'un Peuple, à peine encor soumis
Du Vainqueur redouté sont autant d'Ennemis,
Qui se liant bien-tôt par des nœuds salutaires,
Inspirent la révolte aux nouveaux Tributaires;
Les arment; & nous font combattre en cet état
Entre la force ouverte & le noir attentat.
Par un succès rapide, écartons ces Tempêtes,
Ouvrons-nous un azile, à travers les Conquêtes,
Pour ne plus craindre rien, je veux tout mettre aux fers;
Et ne me reposer qu'au bout de l'Univers.
J'en atteste le Dieu que le Persan revere;
Qui lui seul éclairant l'un & l'autre Hémisphere,
Et seul y suffisant; semble nous enseigner
Qu'une seule Puissance ici-bas doit regner.
Tout autre Chef eût craint de se rendre parjure,
Mais à de si grands Cœurs, ce seroit faire injure.
C'est sur eux que je compte en ce que j'entreprens;

Et l'on ne risque rien sur de pareils Garands.

CRATERUS.

Non, Seigneur, votre espoir ne sera point frivole.
L'action au Guerrier sied mieux que la parole.
Et le passé d'ailleurs répond assez pour nous.
Rouvrez-nous la Carriere ; & nous vous suivons tous,
Vos Drapeaux relevez, nous combleront de joïe.
L'Armée impatiente attend qu'on les déploïe.
Et puisse la Victoire être dans les Combats,
Aussi prompte que nous à voler sur vos pas.

ALEXANDRE.

Je ne pouvois partir sous de meilleurs auspices.
De près, de loin, par-tout j'ai les destins propices.
Le brave Ephestion, suivi de nos vieux Corps,
De la Mer Caspienne a nettoié les bords.
Le fidele Amintas commande en Sogdiane.
Cœnus, dans la Perside, Attale, en Bactriane :
Et de vingt Lieutenans, le zele me répond
De ce que j'ai conquis du Nil, à l'Hellespont.
Partons donc, & faisons qu'on ne se ressouvienne
Du Fils de Sémélé, ni de celui d'Alcmene.
La Terre, en plus d'un lieu limita leurs exploits.
Et je le jure encore une seconde fois :
Je ne veux à ma course, en Victoires féconde,
D'autres bornes, Amis, que les bornes du Monde ;
Et dans la noble ardeur dont je me sens brûler,
Je voudrois que les Dieux pussent les reculer.

SCENE SIXIE'ME.

CALLISTHENE, ANAXARQUE, LYSIMAQUE, CRATERUS, &c.

CRATERUS.

QU' ALEXANDRE à ces traits, ſe fait bien reconnoître !
Ce qui me rend plus cher encor un ſi grand Maître :
C'eſt que vos démêlez enfin ſemblent finis ;
Et que vous paroiſſez pour long-tems réünis.

CALLISTHENE.

Ne nous en flattons point. La paix vient de ſe faire ;
Dans un inſtant peut-être il faudra lui déplaire.

ANAXARQUE.

Qui peut vous impoſer cette néceſſité ?

CALLISTHENE

Ce qu'un flatteur lui fait haïr, la vérité.

ANAXARQUE.

Le Roi ne la hait point ; il ſe plaît à l'entendre.
Mais avec le reſpect qu'il a droit de prétendre.

CALLISTHENE.

Je la lui dis, avec le reſpect que je doi ;

Et qui la lui déguise, y manque plus que Moi.

ANAXARQUE.

Je le crois. Mais enfin cette rare franchise
Ne vous expose à rien désormais qui vous nuise.
Le Roi n'est-il pas tel que vous le désiriez ?
Il s'arrache aux plaisirs que vous lui reprochiez.
Par un noble aiguillon sa valeur animée
Va, par-de-là les Mers, porter sa Renommée ;
Au rang des Immortels, lui tracer un sentier ;
Et faire, devant lui, taire le Monde entier.

CALLISTHENE.

Le Roi peut, devant lui, forcer par sa vaillance
La Terre épouvantée à garder le silence ;
Sans qu'un homme né libre, & que Sparte a nourri,
Ou se taise, ou lui parle en lâche Favori.
Eh quoi donc ? la valeur seule est-elle estimable ?
Et faire tout trembler, Est-ce être irréprochable ?

ANAXARQUE.

Oui ; ce grand Conquérant fait cet effet sur Moi.
Je crois voir plus qu'un homme, où je vois plus qu'un Roi.
Les Dieux le distinguant par un si haut courage,
L'élevent au-dessus de notre témoignage :
Semblent de leur éclat l'avoir gratifié :
Et comme leur Egal, se l'être associé.
Si d'en penser ainsi, vous pouvez vous défendre ;
Quant à Moi, j'en appelle à Qui vient de l'entendre.

Tous ces Illuſtres Chefs en ſont encore émûs.
Quel projet ! Quel diſcours ! Non, non, n'en doutez plus ;
Ce n'eſt point un Mortel né du ſang d'un Philipe
De qui l'Empire étroit ſe bornoit à l'Euripe :
Le Fils de Jupiter, un Dieu nous a parlé.
Quand Delphe, quand Hammon ne l'eût pas révélé ;
Le prodige éclattant qui marqua ſa naiſſance,
Les mémorables traits de ſon Adoleſcence,
Thebe rebelle, & priſe, & punie en trois jours ;
Les Tyriens couverts des débris de leurs tours,
Son Triomphe au milieu des Goufres du Granique ;
Des deſerts inconnus de la brûlante Afrique,
Sans ſoif & ſans périls, les Sables traverſez ;
Tant de faits inouis nous en diſoient aſſez.
Mais puiſqu'enfin les Dieux ont, à tant de miracles,
Ajoûté devant nous, la foi de leurs Oracles ;
Que tardons-nous encor à l'honorer comme eux?
A lui tous adreſſer notre encens & nos vœux ?
N'abordons plus ce Fils du Maître du Tonnerre
Que ce titre à la bouche ; & le front contre Terre !
Comme un Temple déja, regardons ſon Palais,
Et deſormais en culte, érigeons nos reſpects.
Sur les pas du Satrape, & de l'aveu du Mage,
La Perſe, à ſes Tyrans, déféra cet hommage ;
La Grece en peut bien faire autant pour ſon Vengeur :

Et du droit des Vaincus inveſtir le Vainqueur.
Des Tyrans valoient-ils votre Dieu tutelaire ?
Il a pour lui le droit du ſang & du ſalaire.
Il a pour lui la Guerre & la Religion.
Et Tel ici de vous qui de Sage a le nom ;
Tel qu'on fait de nos Loix l'Interprête & l'Arbitre ;
Le premier proſterné, pour mériter ce titre,
Devroit, au pied du Trône, attirer le concours ;
Et d'un ſi bel exemple appuyer mon diſcours.

CALLISTHENE.

Ciel exterminateur ! tu l'entens : & ta foudre
N'a pas déja réduit le Sacrilege en poudre.
Opprobre de la Grece ! Il faut donc, malgré ſoi,
Juſqu'à l'emportement ſe commettre avec Toi,
Traître ! Je me ſuis tû, tant que ton Inſolence
S'adreſſant à moi ſeul mérita mon ſilence.
Meurtri du poids des fers, que forgea ta Fureur,
D'une longue priſon j'ai ſoutenu l'horreur :
J'ai vû ma deſtinée à la merci d'un lâche,
Dont l'heureuſe impoſture attaquoit ſans relâche
Ma liberté, mes droits, & ma gloire, & mes jours,
Sans daigner d'un ſeul mot emprunter le ſecours.
A force de mépris, je me ſentois paiſible.
L'Artiſan de mes maux m'y rendoit inſenſible.
Et ma fidélité qu'au fond l'on redoutoit,
Déploroit ſeulement le Roi qui t'écoutoit.
Mais voir encore en butte à ton audace extrême

Ton Prince, ton Pays, la Divinité même !
Te voir tout prophaner & gémir en ſecret !
Ma patience alors deviendroit un forfait.
Impie ! oſe outrager ceux qui t'ont donné l'être !
Tu les crains peu. Mais crains, Eſclave ! crains ton Maître.
S'il apprend tes diſcours, dis-moi ; lui laiſſas-tu
Pour ne pas t'en punir, aſſez peu de Vertu ?
Crains un Roi, qu'aux Tirans dans ſes droits tu compares !
Crains les Grecs que tu mets dans le rang des Barbares !
Et tantôt en ces lieux, quand fuyant ton abord,
J'ai laiſſé de ma haine éclatter un tranſport ;
Tu diſois qu'à l'objet, j'avois pû me méprendre ;
J'en appelle à mon tour, à qui vient de t'entendre.
Tous ces Illuſtres Chefs te l'atteſteront mieux.
Regarde-les ! & lis ton Arrêt dans leurs yeux.

LYSIMAQUE.

Anaxarque ; Pour tous j'oſe ici vous répondre.
Que le Trône & l'Autel ne ſont point à confondre.
Vous avez propoſé le comble des horreurs.
Le Monarque a ſes droits ; & les Dieux ont les leurs.
A la Vertu du Roi ne tendons point de piege
En flattant ſa fierté d'un reſpect ſacrilege,
Auſſi honteux pour lui que peu digne de nous.
Le zéle vous égare. Adieu. Repentez-vous.

SCENE SEPTIÉME.

CALLISTHENE, ANAXARQUE.

ANAXARQUE.

CALLISTHENE, c'est vous qui dictez ce langage :
Et votre exemple seul au refus les engage.
Peut-être que le Roi s'en tenant offensé,
Me désavoûroit moins que vous n'avez pensé.
Je me pourrois venger de vos torrens d'injures.
Mais non. De part & d'autre étoufons nos murmures.
Je songe uniquement, par les nœuds les plus doux,
Loin de vouloir vous nuire, à m'attacher à vous.
J'adore votre Sœur. Cet aveu vous étonne :
Oui, je l'aime ; & je suis à celui qui la donne.
Attendez tout de moi, si vous me l'accordez.
Sinon ; le desespoir permet tout. Répondez.

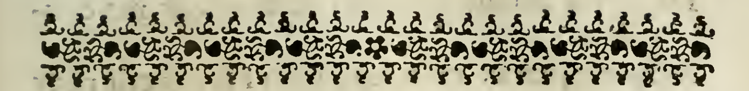
(Callisthene, qui, de surprise & d'indignation, tenoit la vûë baissée, envisage Anaxarque & s'en va.)

SCENE HUITIE'ME.

ANAXARQUE *seul.*

QUel mépris! Tu paîras ce superbe silence.
Je le souhaitois même, au gré de ma vengeance.
Ta Sœur va triompher; Mais tu m'en répondras.
Le Roi m'attend. Je vais lui parler. Tu mourras!





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LEONIDE, LYSIMAQUE.

LEONIDE.

Mettez fin, Lyſimaque, à l'ennui qui vous preſſe.
Vous pleuriez mon départ. Votre infortune ceſſe.
Nous ne nous quittons plus. Mon Frere ainſi le veut.
Son Cœur, pour votre Roi, plus que jamais s'émeut.
Il a tout oublié depuis leur entreveuë.
Puiſſe tant de bonté ne pas être déceuë!
Et vos Grecs mieux inſtruits ſonger à ce qu'il eſt.
Cependant je m'abaiſſe à tout ce qui lui plaît.
Je dépouille, à ſon gré, mépris, vengeance, haine.
Pour lui complaire enfin j'ai viſité la Reine,
Qui vient de m'accabler de ces ſortes d'honneurs,
Que chez Nous on évite; & qu'on mandie ailleurs.
Mais aux devoirs de Sœur ſi ma fierté s'immole;

De notre amour du moins le Bonheur me console.
A Sparte, en ce moment, mon Frere écrit pour nous.
J'en attens la réponſe ; & l'attens près de vous.
Dans quelle inquiétude eus-je été replongée ?
Si l'abſence entre nous de nouveau prolongée....?

LYSIMAQUE.

J'interromps à regret un diſcours ſi charmant.
Mais. ....

LEONIDE.

Quoi ?

LYSIMAQUE.

Partez, Madame ! & partez promptement,
Les Deſtins ennemis vous ont ici conduite.

LEONIDE.

Et vous vous oppoſiez tantôt à notre fuite ?

LYSIMAQUE.

Votre Frere voioit par des yeux plus ſenſez.
Fuiez, vous dis-je ! ou vous & lui vous périſſez.

LEONIDE.

Vou m'étonnez. Quoi donc ? à préſent que tout ſemble .....

LYSIMAQUE.

Le perfide Anaxarque & le Roi ſont enſemble.
D'un zele adulateur l'un verſant le poiſon ;
Et l'autre, ſans pudeur, y livrant ſa Raiſon.
Le Crime ſeul ici déſormais ſe reſpire.
A des honneurs divins notre Monarque aſpire ;
Et

Et ſon indigne Agent prêt de ſe proſterner ;
Nous parle en plein Conſeil, de les lui décerner !
Nous exhorte en Eſclave à cette complaiſance !

LEONIDE.

Devant Calliſthene ?

LYSIMAQUE.

Oui, Madame, en ſa préſence.
Jugez comme un projet qui fait horreur à tous ;
A d'un Témoin ſi grave embrazé le courroux:
De cette impiété, de ce culte ſiniſtre,
Sa voix a foudroyé l'exécrable Miniſtre.
A ſa juſte fureur nos mépris ſe ſont joints.
Mais le Roi du Perfide autoriſoit les ſoins.
Ce qui ſe paſſe au moins le fait aſſez comprendre.
Il ſe plaint. On l'approuve : & le fier Alexandre
Retombe, en l'écoutant, dans les cruels tranſports,
Que venoient d'appaiſer mes pleurs & ſes remords.

LEONIDE.

Il menace ?

LYSIMAQUE.

Jamais il ne fut plus terrible !

LEONIDE.

Mon frere cependant tendre, indulgent, paiſible.....
Prince Ingrat ! Et ce ſont ſes remords & vos pleurs
Qui venoient, dites-vous, de calmer ſes Fureurs ?

Non, rien de généreux n'a ſuſpendu ſa rage.
Dites que de mon frère il vouloit le ſufrage;
Et qu'oubliant combien il craint peu de mourir,
En ne l'immolant pas, il a crû l'acquérir.

LYSIMAQUE.

C'eſt cet eſpoir trompé qui le rend implacable.
Chaque moment ajoûte à l'effroi qui m'accable;
Nos ſoins pourroient encor n'être pas ſuperflus.
Courons à lui! Qu'il fuie!

LEONIDE.

Il ne le voudra plus.
Tantôt quand il tournoit ſes pas vers la Patrie,
Il fuioit la Faveur & non la Barbarie.
Le mépris des Honneurs en ordonnoit ainſi.
Le mépris du Péril va l'arrêter ici.

LYSIMAQUE.

Oui, ſi l'arrêt de l'un n'étoit l'arrêt de l'autre.
Mais en riſquant ſa vie, il hazarde la vôtre.
Un interêt ſi tendre amolira ſon cœur.
L'on va bientôt rouvrir l'oreille au Délateur.
En Criminel d'Etat, on voudra qu'il périſſe.
Etre ſa Sœur alors, c'eſt être ſon Complice.
Tout le ſang d'un Coupable eſt proſcrit par la Loi.

LEONIDE.

Dès ce moment, Seigneur, ne comptez plus ſur Moi,
Pour le ſoin d'engager Calliſthene à la fuite.
Des loix de Macedoine on m'avoit mal inſtruite.
Mais nous en faire auſſi l'un ou l'autre allarmé,

C'eſt de celles de Sparte être mal informé.
Je reſte ici. Par-là ma vengeance s'exerce.
Le Tigre veut du ſang innocent. Qu'il en verſe!
Eſt-ce à Moi de ſervir un Monſtre que je hais ?
Et lui dois-je, en fuyant, épargner des forfaits ?

LYSIMAQUE.

Plus je veux l'allarmer, plus j'accrois ſon courage.
Mais ſon front pâlira de la peur d'un outrage.
Vous bravez des malheurs dont je frémis. Hé bien!
J'en taiſois de plus grands. Je ne tairai plus rien.
Ce n'eſt point à la Mort qu'on vous a réſervée.
Votre fuite à mes Feux vous auroit conſervée:
Vous reſtez. Soutenez ce courage inhumain!
Anaxarque oſe au Roi demander votre main.

LEONIDE.

Que répond le Tiran ?

LYSIMAQUE.

Hé doutez-vous, Madame,
Que l'Inhumanité ne vous livre à ſa Flamme ?
Fuyez donc! Hâtez-vous! ou venez à l'Autel
Etre le prix d'un crime, & du ſang Fraternel.

LEONIDE.

Et quelle force humaine ici peut m'y contraindre ?
Seigneur, je ſçais mourir; Nous n'avons rien à craindre.
Croyez même, croyez que rien ne pouvoit mieux

Engager votre Amante à rester en ces lieux.
Du Bourreau de mon Frére impuissante Victime,
Tout mon plaisir étoit d'ajoûter à son crime.
Je vais en goûter un plus solide & plus doux.
Je vous serai fidele ! & je mourrai pour vous !
En Ingrate, aussi bien, j'abandonnois la vie.
De la perdre pour Moi n'eûtes-vous pas l'envie ?
Je vais donc m'acquitter; & pour vous à mon tour,
Préférer le trépas à la clarté du jour.

LYSIMAQUE.

Vous ne le préferez qu'au soin de me complaire !
D'autres compâtiront à ma douleur amére.
Je cours à Callisthene. Oui; lui-même aujourd'hui,
Tout rigoureux qu'il est devenant mon appui...

SCENE SECONDE.

LYSIMAQUE, ANAXARQUE, LEONIDE.

ANAXARQUE.

JE vous ai crû, Madame, & j'ai vû votre Frere.
Vous n'aviez pas en vain compté sur sa colere.
Et sans doute il se vante à vous de ses dédains.
Mais d'autres Protecteurs appuîront mes desseins.

J'ay du pouvoir suprême imploré l'entremise.
A ma Flamme en un mot, le Roi vous a promise.
Que mon Rival heureux l'apprenne avec effroi.

LYSIMAQUE.

Et sçavez-vous quel est ce Rival ?

ANAXARQUE.

Non.

LYSIMAQUE.

C'est Moi.
L'Amour ne reconnoît que sa seule puissance.
Il a de mon côté fait pancher la balance.
Vantez moins un pouvoir prêt à nous accabler.
Si vous ne le bornez, c'est à vous à trembler.

SCENE TROISIE'ME.

LEONIDE, ANAXARQUE.

LEONIDE.

APRE'S avoir senti dans ta poursuite vaine,
Du Frere & de la Sœur le mépris & la haine,
Du Rival accompli qu'on te va préferer,
La présence manquoit pour te désesperer.
Voilà le digne objet de mes feux légitimes.
Compare en le voyant ses vertus à tes crimes;
Et juge à qui des deux se donneroit mon cœur;
Quand tu ne serois pas notre Persécuteur.
Il te sied bien d'oser menacer ce que j'aime.

Ah! Sans doute on peut bien te menacer toi-même,
Quand l'Honneur & l'Amour ſoulevent contre Toi,
Tous les Tiens, ce Rival, nos Dieux, mon Frere & Moi.

ANAXARQUE.

Tant de haine me met en droit de tout enfraindre.
Entouré d'Ennemis, je m'en ſens plus à craindre.
Leur haine m'enhardit à les mieux terraſſer ;
Et c'eſt trop en avoir pour s'en embarraſſer !
Nous nous menaçons tous. Voyons à nos diſgraces
Qui s'entendra le mieux à remplir ſes menaces.
Qui ſçaura le mieux faire éclater ſon pouvoir,
Ou de votre fureur, ou de mon déſeſpoir.

LEONIDE.

Téméraire ! & que peut ton déſeſpoir frivole ?
Répons. Me fera-t-il révoquer ma parole ?
En des fers odieux changer d'heureux liens ?
Et des bras d'un Epoux paſſer entre les tiens ?

ANAXARQUE.

D'un Epoux ! Quelle Image ! Il ne l'eſt pas encore.
De ce titre, à mes yeux, malheur à qui s'honore !
Tout doit épouvanter, tant qu'Anaxarque vit,
Et qui le lui refuſe, & qui le lui ravit.
Non, malgré l'entremiſe à mon amour offerte,

Non, je n'eſpere rien : & c'eſt-là votre perte !
Je crois qu'envain le Roi me voudroit protéger,
Il ne peut me ſervir ; mais il peut me vanger.
Je gouverne à mon gré ſa faveur & ſa haine.
La foudre de nouveau gronde ſur Calliſthene.
Votre main lui pouvoit procurer mon apui.
Je la perds. Qu'il périſſe ! & ſa Sœur avec lui !
Oui, Vous-même ! & ma joie eſt que la Grece entiere
Vous reproche à jamais le ſang de votre Frere ;
Qu'ayant pû le ſauver, & ne l'ayant pas fait,
Son malheur vous flétriſſe, & ſoit votre forfait !

SCENE QUATRIE'ME.

LEONIDE *ſeule.*

EH ! c'eſt à ſon Bourreau ſi je m'étois livrée,
Lâche ! que ce ſeroit m'être deshonorée.
Et jamais quand j'aurai, Jalouſe de ma Foi,
Préféré mille morts à l'horreur d'être à Toi.

SCENE CINQUIE'ME.

ALEXANDRE, LEONIDE.

ALEXANDRE.

MOn eſtime pour vous, & celle de la Reine
D'un premier mouvement ont ſauvé Calliſthene,

Madame ; Et si j'en use encore avec douceur ;
Il en est redevable à son illustre Sœur.
Faites voir à l'Ingrat jusqu'où va ma clémence.
Et de son procedé, réparant l'imprudence,
Portez-le au repentir d'une témérité
Qui de son Bienfaicteur lasseroit la bonté.

LEONIDE.

Avec lui de la sorte, avant que je m'exprime ;
Apprenez-moi, Seigneur, vos bienfaits & son crime.
Du Rang qu'il tint ici, ne faisant nul état,
J'ai peine à concevoir qu'il puisse être un Ingrat.

ALEXANDRE.

Je ne vous parle point du Rang que je lui laisse.
Ce détour affecté sied mal à la Sagesse.
Sparte est votre Payis, Madame, & vous feignez ?
Il s'agit de ses jours trop long-tems épargnez.
Je lui reproche en Roi désormais infléxible,
Le généreux pardon d'un attentat visible.

LEONIDE.

Eh ! c'est lui, qui jamais n'eût dû vous pardonner
D'avoir, d'un attentat, osé le soupçonner.
Osé, par cet affront, blesser, en sa personne,
L'honneur de Leonide, & de Lacédémone.
C'est ce que de ma part je n'oublîrai jamais.
Voilà sa faute. Où sont maintenant vos bienfaits ?

ALEXANDRE.

Parmi ceux que répand ma bonté méconnuë,
Madame, on pourroit mettre encor la retenuë
Que ma rare indulgence oppoſe à vos diſcours.
Votre Frere eſt coupable; il le ſera toûjours.
Et je ne ſens que trop à ſa nouvelle audace,
Qu'il eſt temps que l'effet ſuccede à la menace.

LEONIDE.

Qu'on puiſſe au moins ſçavoir, en blâmant ſa fierté,
Par où vous a déja déplu ſa liberté.

ALEXANDRE.

J'ai du Monde à mes Grecs propoſé la conquête.
Tous brûloient de me ſuivre; & ſa voix les arrête.
Mon deſſein par lui ſeul eſt blâmé hautement.

LEONIDE.

Et peut-il être libre, & penſer autrement?
De meurtre & de butin, la Soldateſque avide
Ne vous ſuivra que trop où ſon penchant la guide;
Et cherchant du déſordre à prolonger le cours,
A la fureur de vaincre aplaudira toûjours.
Mais autant nous avons de différence à faire
Entre la voix du Sage, & les cris du Vulgaire;
Autant le Sage en met, autant l'eſpace eſt grand
Entre le vrai Heros & le vain Conquérant.
Juſqu'ici de la Grece appuyant la querelle,
Vengeur intereſſé de vos Etats & d'Elle;

Quelque rayon de Gloire a consacré vos coups.
Un pas plus loin, Seigneur, il n'en est plus pour
vous.
Vous touche-t-elle encor? soyez modeste &
tendre.
Pleurez sur tant de sang qu'il a fallu répandre.
Reprochez à nos Grecs (peutêtre trop vengez)
Tant de Lieux, de Payis, de Climats ravagez.
Qu'après l'heureux Guerrier l'Homme en vous
se déclare!
La Valeur a détruit. Que la Bonté répare!
Ce fer qui vous rendit la Terreur des Humains,
Vous en rendroit l'Amour, en vous tombant des
mains.
Supposons vos succès, & que tout vous seconde.
Que déja vous touchez aux limites du Monde.
Supposons tout vaincu, soumis & terrassé;
Votre course finit. Le torrent a passé.
Le tourbillon de flamme a dévoré sa proie.
L'indomptable Ocean le borne, & vous renvoie.
Sur vos pas, malgré vous, forcé de retourner,
Quel fruit de vos exploits va vous environner?
Le désordre, l'horreur, la cendre, le carnage.
Votre propre dégât nuit à votre passage.
Des chemins disparus sous un fleuve élargi
Par des Ruisseaux de sang dont vous l'avez
rougi,
Quelques débris fumans, des Campagnes stériles,
Des Deserts empestez, où florissoient des
Villes,
Et des Restes plaintifs de Peuples vagabonds,

Composez de Vieillards & d'Enfans moribonds.
Issu du sang d'Hercule, est-ce ainsi qu'on l'imite?
Il protégea la Terre; & vous l'aurez détruite.
Vos Soldats au pillage, au massacre acharnez,
Sont autant de Brigans qu'il eût exterminez.
Hé! Seigneur, sçachez mieux vous faire un nom célébre!
De fléau destructeur, quittez l'employ funébre.
Imitez notre Roi dont l'Empire est si doux.
Agis est, quoique jeune, un Modele pour vous.
Il prouve qu'on peut être & grand & pacifique.
Notre félicité fait son étude unique.
Il sçaura, contre tous, nous défendre au besoin;
Mais la paix, jusques-là, sera son premier soin.
Et si vous persistez dans vos projets trop vastes,
Le temps à tous les Rois fera voir dans ses fastes
Qui rapporte le plus & de gloire & de fruit;
Ou d'un Royaume heureux, ou d'un Monde détruit.
Oui, Seigneur, ainsi parle, ou doit parler mon Frere.
Mais n'est-ce qu'en cela qu'il seroit trop sincere?
Est-ce de sa Vertu tout ce que vous craignez?
Vous m'accusez de feindre, & c'est vous qui feignez!
Votre orgueil mécontent renferme une autre plainte!
Je vous en louë; & loin de blamer votre feinte,
Pour un Monarque heureux tout plein de sa grandeur,
J'admire encor en vous ce reste de pudeur.

ALEXANDRE.

Et Moi j'admire en vous, jusqu'où l'audace entraîne.
Gardes, qu'on la conduise, à l'instant, chez la Reine.
Pour prison je lui donne aujourd'hui mon Palais.
Que jusqu'à nouvel ordre, on l'observe de près.
Madame, à vos avis, plein d'une aveugle estime,
Je confiois un homme atteint de plus d'un crime.
C'étoit, je le vois bien, vous perdre & l'égarer.
En Juge généreux, je veux vous séparer,
Pour n'être pas réduit à faire un double exemple.

LEONIDE.

Le Fils de Jupiter est ici dans son Temple.
La révolte y sied mal à de foibles Mortels;
Et les Dieux sont à craindre au pié de leurs Autels.

SCENE SIXIE'ME.

ALEXANDRE *seul.*

PLUS que tu ne le crois, orgueilleuse Etrangere,
Qui te viens contre Moi, liguer avec ton Frere!
Ta soumission seule eût pû le conserver:
Et la sienne à présent, seule peut te sauver.
Qui donc commande ici de Sparte ou d'Alexandre?

Jusqu'aux avis encor je daignerai descendre ;
Mais s'ils sont sans éfet, l'excès de ma bonté
Servira de mesure à ma sévérité.
D'un Chef de conjurez, j'ai trop pris la défense;
Je réconnois ma faute à sa nouvelle offense.
Les Loix, ma seureté; la fierté de mon Rang;
Du coupable & des siens, tout m'adjuge le sang.
Qu'il coule; ou que l'on rampe! En ce moment peutêtre
A mes coups cependant, on dérobe le Traître!
Qu'on cherche Callisthene. Il entre. Eloignez-vous.
Devrois-je un seul instant, retenir mon courroux?

SCENE SEPTIE'ME.

ALEXANDRE, CALLISTHENE.

CALLISTHENE.

Un bruit que l'on me cache, & qu'Anaxarque évente
Pour Moi dans tous les Cœurs seme ici l'épouvante,
Seigneur; & je ne vois que des Amis en pleurs
M'exhorter à la fuite & plaindre mes malheurs.
Le calme est de bien près suivi de la tempête.
Quels sont donc ces malheurs qui pendent sur ma tête?
La parole d'un Roi m'auroit-elle abusé?
Ou de quelque attentat suis-je encore accusé?

Callifthene en eft-il à fon dernier outrage ?

ALEXANDRE.

C'eft lui que j'interroge, ingrat. A quel ufage
Sa vanité met-elle un bienfait tout récent ?
Ne peut-il être libre, & refter innocent ?
Croit-il donc où je fuis, que lui feul y domine ?

CALLISTHENE.

Qui ? Moi ! Seigneur.

ALEXANDRE.

Vous-même.

CALLISTHENE.

Et plus je m'examine
Et moins .....

ALEXANDRE.

Dans vos excès, retombé fur le champ,
De quel efprit feroce infectez-vous mon camp ?
Qu'avez-vous déja dit ?

CALLISTHENE.

Rien qui dût vous déplaire.
Quelqu'un, pour vous louer, abaiffoit votre Pere.
Je n'ai pas crû Philippe un objet de mépris.
J'ai fçû le relever fans abaiffer fon Fils.
J'ai dit que fa prudence égala fon courage,
Qu'Alexandre, fous lui, fit fon apprentiffage.
Que fi la mort ne l'eût furpris dans fon projet,
Il eût pû faire un jour ce que vous avez fait.
Mais la Grece vengée, & la Perfe conquife,

Qu'il n'eût jamais plus loin poussé son entreprise.
De la vôtre, il est vrai, j'ai dit mon sentiment.
Puisse-t-on vous avoir instruit fidelement.
Je n'ai du moins en rien blessé votre Puissance;
Puisque pardessus tout, j'ai mis l'obéïssance;
Et qu'en Moi l'amitié tenant lieu de devoir,
J'ai promis mon exemple à qui voudroit l'avoir.

ALEXANDRE.

Passant plus d'un sujet qui suffiroit peutêtre,
Comment tantôt par vous en haine de son Maître,
Le fidele Anaxarque a-t-il été traité?

CALLISTHENE.

Je vois qu'on vous a fait un récit concerté.
Lui, Fidele! Ah, Seigneur! un Flateur, un Perfide,
Un Monstre trop long-tems fatal au sang d'Alcide.
C'est à Moi qu'on attaque, à vous désabuser.
L'Impie, à votre honte, osoit nous proposer....

ALEXANDRE.

Arrête! Pense mieux de son zele; & redoute
La Majesté du rang de Celui qui t'écoute.
Il n'a rien proposé que ce que j'ai voulu.
Que ce que je prétens en Monarque absolu.
C'est à Moi que s'adresse à présent ton audace.
A Moi de qui dépend ton suplice ou ta grace.

Reviens de ta surprise, & regle ici ton sort!
Parle! quel est ton choix?

CALLISTHENE.

Le Silence, & la Mort!

ALEXANDRE.

Meurs donc. * Faut-il fléchir moi-même? *haut.*
Callisthene,
Triomphe. Ma fierté s'accommode à la tienne:
De la commune Loi je veux bien t'exempter.
Daigne en l'authorisant du moins me contenter.
Parle toi-même aux Grecs: & fais qu'ils m'obéïssent.
Tu vivras.

CALLISTHENE.

Non, Seigneur, que d'autres vous trahissent:
Quand ma voix jusques-là pourroit les égarer;
Je vous aime encor trop pour vous deshonorer.

ALEXANDRE.

Oppose-moi du moins de plausibles obstacles.
Quel deshonneur peut suivre un decret des Oracles?
De Fils de Jupiter ils m'ont donné le nom.
Vous m'environniez tous dans le Temple d'Hammon.
Ce Temple est de mes droits le Garand & l'Arbitre.

CALLISTHENE.

Un Prêtre qu'on suborne établit mal un titre.
Je vous le dis alors; & ce trait d'amitié
Fut le premier instant de votre inimitié.

* *à part, après s'être tourné vers ses Gardes.*

ALEXANDRE

ALEXANDRE.

C'eſt que de l'Univers tu m'arrachois l'Empire.
Car enfin, puiſqu'il faut ou te perdre ou tout dire,
Oui, j'achetai des Dieux l'Organe intereſſé.
Mais il faut du preſtige au Vulgaire inſenſé.
De celui-ci déja tu vois naître ma gloire.
C'eſt lui qui ſur mes pas a fixé la victoire.
Le Soldat de la foudre a crû ſon Chef armé;
Et le plus grand péril ne l'a plus allarmé.
J'aime à vaincre. Que veut ton humeur inflexible?
Détruirai-je une erreur qui me rend invincible?
Puis-je par des dehors & par de vains honneurs;
A trop de confiance accoûtumer les cœurs?
Et ce culte après tout que tu crois ſacrilege,
Du Thrône de Cyrus étoit un privilege.
Darius en jouït juſqu'au dernier moment.

CALLISTHENE.

Sa déplorable chute en eſt le châtiment.
Craignez des mêmes Dieux la colére équitable.
Vous en avez été l'Inſtrument redoutable;
Ne vous en rendez pas le malheureux Objet.
Suivez d'un Conquérant l'ambitieux projet.
Mais, du moins, en Guerrier n'employez dans la lice
Qu'un courage épuré de tout lâche artifice;
Et rejettez ſur tout, le ſecous d'un abus,
Qui mettroit le Vainqueur au-deſſous des Vaincus.

Qu'à la ſimple valeur la palme s'attribuë.
Vous ignorez les bruits dont la Grece eſt imbuë;
J'oſe vous en inſtruire. Alexandre, dit-on,
Et d'Hercule & d'Achille indigne Rejetton,
Compte ſur ſes Devins, plus que ſur ſon courage;
A l'Augure impoſteur ſuggere le préſage,
Et l'on ſçait qu'au ſuccès qui l'aveugle aujourd'hui,
Des Prêtres corrompus ont plus de part que Lui.
Honteux d'être le Fils d'un Roi que l'on révere,
Tandis qu'il en rougit, l'Orgueilleux dégenere,
Et perd en ſe donnant un Pere entre les Dieux,
Leur apui, ſon renom, & ſes propres Ayeux.
Diſcours que pour un Prince auſſi fier qu'Alexandre,
D'une bouche ſincere il eſt fâcheux d'apprendre;
Mais que mon amitié ne lui doit plus cacher
Au bord du précipice où je le vois pancher.
Car enfin ſongez-y, Seigneur, qu'allez-vous faire?
Juſtifier le zéle ou faux ou téméraire
Des Premiers qui voudront attenter à vos jours;
En ternir à jamais le mémorable cours:
Intereſſer le Ciel à borner vos Conquêtes:
Enfin vous avilir; & de Roi que vous êtes,
En voulant uſurper l'encens & les Autels,
Devenir à nos yeux le dernier des Mortels.
Et qui voudroit des Dieux que votre orgueil outrage,
Dans un Profanateur reconnoître l'image?

Pour qui, vous comparant avec ces Dieux jaloux,
Vous croirez-vous sacré, si rien ne l'est pour vous ?
Je ne puis dire moins, sans vous être infidele.
Jadis vous approuviez en moi ce noble zele ;
Vous l'exigeâtes même, & l'ordre en fut pressant.
J'y défere ; & je meurs en vous obéïssant.

ALEXANDRE.

Non, tu ne mourras point. Ta Sœur est chez la Reine.
Vas la joindre ; & près d'Elle attends que l'on t'aprenne
L'effet que ton discours vient de produire en Moi.
Seul. Mourir ! La mort seroit une faveur pour Toi.

SCENE HUITIE'ME.

ALEXANDRE, LYSIMAQUE.

LYSIMAQUE.

AH ! Seigneur, qu'ai-je apris ? Leonide & son Frere . . .

ALEXANDRE.

Je l'avois épargné, Prince, à votre priere.
Pour assurer sa grace, il n'étoit qu'un moyen.
L'Ingrat l'a négligé. Je n'écoute plus rien.

LYSIMAQUE.

Quoi, Leonide aussi . . . .

ALEXANDRE.

Je la laisserai vivre.

LYSIMAQUE.

Oui : mais pour qui, Seigneur ?

ALEXANDRE.

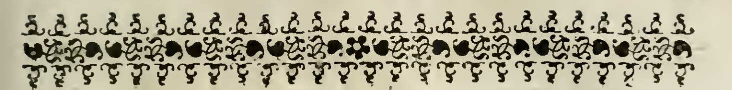
Gardez-vous de me ſuivre.
Un mot, un pas vous perd ſans rien faire à leur ſort.

SCENE NEUVIE'ME.

LYSIMAQUE *ſeul.*

C'EN eſt fait. Il eſt temps que je courre à la Mort.
Mon Roi ſe deshonore, & la Grece eſt captive.
Je n'ai trouvé par tout qu'une pitié craintive.
Mourons. Mais n'arrivons à ce terme fatal,
Qu'en vengeant ce que j'aime, & qu'après mon Rival.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CALLISTHENE *seul.*

QUI m'a donc osé tendre une main secourable ?
D'où naît ce changement subit & favorable ?
Par quel henreux prodige en ce lieu deserté,
Pour la seconde fois me vois-je en liberté ?
On me lit mon Arrêt : il consacre ma vie
A l'horreur des tourmens & de l'ignominie.
Des bras de Leonide on m'arrache à l'instant.
Je vois de mille morts l'appareil éfrayant.
J'allois n'être bien-tôt sous vingt Bourreaux infâmes,
Qu'un corps défiguré par le fer & les flammes ;
Tous pour fraper déja choisissoient leur endroit ;
Un Ordre vient. Tout cesse, & chacun disparoît.
Je suis seul ; & par tout regne un profond silence.
N'auroit-on prétendu qu'éprouver ma constance ?
A mes regards quelqu'un ne s'ofrira-t-il point ?
Ne pourrai-je . . .

SCENE SECONDE.

LEONIDE, CALLISTHENE.

CALLISTHENE.

AH, ma Sœur ! quel bonheur nous rejoint,
Et ſuſpend le ſupplice où le Roi me condamne !
Qui remercîrons-nous ?

LEONIDE.

Vos vertus & Roxane.
De l'Arrêt prononcé la Reine ayant horreur,
De ſon Barbare Epoux a trompé la fureur.
La démarche où pour nous ſa pitié ſe hazarde,
A ſaiſi le moment que ſuivi de ſa Garde,
Je ne ſçais quel tumulte a fait ſortir le Roi.
Mon Frere ! aux coups du ſort cédons & Vous & Moi !
Fuyons ! je n'ai pâli ni pour l'un ni pour l'autre ;
Tant que je n'ai prévû que ma mort & la vôtre.
Et je m'attendis même en venant vous trouver,
A périr avec vous, plûtôt qu'à vous ſauver.
J'ai dans ce triſte eſpoir, quitté Lacedémone.
Mais toute ma conſtance à préſent m'abandonne.
Je n'ai point aſſez craint ; & j'ai trop eſperé.
Un Tyran ſacrilege, & de ſang alteré,
Va ſur vous épuiſer une rage tranquille !
Vous priver d'une mort, pour vous en donner mille !

Et courbé ſous le poids de l'opprobre, & des
fers,
Vous traîner en ſpectacle au bout de l'Univers!
Plus le courage eſt grand, plus l'image eſt afreuſe.
Contentons d'un ami la pitié genereuſe.
Pour notre évaſion Craterus attentif,
Dans le trouble où tout eſt, nous prépare un
eſquif.
Ce trouble peut ceſſer: il a ceſſé peut-être.
De l'un à l'autre inſtant le Roi peut reparoître.
Fuyons!

CALLISTHENE.

Fuyez, ma Sœur, fuyez ſeule! & laiſſez
Quelque victime pure aux Dieux trop offenſez.
Que dis-je? ſuis-je donc cette pure victime?
Sparte n'a-t-elle point à m'accuſer d'un crime?
Contre ſa volonté, la mienne m'a banni!
Et ſes Dieux protecteurs veulent m'en voir puni.
Oui, j'ouvre enfin les yeux: j'ai crû ne ſervir
qu'elle.
J'ai ſervi ſon Tyran. Je ne ſuis qu'un Rebelle!
D'un ſaint devoir mes pas ſe ſont trop écartez!
Erreur ou crime, adieu. J'expîrai tout. Partez.
Laiſſez-moi, d'un cruel, laſſer ici la rage!
Votre ſeule infortune ébranloit mon courage.
Leonide à l'abri, j'aimerai mes tourmens.
Recevez le dernier de mes embraſſemens.
Allez: & de mon ſort inſtruiſez ma Patrie.
Pour mériter l'honneur de l'en voir attendrie,
Son criminel enfant inébranlable aux coups,

Va mille fois mourir digne d'elle, & de vous!

LEONIDE.

Ah! si jamais le sang eût des droits sur votre ame . . . . . .

SCENE TROISIE'ME.

CALLISTHENE, LEONIDE, AGAMEE.

AGAME'E.

QUE deliberez-vous, Seigneur? & vous, Madame?
Craterus allarmé, se plaint de vos délais.
C'en est fait: si le Roi vous retrouve au Palais;
Et c'est déja pour nous une assez rude attaque,
D'avoir, en ces momens, à pleurer Lisimaque.

LEONIDE.

Quoi? Lysimaque . . . .

AGAME'E.

Expire.

LEONIDE.

Ah Ciel!

CALLISTHENE.

Instruis-nous mieux.
Il meurt! & qu'a-t-il fait, éloigné de mes yeux,
Pour avoir à ce point aigri votre Monarque?

AGAME'E.

Il a tranché le cours des forfaits d'Anaxarque.

Tantôt, de ce Palais où ſa triſte amitié
Avoit en vain du Prince imploré la pitié,
Votre amant avec Moi, revenoit tout en larmes;
Quand il a rencontré l'Auteur de nos allarmes,
Suivi d'un tas de Gens, amis de la Faveur.
Ses pleurs ſeichés font place au feu de la fureur.
Il pouſſe un cri terrible : & d'une main hardie,
Hauſſe le fer vengeur qui va percer l'impie.
La Troupe envain l'arrête,& s'oppoſe au combat.
Il fond ſur ſon Rival, le joint, frappe, & l'abbat.
Contre une Multitude à ſa perte animée,
J'ai voulu ſecourir ſa valeur opprimée :
Mais le ſort enviant cet honneur à mon bras,
Rompt dans mes mains le fer qui s'envole en éclats.
Tous à la fois, bientôt le preſſent, & l'entourent;
Alexandre, à leurs cris, & ſes Gardes accourent.
Le nombre enfin l'accable; il ſuccombe; & ſoudain
D'un Lion déchaîné, dans le Cirque prochain,
Le Monarque irrité veut qu'il ſoit la pâture!
Quelle mort; juſte Ciel! & quelle ſépulture!
J'ai couru ſur le champ l'apprendre à Craterus,
Qui m'apprend à ſon tour qu'on ne vous garde plus.
L'Eſquif appareillé vous eſt un ſûr Azile.
Un ſeul inſtant perdu peut le rendre inutile.
Venez donc, & daignez profiter de nos ſoins.

CALLISTHENE.

Je ne le voulois pas : je le veux encore moins.

LEONIDE.

Je rends grace à l'ami, qui vers nous vous envoye.
Mais pour nous vainement, tant de bonté s'employe.
Qu'on nous oublie.

AGAME'E.

Ah Dieux !

LEONIDE.

Sortez de grace !

AGAME'E.

Hé quoi . . .

LEONIDE.

Sortez ! nous le voulons.

AGAME'E.

J'obéïs malgré moi ;
Et vais, de tout un camp, qui pour vous s'interesse,
Publiant vos refus, redoubler la tristesse.

SCENE QUATRIE'ME.

CALLISTHENE, LEONIDE.

LEONIDE.

CALLISTHENE se voûe au plus rigoureux sort !
Leonide est captive ! & Lysimaque est mort !
O destin ! je te cede : & je te rends les armes !
Admire & reconnois ton triomphe à mes larmes !

CALLISTHENE.

Vous demeurez ! les Dieux ne sont donc pas contens
De ce coup imprévû, ni de ceux que j'attens !
Pour m'accabler du poids de toute leur colere,
Il falloit que ma Sœur fût sourde à ma priere ;
Et dans son désespoir ne ménageant plus rien,
Afrontât un malheur qui met le comble au mien.

LEONIDE.

D'un refus trop cruel votre amitié m'accuse !
N'ai-je pas votre exemple, & même votre excuse ?
Vous vous croyez coupable ! & qui l'est plus que Moi ?
J'ai fait renaître ici la discorde & l'éfroi.
Tout sans mon arrivée, alloit changer de face.
Anaxarque partoit ; vous repreniez sa place.
Quel autre auroit osé proposer un abus,

Dont, raproché de vous, le Roi se voit confus?
Lysimaque, sur soi, n'eût point grossi d'orage.
Et sa perte & la vôtre enfin, sont mon ouvrage.
Ma funeste présence a tout fait, en rendant
Le Tyran téméraire, & l'Esclave, insolent.
Maître de votre Sœur, sur un gage si tendre,
L'un de votre sufrage a trop osé prétendre;
Et l'autre a dans mes yeux retrouvé le poison,
Source de nos malheurs & de sa trahison!
Oui, mon Frere, la peine à moi seule en est duë!
Oui, cher Amant, c'est Moi, c'est ma main qui te tuë!
Je suis le Monstre afreux qui t'a fait expirer!
Et par qui maintenant on te voit déchirer!
O remors! ô douleurs, où je me sens plongée!
Ombre de mon Epoux! tu vas être vengée!
De mes derniers soupirs les tiens seront suivis!
Mais tu ne l'es que trop, puisque je te survis!

CALLISTHENE.

Pénétré des regrets qu'un tel Ami vous coûte,
Je sens... Mais quelqu'un vient; & c'est le Roi sans doute.
Contraignez-vous, ma Sœur. Puisse-t-il ignorer,
Qu'il aît jamais réduit Leonide à pleurer.

SCENE CINQUIE'ME.

CALLISTHENE, LEONIDE, LYSIMAQUE.

LEONIDE.

LYsimaque! Est-ce vous que le Ciel nous renvoye?

D'un Lion, dans le Cirque, on vous disoit la proye.
Mon frere en gémissoit; & je vous ai pleuré.

LYSIMAQUE.

Mon trépas ne pouvoit être plus honoré.
Mais, helas! quelle fin j'aporte à nos miseres!
Et quel prix réserve à des larmes si cheres!
Oui; vengé du plus grand de tous nos Ennemis;
Et tout couvert du sang de ses lâches Amis,
Pour prix d'une action que le Ciel justifie,
Dans un honteux repaire on exposoit ma vie.
L'indignité du lieu m'en a caché l'horreur.
J'ai, quoique désarmé, combattu sans terreur.
Le paisible dépit qu'inspire un vif outrage,
Joignoit en moi l'adresse & la force au courage;
Et du Monstre, sous moi, dans l'arêne étoufé,
Par un heureux éfort, mon bras a triomphé.
Ma Victoire a du Roi réveillé la tendresse.
A chérir la Valeur, son projet l'interesse,
Et l'estime qu'il fait de l'intrépidité,
A pour Moi, dans son cœur, tenu lieu d'équité.
Il ne veut plus ma perte: il me flatte; il m'embrasse.
De vous voir sans Témoins, il m'accorde la Grace,
Et veut bien que je tente une derniere fois
De vous rendre l'esprit plus docile à ses Loix.
Cependant averti de ce qu'a fait la Reine,
Et qu'un moment plus tard sa colere étoit vaine;
Pour conserver sa proye & se l'assurer mieux,

Il fait, par ſa Phalange, environner ces lieux.
C'en eſt fait. Il nous faut périr, ou lui complaire.
Vous ne pouvez plus fuïr; & je viens donc . . . .

CALLISTHENE.

Quoi faire?
D'une Cour corrompuë approuvant la ferveur,
Me dire d'immoler ma Gloire à la Faveur?
Et tous les Dieux de Sparte, à l'Idole d'Athene,
L'auriez-vous eſperé?

LYSIMAQUE.

Non, mon cher Calliſthene.
Non. Je n'ai ni voulu vous parler d'obéïr,
Ni crû que juſque-là, vous pourriez vous trahir.
Rendez plus de juſtice à qui ſçait vous la rendre.
J'ai toujours, comme vous, rougi pour Alexandre.
Je ſçai que ce qu'il oſe exiger aujourd'hui
Eſt indigne, & de Vous, & de Nous, & de Lui.
Mais je ſçais trop auſſi le ſort qui vous menace,
Et ne vois qu'un moyen d'en borner la diſgrace.
Triſte moyen! Les Dieux nous en ont réduits-là,
Et c'eſt l'unique enfin.

CALLISTHENE.

Quel eſt-il?

LYSIMAQUE.

Le voilà.
Mourez! Que ce Poignard dérobe à l'injuſtice
Le plaiſir de gouter l'horreur d'un long ſupplice:

Et que le digne objet de ma noble amitié,
Excite les regrets, & non pas la pitié!
Madame, à ce grand trait, Sparte m'avoûra-
t'elle ?
Chez Elle on ſçait braver la mort la plus cruelle;
Mais qui fit jamais voir un courage affermi,
Juſqu'à ſe la donner cent fois dans ſon Ami?

LEONIDE.

Oui; d'un ſi bel éfort Sparte ſera jalouſe.
Il me tient lieu d'aveu pour être votre Epouſe.
Je deſcends donc en paix dans la nuit du tom-
beau,
Et je meurs trop heureuſe avec un nom ſi beau.

LYSIMAQUE.

Et moi trop glorieux de * vous avoir ſervie,
* D'avoir d'un long oprobre exempté votre vie;
Fait périr Anaxarque; & ſçû priver le Roi,
Du plaiſir inhumain de diſpoſer de Moi.

CALLISTHENE.

M'aimez vous tous les deux ?

LYSIMAQUE.

Que nous voulez-vous dire?

CALLISTHENE.

Jurez de vous ſoumettre à ce que je déſire.

LEONIDE.

J'en jure, quelques loix que vous nous preſcri-
viez.

LYSIMAQUE.

Parlez! qu'ordonnez-vous, Seigneur?

* *à Leonide.* * *à Calliſthene.*

CALLISTHENE.

Que vous viviez;

LYSIMAQUE.

Moi ! vous ſurvivre ?

LEONIDE.

Moi, que je vous abandonne !

CALLISTHENE.

J'en ai votre promeſſe & l'Amitié l'ordonne.
Oui, vivez l'un pour l'autre; & vous laiſſant heureux;
J'emporterai l'eſpoir de revivre en vous deux.
Ma mort eſt un bienfait : que ma Sœur m'en acquitte:
A vous en conſoler, la raiſon vous invite;
Et des mains de l'Amour vous en offre un moyen:
Que Sparte en mon Ami, recouvre un Citoyen:
Que votre main, ma Sœur, à Lyſimaque offerte,
Regagne à la Patrie au-delà de ſa perte :
Et que d'un ſaint Himen la paix & les douceurs
Soient le prix de ce don qui finit mes malheurs.
Vous voulez m'imiter ! De quel droit, je vous prie,
L'un ou l'autre oſe-t-il attenter à ſa vie ?
Quel infâme appareil le vient épouvanter ?
Quels affronts, quelle honte a-t-il à redouter?
La peur de vous ſurvivre, eſt votre peur unique.
Je vous crus à tous deux, un courage heroïque.
Comparons nos motifs de gloire & d'interêts.
Je fuis le deshonneur, & vous de vains regrets.
Inſenſés ! qu'a d'illuſtre une mort volontaire,

Si

Si l'Honneur en péril ne la rend néceſſaire ?
Le Spartiate alors eſt en droit d'y courir.
Juſques-là ſon devoir eſt de ſçavoir ſoufrir.
Soutenez donc la vie, & laiſſez aux Barbares ;
Aux Scythes, aux Romains, ces Exemples peu rares ;
Prodiges de foibleſſe ou de férocité ;
Plûtôt que de ſageſſe ou que de fermeté.
Vous ne vous rendez point. Je vois ſur vos viſages,
De ce que je défends, les ſiniſtres préſages.
Au lâche abattement votre Cœur eſt livré ?
Hé bien, mourez, Cruels ! mourez! Moi je vivrai.
Il n'eſt pour vous punir horreur que je n'afronte :
J'acceptois une mort trop heureuſe & trop prompte.
L'Inſenſibilité marque le vrai Héros.
Le Roi va revenir, ſuivi de ſes Bourreaux.
Je l'attends. Que mes jours ſouillez de l'eſclavage,
Ne ſoient plus qu'un tiſſu de ſuplices, d'outrage,
A mille indignitez me voilà réſolu.
J'en frémis ! je le ſens. Mais vous l'aurez voulu.

LEONIDE.

Non : Uſez du ſecours que le Ciel vous préſente.
Tout mon Cœur eſt glacé d'horreur & d'épouvante.
Mourez. Mais ſongez donc, en hâtant votre mort,
Que ce n'eſt point à vous à regler notre ſort.
La rage du Tyran ſera-t-elle aſſouvie ?
Nous vous obéïrons. Nous ſoutiendrons la vie.

Mais si d'indignes fers pires que le trépas ;
Si vos tourmens tous prêts. . . .

CALLISTHENE.

Non, ne les craignez pas.
Je ne veux rien de vous, que le Roi ne permette.
Sa fureur se dément, dès qu'elle est satisfaite.
Quand, du sang de Clitus, il eût souillé sa main :
Sans Moi, du même fer, il se perçoit le sein.
De mon sang répandu, ses Vertus vont renaître.
Le Ciel par votre main, l'a délivré d'un traître
Qui ne le séduit plus par un discours adroit.
Le Flateur éloigné, le Tyran disparoît.
Mais ce miracle veut encore une victime.
Ma mort est donc utile, heureuse, légitime.
Qu'à ce prix nous devons y trouver de douceur !
Et que loin de me plaindre. . . . On entre. Adieu, ma Sœur.
Adieu, cher Lysimaque, adieu. Nos maux finissent.
Puissent être éternels les nœuds qui vous unissent !

SCENE SIXIE'ME.

ALEXANDRE, CALLISTHENE, LYSIMAQUE, LEONIDE, GARDES.

ALEXANDRE.

HE' bien, pour un ingrat ai-je eu de vains égards ?

Le châtiment, de près, a frappé tes regards.
Je remercîrai ceux qui l'ont osé suspendre,
Si cet aspect a pû t'engager à te rendre.
Répond-il, Lysimaque, aux soins de ses Amis ?
A mes Ordres, Madame, est-il enfin soumis ?
Seroit-ce ce qu'ici votre douleur m'annonce ?

LEONIDE.

Mon Frere est devant vous. Ecoutez sa réponse.

CALLISTHENE.

Alexandre, écoutez les Dieux qui par ma voix
Se font entendre à vous pour la derniere fois.
Plus dans leurs mains la foudre à s'allumer est lente;
Plus sur le Criminel sa chute est violente.
A des succès alors leur decret ne conduit,
Que pour mieux signaler les revers qui les suit.
De l'Hydaspe & du Tage asservissez les Rives.
Qu'Amphytrite gémisse au rang de vos Captives;
S'il se peut même encor, franchissez l'Ocean,
Et d'un Monde inconnu devenez le Tyran.
Vous aurez sçû courir partout, hors à la Gloire.
Pour qui ne se peut vaincre, il n'est point de Victoire :
Et ses Exploits ne sont qu'un ravage odieux,
Qui pour venger la Terre, arme bien-tôt les Cieux.
Unique & triste fruit que vous devez attendre
Des flots de sang humain que vous allez répandre!
Vous n'expîrez jamais par cette effusion,
Le meurtre de Clitus & de Parmenion :

Le mien. Tant d'autres morts dont la leur fut
suivie.
Les Dieux sçavent qu'aux uns vous dûtes votre
vie ;
Aux autres votre gloire ; à Moi, toutes les deux ;
Ils me sçavent de plus persécuté pour Eux.
Mais en mourant pour eux, pour vous je les im-
plore.
Fléchissez-les, Seigneur. Il en est temps encore.
Ils n'ont pas oublié tant de hautes vertus :
Fruit d'un heureux penchant qu'on ne corrompra
plus.
Redevenez ce Prince admiré dans Athene,
Qui, de Lacédémone, attira Callisthene ;
Dont le moindre mérite alors fut la valeur ;
Qui des Thébains vaincus déplora le malheur ;
Qui, d'un Roy fugitif, adoucit la misere ;
En respecta l'Epouse ; en révéra la Mere ;
Et se fit reprocher jadis, en d'autres temps,
D'avoir sur les Autels trop prodigué d'encens.
Reprenez vos desseins tels que vous les conçûtes.
Soiez enfin, Seigneur, soiez ce que vous fûtes.
Sans le vouloir alors, vous serez adoré.
Mais sur-tout, faites choix d'un Ministre éclairé.
Soumis, sans lâcheté, sincere, sans audace,
Au-dessous de vous seul ; au-dessus de sa place ;
Pieux, humain, modeste, & n'ayant pour objets
Que la gloire du Prince, & le bien des Sujets.
Ce sont mes derniers vœux. Ciel ! pour être pro-
pice,
Ne demande-tu plus qu'un noble Sacrifice ?

Patrie, honneur, repos, Tout l'exige avec Toi.
Satisfaisons les Dieux, Sparte, Alexandre & Moi.
Il se frape.

ALEXANDRE.

Callisthene!... Il se meurt. Ah! qu'as-tu fait, Barbare?
Au moment que de Moi le repentir s'empare!
Quand j'allois....

CALLISTHENE.

Craterus, ôtez-moi de ce lieu.
J'ai touché votre Prince, & je suis libre. Adieu.
On l'emporte.

ALEXANDRE.

Quelle main punissable a donc armé la sienne?

LEONIDE.

Tyran! Je te permets d'en accuser la mienne.
De tes fers autrement rien n'eût pû l'arracher.
Ma main lui doit encor les honneurs du bucher.
Dans la même Urne, après, Tu peux mêler nos cendres. *Elle sort.*

ALEXANDRE.

Courez la consoler par les soins les plus tendres,
Lysimaque! Ma honte en charge votre amour.
Lysimaque sort.

SCENE DERNIERE.

ALEXANDRE *seul.*

HE' bien, es-tu content? Monstre indigne du jour!

Regne en paix ! Tu n'as plus de Cenſeur qui te bleſſe.
Ton Trône eſt afranchi du joug de la Sageſſe.
Devant Elle, en ſecret, n'aïant plus à rougir,
Ton orgueil à ſon gré déſormais peut agir.
Regne, abuſe en Tyran, des droits du Diadême !
Maître de tout, demeure Eſclave de toi-même ;
Et ne méritant plus d'être au rang des Humains,
Aſpire encore, aſpire à des honneurs divins,
Malheureux ! & je veux qu'on m'aime ! & je l'eſpere !
Ah ! Majeſté des Dieux ! ô Mânes de mon Pere !
Par un Mortel ingrat vous fûtes outragez !
Calliſthene n'eſt plus. Vous êtes bien vengez !
La Voix par qui des Rois la Vertu ſe réveille,
Pour la derniere fois a frapé mon oreille.
Tout ſalutaire avis de ma Cour eſt exclus.
L'utile Vérité n'y reparoîtra plus.
L'Erreur, les Paſſions, des Courtiſans perfides,
Voilà donc, juſtes Dieux ! la reſſource & les Guides,
Qui me devoient conduire à l'Immortalité.
Sous quel nom paſſerai-je à la Poſtérité ?
La fin de Calliſthene eſt mortelle à ma Gloire.
De nos regrets, du moins, conſacrons la mémoire,
Et privé pour jamais de mon plus ferme appui,
Allons combler d'honneurs ce qui reſte de lui.

FIN.

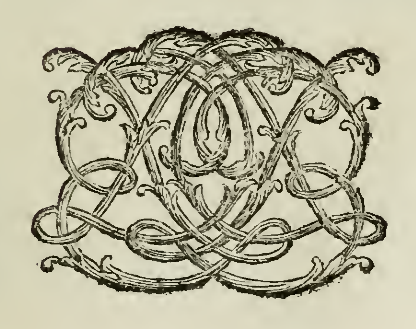
GUSTAVE.

TRAGEDIE

EN CINQ ACTES.

Par M. PIRON.

Le prix est de trente sols.

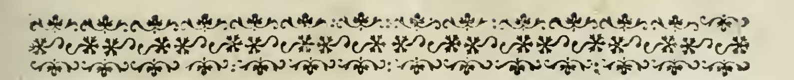


A PARIS,

Chez LE BRETON Fils, Quai des Augustins, au coin de la ruë Gist-le-Cœur, à la Fortune.

M. DCC. XXXIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



A

MONSIEUR LE COMTE

DE LIVRY,

PREMIER MAÎTRE D'HÔTEL

DU ROI,

CHEVALIER DE SES ORDRES,

LIEUTENANT GENERAL DE SES ARMÉES.

ONSIEUR,

CE qui m'intereſſeroit le plus agréablement au ſuccès de GUSTAVE, *ſeroit le plaiſir de pouvoir, par-là, mieux faire éclater le ſentiment de reconnoiſſance qui vous le dédie. Quelque juſte que ſoit ma démarche, je crains bien que vous ne l'approuviez pas. Le ſoin*

que vous avez pris, dans vos bienfaits, de m'en cacher la ſource, me fait aſſez concevoir que l'éclat peut ne pas être de votre goût. Mais, MONSIEUR, *je n'ai point de régles à prendre d'une ſi noble répugnance. Celle que je ſens à me taire, n'eſt pas moins invincible; & doit, ce me ſemble, être écoutée préférablement à la vôtre. Tous mes Lecteurs ſçauront donc, à la gloire de l'humanité, qu'en m'obligeant depuis long-temps par les endroits les plus ſenſibles, vous avez craint les remercîmens comme un autre eût craint l'ingratitude; & qu'il m'a fallu recourir aux plus ſubtiles recherches, pour découvrir quelle étoit l'inviſible main dont je reſſentois continuellement les bons offices. Rare & belle eſpéce de généroſité, qui ſans doute eût bien mérité de rencontrer des talens plus capables de la célébrer: Mais après tout, les talens ſont, je crois, peu néceſſaires, où le fait tout ſimple ſuffit. J'aurai publié qu'il n'a pas tenu à vous,* MONSIEUR, *que vous n'ayez été à jamais un* BIENFAICTEUR ANONIME. *Et cette qualité ſeule, entre mille autres, fera toujours un des beaux endroits de votre éloge. Une partie du reſte eſt dans le cœur des Grands & des Petits qui vous aiment; & l'autre ſe manifeſte aſſez dans les honneurs que l'équité du Prince vous a décernez; le ſeul où j'aſpire eſt celui de me dire avec une parfaite reconnoiſſance & un profond reſpect,*

MONSIEUR,

Votre très-humble, très-obéïſſant
& très-obligé ſerviteur, PIRON.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *Gustave*, Tragedie, & j'ai crû que la lecture de cette Piéce feroit autant de plaisir au Public que la représentation. Fait a Paris le 12 Mars 1733.

GALLYOT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la Grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos Amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de Notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. Salut. Notre bien-amé le sieur PIRON Nous ayant fait remontrer qu'il souhaitteroit faire imprimer & donner au Public un ouvrage qui a pour titre, *Gustave*, Tragedie par ledit Sr Piron; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires; Offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres suivant la feüille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes. A ces causes, voulant traiter favorablement ledit sieur Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Livre ci-dessus exposé, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée sous notredit contre-scel, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toute sorte de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre ci-dessus exposé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hotel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & interéts, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Roiaume & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie & notamment à celui du dixiéme Avril 1725. Et qu'avant que de l'exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Chateau du Louvre, & un dans celle de notredit très cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit sieur Exposant, ou ses ayans-causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour duëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez

& féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & nécessaires sans demander autre permission & nonobstant clameur de Haro, chartre Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné a Paris le cinquiéme jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cens trente trois, & de notre Regne, le dix-huitiéme. Par le Roi en son Conseil,

SAINSON.

Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale & Syndicale de la Librairie & Imprimerie de Paris, N°. 583. Fol. 433. conformément au Reglement de 1723. qui fait défenses, article IV. à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement; & à la charge de fournir les Exemplaires prescrits par l'Article 108. du même Reglement. A Paris, le six Mars mil sept cent trente-trois. G. MARTIN, *Syndic.*

GUSTAVE.

TRAGEDIE

EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

GUSTAVE, Prince du Sang des Rois de Suéde.

CHRISTIERNE, Roi de Dannemarck & de Norvege, Uſurpateur de la Couronne de Suéde.

FREDERIC, Prince de Dannemarck.

ADELAIDE, Princeſſe de Suéde.

LEONOR Mére de Guſtave.

CASIMIR, Seigneur Suédois.

RODOLPHE, Confident de Chriſtierne.

SOPHIE, Confidente d'Adélaïde.

OTHON, Capitaine des Gardes.

GARDES.

La Scene eſt à Stockolme dans l'ancien Palais des Rois de Suéde.



GUSTAVE. TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

RODOLPHE, quel rapport viens-tu faire à ton Roi ?
De Christierne absent révère-t'on la loi ?
Et tandis que Stockolme éxige ma présence ;
Le Dannemarck, en paix, souffre-t'il la Régence ?
La Reine........

RODOLPHE.

Elle n'est plus, Seigneur ; & cette mort
Peut-être enleve un sceptre au Monarque du Nord.
Du Sénat mécontent l'autorité jalouse

Ne ployoit qu'à regrèt ſous votre auguſte Epouſe ;
A peine ſaiſit-il le timon de l'Etat,
Que le Peuple ſous lui s'anime à l'attentat.
Ainſi l'annonce au moins l'injurieux murmure,
Où s'exhalent déja l'audace & l'impoſture :
Licence, qui montant de dégrez en dégrez,
Méconnoîtra bien-tôt les droits les plus ſacrez.

CHRISTIERNE.

De ce déſordre, ami, n'accuſons que la Reine.
En épargnant le ſang, elle a trompé ma haine.
Sa foibleſſe a tout fait. Tel oſe m'offenſer,
Qui ne devroit plus être en état d'y penſer.
Quelque Tête abattuë en eût bien épargnées.
Nos diſgraces pourtant ſont encore éloignées.
Le Rebelle éfrayé va trembler devant moi.
Guſtave eſt mort, dit-on ; s'il eſt mort, je ſuis Roi.
Juſqu'ici, dans le cours d'une guerre inconſtante,
Du malheureux Sténon la dépoüille flottante
Tint du Nord, entre nous, l'hommage ſuſpendu :
Ce Rival accablé ; j'obtiens ce qui m'eſt dû.
Je règne ; & déſormais, ſans trouble & ſans meſure,
Mon pouvoir ne finit, qu'où finit la nature.
Mais, Rodolphe, laiſſant ces ſoins ambitieux,
Ton Roi ſe veut ouvrir tout entier à tes yeux.
Tu m'annonces le ſort d'une épouſe importune
Dont l'Epoux, dès-long-temps, méditoit l'infortune ;
Oüi. La mort la frapant de ſes traits imprévus,
Rompt des nœuds que bien-tôt le divorce eût rompus.

RODOLPHE.

Quelles raiſons, Seigneur, l'avoient donc condamnée?

CHRISTIERNE.

Le projèt réſolu d'un nouvel hyménée ;
Les tranſports d'un amour trop long-temps combatu ;
Et d'autant plus ardent, que toujours il s'eſt tû.

RODOLPHE.

La nouvelle en effet me ſurprend ; & j'ignore
Quel eſt l'objèt, Seigneur, que votre flâme honore.

CHRISTIERNE.

Que ta ſurpriſe augmente, en apprenant ſon nom.
Adelaïde.

RODOLPHE.

Quoi ?........

CHRISTIERNE.

La fille de Sténon ;
Captive ; dans mes fers gémiſſante en eſclave ;
Promiſe à Fréderic ; amante de Guſtave ;
Reſte unique & plaintif d'un ſang que j'ai verſé.
C'eſt de-là qu'eſt parti le trait qui m'a percé.

RODOLPHE.

Si ſa poſſeſſion, Seigneur, vous eſt ſi chére,
Pourquoi permettre donc que Fréderic eſpére ?

CHRISTIERNE.

De ce blâme ſenſible aigris moins que jamais
Les reproches ſanglans, ami, que je me fais.
Juſte punition du mépris trop barbare
Dont j'outrageai d'abord une Beauté ſi rare !
Ecoute ; & tu plaindras un cœur qui ſe ſoumit,
Quand il eut ſuſcité les maux dont il gémit.
Du maſſacre des Miens, Stockolme enſanglantée
Par un dernier aſſaut, venoit d'être emportée ;
La Vengeance y faiſoit éclater ſa fureur ;
Et le droit de la guerre y répandoit l'horreur.
Ce Palais renfermant une garde aſſez forte,
Nous y courons ; la hache en fait tomber la porte.
J'entre. On fuit devant nous. Le ſang coule ; & nos cris
Font voler la terreur ſous ces vaſtes lambris.
Mourante entre les bras d'une femme éperduë,
Adélaïde alors fut oferte à ma vûë.

Sa pâleur, à mon œil de colère enflammé,
Déroba mille appas qui m'auroient désarmé.
D'un mortel ennemi je ne vis que la fille;
Que le reste d'un sang, funeste à ma famille;
Les armes de son pére ont fait périr mon fils:
Et cette image alors fut tout ce que je vis.
Je craignis la pitié toujours trop magnanime.
Je détournai les yeux de dessus la victime;
Et ma rigueur ainsi prenant un libre essor,
L'envoya dans la tour, où je la tiens encor.
A n'en sortir jamais, elle étoit condamnée.
Mais ces peuples aimoient le sang dont elle est née.
Il étoit important de les pacifier;
Et ce fut à ma haine à se sacrifier:
A souffrir que l'hymen unît à sa personne
L'héritier présomptif de ma triple Couronne.
Fréderic avoüé de l'Etat & de moi
Eut donc ordre d'aller lui présenter sa foi.
Il y fut. Le penchant suivit l'obéïssance;
Mais, quoiqu'il eût pour lui rang, mérite, naissance;
Qu'au plus dur esclavage, en s'offrant, il mît fin;
Deux ans de soins n'ont pû faire accepter sa main.
De ce refus constant mon autorité lasse
D'une vaine indulgence eût bien-tôt pris la place;
Mais le Prince allarmé rejétant ce secours,
Recula son bonheur, en m'apaisant toujours.
Enfin je m'accusai de trop de complaisance.
Et croyant qu'à mon ordre il manquoit ma présence,
Je vis Adélaïde. Ah, Rodolphe! Peins-toi
Tout ce qu'a la beauté de séduisant en soi!
Tout ce qu'ont d'engageant la jeunesse & des graces,
Où la tendre langueur fait remarquer ses traces!
Son front timide, un air interdit & distrait,
Tout, jusqu'à ses malheurs, fut en elle un attrait;

Et d'autant plus touchant qu'ils étoient mon ouvrage !
Triomphe humiliant des Beautés qu'on outrage !
La honte fait ſentir je ne ſçais quels remords
Qui du tyran des cœurs ſont les traits les plus forts.
Ainſi l'amour, en moi, ſembloit prendre naiſſance
De tout ce qui devoit bannir mon eſpérance :
En effet, que prétendre ? & de quoi ſe flatter ?
Du divorce la voye étoit à redouter.
Fréderic vertueux voit rejetter ſa flâme.
Guſtave fugitif règnoit ſeul ſur cette ame.
Je n'oſai donc parler ; mon feu ſe renferma :
Mais, ſous ce feu couvert, ma fureur s'alluma.
Craignant des deux amans l'intelligence adroite
La priſon de l'amante en devint plus étroite ;
Et me ſervant d'un droit redoutable aux Proſcripts,
De l'amant préféré je mis la tête à prix.
Dernier expédient ; fâcheux, mais infaillible ;
L'or étant un apât qui nous rend tout poſſible.
Ce jour, de toute part, ſecondé par le ſort,
J'apprends que je ſuis libre, & que Guſtave eſt mort.
Fréderic ici donc eſt le ſeul qui me nuiſe.
Je veux qu'en Dannemarck ſon devoir le conduiſe ;
Qu'il parte ; & que l'honneur d'être utile à ſon Roi,
Serve d'heureux prétexte à l'éloigner de moi.

RODOLPHE.

Seigneur, à cet écüeil n'expoſez pas ſon zéle.
Le Prince eſt adoré dans le Parti rebelle.
Le Peuple en fait ſon Roi : le Sénat l'a ſouffert.
Quelle fidélité tient contre un ſceptre offert ?
Sur-tout ſi dans le temps que chacun le proclame,
Il ſoupçonne, il apprend le tort fait à ſa flâme,
Ajoûtez, que pour lui, tous les cœurs prévenus
Rappellent quelques droits qu'il a mal ſoutenus ;
Et que le Dannemarck entraînant la Norvège

Des droits de l'équité colore un ſacrilège.
Ainſi, vous ne pouvez, Seigneur, en ce danger,
Ni trop le retenir, ni le trop ménager.
Qu'il reſte ſous vos yeux; qu'il ſerve la Princeſſe.
Dès qu'il n'eſt point aimé: que votre crainte ceſſe.
Sous le joug cependant ramenant le Danois,
Et pour un ſceptre alors pouvant en offrir trois;
Sur quiconque oſeroit entrer en concurrence,
Chriſtierne aiſément aura la préférence:
Et connoîtra bien-tôt, au comble de ſes vœux,
Qu'un amant couronné jamais n'eſt malheureux.

CHRISTIERNE.

Des ſoucis dévorans, où mon cœur ſe conſume,
Je ſens que ta préſence adoucit l'amertume.
Pourſuis; ſur tes conſeils je réglerai mes pas;
Veille; écoute; inſtruis-toi; ne te rallentis pas.
Perce de cette Cour l'obſcurité perfide.
Sous ta garde, aujourd'hui, je mets Adélaïde.
Fais-la, de ſa priſon, paſſer en ce Palais:
Mais, auprès d'elle encor, n'accorde aucun accès.
Du ſort de ſon amant, gardons-nous de l'inſtruire.
Chargeons-en le rival à qui nous voulons nuire.
Vas; tâche ſeulement, lui peignant ma grandeur,
Tâche à la preſſentir ſur l'offre de mon cœur.

SCENE II.

CHRISTIERNE *ſeul.*

DEs faveurs que le Ciel m'annonce ou me prépare,
Un ſi fidele ami ſans doute eſt la plus rare.
Elle faiſoit en vain mon unique ſouhait:
Tout m'abandonne; Tout me trahit ou me hait.
Sur ce Thrône éclattant que ſon erreur me vante,

Siégent les noirs ſoupçons & l'aveugle épouvante.
Un ſommeil inquiet en ſuſpend les travaux ;
Et le trouble me ſuit juſqu'au ſein du repos.
Quoi, pour objet de crainte & de guerre éternelles,
Des voiſins ennemis ; ou des ſujets rebelles !
J'ai dompté les premiers ; & les autres cent fois,
De ma vengeance auſtére ont reſſenti le poids.
Déja, ſi je n'accours, l'Hydre eſt prête à renaître.
Eſclaves révoltés ! tremblez ſous votre maître !
Redoutez un courroux tant de fois rallumé !
Traîtres ! Je ſerai craint, ſi je ne ſuis aimé.

SCENE III.

CHRISTIERNE, FREDERIC, CASIMIR.

CHRISTIERNE.

FREDERIC, ſçavez-vous le deſtin de la Reine ?

FREDERIC.

Seigneur, à vos douleurs je viens joindre la mienne.

CHRISTIERNE.

Un malheur toujours traîne un malheur après ſoi.
Mon peuple ſe révolte, & vous veut pour ſon Roi.

FREDERIC.

Moi, Seigneur ! Ah, croyez que n'avoüant perſonne........

CHRISTIERNE.

Prince, on ne s'ouvre guère à ceux que l'on ſoupçonne.
Qui m'eût été ſuſpect ſur un tel intérêt,
Pour toute confidence, eût reçû ſon arrêt.
Je vous connois ſi bien, que mon ordre ſuprême,
Des ſoins du châtiment, vous eût chargé vous-même :

Si je n'avois pas craint, pour vous, l'état fâcheux
D'un amant qu'on arrache à l'objet de ses vœux.

FREDERIC.

A de pareils égards, je dois être sensible.
Mais cet objèt aimé, Seigneur, est infléxible.
Je n'y dois plus prétendre : & quelque éloignement
Seroit, pour moi, plutôt un secours, qu'un tourment.

CHRISTIERNE.

Le désespoir vous trompe ; & n'est qu'une foiblesse
Que de justes raisons défendent qu'on vous laisse.
Et je veux........

FREDERIC.

Vous voulez croître ce désespoir,
Seigneur, en vous armant de tout votre pouvoir !
Ah ! Laissez-moi me plaindre ! & soyez moins rigide !
Ne persécutons plus la triste Adélaïde !
J'ai, près d'elle, employé la constance & les pleurs,
Croyant, par mon hymen, adoucir ses malheurs.
Mais puisqu'il n'en est point que sa douleur ne brave ;
Puisque le doux lien qui l'attache à Gustave
Est serré par le temps, loin d'en être affoibli ;
Je ne veux ; & n'ai plus que la mort ou l'oubli.

CHRISTIERNE.

Espérez mieux d'un bruit que la cruelle ignore.

FREDERIC.

Et quel bruit ?

CHRISTIERNE.

Ce n'est plus qu'une Ombre qu'elle adore.

FREDERIC.

Qu'une Ombre ? Quoi Gustave........

CHRISTIERNE.

Est tombé sous les coups
D'une sécréte main venduë à mon couroux.
Qu'à présent votre amour parle avec confiance.

SCENE IV.

CHRISTIERNE, FREDERIC, CASIMIR, OTHON.

OTHON.

SEIGNEUR, un Inconnu vous demande audiance.
Il apporte, dit-il, une tête en vos mains,
Dont la chûte importa long-temps à vos desseins.

CHRISTIERNE.

Qu'on lui fasse un accueil digne d'un tel service.
Chargez-vous un moment, pour moi, de cet office,
Othon; il me verra; vous pouvez l'en flatter.

SCENE V.

CHRISTIERNE, FREDERIC, CASIMIR.

CHRISTIERNE.

PRINCE, vous l'entendez, il n'en faut plus douter.
C'est pour Adelaïde une triste nouvelle,
Mais c'est une raison pour tout espérer d'elle.
L'intérêt de vos feux demandoit ce trépas.
Informez-l'en vous-même; & ne m'accusez pas.
Achevez dans l'espoir de posséder ses charmes,
D'épuiser, en ce jour, & d'essuyer ses larmes;
Vous lui pourrez vanter vos soins officieux:
Je leur accorde enfin son retour en ces lieux.
Qu'elle ne s'arme plus d'une vaine constance,
Contre un pouvoir que rien désormais ne balance;

Ou si l'ingrate encor persiste en ses refus ;
Ce pouvoir outragé ne vous consulte plus.

SCENE VI.

FREDERIC, CASIMIR.

CASIMIR.

MON ame dès-long-temps, Seigneur, vous est connuë.
Souffrez qu'en liberté je pleure à votre vûë,
Les malheurs de Gustave & ceux de mon pays.

FREDERIC.

Les intérêts du mien n'en sont pas moins trahis,
Casimir. Répandons l'un & l'autre des larmes ;
Toi, sur Gustave ; & moi, sur la honte des armes,
Dont nous venons d'abattre un ennemi si grand.
Christierne triomphe en nous deshonorant.
Le perfide ! Et c'est-là mon Prince ? lui, mon Maître ?
Ah ! Laissant là le droit du sang qui m'a fait naître,
C'est un cri qui du ciel doit être autorisé :
Tout sceptre que l'on soüille est un sceptre brisé !

CASIMIR.

L'infortune publique & ce noble langage
Montrent bien que le Thrône étoit votre partage.
Qu'un peu moins de mépris en vous, pour ce haut rang,
Nous auroit épargné de larmes & de sang !
Mais la vertu néglige, & souvent même ignore
Des droits, qu'ainsi le crime usurpe & deshonore.

FREDERIC.

Donne à mon indolence, ami, des noms moins beaux.
Je n'eus d'autres vertus que l'amour du repos.

Je ne méprisois point les droits de ma naissance.
J'évitois le fardeau de la Toute-puissance.
Je cédois sans regrèt des honneurs dangereux ;
Et le pénible emploi de rendre un peuple heureux.
D'un noble dévoûment je ne fus pas capable.
Des forfaits du Tyran ma molesse est coupable.
Et pour mieux me charger de tous ceux qu'il commet,
Le cruel m'associe au comble qu'il y met.
Par un assassinat qui tient lieu de victoire,
C'est peu que de son peuple il ait terni la gloire :
C'est peu de publier qu'à cette cruauté
De mes feux malheureux l'intérêt l'a porté;
Pour achever ma honte, & consommer son crime,
Il veut que ce soit moi qui frape la victime ;
Que par moi la Princesse apprenne son malheur.
Qu'en lui tendant la main, je lui perce le cœur.
Helas ! Tout odieux qu'est l'emploi qu'on me laisse,
Fuyons. J'obéïrois. Je me connois : sans cesse
Son amour m'interroge : & ma pitié l'instruit.
Elle tient, de moi-seul, l'espoir qui la séduit.
Puis-je, d'un front sérain, l'en voir encore flattée ?
Elle pénètrera dans mon ame agitée ;
Un seul mot, un regard, un soupir...... Je la voi !
Retiens, cher Casimir, tes pleurs ! ou laisse moi.

SCENE VII.

FREDERIC, ADELAIDE, LEONOR.

ADELAIDE.

SEJOUR, où commandoit l'auteur de ma naissance !
Lieu témoin du bonheur de ma paisible enfance !
Palais de mes ayeux, où leur sang est proscrit !

Que votre auguste aspect me frape & m'attendrit !

FREDERIC *à part.*

Pourquoi ne pas avoir évité sa présence ?
Mon trouble, à chaque instant, peut trahir mon silence.

ADELAIDE.

Un bonheur apparent cause un nouvel éffroy,
Seigneur, à qui subit les cruautés du Roi.
A la clarté du jour, il souffre que je vive.
Avec quelque douceur, il parle à sa Captive.
Ce changement qui tient en suspens mes esprits,
De ma soumission devoit être le prix.
Vous l'êtes-vous promise ! auriez-vous laissé croire
Que je songe à trahir & Gustave & ma gloire ?

FREDERIC.

Non, Madame; vous-même, avez-vous un moment,
Accusé mon amour d'un tel égarement ?
Non, sincère & soumis, j'ai sur votre constance,
Ainsi que mes discours, réglé mon espérance;
Fréderic qui vous aime, & que vous avez craint,
N'aspire qu'à la fuite; & ne veut qu'être plaint.

ADELAIDE.

Hé, Seigneur ! Est-ce à ceux que l'infortune accable,
A jetter, sur quelqu'autre, un regard pitoyable ?
Si votre cœur gémit en de tristes liens,
Le plus grand de vos maux est le moindre des miens.

FREDERIC.

Mon malheur le plus grand, Madame, c'est le vôtre.
Plût au Ciel que je n'eusse à gémir que de l'autre !
Mais sentant à la fois ma peine & vos ennuis,
Qui ne compâtiroit à l'état où je suis ?

ADELAIDE.

Vous avez, je le sçai, partagé mes allarmes.
Ma prison rigoureuse a fait couler vos larmes;

Et votre appui ſans doute en éclaircit l'horreur.
J'ai pû craindre un inſtant qu'à mon perſécuteur
De la même pitié l'adreſſe téméraire
Ne m'eût peinte incertaine & prête à lui complaire.
Grace au Ciel ! Elle a ſçu plus noblement agir ;
Et je puis en goûter les effets, ſans rougir.
Soyez sûr à jamais de ma réconnoiſſance.
Que le don de mon cœur n'eſt-il en ma puiſſance ?
Mais vous ſçavez, Seigneur, ſi j'en puis diſpoſer.
Ce n'eſt plus un tribut qu'on me doive impoſer.
D'autres vertus, avant les vôtres, l'éxigèrent.
Laſſez-vous d'un récit que vos plaintes ſuggèrent.
Je dois être à Guſtave : il en a pour garant,
La volonté d'un pere, & d'un pere expirant.
Ma fille, me dit-il, *comptons ſur ſa vaillance ;*
Il ſera mon vengeur ; ſoyez ſa récompenſe.
Cet ordre, ſon amour, mon devoir, ſa valeur,
Voilà ſes droits. J'en compte encore un ; ſon malheur.
La fuite, où le condamne un pouvoir tyrannique.
Exil, où mon image eſt ſa douceur unique !
Cela ſeul, en mon cœur, a droit de le graver ;
Et le vôtre eſt trop grand, pour ne pas m'approuver.
Si jamais la Fortune auſſi moins inhumaine,
Si la Victoire, un jour, en ces lieux le ramene ;
De ce Héros inſtruit de vos bontés pour moi,
L'eſtime & l'amitié paîront ce que je doi.
J'eſpére tout encor, Seigneur, puiſqu'il reſpire ;
Et c'eſt vous, tous les jours, qui me le daignez dire.
Il m'aime. Il ſçaura vaincre. Il briſera mes fers.
Les Tyrans ſont-ils ſeuls à l'abri des revers ?
Les nôtres finiront.

FREDERIC *à part.*

Malheureuſe Princeſſe !

ADELAIDE.

Vous me plaignez ! Quelle eſt la pitié qui vous preſſe ?

FREDERIC.

Vous connoiſſez le Roi, Madame ; & vous ſçavez....

ADELAIDE.

Je ſçais que le Barbare oſe tout. Achevez.

FREDERIC.

Helas !

LEONOR.

Va-t'il ſur nous fondre un nouvel orage ?

FREDERIC.

Leonor, ſoutenez aujourd'hui ſon courage !
Adieu. *Il ſort.*

LEONOR.

Qu'annonce enfin ce douloureux tranſport ?

ADELAIDE.

Ah, mon cœur a frémi, Seigneur ! Guſtave eſt mort !

SCENE VIII.

ADELAIDE, LEONOR.

ADELAIDE.

A Ce comble de maux vous m'aviez réſervée,
Madame, & par vos ſoins je m'y vois arrivée !
Mon déſeſpoir affreux ne vous pardonne pas.
Pourquoi mille fois prête à mourir dans vos bras,
Le jour, où dans les fers par vous je fus ſuivie,
Pourquoi m'avoir renduë aux horreurs de la vie ?
Mes yeux, mes triſtes yeux, qu'à regrèt je r'ouvris,
N'auroient pas à pleurer votre malheureux fils.
Que je vais payer cher un eſpoir inutile !

LEONOR.

Eſt-ce à vous à pleurer, quand ſa mere eſt tranquille ?

ADELAIDE.

Calme dénaturé qui ne ſert en ce jour
Qu'à prouver que le ſang eſt moins fort que l'amour !

LEONOR.

Il prouve qu'à mon âge un peu d'expérience
Condamne, entre ennemis, l'aveugle confiance.
Un fils m'eſt auſſi cher, que vous l'eſt un amant;
Et je ne voudrois pas lui ſurvivre un moment.
Mais n'eſt-ce pas, Madame, être auſſi trop crédule ?
De vous tromper ici, ſe fait-on un ſcrupule ?
On croit, de vos ſermens, par-là vous dégager.

ADELAIDE.

Ah ! le Prince a trop craint toujours de m'affliger.
Fréderic eſt ſincére.

LEONOR.

Oüi; mais, Madame, il aime.
Chriſtierne d'ailleurs peut l'abuſer lui-même.
Celui-ci, ſur un bruit qui flatte ſa fureur,
Tout le premier peut-être, eſt auſſi dans l'erreur.
De tout temps, par la voix des peuples peu croyables,
La vaine Renommée a débité des fables.
Guſtave, ſans chercher d'exemples au-dehors,
Sur ce mauvais garand, me compte au rang des morts.
Dans le ſanglant déſaſtre, où je perdis ſon pére,
L'opinion publique enveloppant ſa mére,
Sans doute quand le bruit en parvint juſqu'à lui,
Je lui coûtai les pleurs qu'il vous coûte aujourd'hui.
Par un coup toutefois que tout le monde ignore;
Comme il peut me revoir; on peut le voir encore.
C'eſt un cœur maternel qui tarde à s'émouvoir.
Comme un heureux augure acceptons mon eſpoir.
Que vous dirai-je enfin ? Si le vouloir céleſte,

Par un ſonge, aux Mortels, ſouvent ſe manifeſte ;
Le bras vengeur eſt prêt de fraper en ces lieux.
Je l'ai vû, cette nuit, ce fils victorieux.
Le Ciel au châtiment trop lent à ſe réſoudre,
Dans ſa main triomphante, avoit remis ſa foudre.
De la pourpre Royale, il étoit revêtu,
Tandis que ſous ſes pieds, Chriſtierne abattu,
Cachant dans la pouſſière, un front ſans diadême,
Reſtoit, dans cet opprobre, en horreur aux ſiens même.
Ce ſonge de mon fils préſage-t'il la mort ?
Rentrons ; & de Sophie attendons le rapport.
Sophie, à ſes parens, pour un moment renduë,
Ne borne pas ſa joye à joüir de leur vûë.
De tout ce qui s'eſt fait, ſon zèle s'inſtruira :
Et je ne m'en tiendrai qu'à ce qu'elle en dira.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CASIMIR *seul.*

HÉros de la Patrie ! Ombre auguste & plaintive !
Prince, à qui les Destins veulent que je survive ;
Si je leur obéïs ; si ma douleur se tait,
C'est dans l'espoir vengeur dont mon cœur se repaît.
Ici bien-tôt ; ici, ton Bourreau mercénaire
Doit venir de ton sang demander le salaire ;
Ce fer le lui réserve. Il mourra. Fut-ce aux yeux
Du Monarque abreuvé d'un sang si précieux !
Lui-même eût satisfait le premier à tes Mânes.
Mais le Juge des Rois, le Ciel, aux mains prophanes,
Dans leur sang, tel qu'il soit, défend de se tremper,
Et son tonnerre seul a droit de les fraper.
Souffre donc........

SCENE II.

CASIMIR, FREDERIC.

CASIMIR.

AH Seigneur ! où courez-vous ? d'où naissent
Les transports & le trouble où tous vos sens paroissent ?
Quelque nouveau malheur viendroit-il d'arriver ?

FREDERIC.

Du plaiſir de la voir je devois me priver,
Caſimir ! C'en eſt fait ! J'ai part au parricide.
J'ai, du ſort de Guſtave, inſtruit Adelaïde.
Je n'ai pû ſurmonter la pitié qu'inſpiroit
Une eſpérance vaine, où ſon cœur s'égaroit.
Mes pleurs l'ont détrompée, & j'en porte la peine.
Son malheur, contre moi, va redoubler ſa haine.
Annoncer ce malheur, l'avoir moi-même oſé,
C'eſt m'être mis au rang de ceux qui l'ont cauſé.
Ma triſteſſe, à ſes yeux, peut-elle être ſincére ?
Elle craint mon amour ; elle croit que j'eſpére ;
Qu'un triomphe ſécret renferme dans mon ſein,
Les lâches ſentimens d'un rival inhumain.
Je ne la blâme pas ; d'ennemis entourée,
Sur quelle foi veut-on qu'elle ſoit raſſurée ?
Juſqu'où n'aveugle pas l'excès de la douleur ?
Excuſons l'injuſtice au milieu du malheur.
Je ne m'en prends qu'aux ſoins du Tyran qui l'accable.
Plus il veut mon bonheur ; plus il me rend coupable.
A ma perte, à ſa honte, il veut être obéï ;
Et s'il me ſervoit moins, je ſerois moins haï.

CASIMIR.

Courez donc l'arracher d'auprès de la Princeſſe,
Que ſans doute pour vous, en ce moment, il preſſe.

FREDERIC.

Et c'eſt-là le ſujet de mon emportement !
Je courois la rejoindre à ſon appartement ;
Epancher à ſes pieds, & mon cœur & mes larmes ;
Jurer de ne jamais attenter à ſes charmes ;
Et, dans les pleurs, du moins la laiſſer ſans effroi.
Chriſtierne venoit de s'y rendre avant moi.
Et quand je veux l'y ſuivre ; on m'en défend l'entrée :
De dépit, de douleur mon ame eſt pénétrée.

C'eſt trop mettre à l'épreuve un Prince au déſeſpoir
Qui hors de l'équité méconnoît tout pouvoir.
Qui peut briſer un joug qu'il s'impoſa lui-même.
Je ne réponds de rien, bleſſé dans ce que j'aime.
Tant de mèchancetés, d'injuſtices, de ſang,
Ne rappellent que trop Frédéric à ſon rang.

CASIMIR.

Remontez-y, Seigneur, abattez qui vous brave!
Attaquez-l'en un temps, où le ſang de Guſtave,
Où le ſang indigné de tant d'autres Proſcripts,
Aux lieux d'où part la foudre, a fait monter ſes cris.
Vos armes, dans le cours d'une ſi juſte guerre,
Auront l'appui du Ciel, & les vœux de la terre;
Que dis-je? Le Tyran n'eſt-il pas dépoſé?
Le Peuple & le Sénat, pour vous, ont tout oſé:
Vous avez leur ſuffrage: & la flote informée
Déja du même zéle, eſt ſans doute animée.
Eclattez, le triomphe eſt sûr, & n'eſt pas loin.
Mais n'en attendez plus Caſimir pour témoin.
Je le fus trop long-temps des maux de ma Patrie.
Je veux de Chriſtierne affronter la furie.
Meure le ſcélerat dont le bras l'a ſervi?
Et que le jour après, s'il veut, me ſoit ravi.
Trop content ſi je ſuis la derniere victime
D'un pouvoir ſi funeſte & ſi peu légitime!

FREDERIC.

Adieu, le meurtrier s'avance vers ces lieux;
Et j'évite un aſpect qui me bleſſe les yeux.



SCENE III.

GUSTAVE, CASIMIR.

CASIMIR *à part.*

PRESENTER le combat à ce monſtre éxécrable,
C'eſt l'honorer encor d'un ſort trop favorable.
haut, & tirant l'épée.
Evite, ſi tu peux, le péril que tu cours;
Je ne t'imite point, traître, défends tes jours.

GUSTAVE.

Arrête! Ouvre les yeux, Caſimir; enviſage
L'ennemi qui t'aborde, & que ton zéle outrage!
Cet accüeil, pour Guſtave, eſt un accüeil bien doux.

CASIMIR.

Qu'entend-je? Quel prodige! Ah, Seigneur! eſt-ce vous?
Vous! de qui la Suéde a pleuré la diſgrace?

GUSTAVE.

Parlons bas. Leve-toi, Caſimir; & m'embraſſe.

CASIMIR.

Moi-même, dans vos bras, à peine je m'en croi,
Qui ne ſeroit glacé de ſurpriſe & d'effroi?
Quel déſeſpoir vous jette en ce péril extrême?
Vous, Seigneur? à Stockolm! & dans le Palais même
D'un Barbare qui va par-tout, l'or à la main,
Mandier, contre vous, le fer d'un aſſaſſin!

GUSTAVE.

Je connois Chriſtierne, & ſçais où je m'expoſe,
Caſimir; mais j'eſpére encor plus que je n'oſe.
Envain la barbarie habite ce ſéjour,
Si j'y vois mon courage approuvé par l'amour;

Plus avant que jamais rentre en ma confidence.......
Mais peut-on ſe parler ici ſans imprudence ?

CASIMIR.

Cet endroit, du Palais eſt le plus aſſuré.
De tous ſes Courtiſans Chriſtierne entouré
Ne revient pas ſi-tôt d'avec Adelaïde.

GUSTAVE.

Avant tout autre ſoin, raſſure un feu timide
Qui d'une longue abſence a droit d'être allarmé.
Le fidele Guſtave eſt-il encore aimé ?

CASIMIR.

A-t'il pû ſoupçonner la foi de la Princeſſe ?

GUSTAVE.

J'y comptois. Mais dis-moi : libre de ſa promeſſe,
Sur le bruit de ma mort prenoit-elle un époux ?

CASIMIR.

Non, Seigneur ; elle n'aime, & n'eût aimé que vous.

GUSTAVE.

Tu crois que ſa conſtance eût honoré ma cendre.

CASIMIR.

Vos malheurs la rendoient plus fidéle & plus tendre.

GUSTAVE.

Je ne connois donc plus ni crainte ni danger,
Ami, Stockolme eſt libre ; & je vais la venger.

CASIMIR.

Et quelle trame heureuſe a donc été tiſſuë ?
Vos ſoins l'auroient conduite ; & je ne l'ai pas ſçuë !
Seigneur, de vos ſecrets j'étois moi ſeul exclus ?
Et de votre amitié vous ne m'honoriez plus ?

GUSTAVE.

Le Tyran, juſques-là, portoit ma prévoyance,
En affectant de mettre, en toi, ſa confiance.

CASIMIR.

Lui ! Se fier à moi ? Seigneur, le croyez-vous ?
Tout est suspect à ceux qui sont suspects à tous.
La défiance marche avec la tyrannie.
De l'ame du méchant toute paix est bannie.
Aux plus noires fureurs le lâche abandonné
Se croit, de ses pareils, toujours environné.
Et quand, en ma faveur, sa terreur se surmonte
Si je ménage un choix qui me couvre de honte,
Si j'en soutiens l'affront ; le motif en est beau ;
Vos amis, sans cela, seroient tous au tombeau :
J'ai flatté, sans rougir, une injuste puissance,
Qui souvent, à ma voix, épargnoit l'innocence ;
Et vous devez, Seigneur, à mon zèle, à ma foi,
Ceux que vous avez crû plus fidèles que moi.

GUSTAVE.

Pardonne, & désormais n'ayons l'ame occupée
Que du plaisir de voir mon erreur dissipée.
Je craignois ta rencontre ; & déja je la prends
Pour le présage heureux de ce que j'entreprends.
Dans le piège mortel je tiens enfin ma proye.
Conçois-tu, Casimir, mon audace & ma joye ?
Pour te les peindre, songe aux horreurs du passé ;
A tant d'excès commis ; à tant de sang versé !
Rappellons-nous ici ma premiére infortune.
Image à des vengeurs plus douce qu'importune !
Gustave Ambassadeur du malheureux Sténon,
Contre la foi publique, & sans respect du nom,
Eprouve des cachots le supplice & l'injure ;
Je demeure enchaîné, tandis que le parjure
Vient saccager ici des peuples éperdus,
Qu'il craignoit que mon bras n'eût trop bien défendus.
J'échappai, mais trop tard ; & fuyant nos frontiéres
Depuis cinq ans, en proye aux armes étrangéres,

Je paſſai ſous un Ciel encor plus ennemi,
Où le Soleil n'échauffe, & ne luit qu'à demi;
Tombeau de la nature, effroyables rivages
Que l'ours diſpute encore à des hommes ſauvages?
Azile inhabitable; & tel qu'en ces déſerts,
Tout autre fugitif eût regretté ſes fers.
Sans eſpoir, ſans Patrie, ignoré ſur la terre:
C'eſt-là, durant trois ans, que je fuis & que j'erre:
Qu'impuiſſant ennemi, qu'amant infortuné,
Je maudis mille fois l'inſtant où je ſuis né.
Une miſère enfin ſi profonde & ſi rare,
Trouve quelque pitié dans ce climat barbare;
J'arme, je viens, je vole; & les âpres hyvers
Me font d'un pied léger, franchir de vaſtes mers.
C'eſt alors, que pour vaincre, il fallut diſparoître,
Et qu'un prix publié (dignes armes d'un traître)
Offrit ma tête en butte à l'avare aſſaſſin.
J'oppoſe avec ſuccès, la ruſe à ce deſſein;
Je dépoüille d'un chef l'apparence nuiſible.
Traveſti; mais des miens par tout l'ame inviſible,
Je marche à la faveur de ce déguiſement:
Et Guſtave, à couvert, triomphe impunément.
Dans Stockolme, à l'abry de l'heureux ſtratagême,
Je viens ſeul me ſervir d'émiſſaire à moi-même;
Là, je vois mon devoir écrit de tout côté;
D'un Temple, d'un Palais le marbre enſanglanté,
Une veuve, une fille, une mere plaintive;
Tout m'émeut; tout retrace, à mon ame attentive,
L'inſtant, où de leur fils réclamant le ſecours,
Périrent, ſous le fer, les auteurs de mes jours.
Et Juge, en mes projets, quelle eſt ma diligence?
Quand le cœur embraſé d'amour & de vengeance,
Je lançois mes regards vers l'horrible priſon,
Où vous laiſſez gémir le beau ſang de Sténon.

J'assemble mes amis, mon aspect les ranime.
J'ai peine à réprimer leur fureur magnanime.
Ils doivent, cette nuit, attaquer le Palais,
Tandis qu'à fondre ici, mes bataillons tout prêts,
Du creux de nos rochers, sortant sous ma conduite
Améneront l'allarme & le trouble à ma suite.
Du carnage mon nom sera l'affreux signal.
Mais je veux m'assurer, avant l'instant fatal,
D'un salut dont le soin m'agiteroit sans cesse;
Je veux de ce Palais, enlever ma Princesse.
Dans ce dessein, qu'en vain tu n'approuverois pas,
Moi-même je répands le bruit de mon trépas;
Et viens paroître aux yeux d'un Tyran que je brave,
A titre de vainqueur du malheureux Gustave.
J'hésitois, je l'avouë, à m'y déterminer;
L'ombre de l'imposture a de quoi m'ètonner:
Mais songeons qu'il y va des jours d'Adelaïde;
Et croyons tout permis pour punir un perfide.

CASIMIR.

Et ne craignez-vous pas, Seigneur, en vous montrant,
D'un Tyran soupçonneux le regard pénétrant?

GUSTAVE.

Non: quand ce Roi barbare usa de violence;
Son ordre m'épargna l'horreur de sa présence.
Et rendu, par le temps, méconnoissable aux miens;
Je puis me présenter, sans risque, aux yeux des siens.
Mais, quand pour pénétrer jusques à la Princesse,
Il ne me faut pas moins de courage & d'adresse.
Quand personne (du moins tel est le bruit public)
Ne la voit, ne lui parle, excepté Frédéric.
Ami, j'y réfléchis: dis-moi; dois-je t'en croire?
Sur quoi l'assures-tu fidéle à ma mémoire?

CASIMIR.

Sur ce que Frédéric lui-même a laissé voir,

Sur ſa pitié pour elle; & ſur ſon déſeſpoir.
Ne cherchons pas, Seigneur, de preuve plus ſolide.
Son déſeſpoir nous peint celui d'Adelaïde.
Sa flamme généreuſe égale ſa douleur
A celle de l'objet qui fait tout ſon malheur.
Et ne m'alléguez pas, que peut-être il m'abuſe.
Il s'emporte, il menace, il vous plaint, il s'accuſe.
Du Tyran qui le ſert, il déteſte l'appui:
Ses prétentions même ont ceſſé d'aujourd'hui;
D'aujourd'hui, comme un crime, il regarde ſa flâme.

GUSTAVE.

Voilà pour un rival bien de la grandeur d'ame!

CASIMIR.

Et c'eſt ce que je vois de plus flatteur pour vous.
Plus le rival eſt grand, plus le triomphe eſt doux.

GUSTAVE.

J'aimerois mieux une ame & moins noble & moins tendre.
Moins Frédéric prétend, plus il eût pû prétendre.
Que ne peut la vertu ſur les cœurs vertueux?
Je ſerois bien injuſte & bien préſomptueux,
Si le Ciel aujourd'hui vouloit que je périſſe,
D'éxiger ou d'attendre un ſi grand ſacrifice.
La mort rompt tous les nœuds qui peuvent nous lier;
On l'eſtime: on l'eût plaint; Il m'eût fait oublier.
Déja peut-être...... Mais mes yeux vont m'en inſtruire.
Un plus long entretien, Ami, nous pourroit nuire.
Laiſſe-moi. Cependant flatte plus que jamais,
L'ennemi qu'il eſt temps d'obſerver de plus près.

SCENE IV.

GUSTAVE *seul.*

MEs yeux vont lire au fonds du cœur d'Adelaïde.
Je tremble. Voilà donc ce Gustave intrépide
Qui veut changer la face & les destins du Nord?
Ce Guerrier redouté qui méprisant la mort
Jusques dans son Palais, vient braver Christierne?
Un mouvement jaloux l'abat & le consterne!
De quoi jaloux encor? J'en rougis; mais helas!
Tendre & toujours absent, quels soupçons n'a-t'on pas?
Quelqu'un vient. Renfermons le trouble qui m'agite.

SCENE V.

CHRISTIERNE, GUSTAVE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

CE calme, je l'avoüe, & m'étonne & m'irrite:
Rodolphe, que dis-tu de sa tranquillité?
Mais nous confondrons bien cette incrédulité!
Est-ce là le témoin que ma colére apprête?
Celui qui de Gustave apporte ici la tête?

GUSTAVE.

Oüi, Seigneur, c'est moi-même; & vous regnez enfin.

CHRISTIERNE.

Pourquoi se présenter sans ce gage à la main?

GUSTAVE.

Je ne paroîtrois pas avec tant d'assurance,
Si ce gage fatal n'étoit en ma puissance;

C'est un spectacle affreux dont vous pouvez joüir ;
Et c'est à vous, Seigneur, à vous faire obéïr.

CHRISTIERNE.

Tous les déguisemens de ce Chef téméraire,
A tes yeux vigilans, n'ont donc pû le soustraire?

GUSTAVE.

Quelque forme qu'il prît, Seigneur, pour échapper,
Je le connoissois trop pour m'y laisser tromper.

CHRISTIERNE.

Où l'as-tu rencontré? Dans quelle circonstance,
Le Ciel a-t'il livré le traître à ma vengeance?

GUSTAVE.

Quand vous aviez, Seigneur, tout à craindre de lui.

CHRISTIERNE.

En quels lieux? Dans quel temps?

GUSTAVE.

A Stockolme. Aujourd'hui.

CHRISTIERNE.

Sous nos yeux?

GUSTAVE.

Ici même, & dans l'instant peut-être,
Qu'au péril de vos jours, il alloit reparoître.

CHRISTIERNE.

Tu m'étonnes. Poursuis. Comment triomphes-tu?
L'as-tu pris, sans défense? ou l'as-tu combattu?

GUSTAVE.

Je n'ai point à rougir d'un honteux avantage.
Vous pourrez dans la suite éprouver mon courage;
Et vous verrez alors quand je cueille un laurier,
Seigneur, que je le cueille en généreux guerrier.

CHRISTIERNE.

à Rodolphe. *à Gustave.*

J'aime sa noble audace. Exige ton salaire;
Ce que j'ai de pouvoir s'offre à te satisfaire.

GUSTAVE.

Mon bras, dans ce motif ne s'étoit point armé,
Un intérêt si bas l'auroit mal animé.
J'eûs pour objet unique, en exposant ma vie,
Le desir glorieux de servir ma Patrie;
Et puisque l'honneur seul excita ma valeur;
Il faut, pour tout salaire, acquitter cet honneur.
Faites que son espoir n'ait pas été frivole.

CHRISTIERNE.

Prononces; que veux-tu?

GUSTAVE.

Dégager ma parole.

CHRISTIERNE.

Qu'as-tu promis?

GUSTAVE.

Gustave, aux portes de la mort
A tracé cet écrit, par un dernier effort;
Et j'ai cru lui pouvoir hasarder la promesse
De le rendre aujourd'hui moi-même à la Princesse.

CHRISTIERNE.

Voyons ce qu'il contient, tu seras satisfait;
Je connois sa main; donne. Oüi, c'est elle en effet.

Il lit.

Adieu, Princesse infortunée,
La victoire n'est pas du plus juste parti:
Je vous servois; je meurs. Telle est ma destinée;
Et mon Astre cruel ne s'est pas démenti.
D'une félicité vainement attenduë,
Si vous m'aimiez encore, oubliez les douceurs;
Votre repos m'occupe au moment où je meurs;
Regnez: je vous remets la foi qui m'étoit dûë.
Laissez-en désormais disposer les Vainqueurs.

A GUSTAVE.

Sors, avant que le jour de ces lieux disparoisse;
Rodolphe te fera parler à la Princesse.

GUSTAVE.

Il me reste une grace à demander.

CHRISTIERNE.

Et quoi?

GUSTAVE.

Que par ménagement & pour elle & pour moi,
On ne m'annonce point comme auteur de sa perte.
Mais comme un simple ami dont la main s'est offerte...

CHRISTIERNE.

Je t'entends; c'eût été le premier de mes soins.

SCENE VI.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

HE bien lui faudra-t'il encor d'autres témoins?
Elle en croira Gustave: elle verra sa Lettre,
Et son dernier avis peut enfin la soumettre.
Mais que son cœur se rende ou non; j'aurai sa main.

RODOLPHE.

Le temps peut en effet.......

CHRISTIERNE.

Non, Rodolphe, demain;
C'est tout le temps que peut souffrir la violence
D'un feu que pousse à bout la gêne & le silence;
Soumise ou non; demain, elle m'a pour époux.

RODOLPHE.

Sans vous embarasser des fureurs d'un jaloux;

D'un Prince qu'appuyeront des Sujets infidéles?

CHRISTIERNE.

Vains discours; je ne crains ni lui ni les Rebelles.
Frédéric y renonce: osant le déclarer
Lui-même il s'est privé du droit d'en murmurer.
Et quant à mes Sujets; tout le mal ne procéde
Que du feu de la guerre allumée en Suéde;
Ici, par mon hymen, quand j'aurai tout calmé,
Là, bientôt, par la peur, tout sera désarmé.
Je te dispense enfin de ces marques de zéle;
J'adore Adelaïde; & je ne vois plus qu'elle.
Toi-même qui l'as vûë, à d'amoureux transports,
Peux-tu, sans injustice, opposer tes efforts?
Quel est donc mon pouvoir? Maître de tant de charmes,
S'agira-t'il toujours de contraintes, d'allarmes,
D'obstacles, de délais, de mesure à garder?
Il s'agit de mourir ou de la posséder!
Il n'est point de périls que l'Amour ne dédaigne.
Différer, est le seul aujourd'hui, que je craigne:
Il me reste un Rival qui s'est fait estimer;
Si je perds un instant; il peut se faire aimer.

RODOLPHE.

Espérez mieux, Seigneur, de ceux qui vous secondent.
Il ne la verra plus: mes soins vous en répondent.
On l'oublîra bien-tôt: vous, si vous m'en croïez,
Ne précipitez rien: daignez plaire: essayez
D'écarter ce qui peut occuper sa pensée.
De quoi n'est pas capable une Amante insensée.
Voulez-vous......

CHRISTIERNE.

Oüi, Rodolphe; oüi, telle est mon ardeur;
Dût-elle entre mes bras, signaler sa fureur!
Fut-ce à la perfidie, allier la tendresse;

Et placer, dans mon lit, la haine vengeresse......
Mais de quoi s'allarmer au sein de la vertu?
J'aurai sa foi; je l'aime; & je règne. Crois-tu
Que du lien formé la sainteté soit vaine?
Les Autels sont alors les bornes de la haine?
Le nom d'Epoux, de Roi, ne désarme-t'il pas?
L'Hymen a des devoirs; le Thrône a des appas.
L'un ou l'autre peut-être adouciront son ame.
Tantôt, tu permettois plus d'espoir à ma flamme:
D'un Amant couronné tu relevois les droits;
Et l'Amour, à t'entendre, obéïssoit aux Rois.

RODOLPHE.

Aussi je ne crois pas la Princesse infléxible,
Quelques soins, quelque égard peut la rendre sensible.
Si même à Frédéric elle résiste encor
Ne l'en accusez point.

CHRISTIERNE.

Et qui donc?

RODOLPHE.

Leonor.
Cette femme, Seigneur, vous est-elle connuë?

CHRISTIERNE.

C'étoit, il m'en souvient, la Suivante éperduë,
Qui, le jour qu'en ces lieux je portois le trépas,
Soutenoit la Princesse expirante en ses bras.

RODOLPHE.

C'est votre véritable & mortelle ennemie.
La Princesse, Seigneur, par elle est affermie
Dans les ressentimens qu'elle fait éclater.
J'ai surpris des discours à n'en pouvoir douter.
Je dis plus; je la crois toute autre qu'on ne pense.
Ce qu'elle est, se démêle à travers l'apparence;
Et tout son air dénonce, à l'orgueil qu'on y lit,
Quelqu'un bien au-dessus du rang qui l'avilit.

Seigneur, dans vos desseins, vous me prenez pour guide?
Séparez Léonor d'avec Adélaïde.

CHRISTIERNE.

Ayant à la fléchir, ce sera l'irriter.
N'importe, ton avis n'est pas à rejetter.
J'implore là-dessus ta prudence ordinaire.
Veille-les de plus près ; & s'il est nécessaire ;
Pour peu que tes soupçons pénétrent plus avant,
Tu peux les séparer, vas : mais auparavant,
A quelque affreux danger, qu'un prompt hymen expose,
Cours au Temple : que tout, pour demain s'y dispose.
Instruis-en de ma part la Fille de Sténon :
De l'Epoux seulement laisse ignorer le nom.
C'est au pied de l'Autel où je dois la conduire,
Qu'en Monarque absolu je prétens l'en instruire.

RODOLPHE.

Vous pouvez tout, Seigneur, si pourtant.....

CHRISTIERNE.

Plus d'avis,
Ni de retardemens, je le veux. Obéïs.

Fin du second Acte.



ACTE III.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ADELAIDE, SOPHIE.

ADELAIDE.

HE bien, chére Sophie, après tant de misére;
Libre enfin tu volois entre les bras d'un pére;
On te le permettoit; mais je vois, à tes pleurs,
Que tu viens d'éprouver le plus grand des malheurs.

SOPHIE.

Que ma prison n'a-t'elle été ma sépulture?
J'eusse ignoré des maux dont frémit la nature.

ADELAIDE.

Ainsi, dans notre sang, l'ennemi s'est baigné?
Et le fèr des Vainqueurs n'a donc rien épargné?

SOPHIE.

Ils ont laissé par-tout le deüil & le ravage.
Nous ne nous en faisions qu'une imparfaite image.
Cette Ville n'est plus qu'un débris éffrayant
Où l'œil épouvanté la cherche en la voyant;
Stockolme a disparu; sa splendeur est éteinte.
Un désert est resté; vaste & lugubre enceinte,
Où tout ce que la guerre épargna de Héros,
A péri dès-long-temps, par la main des Boureaux.
Mon pére fut du nombre; & je viens de l'apprendre;
Mais personne ne sçait où repose sa cendre;
Et c'est me dire assez que de son triste sort,
L'horreur s'est étenduë au-delà de sa mort.

ADELAIDE.

Ton pére étoit fidéle & cher à sa Patrie.
Pour oublier sa mort, souviens-toi de sa vie;
Et sers-toi des conseils dont tu sçavois si bien,
Combattre mes douleurs, quand je pleurois le mien.
Helas! près de tes maux, quels sont ceux que j'endure!
Vois gémir, à la fois, l'Amour & la Nature.
Car enfin sois sincére; en crois-tu Léonor?
Qu'en penses-tu? son fils respire-t'il encor?

SOPHIE.

Non, Madame; sa mort n'est que trop avérée.

ADELAIDE.

Cruelle! Et quel témoin t'en a donc assurée?

SOPHIE.

Le Meurtrier poursuit son salaire à la Cour.

ADELAIDE.

Le même coup, deux fois, m'assassine en un jour!

SOPHIE.

Ce qui doit rendre encor nos regrets plus sensibles;
C'est l'espoir dont flattoient ses armes invincibles.
Le Ciel depuis six mois favorisoit ses coups.
De triomphe en triomphe, il s'avançoit vers nous.
Nos malheurs l'attendoient, au bout de la carriére.
C'est-là qu'il est frappé d'une main meurtriére;
Et qu'à ce Défenseur long-temps victorieux,
On arrache la vie & la palme à nos yeux.
Sa déplorable mére est enfin convaincuë;
Et du coup trop certain sa grande ame abattuë..........

ADELAIDE.

Nous nous importunons dans notre accablement;
J'ai besoin, comme toi, d'être seule un moment.

SCENE II.

ADELAIDE *seule*.

ET ma douleur profonde, à ce récit funeste,
De mes jours malheureux, n'a pas tranché le reste!
Ainsi donc la vertu cede au crime impuni:
Toute erreur est cessée; & tout espoir fini.
Ai-je bien-tôt du Ciel épuisé la colére?
O mort! ô seul azile!........

SCENE III.

ADELAIDE, LEONOR.

LEONOR.

AH ma fille!

ADELAIDE.

Ah ma mére!

LEONOR.

Moi, sans fils, désormais, comme vous, sans époux,
Notre unique recours est à des noms si doux.

ADELAIDE.

De notre liberté voilà donc les prémices?

LEONOR.

Et l'équité des Cieux que j'ai cru plus propices!

ADELAIDE.

Pressentimens trompeurs!

LEONOR.

Tous nos vœux sont trahis!

ADELAIDE.

O mon dernier eſpoir ! ô Guſtave !

LEONOR.

O mon fils !

ADELAIDE.

Heureuſes dans ce jour d'amertume & d'allarmes,
Qu'il nous ſoit libre encor de confondre nos larmes !

LEONOR.

Ne l'oubliez jamais ! Qu'il vive en votre cœur !
Vous me verrez pour vous, ſurvivre à ma douleur.

ADELAIDE.

S'il vivra dans mon cœur ? Oubliez-vous, vous même,
Combien, depuis quel temps, à quels titres je l'aime ?
Oubliez-vous, Madame, en ce triſte moment,
Que je le pleûre à titre & d'Epoux & d'Amant ?
Mon pére le nomma ſon Gendre, à ma naiſſance,
Nous fûmes l'un à l'autre engagés dès l'enfance ;
Et quand ce Prince aimable abandonna ces lieux,
Un ſouvenir ſi cher attendrit nos adieux.
Bien que mon ſecond luſtre alors finît à peine,
L'abſence n'avoit fait que reſſerrer ma chaîne.
Ma flâme, en attendant des nœuds plus ſolemnels,
Croiſſoit de jour en jour dans vos bras maternels.
Je le voyois en vous ; ſa mére étoit la mienne.
A ma tendre amitié, je meſurois la ſienne.
Vous cultiviez en moi des ſentimens ſi doux.
Mon cœur vous ſecondoit. Ah, Madame ! Eſt-ce à vous ;
Quand la mort me l'enleve ; eſt-ce à vous, d'oſer croire
Qu'un autre le pourroit bannir de ma mémoire !
Qui ſeroit-ce ? Jamais Frédéric, à mes yeux,
Tout vertueux qu'il eſt, ne fut plus odieux.

LEONOR.

C'eſt encor un bonheur que dans notre infortune,

Il sçache commander à sa flâme importune.
Le Tyran semble même avoir abandonné,
Les projèts, où d'abord il étoit obstiné.
Dès long-temps l'Inhumain n'use plus de menace.
Je vois que votre aspect le touche & l'embarrasse.
Ses persécutions n'ont plus la même ardeur.
Helas! il ne voit plus d'obstacle à sa grandeur!
Il cesse de haïr, cessant d'avoir à craindre,
Dans mon sang malheureux, sa rage a dû s'éteindre.
Je vous ai bien acquis la triste liberté,
De voüer à mon fils quelque fidélité.

ADELAIDE.

Attendons-nous plutôt à quelque ordre sinistre,
Le Tyran se fait craindre à l'aspect du Ministre.

SCENE IV.

ADELAIDE, LEONOR, RODOLPHE.

RODOLPHE.

NON, Madame, le Roi n'aspire désormais,
Qu'à faire, à ses rigueurs, succéder ses bienfaits.
En ce jour, où tout prend une paisible face,
Il veut que le passé se répare, & s'éfface;
Que le Sang de Sténon rentre ici dans ses droits;
Et que votre bonheur couronne ses Exploits.
La Garde qui vous suit, déja n'est plus la sienne.
Ce Palais reconnoît en vous sa Souveraine.
Commandez-y, Madame, & reprenez un rang,
Où la vertu vous place encor plus que le Sang.

ADELAIDE.

Si ton Maître est touché des pleurs qu'il fait répandre;
Si d'un tel bienfaicteur mon bonheur peut dépendre,

Si tout, dans ce Palais, ſe doit aſſujettir,
Si j'y commande enfin ; qu'on m'en laiſſe ſortir.
Trop d'horreur eſt mêlée à l'air qui s'y reſpire.
Il eſt d'affreux Climats qui bornent cet Empire.
La nature y languit loin de l'Aſtre du jour.
Mon repos, mon bonheur eſt là : c'eſt le ſéjour,
L'azile & le Palais qu'on demande à ton Maître ;
Et non des lieux ſoüillés du Sang qui m'a fait naître.
Qu'il daigne, en ces déſerts, me faire abandonner ;
Loin de lui je conſens à lui tout pardonner.

RODOLPHE.

Madame, il faut s'armer d'un plus noble courage.
Que parlez-vous d'aller, dans un climat ſauvage,
D'un Peuple qui vous aime, enſévelir l'eſpoir ?
Faites céder pour lui, la triſteſſe au devoir.
Faites céder, pour vous, la foibleſſe à la gloire.
L'on dépoſe, à vos pieds, les fruits de la victoire.
Votre pére n'eût eû qu'un Sceptre à vous laiſſer.
Dans un rang trop commun, c'étoit vous abaiſſer.
La Fortune ſe ſert de votre malheur même,
Pour vous ceindre le front d'un triple Diadême :
Mais c'eſt en éxigeant le don de votre main,
Madame ; & les Autels ſont parés pour demain.

LEONOR.

De nos Perſécuteurs le Miniſtre barbare
Leur a-t'il inſpiré l'ordre qu'il nous déclare ?
Ou Miniſtre ſoumis, s'il ne fait qu'obéïr,
Ne leur rien remontrer, n'eſt-ce pas les trahir ?
Parlons, à cœur ouvert : & laiſſons l'artifice
Qui veut, d'un faux honneur, colorer l'injuſtice.
L'Uſurpateur a mis le comble à ſes forfaits.
De leur fruit dangereux, il veut joüir en paix.
Et l'Hymen qu'il oppoſe à la haine publique,
De ſes pareils, toujours fonda la politique.

Mais quel temps choiſit-il pour en former les nœuds ?
Qu'il ſoit prudent du moins, s'il n'eſt pas généreux.
Qu'inſultant lâchement aux pleurs de la Princeſſe,
Toute pudeur, en lui, toute humanité ceſſe ;
Bravera-t'il un Peuple encor mal aſſervi ?
Idolâtre d'un Sang ſi long-temps pourſuivi ?
Qui, pour premier trophée, à cette horrible fête,
Du Guſtave égorgé, verra porter la tête.
Que ces reſtes ſanglans, nos cris, notre fureur,
Soient au Néron du Nord, des ſources de terreur !

RODOLPHE.

Léonor, réprimez une audace inutile ;
Du Vainqueur, à jamais, le pouvoir eſt tranquile.
Et du Vaincu la tête expoſée en ces lieux,
N'y doit épouvanter que les ſéditieux.

LEONOR.

Ciel vangeur, ſe peut-il que ta juſtice endure
D'un ſemblable Vaincu le malheur & l'injure ?
De ceux qu'on aſſaſſine, eſt-ce donc là le nom ?
Téméraire ! En nommant le Gendre de Sténon,
Reſpecte d'un Héros l'auguſte caractére ;
Sur-tout en adreſſant la parole à ſa mére.

RODOLPHE.

Vous, ſa mére !

ADELAIDE.

Il manquoit cette horreur à mon ſort !
Vous avez prononcé l'Arrêt de votre mort.

RODOLPHE.

Non, Madame ; le Roi ne cherchant qu'à vous plaire
Je réponds de ſes jours, dès qu'elle vous eſt chére.
Elle vivra. Souffrez ſeulement qu'on ait ſoin,
D'écarter de l'Autel un ſemblable témoin ;
Et que, pour contenir la douleur qui l'égare,

D'avec vous, aujourd'hui, mon devoir la ſépare.

ADELAIDE.

Nous ſéparer ! cruel ! Et qui t'en a chargé ?

RODOLPHE.

Pour mon Maître, pour vous, je m'y crois obligé.
Gardes !

ADELAIDE.

Qu'oſes-tu faire ? Eſt-ce là ma puiſſance.

RODOLPHE.

Vous ſervir, ce n'eſt pas manquer d'obéïſſance.

LEONOR.

Adieu, Madame, adieu ; ce triſte éloignement,
D'un trépas déſiré, hâtera le moment ;
Le Tyran m'offriroit une grace inutile.

ADELAIDE.

Entre mes bras encor il vous reſte un azile.
Animez de l'excès des plus vives douleurs,
Ces foibles bras ſçauront vous diſputer aux leurs.
Hé quoi ! Vous me laiſſez déſolée & confuſe ?
A mes embraſſemens ma mére ſe refuſe.

LEONOR.

Que me reprochez-vous ? Et bien je les reçois
Madame ; honorez-m'en pour la derniére fois.
Mais puiſez dans les miens, un peu de ma conſtance.
Ne vous abaiſſez pas juſqu'à la réſiſtance !
Quel ſecours vous promet l'impuiſſante amitié ?
L'on ne connoît ici ni reſpect ni pitié,
Et le ſexe & le rang ſont de vains priviléges.
Le ſort nous abandonne à des mains ſacriléges.
Les déſarmerez-vous par d'inutiles cris ?
A tant d'indignités oppoſons le mépris.
Que le vôtre, en ce jour, plus que jamais éclate.
Confondez hardiment l'eſpoir dont on vous flate.
Redoutant vos Sujets prompts à ſe révolter,

Christierne, à vos jours, n'oseroit attenter.
A qui donc ose, ici, nous traiter en esclave,
Expliquez-vous en Reine, en Veuve de Gustave.
Redemandez le sang d'un Pére & d'un Epoux!
Pleurez-les! pleurez-moi! vengez-les! vengez-vous!
Je ne me croirai point d'avec vous séparée,
Si, fidélle à l'amour que vous avez jurée........
Vous le serez; c'est trop offenser votre foi.
Vous ne trahirez point Sténon, mon fils ni moi.
Adieu. (*à Rodolphe.*) Fais ton devoir.

RODOLPHE.

Gardes! qu'on la retienne.

SCENE V.

RODOLPHE, ADELAIDE.

RODOLPHE.

MADAME, une autre main plus chére que la sienne
Du côté le plus sûr, sçaura guider vos pas.
La mére sur le fils, ne l'emportera pas.
On ne veut rien de vous, qu'il n'ait voulu lui-même.
Du moins si vous bravez la Puissance suprême,
Un Amant peut ne pas vous suplier en vain.
Il a laissé, pour vous, un billet de sa main,
Où ce que je vous dis se fait assez connoître.
Un des siens vous l'apporte: & je le vois paroître.
Je vous laisse.



SCENE VI.

GUSTAVE, ADELAIDE.

GUSTAVE *à part.*

J'Ay vû tout ce que j'avois craint!
L'infidelle va rompre un nœud qui la contraint!
Au Temple où tout eſt prêt, ma mémoire eſt proſcrite.

ADELAIDE, *ſans tourner les yeux vers lui.*

Approchez. Je conçois quel trouble vous agite.
Mon aſpect vous rappelle un ami qui n'eſt mort,
Que pour avoir trop pris d'intérêt à mon ſort.
Sans moi l'on n'auroit pas à regretter ſa vie.

GUSTAVE.

Son malheur, juſques-là, n'eſt digne que d'envie.
Madame; à vos Sujets, rien ne paroît plus doux
Que l'honneur de combattre & de mourir pour vous.
Guſtave, je l'avouë, avoit plus à prétendre.
Il croyoit........

ADELAIDE.

Vous avez un billet à me rendre.

GUSTAVE.

Oüi, Madame, entouré des horreurs du trépas,
Il a, de vos ſermens, affranchi vos appas;
Et les derniers efforts de ſon amour extrême
Sont allez juſqu'au ſoin de vous rendre à vous-même.

ADELAIDE.

Il eût dû s'épargner des éfforts ſuperflus.
Elle ouvre le billet.
C'eſt lui-même. Ecoutons un Amant qui n'eſt plus.

ELLE LIT:

. . . .
D'une félicité vainement attenduë,
Si vous m'aimiez encor, oubliez les douceurs.
Votre repos m'occupe au moment où je meurs;
Regnez. Je vous remets la foi qui m'étoit dûë;
Laiſſez-en déſormais diſpoſer les Vainqueurs.

Que plutôt, mille fois, périſſe Adélaïde!
Voilà donc mon Arrêt & ſur quoi l'on décide?
Barbare Frédéric! Eſt-ce là ta vertu?
Ton Rival expiroit, de quoi te prévaus-tu?
Cet aveu, de mon ſort ne te rend pas l'arbitre.
Il eſt pour toi, plutôt un éxemple, qu'un titre.
Ah! ſur ce titre envain, ton eſpoir eſt fondé!
Guſtave emportera le cœur qu'il a cédé.
D'un Héros, juſqu'à toi, daignerois-je deſcendre?
Ce qu'il a fait pour moi, je le dois à ſa cendre;
Et m'embarraſſant peu d'un repos qui me fuit;
Mon amour veut le ſuivre, où le ſien l'a conduit.
Reprenons un récit que ma douleur éxige.

Guſtave eſt à ſes pieds.

Dites-moi........ Mais que vois-je?

GUSTAVE.

Adélaïde!

ADELAIDE.

Où ſuis-je?

GUSTAVE.

Dans les bras d'un Amant qui vit encor pour vous!

ADELAIDE.

Ah! Je le reconnois: j'embraſſe mon époux.

GUSTAVE.

O nom dont la douceur me paye avec uſure,
Des malheurs, dont j'ai crû voir combler la meſure!

ADELAIDE.

Et tu veux donc combler la meſure des miens ?
Cruel ! Je n'attendois qu'une mort ; & tu viens
M'en faire ſouffrir mille, en mourant à ma vûë ?

GUSTAVE.

D'un billet captieux le ſens vous a déçuë,
Madame ; ſi j'accorde au Vainqueur votre foi,
C'eſt qu'il n'eſt plus ici d'autre Vainqueur que moi.
Vos Tyrans aſſiégés vont payer de leurs têtes,
Tout le ſang......

ADELAIDE.

Ah ! Seigneur, ſongez-vous où vous êtes ?
Si quelqu'un.......

GUSTAVE.

Je ne ſuis écouté que de vous,
Caſimir nous ſeconde & veille ici pour nous.

ADELAIDE.

Et d'erreur en entrant ne m'avoir pas tirée !
Avoir de mes regrets prolongé la durée ?
Et ſur des fictions, laiſſé couler mes pleurs ?

GUSTAVE.

Ces pleurs m'étoient garants du plus grand des bonheurs.
Ils remettoient la paix dans une ame ſaiſie
Des terreurs d'une aveugle & tendre jalouſie.
Terreurs que j'avoûrai comme un crime à préſent :
Mais, dont mon cœur alors ne pouvoit être exempt.
Le bruit de mon trépas, près de neuf ans d'abſence,
Les ſoins de Frédéric, ſes vertus, ſa puiſſance,
Et dans le Temple enfin ſon bonheur annoncé......

ADELAIDE.

Ah ! qu'un moment plutôt, mon amour offenſé,
A cette jalouſie injuſte & criminelle,
Oppoſoit un témoin bien cher & bien fidéle !

GUSTAVE.

Et qu'attester encor après ce que j'ai vû !
Au fond de votre cœur l'heureux Gustave a lû.
Ne songeons qu'à l'exploit qui le doit faire absoudre.
Cette nuit, vous regnez ; je vous venge ; & la foudre
Tombe sur Christierne avant qu'elle ait grondé.
Sans le soin de vos jours, le coup eût moins tardé.
Mais vos fers vous laissoient à la merci du Traître.
De vous, au premier bruit, il se fût rendu maître :
Et le glaive, à nos yeux, levé sur votre sein,
Il nous eût arraché les armes de la main.
Nous même, des fureurs désarmons la plus noire !
Qu'il ne dispose plus du fruit de la victoire.
Du peu de liberté qu'aujourd'hui l'on vous rend,
L'usage est d'importance, & l'avantage est grand ;
Il en faut profiter : si-tôt que la nuit sombre
Sur ces lieux ménacés, épaissira son ombre ;
Hâtez-vous de vous rendre au Portique éloigné
Qui de la mer, alors, cesse d'être baigné.
La Valeur attend là votre auguste présence.
A l'instant mon triomphe & le vôtre commence ;
Et j'immole à vos yeux celui qui fit, aux siens,
Immoler les Auteurs de vos jours & des miens.
Vous pleurez ! doutez-vous du succès de mes armes ?

ADELAIDE.

Non ; je vous connois trop pour vous donner des larmes.
Que n'a pas déja fait, que ne peut votre bras ?
Et l'amour triomphant ne l'affoiblira pas.
Mais qu'à cet ennemi dont vous craignez la rage ;
Ma fuite laisse encor un précieux ôtage !

GUSTAVE.

De le faire avertir il faut prendre le soin,
Madame ; quel est-il ?

ADELAIDE.

Ce fidéle témoin
Près de qui s'instruiroit votre flâme jalouse.
Une tête aussi chére à vous qu'à votre épouse.
Votre mére.

GUSTAVE.

Ma mére ! Eh quoi ? Ma mére vit !

ADELAIDE.

Dans les fers d'où je sors Léonor me suivit ;
Et resta près de moi, tout ce tems, inconnuë,
Mais enfin sa douleur ne s'est plus contenuë,
Dès que de votre mort le bruit s'est confirmé :
De ce qu'elle est, par elle, on vient d'être informé.
Et dèja dans la Tour, elle rentre peut-être.

SCENE VII.

GUSTAVE, ADELAIDE, CASIMIR.

CASIMIR.

J'Apperçois Frédéric, Seigneur, il va paroître.
Fuyons !

GUSTAVE.

Ah Casimir ! Qu'ai-je appris ? Viens ; suis-moi !

ADELAIDE.

Seigneur ?.......

GUSTAVE.

Restez, Madame ; & calmez cet éffroi :
Au lieu marqué, songez seulement à vous rendre.

ADELAIDE.

Vous allez tout risquer, voulant trop entreprendre !
Laissez de Frédéric implorer le crédit.

SCENE VIII.

ADELAIDE *ſeule.*

OU court-il ? imprudente, où ſuis-je ? Qu'ai-je dit?
Mais que devois-je faire ? ô fatale journée ?
Par quels événemens ſeras-tu terminée ?

SCENE IX.

ADELAIDE, FREDERIC.

ADELAIDE.

SEIGNEUR ! ſi vous m'aimez ?........

FREDERIC.

Ne me reprochez rien,
Madame ; cet amour ſe juſtifiera bien.
De votre Hymen en vain la pompe ſe prépare.
Malheur à qui l'ordonne ! Oüi, puiſque le Barbare
Inſulte à ma priére, auſſi-bien qu'à vos pleurs :
Il eſt temps d'oppoſer fureurs contre fureurs.
L'honneur, votre repos, voilà ma loi ſuprême.
Je n'aurai point en vain triomphé de moi-même :
L'effort m'a trop coûté pour en perdre le fruit.
Madame, il faut me ſuivre & partir cette nuit.
La Flotte me ſeconde, & je diſpoſe d'elle.
La fortune, les vents, les cœurs, tout nous appelle.
Je n'ay que trop tardé ; les malheureux Danois
Me reprochent leurs fers & l'oubli de mes droits.
Vos malheurs & les leurs ſont devenus mes crimes.
Pour un Monſtre abhorré, ce ſont trop de victimes ;
D'un joug inſuportable, il faut vous affranchir,

Et confondre un Tyran qu'on ne ſçauroit fléchir.
D'un ſi juſte projèt ſoyez l'heureux mobile ;
Pour me rendre le Thrône acceptez un azile,
Madame ; & que du ſoin qui m'anime pour vous,
Renaiſſe enfin ma gloire, & le bonheur de tous.

ADELAIDE.

Non ; je dois reſpecter l'azile qu'on m'accorde,
Et ne pas y traîner une affreuſe diſcorde,
Dont je ſerois, Seigneur, le flambeau déteſté.
Un autre eſpoir en vous, aujourd'hui m'eſt reſté.
Si vous ne la ſauvez, Léonor eſt perduë.
Qu'avant la fin du jour, elle me ſoit renduë !
Sa vie eſt en péril ; & la mienne en dépend.

FREDERIC.

J'avois traité de fable un bruit qui ſe répand.
De Guſtave en effet ſeroit-elle la mére ?

ADELAIDE.

Vous concevez par-là combien elle m'eſt chére,
Et tout le prix du temps qu'avec moy vous perdez.
Seigneur ! avant la nuit, ſi vous me la rendez ;
Si de votre amitié j'obtiens cette aſſurance !......
Mais dois-je vous parler de ma reconnoiſſance ?
La gloire ſeule émeut la magnanimité ;
Et ſon premier ſalaire eſt d'avoir éclaté.

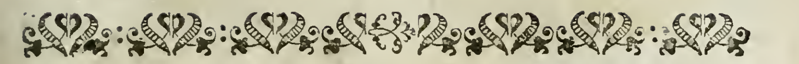
SCENE X.

FREDERIC *ſeul.*

LAISSONS-là nos projets, courons la ſatisfaire.
Elle m'offre ſans doute un moyen de lui plaire ;
Mon bonheur ne dépend que d'un ſoin généreux :
Quel plaiſir, à ce prix, de pouvoir être heureux !

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

JE prétends faire ainsi remonter ma vengeance
Aux sources du mépris qui bravoit ma puissance.
La même Léonor qui l'osa balancer,
Expiera ce mépris, ou le fera cesser;
De ses derniers discours retractera l'audace,
Ou sentira l'effet de ma juste menace.
Est-elle par ta bouche instruite de son sort?

RODOLPHE.

Elle a, devant les yeux, l'appareil de sa mort.
Et j'attendois, Seigneur, qu'elle en fût plus émuë,
Pour la faire, à l'instant, paroître à votre vûë.

CHRISTIERNE.

Et dis-moi, d'un bonheur qu'il n'accepta jamais.
De quel œil Frédéric a-t'il vû les apprêts?

RODOLPHE.

On l'observe, Seigneur, sans qu'on pénétre encore
S'il céde, ou s'il résiste au feu qui le dévore.
Son départ, à la nuit, d'abord étoit marqué,
Mais presque sur le champ, l'ordre s'est révoqué.
Animé d'autres soins, & plein de confiance;
Maintenant il vous cherche, avec impatience;

Et moi, d'un entretien, que vous ne cherchez pas,
J'ai voulu, mais en vain, détourner l'embarras.
Sur mes pas, dans ces lieux, il est prêt à se rendre.
CHRISTIERNE.
Il faut bien, tôt ou tard, se résoudre à l'entendre.
Et le Peuple? Quels sont cependant ses discours?
RODOLPHE.
De la mort de Gustave il veut douter toujours,
Seigneur; ou promptement rendez-la manifeste;
Ou ce doute, demain, peut vous être funeste.
CHRISTIERNE.
J'ignore quel motif engageoit Casimir
A combattre l'idée, où tu viens m'affermir.
Oüi; pour éteindre un feu que l'erreur perpétuë,
Présentons aux mutins leur Idole abattuë.
Dans la Place publique, où fut lû son Arrêt,
Que Gustave proscript paroisse tel qu'il est.
Vas le prendre des mains de son brave adversaire;
Et de-là, devant moi, fais paroître sa mére.
Voici le Prince: vas, cher Rodolphe; & revien
Me tirer au plutôt d'un fâcheux entretien.

SCENE II.

CHRISTIERNE, FREDERIC,

FREDERIC.
Vous aviez prétendu, Seigneur, que ma tendresse
Se chargeât d'essuyer les pleurs de la Princesse;
Et je vois qu'on la prive, en ce jour de douleurs,
Du seul soulagement qu'elle eût dans ses malheurs.
N'est-il pas temps, Seigneur, que le Vainqueur commence

A triompher, s'il peut, des cœurs, par la clémence?
Des cris du malheureux, ne vous laſſez-vous pas?
Et faut-il que le ſang marque ici tous vos pas?
Guſtave a ſuccombé; (puiſſe pour notre gloire,
Un ſemblable triomphe échaper à l'Hiſtoire!)
Enfin Guſtave eſt mort: & tout vous eſt ſoumis.
Un coup infructueux joindroit la mére au fils.
La Princeſſe m'implore & nous la redemande;
Pour l'intérêt commun, ſouffrez que je la rende,
Seigneur, & qu'une fois vous ayant déſarmé,
Je ſerve ce que j'aime, & puiſſe en être aimé.

CHRISTIERNE.

Prince, on abuſe ici de votre miniſtére.
Le Rival de Guſtave en doit craindre la mére;
Le paſſé, ce me ſemble, à tous deux, nous l'apprend;
Et c'eſt une imprudence, en vous, qui me ſurprend.

FREDERIC.

La générosité jamais n'eſt imprudence.

CHRISTIERNE.

Elle ouvre quelquefois la porte à la licence.

FREDERIC.

Mais ſi l'on obéït: ſi l'on vous ſatisfait?

CHRISTIERNE.

Leur ſéparation produira cet effet.

FREDERIC.

Mes ſoins l'auront produit, Seigneur.

CHRISTIERNE.

Quoi l'inhumaine.....

FREDERIC.

Obtenant Léonor, vaincroit enfin ſa haine.

CHRISTIERNE.

Vous avez ſa parole?

FREDERIC.

Elle n'a rien promis;

Mais je crois en pouvoir tout attendre à ce prix.

CHRISTIERNE.

Prince ; elle y compte en vain : c'eſt moi qui vous l'annonce.

FREDERIC.

Quoi, je lui porterois cette triſte réponſe ?

CHRISTIERNE.

Triſte ou non : j'ai parlé, ce décret vous ſuffit.

FREDERIC.

J'aurois crû mériter que l'on me ſatisfît.

CHRISTIERNE.

A ſon retour du Temple, on pourra lui complaire.

FREDERIC.

Il s'agit d'une grace, & non pas d'un ſalaire.

CHRISTIERNE.

J'en crois faire une auſſi, quand je laiſſe eſpérer.

FREDERIC.

Mais la Princeſſe craint, il faut la raſſurer.

CHRISTIERNE.

Sa crainte nous répond de ſon obéïſſance.
Léonor lui rendroit bien-tôt ſon arrogance.
De leurs derniers adieux, on ſçait l'emportement.
D'ailleurs, ſouvent l'amour ſe flâte aveuglément.
Le vôtre un peu crédule, & prompt à vous ſéduire
A peut-être entendu plus qu'on n'a voulu dire ;
Vous eſpérez beaucoup : mais ne peut-on ſçavoir,
Les diſcours échappez d'où vous naît cet eſpoir ?

FREDERIC.

Non, Seigneur ; je vous croi ; je l'ai mal entenduë.
Tant de gloire en effet peut ne m'être pas dûë.
Je le veux : mais en dois-je aimer moins l'équité ;
Et ne conſultant qu'elle, être moins écouté ?
Sommes-nous plus en droit d'opprimer l'innocence ?
Ne me pouvoir aimer, ce n'eſt pas une offence

A mériter les maux qu'elle endure à mes yeux ;
Et j'en ai trop été le prétexte odieux.
La Princesse m'est chére ; oüi, Seigneur : je l'adore.
Je l'ai dit mille fois, je le répéte encore :
Si j'en étois aimé, le soin de mon repos
M'eût rendu redoutable au plus fier des rivaux ;
Je soutiendrois mes droits au prix de mille vies.
Mais s'il faut renoncer aux douceurs infinies
D'un choix qu'avant ma flâme un autre a mérité ;
Je ne veux rien tenir d'aucune autorité ;
Rien ajoûter au poids des fers d'une Captive
Trop digne du haut rang dont le Destin la prive.
Rien devoir, en un mot, à ses nouveaux malheurs ;
Je respectois ses feux, je respecte ses pleurs.
Pour la derniére fois enfin je le déclare :
Je n'y prétends plus rien. Le sacrifice est rare ;
Mais nés pour commander, Seigneur, dans nos projets,
Soyons nos Rois nous-même & nos premiers Sujets.
Je dis plus : cédât-elle au pouvoir qui l'oprime,
Et l'espoir que j'avois devînt-il légitime,
(Ainsi qu'il est permis de l'espérer encor.)
Dès qu'elle a, par ma voix, demandé Léonor,
Léonor de ma main lui doit être amenée.
Vous avez, malgré moi, conclu notre Hyménée ;
Je ne vous ai que trop secondé là-dessus ;
Contentez-la, Seigneur : ou ne me pressez plus.

CHRISTIERNE.

Soyez donc satisfait ; loin que je vous en presse
Je prétends qu'entre vous toute liaison cesse ;
Et j'aurois déja dû vous avoir déclaré
Que ce n'est pas pour vous que l'Autel est paré.

FREDERIC.

Eh ! pour qui donc ?

CHRISTIERNE.

Pour moi?

FREDERIC.

Pour vous?

CHRISTIERNE.

Oüi pour moi-même,
Je l'épouſe. D'où vient cette ſurpriſe extrême?
Quel autre, dans ma Cour, dégageant votre foi,
Pouvoit plus dignement vous remplacer que moi?

FREDERIC.

Eſt-ce moi, dont la flâme a comblé ſa diſgrace?
C'eſt celui qu'elle aimoit qu'il faut que l'on remplace;
Et ſi quelqu'un le peut dignement remplacer,
Je ne reconnois qu'elle, en droit de prononcer.
Chriſtierne! Eſt-ce là l'uſage que vous faites,
D'un pouvoir que je céde; & du rang où vous êtes?
Mes refus généreux vous ont-ils couronné,
Ce rang qui fut à moi, vous l'ai-je abandonné,
Pour voir deshonorer l'éclat du Diadême,
Pour voir gémir le foible, & pour gémir moi-même?
Ainſi vous confiant le plus ſaint des dépôts,
J'ai crû de plus d'un peuple aſſurer le repos;
Et j'aurai préparé ma honte & leurs ſupplices?
Que dis-je? Malheureux dans tous mes ſacrifices,
J'adore Adélaïde & j'en ſuis eſtimé;
Je ſurvis au Rival qui ſeul en eſt aimé;
Tout me force ou m'invite à m'en rendre le maître;
Seul, je me le défends; & vous prétendez l'être?
Du prix de cet éffort, je ſerai plus jaloux;
Je me ſuis immolé pour elle; & non pour vous.
L'appui de Frédéric ne ſera point frivole.
Vous oſerez me perdre, ou je tiendrai parole;
Oüi, de ſa liberté vous paîrez mes bienfaits;
Ou vous vous ſoüillerez du plus noir des forfaits.

CHRISTIERNE.

Demeurez : je ne veux vous perdre ni vous craindre.
Mais j'ai, de mon côté, comme vous, à me plaindre.
Et laiſſant là le ton dont vous m'oſez parler,
Perfide ! cette nuit, où vouliez-vous aller ?
Gardes ! . .

FREDERIC.

Je vois mon ſort : mais j'ai quelque eſpérance,
Juſte Ciel ! mon malheur hâtera ta vengeance !
Des crimes à leur comble, en ſont de sûrs garands.
Protége Adélaïde ! & confonds les Tyrans !

CHRISTIERNE.

En imprécations, l'mpuiſſance eſt féconde.

SCENE III.

CHRISTIERNE, FREDERIC, OTHON, RODOLPHE, GARDES.

CHRISTIERNE.

SUIVEZ les pas du Prince, Othon ; qu'on m'en réponde,
Et qu'il ne ſorte plus de ſon appartement. *Othon ſort.*
Rodolphe, je te vois frappé d'étonnement.
Mais quoi ? devois-je encor ſouffrir qu'un téméraire........

RODOLPHE.

Vous n'avez fait, Seigneur, que ce qu'il falloit faire.
Tout me devient ſuſpect, tout vous doit l'être ici :
Et ce qui me ſurprend, va vous ſurprendre auſſi.
Guſtave n'eſt point mort

CHRISTIERNE.

Qu'entends-je ?

RODOLPHE.

Adélaïde
Vous éclairciroit mieux, ſur un projet perfide
Dont elle a vû tantôt le complice ou l'auteur.

CHRISTIERNE.

Quoi! ce fier Inconnu....

RODOLPHE.

N'étoit qu'un impoſteur;
Dont l'audace a d'abord ſecondé l'artifice;
Et qu'elle a fait courir enſuite au précipice.

CHRISTIERNE.

Oſer joüer ainſi la foi des Souverains!
Avec quelle aſſurance!.... Il eſt donc en nos maîns?

RODOLPHE.

Oüi, Seigneur: & de plus, par un bonheur extrême,
Cet Inconnu, je crois, eſt Guſtave lui-même.

CHRISTIERNE.

Que dis-tù? d'où te naît ce ſoupçon?

RODOLPHE.

De tout l'or
Offert à l'un des Miens qui gardoit Léonor.
Dans ſes empreſſemens pour cette Priſonniére,
On a crû voir un fils allarmé pour ſa mére.
Le Garde incorruptible a paru l'écouter.
Par ce moyen ſans bruit, on a ſçû l'arrêter.
Je l'ai vû: ſur ſon front, au lieu de l'épouvante,
Sont peints le fier dépit & la rage impuiſſante.
Dans un profond ſilence, il demeure obſtiné.
Mais plus il ſe taiſoit, plus je l'ai ſoupçonné.
Songeons, pour nous convaincre, au parti qu'il faut ſuivre.
Si c'eſt votre Ennemi que le Deſtin vous livre,
Il n'eſt ici connu que de quelqu'un des Siens,
Moins prêts à reſſerrer qu'à rompre ſes liens.

Il importe pourtant de percer ce miſtére.
Mais ſans éclat de crainte.......

CHRISTIERNE.

Améne-t'on ſa mére?

RODOLPHE.

Je ne l'ai devancée ici que d'un moment,
Pour vous entretenir de cet événement.

CHRISTIERNE.

A quelques pas d'ici fais conduire le Traître,
Et qu'au premier ſignal, il ſoit prêt à paroître.
Léonor le verra; s'il eſt ſon fils: Ami,
La Nature jamais ne s'explique à demi;
Bien-tôt, la vérité ſe verra confirmée
Dans les regards ſurpris d'une mére allarmée.
Pour me nommer Guſtave, elle n'a qu'à frémir.
Cependant que l'on faſſe arrêter Caſimir.
Il nous trahit. Ceci le condamne & m'éclaire.
Ainſi que Frédéric, à mes deſſeins contraire;
Il a pour Léonor employé ſon crédit.
Elle entre. Vas, cours; fais tout ce que je t'ai dit.

SCENE IV.

CHRISTIERNE, LEONOR.

CHRISTIERNE.

VOTRE Juge offenſé n'eſt pas inéxorable.
Dans vos premiers tranſports, vous êtiez excuſable.
Moi-même, dans les miens, je me ſuis tout permis:
En les deſavoüant, ceſſons d'être ennemis.
Mais ſçachez bien uſer de ma bonté facile:
Et ne vous parez point d'un orgüeil indocile
Qui pourroit vous couvrir de blâme en vous perdant,

On ſignale, à ſa honte, un courage imprudent.
Le vôtre expoſeroit les jours de la Princeſſe.
Juſqu'à l'excès, pour vous, l'amitié l'intéreſſe.
Votre ſort eſt le ſien; ſongez-y, Léonor.
Sauvez-vous! ſauvez-la! vous le pouvez encor,
Promettez-moi, près d'elle, une heureuſe entremiſe.
Qu'à mes ordres, vos ſoins la rendent plus ſoumiſe.
En un mot, réparez ce que vous avez fait.
A ce prix, je pardonne, & je ſuis ſatisfait.

LEONOR.

N'eſpére pas, Tyran, que mon orgüeil ſe laſſe.
Le tien ſe ſatisfait à me parler de grace,
Et le mien, à vouloir n'en mériter jamais.
Puiſſent mes ſoins te nuire autant que je te hais!
Vas! la Princeſſe inſtruite affrontera ta rage.
Pour moi je reſpirois, après un long orage;
Les apprêts de ma mort fixoient tout mon eſpoir.
Pourquoi ſe changent-ils en l'horreur de te voir?
Que nous propoſes-tu? Quelle offre oſes-tu faire?
Quels traités? Nous pleurons; moi, Guſtave & ſon Pére;
Elle, un Thrône uſurpé, ſon Pére & ſon Epoux.
Ce n'eſt qu'à des Vengeurs à traiter avec nous.
Et du traité, ta mort ſeroit le premier gage.

CHRISTIERNE.

Toujours la même audace & le même langage!
Et pourquoi toutes deux imputer à ma main,
Les attentats d'un autre, & les coups du Deſtin?
Le ſort favoriſa mes armes légitimes.
Son Pére & ton Epoux en furent les victimes.
J'ai vaincu; j'ai conquis; & n'ai rien uſurpé.
Pour ton fils; dans ſon ſang ma main n'a pas trempé.
Suis-je ſon aſſaſſin? Veut-on que je réponde
D'un coup?....

LEONOR.

Mérite-tu, lâche! qu'on te confonde?
Ta main n'a pas trempé dans le ſang de mon fils!
Et ſon Meurtrier oſe en demander le prix?
Et tes tréſors ouverts s'épanchent ſur le Traître?
Tu n'as pas ignoré qu'en payer un, c'eſt l'être:
Aux yeux des Nations dont tu ſeras l'horreur
Crois-tu, par ce détour, excuſer ta fureur?
D'un attentat infâme, eſt-ce ainſi qu'on ſe lave?
Pour te juſtifier du meurtre de Guſtave,
Décerne au Criminel un prix qui lui ſoit dû!
Que du Monſtre, à mes yeux, tout le ſang répandu
Prouve........

CHRISTIERNE.

Hé bien, j'y conſens; qu'il coule en ta préſence.
Tu vas voir ſi le crime ici ſe récompenſe:
Si je ſuis ſi coupable aux yeux de l'univers.
Rodolphe! paroiſſez.

SCENE V.

CHRISTIERNE, GUSTAVE, *enchaînée* LEONOR, GARDES.

CHRISTIERNE.

TIENS; regarde ſes fers.
Eſt-ce là donc un prix digne de tes reproches?
Suis-je coupable encor du meurtre de tes Proches?
Qu'il meure! & qu'à jamais ce coup nous rende amis!
Qu'on l'immole! frappez!

LEONOR.

Arrête!

CHRISTIERNE

Ah! C'eſt ton fils!

GUSTAVE.

Oüi; je le ſuis. Je fais cet aveu ſans contrainte.
Pour d'autres que pour moi, j'eus recours à la feinte;
Mais mon propre péril me défend d'en uſer;
Et je te crains trop peu pour daigner t'abuſer.

LEONOR.

O Sang d'un cher Epoux! Fils d'un malheureux Pére!
Dans quel état le ſort te rend-il à ta Mére?

GUSTAVE.

Madame, excitez moins un tendre mouvement,
Qui de notre malheur vient d'être l'inſtrument.
La ſeule Piété nous ravit la victoire.
En état de vous rendre un fils couvert de gloire,
Je n'ai pû vous laiſſer pour ôtage en ces lieux;
Et voulant vous ſauver, je péris à vos yeux.
Daignez, pour prix d'un ſoin ſi funeſte & ſi tendre:
(Si pourtant le devoir a des prix à prétendre)
Daignez, ou retenir ou me cacher vos pleurs.
De nous-même & du ſort, ſoyons du moins Vainqueurs.
Guſtave à peine émû de ſa propre miſére,
Oſeroit-il s'offrir pour exemple à ſa Mére?
Que perdez-vous, Madame? un Fils déja pleuré.
Mais, moi qui vois la mort d'un viſage aſſuré,
Que de regrets mortels au moment où j'expire!
Je perds, avec la vie, une Mére, un Empire,
D'incroyables travaux le fruit preſque certain,
Ma gloire, ma vengeance; Adélaïde enfin!
Pour tout laiſſer........ Helas à qui?

LEONOR *tombant évanoüie.*

Qu'on me ſoutienne.

GUSTAVE.

Mais que vois-je ? vos yeux ne s'ouvrent plus qu'à peine.
Elle se meurt. Soldat, frappe ! délivre-moi
De tant d'objets d'horreur, de tendresse & d'effroi.

CHRISTIERNE.

C'est assez ; qu'elle sorte ; amenez-la, Sophie ;
Et que votre secours la rappelle à la vie.

SCENE VI.

CHRISTIERNE, GUSTAVE.

CHRISTIERNE.

Gustave, il n'est pas temps encore de mourir.
Il faut auparavant ou me tout découvrir,
Ou s'attendre à long-temps languir dans les tortures.
Réponds, Traître ! Où tendoient toutes tes impostures ?
Est-ce à l'assassinat qu'aspiroit ta vertu ?
Quel dessein, quel espoir, quel complice avois-tu ?

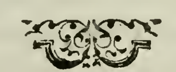
GUSTAVE.

Si la nature en moi, tantôt eût pû se taire ;
Sourd à la voix du sang, si j'avois pû me faire
Un cœur aussi farouche, aussi bas que le tien ;
Je ne subirois pas ce funeste entretien.
Je veux bien m'abaisser encor à te répondre ;
Et c'est pour t'obéïr moins que pour te confondre.
Tâche à te rappeller ici tous mes discours,
Tu n'y remarqueras que de légers détours,
Sous qui la vérité maintenant reconnuë,
A d'autres yeux qu'aux tiens, eût paru toute nuë.
Mais la soif de mon sang qui te les fascinoit,
Vers l'erreur, à mon gré, plus que moi t'entraînoit.

Du reſte un vrai courage animoit l'entrepriſe.
On n'aſſaſſine point l'Ennemi qu'on mépriſe.
Je te l'ai dit ; la main qui t'eût fait ſuccomber ,
Sçait mériter la palme, & non la dérober.
Ma haine aux lâchetés , ne s'eſt point éprouvée.
A la tête des miens , la Princeſſe enlevée ,
Je t'aurois donc offert la victoire ou la mort ;
Et Mars , à force ouverte , eût réglé notre ſort.
Tels étoient mes deſſeins. Le Deſtin qui nous jouë,
Couronnant l'injuſtice , ordonne que j'échouë ;
Tu regnes , & je meurs : triomphe. Mais , crois-moi ,
Ton bonheur ſera court ; triomphe avec effroi.
Tant de calamité que Stockolme a ſoufferte ,
Mon exemple , mes ſoins ont préparé ta perte.
Elle ſuivra la mienne , & la ſuivra de près.
Sois maître de mes jours ; & tandis que tu l'es ,
Eprouve ma conſtance au milieu des ſuplices.
Je n'y dirai qu'un mot. C'eſt que j'ay pour Complices
Tous les gens vertueux que laſſent tes forfaits.
Je ne les trahis point. Tu n'en connus jamais.

CHRISTIERNE.

Ce mot ſeul va coûter bien cher à ta Patrie.
Moins tu crois la trahir , plus tu l'auras trahie.
A qui tout eſt ſuſpect , tout eſt indifférent.
Le ſang des Suédois coulera par torrent.
Que ſur un échafaut le tien les en inſtruiſe !
Vas-y trouver la mort ! Gardes ! qu'on l'y conduiſe.



SCENE VII.

GUSTAVE, CHRISTIERNE, ADELAIDE, GARDES.

GUSTAVE.

ADIEU, Madame : il faut ſoutenir ce revers ;
Je n'aurois jamais crû vous laiſſer dans les fers.

ADELAIDE.

Et pourquoi voulez-vous renoncer à la vie ?
Fléchiſſez. Léonor, Moi, tout vous y convie.
Se jettant aux pieds de Chriſtierne.
Serez-vous ſans pitié ? Seigneur ; & ne peut-on......

GUSTAVE.

Adélaïde aux pieds du Boureau de Sténon !

CHRISTIERNE.

Que direz-vous pour lui ? Vous l'entendez, Madame.

ADELAIDE.

Par tout ce qui jamais eut pouvoir ſur votre ame,
Plaignez mon infortune & daignez m'écouter.

CHRISTIERNE.

Vous ſçavez à quel prix on peut vous contenter ;
Il ne tiendra qu'à vous que votre voix l'emporte.
Sa grace eſt aux Autels.

ADELAIDE

, Ordonnez donc qu'il ſorte.

CHRISTIERNE *bas.*

Qu'on le méne où j'ai dit ; mais en le gardant bien,
Que juſqu'à nouvel ordre on n'éxécute rien.
à Adélaïde.
Parlez. Je vous entends.

GUSTAVE.

Point de pitié, Cruelle!
Laiſſez frapper, Madame, & ſoyez-moi fidélle.

SCENE VIII.

CHRISTIERNE, ADELAIDE.

CHRISTIERNE.

MAIS conſultez-vous bien; & ſçachez qu'aujourd'hui
L'éffort ſeroit funeſte à bien d'autres qu'à lui.
Que ſi le Fils périt; la Mére eſt condamnée.
Que Stockolme, à la flâme, au fer abandonnée
Régorgera du ſang de tous ſes Citoyens.
Balancez maintenant mes avis & les ſiens.

ADELAIDE.

Quelles extrêmités! & quel Arrêt terrible!
Vous n'adoucirez point ce couroux infléxible?
Quels objets, après tout, peuvent intéreſſer
A ce fatal Hymen, où l'on veut me forcer?
Les droits que la Naiſſance attache à ma perſonne?
Eh! s'il m'en reſte encor, je vous les abandonne.
La Fortune aujourd'huy vous les a confirmez:
Joüiſſez-en! Jamais les ai-je réclamez?
Ces droits, depuis neuf ans, cédez au droit des armes,
Ont-ils eû, dans mes fers, quelque part à mes larmes?
Les ai-je, un ſeul inſtant, regrettez? Non, Seigneur,
Toute ambition ceſſe, où regne la douleur.
De mon Pére égorgé la déplorable image,
De mon Amant proſcrit la mort ou l'eſclavage,
Son Rival importun, l'horreur de ma priſon,
Occupoient de trop près mon cœur & ma raiſon.

Aux

Aux ſoupçons toutefois ſi votre ame eſt livrée,
Dans le ſéjour affreux dont vous m'aviez tirée,
Renvoyez-moi traîner le reſte de mes jours!
Ou moins ſévére, helas! terminez-en le cours.
Mais ne me forcez point à me noircir d'un crime!
A trahir un Amant fidéle, magnanime,
A qui ma bouche a fait les ſermens les plus doux;
Que même elle a déja nommé du nom d'Epoux.
Veut-on qu'Adélaïde infidelle, parjure......

CHRISTIERNE.

Rompons, rompons le nœud d'où naîtroit cette injure!
Guſtave, en expirant, va vous en affranchir.
Je ne vous laiſſe plus le temps d'y réfléchir.
Auſſi bien l'on conſpire; & je dois un éxemple.
Qu'on achéve.

ADELAÏDE.

Seigneur, qu'on me conduiſe au Temple!
Contentez Frédéric; & le faites chercher!
Qu'il vienne! ſur ſes pas je ſuis prête à marcher.

CHRISTIERNE.

De vous ſervir encor, vous le croyez capable;
Mais vous comptez en vain ſur l'appui d'un Coupable
Qui, trop long-temps rebelle à mon autorité,
Lui-même, ici, n'a plus ni droits ni liberté.
Nous ſçaurons célébrer, ſans lui, cet Hyménée.
Venez, Madame.

ADELAIDE.

A qui ſuis-je donc deſtinée?
Quel eſt celui, Seigneur, à qui vous prétendez......

CHRISTIERNE.

Le Nord n'a plus de Reine; & vous le demandez?
Venez mettre, Madame, un terme à vos diſgraces,
Rapprocher vos Ayeux, remonter à leurs places,

Sauver en partageant le rang dont je joüis,
Gustave, Léonor & tout votre pays !
Sinon...... Quel bruit affreux de loin se fait entendre ?
Il redouble; on accourt! Ah! que vient-on m'apprendre ?

SCENE IX.

CHRISTIERNE, ADELAIDE, OTHON.

OTHON.

Seigneur, par ce détour, on peut gagner le Port,
Fuyez, vous n'avez plus que la fuite ou la mort.
Le Prince & Léonor, par les soins de Rodolphe,
Sur un de vos vaisseaux, sont déja près du Golphe.
Vous aurez, en fuyant, de quoi faire la loi.
Le parti vous étonne, & révolte un grand Roi.
Mais vos armes, Seigneur, sont ici les moins fortes.
A des flots d'Ennemis Stockolme ouvre ses Portes.
Le traître Casimir qu'on cherchoit vainement,
Se fait voir à leur tête; & paroît au moment,
Que la Place déja de Mutins étoit pleine:
Et que tous nos soldats ne résistoient qu'à peine.
Le nombre nous accable; & pour tout dire enfin
Le terrible Gustave a le fer à la main.
Rien ne l'arrête; il vole; & bien-tôt......

CHRISTIERNE.

Qu'il me voye !

à Adélaïde qu'il améne.

Je cours le recevoir. Toi, tremble; & de ta joye
Viens payer, à ses yeux, ce transport indiscret.

ADELAIDE.

Qu'il vive! qu'il triomphe! & je meurs sans regret!

CHRISTIERNE.

Je puis la posséder, & je la sacrifie !

à Othon.

Fuis, avec elle, Ami : ton Roi te la confie.
Je te suis ; je fuirai ; mais, grand dans mon malheur ;
Je veux, même en fuyant, signaler ma valeur.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ADELAIDE, SOPHIE.

ADELAIDE.

JE revois la lumiére ; & tu veux que je vive.
Mais ſous quel Aſtre enfin ? ſuis-je Reine ou Captive ?
Parle ; dois-je bénir ou déteſter tes ſoins ?
Tes yeux de tant d'horreurs étoient-ils les témoins ?

SOPHIE.

Non, Madame ; j'étois dans ce Palais, errante ;
Lorſque, ſans mouvement, pâle, froide, & mourante,
Je vous ai priſe ici de la main des Vainqueurs.
Etoient-ce vos Tyrans ou vos Libérateurs ?
Ma vûë, à ces objets, ne s'eſt guére attachée.
Léonor de mes bras, venoit d'être arrachée.
Mon trouble, votre état, des cris renouvellez,
Par ces cris, les Vainqueurs, au combat rapellez,
De tant d'événemens, & le nombre & la ſuite,
N'ont pû, de votre ſort, me laiſſer bien inſtruite :
Et du feu meurtrier le bruit ſourd & lointain,
Dit trop que le ſuccès redevient incertain.
Mais l'inhumanité que j'ai le moins conçuë,
C'eſt l'état déplorable, où je vous ai reçuë.

ADELAIDE.

Tu pâliras, Sophie, au récit du danger
Qu'en cet affreux déſordre, on m'a fait partager.

Sur ces bords, dont l'hyver a glacé la ſurface,
Mes Raviſſeurs fuyoient; & franchiſſant l'eſpace
Qui ſemble ſéparer le rivage & les eaux,
M'entraînoient vers la Rade où flottoient leurs vaiſſeaux.
J'en croyois Frédéric; & je m'étois flâtée
De voir, en ſa faveur, la Flotte révoltée;
Mais plus nous aprochions, moins j'avois cet eſpoir;
Tout ce que j'apperçois paroît dans le devoir.
Laiſſant donc, loin de moi, Guſtave & ma Patrie,
Je demandois la mort; quand ce Prince en furie,
Du Palais où ſes yeux ne me rencontroient point,
Entend mes cris, me voit, vole à nous; & nous joint.
L'on ſe mêle; je veux regagner le rivage,
Le feu, le ſang, l'horreur me ferment le paſſage.
La Fortune ſe joüe, en ce combat fatal.
Sur la glace, long-temps, l'avantage eſt égal.
Elle nuit à la force, elle ayde à la foibleſſe:
Et chaque pas trahit la valeur ou l'adreſſe.
Parmi des cris de rage, & de mourantes voix,
Un bruit plus éffrayant, plus ſiniſtre cent fois,
Sous nous, autour de nous, au loin ſe fait entendre.
La glace en mille endroits, ménace de ſe fendre;
Se fend, s'ouvre, ſe briſe & s'épanche en glaçons,
Qui nagent ſur un goufre, où nous diſparoiſſons.
Rien encor (quelque éffroi qui dût m'avoir émuë,)
Rien n'étoit échapé juſqu'alors à ma vûë.
Mais du voile mortel, mes yeux envelopez,
D'aucun objet depuis n'ont plus été frapez.
De mon ſort, mieux que moi, tu n'es pas informée.
Ainſi, de plus en plus, tu me vois allarmée.
D'un rude & long combat, peut-être, qu'affoibli,
Guſtave eſt demeuré, ſous l'onde, enſéveli;
Peut-être que ſans Chef, nos Troupes fugitives
Auront à ſon Rival, abandonné ces Rives;

Et quand je me figure, en proye à ſes tranſports;
L'épouventable abîme où je retombe alors.......

SOPHIE.

Non, non; d'un tel péril avoir été ſauvée,
Au bonheur le plus grand, c'eſt être réſervée;
Madame, eſpérez tout; ceſſant d'être ennemi,
Le Deſtin rarement favoriſe à demi.

ADELAIDE.

Helas! Et que veux-tu qu'Adélaïde eſpére,
Si recouvrant le Fils, il faut pleurer la Mére?
Quelle paix la Victoire offre-t'elle à mon cœur;
Si Chriſtierne fuit, s'il échape au Vainqueur?
Léonor, au Tyran demeure abandonnée!
Elle! à qui je dois plus qu'à Ceux dont je ſuis née!
Qui ne craignit, pour moi, les fers ni le trépas!
Loin de qui, l'amour même, a pour moi peu d'apas!
Son ſang païroit bientôt la commune allégreſſe!
Et je lui ſurvivrois?...... Le bruit des Armes ceſſe;
Elles ont décidé, Sophie; on vient à nous.
Je tremble. Caſimir! pourquoi me fuyez-vous?
Ce jour auroit-il mis le comble à nos miſéres?

SCENE II.

ADELAIDE, CASIMIR, SOPHIE.

CASIMIR.

Vous remontez, Madame, au Thrône de vos Péres.
Mais dois-je y regretter l'état où j'ai vêcu?
Guſtave? Léonor?.....

CASIMIR.

Chriſtierne eſt vaincu;

ADELAIDE.

Et peut-être vengé ?

CASIMIR.

Non; mais tout prêt à l'être.

ADELAIDE.

Ah! Vous n'avez rien fait!

CASIMIR.

Ayant vû fuir le Traître,
Qui du milieu des flots, brave à présent nos coups;
L'impatient Gustave accouroit près de vous.
Mais par des Furieux qui refusent la vie,
Presque de pas en pas, sa course est rallentie.
Il faut combattre encor & vaincre à chaque instant.
Ami, prends, me dit-il, *un soin plus important.*
J'aurai bien-tôt percé cette Foule impuissante:
Dans la Tour cependant ma Mére est gémissante.
Chasse de devant elle, & la crainte & la mort;
Et pour la ranimer, instruits-la de mon sort.
Je le quitte & j'accours: mais, helas! du rivage,
Sur un Navire exprès approché de la plage,
Je découvre, (O spectacle, où, de la cruauté
Triomphe, sous nos yeux, l'horrible impunité!)
La triste Léonor, sur la pouppe enchaînée;
Le Tyran, d'une main, la tenant prosternée;
Et de l'autre, déja levant, pour se vanger,
Le fer étincellant tout prêt à l'égorger.
A cet aspect, vers lui, nos mains sont étenduës.
Du Peuple supliant le cri perce les nuës.
Pour une heure, le coup demeure suspendu:
Et par un trait lancé, ce billet est rendu.

ADELAIDE *le prenant.*

Ah! Je ne vois, que trop, le choix qu'on nous y laisse!

SCENE III.

GUSTAVE, ADELAIDE, CASIMIR, SOPHIE, SOLDATS.

GUSTAVE *à sa suite, tandis qu'Adélaïde lit le billet.*

SOLDATS ! qu'on se retire, & que le meurtre cesse !
Que le Sang le plus vil, devenu précieux,
Témoigne que c'est Moi qui commande en ces lieux !
à la Princesse qui paroit accablée.
O faveur, que du Ciel je n'osois presque attendre !
Que de graces déja n'ai-je pas à lui rendre !
Madame; vous vivez ; &, par d'heureux moyens,
Les secours de Sophie ont secondé les miens !
Vous vivez ! quelle crainte, en mon cœur, est cessée ?
Dans quel horrible état, je vous avois laissée,
Pour courir assurer un succès balancé,
Par le Tyran qu'enfin vos armes ont chassé.

ADELAIDE.

Helas !

GUSTAVE.

Votre vengeance eût été mieux servie ;
Il eût, avec le Thrône, abandonné la vie ;
Mais des soins plus sacrez me pressoient tour à tour ;
J'avois à rassurer la Nature & l'Amour ;
Vous & ma Mére, avez favorisé sa fuite ;
Vous avez l'une & l'autre arrêté ma poursuite.
Sans vous deux, mes lauriers devenoient superflus ;
Je vous voy. Je respire. Il ne me reste plus,
Pour goûter, sans mêlange, une faveur si chére,
Que de m'en applaudir, dans les bras de ma Mére ;

Voyons-la. Quelle joye, après tant de malheurs!....
Mais que m'annonce-t'on? Je ne vois que des pleurs!
Vous, qui la ſecouriez; répondez-moi, Sophie;
Caſimir...... Tout ſe taît. Ah ma Mére eſt ſans vie!

ADELAIDE.

Léonor voit le jour.

GUSTAVE.

Et vous gémiſſez tous?

ADELAIDE.

Voyez quel ſacrifice on éxige de vous.

Elle lui donne le billet.

GUSTAVE

LIT.

Ou deviens Parricide; ou fléchis ma colére.
Guſtave, je t'accorde une heure pour le choix.
Songe à ce que tu peux, ſonge à ce que tu dois.
Ou rends-moi la Princeſſe, ou vois périr ta Mére.

Le Barbare, en fuyant, l'avoit en ſon pouvoir?

CASIMIR.

Du haut de ce Palais, Seigneur, on la peut voir,
Le poignard, à nos yeux, reſte levé ſur elle.

ADELAIDE.

J'attends le même coup de ma douleur mortelle.

GUSTAVE.

Juſte Ciel! A qui donc ſera dû votre appui?
La Piété, deux fois, m'eſt fatale aujourd'hui!

ADELAIDE.

Le Prince étoit, Seigneur, notre reſſource unique;
Je pourrois tout encor ſur cette Ame héroïque;
Et j'irois me jetter ſans rien craindre à ſes pieds;
Si ce Rival étoit le ſeul que vous eûſſiez.

GUSTAVE.

Le seul ? ce n'est pas lui que l'échange concerne ?

ADELAIDE.

Non, Seigneur ;

GUSTAVE.

Et qui donc ?

ADELAIDE.

Le Tyran.

GUSTAVE.

Christierne ?

ADELAIDE.

Lui-même, j'aprenois ce dernier coup du sort,
Lorsque sur l'Echafaut, vous attendiez la mort.

GUSTAVE.

Aussi n'est-ce pas vous, qu'il faut livrer, Madame.
C'est à moi d'assouvir le couroux qui l'enflâme.
Vas le trouver, Ami ; sçache s'il y consent.
De ce couroux ma Mére est l'objet innocent.
Qu'il accepte en échange un Rival qu'il déteste......

CASIMIR.

Moi, je me chargerois d'un emploi si funeste !
Tout ordre qui vous nuit passe votre pouvoir,
Seigneur ; & je vous fuis, pour n'en plus recevoir.

SCENE IV.

GUSTAVE, ADELAIDE, SOPHIE.

GUSTAVE.

MA Mére, je le vois, n'a plus que moi pour elle !

ADELAIDE.

Ah Prince ! où courez-vous ?

GUSTAVE.

Où le devoir m'appelle.

ADELAIDE.

Insensé ! le devoir te fait-il une loi,
De périr, sans sauver ni ta Mére ni Moi ?
Pense-tu qu'à son Fils elle veüille survivre ?
Qu'en tous lieux, ton Epouse hésite à te survivre ?
Qu'il lui reste un réfuge ailleurs que dans tes bras ?
Et qu'en m'abandonnant, tu ne me livres pas ?
Que deviens-je ? S'il faut que ton sang se répande ?
Qui veux-tu, si tu meurs, Cruel ! qui me défende,
Contre l'opression d'un mortel Ennemi,
Plein du projet fatal dont ton cœur a frémi ?
S'il s'endurcit déja contre une telle image ;
Si, courant au trépas, tu crains peu qu'on m'outrage ;
Epargne ta Patrie ; & daigne au moins songer
Aux maux, où par ta mort, tu vas la replonger.
Ta valeur n'aura fait qu'accroître ses miséres.
La Cruauté sans frein, va rompre ses barriéres ;
Et jointe à la vengeance, aura bientôt versé,
Le peu de sang qu'ici ses excès ont laissé.
Amant peu tendre, Appui reprochable & fragile,
Condamnable Vainqueur, & Victime inutile,
Vas perdre, n'écoutant qu'un aveugle transport,
Ta Reine, ton Pays, ta Victoire & ta Mort.

GUSTAVE.

Je serai, si l'on veut, un Appui reprochable,
Une aveugle Victime, un Vainqueur condamnable ;
D'un regret volontaire, un Amant déchiré ;
Mais je ne serai point un Fils dénaturé !
Ma vie appartenant à qui me l'a donnée,
De remords éternels, seroit empoisonnée,
Si faute de l'offrir, l'oubli de mon devoir
Laissoit tomber un coup que j'aurois dû prévoir,

Que ma Mére, pour Moi, voit levé ſur ſa tête,
Que même à partager, votre amitié s'aprête,
Qui dans l'attente enfin d'un échange odieux,
Des deux Peuples, ſur Moi, fixe à préſent les yeux.
Juſtice, Amour, Honneur, tout veut que je me livre,
Madame, encouragez ma Mére à me ſurvivre!
Pour recevoir ſes pleurs, ouvrez-lui votre ſein!
Soyez-vous l'une à l'autre, une reſſource. Enfin,
Pour Stockolme & pour Vous, ceſſez d'être allarmée!
Je vous laiſſe au milieu d'un Peuple & d'une armée,
Dont ma Victoire a fait d'invincibles remparts.......
Mon cœur eſt pénétré de vos triſtes regards.
L'Amour me fait ſentir tout le prix de la vie!
Mais j'aurai délivré ma Mére & ma Patrie,
Je vous aurai placée au Thrône, en vous quittant.
Mourant ſi glorieux, je dois mourir content.
D'un infâme abandon, déja l'on me ſoupçonne.
Sous le fer menaçant, la Victime friſſonne?
Et chaque inſtant qu'ici j'accorde à mon Amour,
C'eſt la mort que je donne à qui je dois le jour.
Adieu. (*à Sophie.*) Retenez-la.

ADELAIDE.

C'eſt en vain qu'on l'eſpére!

GUSTAVE.

Eh que prétendez-vous? Laiſſer périr ma Mére?

ADELAIDE.

Non, mais t'accompagnant.......



SCENE V.

GUSTAVE, ADELAIDE, LEONOR, SOPHIE.

LEONOR.

Vous triomphez mon Fils.
Nous allons nous venger ; & nos maux sont finis.

ADELAIDE.

Ah que votre salut alloit coûter de larmes !

GUSTAVE.

Et quel prodige heureux fait cesser nos allarmes ?

LEONOR.

Puisse-t'il à jamais épouvanter les Rois
Qui, sur la violence, établiront leurs droits !
Christierne laissant une foible espérance,
Ou peut-être, à l'Amour, préférant la Vengeance,
Du geste & de la voix, pressoit les Matelots ;
Il partoit ; & mon sang alloit rougir les flots.
Un tumulte soudain l'intimide & l'arrête.
Tous les Chefs de la Flote, & le Prince à leur tête,
Les armes à la main, volant sur notre Bord,
Fondent sur le tillac, où j'attendois la mort.
Rodolphe, trop fidéle aux volontés d'un Traître,
Glorieux & puni, meurt aux yeux de son Maître.
J'étois sans force, encore aux yeux de l'Inhumain ;
Le nouveau Roi m'aborde ; & me tendant la main,
Honteux de mes liens, veut les rompre lui-même.
Pour prémices, dit-il, *de mon pouvoir suprême,*
Madame, je vous rends à votre illustre Fils.
Que son Epouse, & m'aime & m'estime à ce prix !

Allez ; & de la paix ſoyez le premier Gage.
Mon cœur n'en goûtera de long-temps l'avantage.
C'eſt pour l'y rétablir que je vais m'éloigner,
Et ne mettre mes ſoins déſormais qu'à regner.
Frédéric à ces mots, qu'un ſoupir accompagne ;
Me laiſſe ; & fait partir la Flote qu'il regagne ;
Tandis que, ſur ces bords, on rameine avec moi
Le Monſtre, dont la rage y ſéma tant d'éffroi.

SCENE VI. & derniére.

GUSTAVE, ADELAIDE, LEONOR, CASIMIR, SOPHIE.

CASIMIR.

L'ALLEGRESSE par tout, Seigneur, vient de renaître.
Chriſtierne enchaîné, devant vous va paroître.
Son ſang, ſur le rivage, eût auſſi-tôt coulé,
Et le Peuple en fureur l'eût cent fois immolé ;
Mais c'étoit vous priver du plaiſir légitime,
D'égaler, s'il ſe peut, le châtiment au crime.
D'une honteuſe mort il ordonna l'aprêt,
Il va, de votre bouche, en recevoir l'Arrêt.
(Chriſtierne paroît enchaîné.)

GUSTAVE.

Quel ſpectacle ! O Fortune ! ainſi donc ton caprice
Quelquefois ſe meſure au poids de la Juſtice.
Tygre ! L'horreur, la honte & le rebut du Nord !
Regarde en quelles mains t'a mis ton mauvais ſort !
Devant quel Tribunal il t'oblige à paroître !

Sur ces terribles lieux, où je te parle en Maître,
Léve les yeux, Barbare ! Et les léve en tremblant.
Voici de tes forfaits le Théâtre ſanglant.
Qui te garantira des coups que tu redoutes ?
Ces marbres prophanez & ces murs & ces voûtes,
Et l'Ombre de mon Pére, & l'Ombre de Sténon,
Et ce Reſte éploré d'une illuſtre Maiſon :
Que vois-tu qui n'évoque en ces lieux la vengeance ?
Toi-même en as banni dès-long-temps la clémence.
Le jour, l'heure, l'inſtant atteſtent contre toi.
J'ai vû lever le fer ſur ma Mére & ſur Moi.
La Reine a craint encor un deſtin plus horrible.....

CHRISTIERNE.

Laiſſe de vains diſcours. Tu dois être infléxible
En me le déclarant, penſes-tu m'émouvoir ?
Toi, de qui la pitié croîtroit mon déſeſpoir !
Ta vengeance déja devroit être aſſouvie.
Je me reproche moins mes fureurs, que ta vie.
Guſtave triomphant, le trépas m'eſt bien dû.
Tu vois ce que me coûte un ſeul inſtant perdu ;
Profite de l'éxemple, & ſatisfais ta rage.

GUSTAVE.

Nomme autrement la haine où l'équité m'engage.
Je la ſatisfais donc. Je t'épargne. Survis
A la perte des biens qu'un Rival t'a ravis.
Eprouve les remords, les regrets, l'épouvante.
Même, à ta liberté, je défends qu'on attente :
Errant & vagabond, joüis-en, ſi tu peux !
Exécrable par-tout, ſois par-tout malheureux !
Par-tout, comme un Captif que pourſuit le ſupplice ;
Et qui du Monde entier s'eſt fait un précipice !
Je te charge du ſoin de ſon embarquement,

Caſimir ; qu'on l'éloigne , & que dans le moment
Pour jamais , de ce Monſtre , on purge le rivage.
Et Nous , Madame , après un ſi long eſclavage ,
En de tendres liens , allons changer nos fers ;
Et réparer les maux que Stockolme a ſoufferts.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

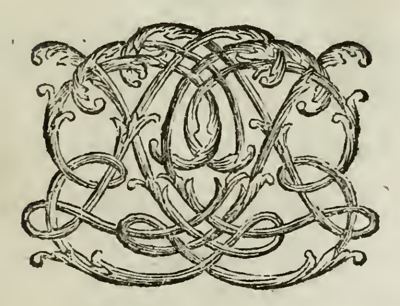


LES COURSES DE TEMPÉ.

PASTORALE.

Par M. PIRON.

Le prix est de 24 sols.

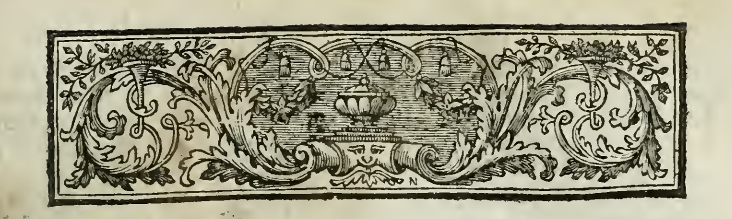


A PARIS,

Chez LE BRETON, Quai des Augustins, au coin de la ruë Gist-le-Cœur, à la Fortune.

M. DCC. XXXIV.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.



ÉPITRE
A
MADAME
L. C. D. ***.

AUX traits de la Cenſure, en butte plus qu'un autre,
Et d'un nom reſpectable ayant à m'apuyer,
OLIMPE, je comptois placer ici le Vôtre:
Mais votre modeſtie a paru s'éfrayer.
Je déſere humblement à ſa délicateſſe.
Sans ce nom révéré, je publie une piece
Dont, ſous un tel abri, le triomphe étoit ſûr.
Dumoins, de Vous à Moi, recevez-en l'hommage;
Public, n'en doutez point, il m'eût plû davantage:
Mais pour être ſecret, il n'en eſt pas moins pur.

Le langage du cœur ſe fera ſeul entendre.

Ce ſeroit à l'Eſprit à brocher ſur le tout :
Le mien en viendroit mal à bout ;
Mais eſt-ce à moi qu'il faut s'en prendre,
Si le Ciel ne l'a pas formé, ſelon mon goût ?
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que mon orgueil en gronde,
Et qu'il en gronde vainement.
Il me vient même en ce moment,
Une réflexion profonde
Que je veux rendre en peu de mots.
Entamons pourtant le propos
Par la création du Monde,
Et prenons la matiere, au ſortir du Cahos.

La Nature, en faiſant éclorre le ſyſtême
Du Globe terreſtre où je vis,
Devoit bien, n'en déplaiſe à ſon vouloir ſuprême,
Elle, à qui nous devons tant de Donneurs d'avis,
S'en réſerver quelqu'un pour Elle-même.
Car je ſçais tels conſeils, moi qui très peu les aime,
Qu'à ſa place j'aurois ſuivis.

Ce ſeroit par éxemple, un beau trait d'harmonie,
Lorſque, d'un Illuſtre ſans vie

La dépoüille mortelle est mise au monument,
Qu'un Embrion formé, dans ce fatal moment,
Servît de nouveau gîte, à son heureux Génie;
Et que de Successeurs une suite infinie,
Des Gens rares ainsi conservât les talents;
Afin que, pour l'honneur de nos Destins propices,
Ce qui fit ici bas, une fois, nos délices,
Les fît jusqu'à la fin des Temps.
Ah! Quand la Parque inhumaine
Eût fait payer le tribut
Au plus bel Esprit qui fût,
(Je crois nommer LA FONTAINE*)*
Que je serois fortuné,
Si, dans le même instant, par hazard, étant né,
J'eûsse hérité de sa veine!

Qu'inspiré des neuf Sœurs, dont je serois chéri,
Je ferois, sur ses pas, de Courses agréables!
Car j'aime le Payis des Fables;
C'est mon voyage favori.
Le Ciel en est si pur! Le Terrain, si fleuri!
Le Continent, si vaste & si riche en spectácles!

Il s'en présente aux yeux, de toutes les façons.
A chaque pas, naîssent quelques mirâcles.
Quadrupedes, Oyseaux, Insectes & Poissons,
Sujets, que de plein droit, sous nos pieds, nous plaçons,
A l'Homme humilié prononçent des Orâcles,
Et donnent à leur Roy d'éxcellentes leçons.

Que de Tempé la charmante Vallée
Est encore un Canton du Payis fabuleux
Bien digne du pinceau de cet Esprit fameux
Dont la flamme à jamais s'est, au Ciel, exhalée!

Que doüé de son feu divin,
Je tracerois un plan délicieux & rare
De ce lieu qui n'est plus; mais, où l'Esprit humain
Avec tant de plaisir, se promêne & s'égare!

Mes naïfs & tendres crayons
Peindroient un lieu champêtre, un Azile, un Boccage,
Quelquefois cultivé, d'ordinaire sauvage,
Toujours plus beau que n'est tout ce que nous voyons.
Le Soleil n'y pourroit faire entrer ses rayons;
Mais les Jeux & les Ris s'y feroient tous passage.

Les Ruisseaux à flots d'argent,
Couronnés de marjolaine,
Tantôt, ne roûlans qu'à peine,
Tantôt, d'un cours diligent,
Serpenteroient dans la plaine.
Philomele, à perte d'haleine,
Chanteroit les beautés du Vallon ravissant;
Tandis que dans les airs, où s'étend son domaine,
Le jeune Enfant d'Eole agile & caressant,
Déployant mollement ses aîles,
Se plairoit à répandre une aimable fraîcheur,
Et le parfum de quelque fleur
Peinte de couleurs éternelles.

De ces délicieux récits,
Ma Muse élégante & légère
Passeroit aux mœurs du Payis.
Terre pour nous bien étrangere,
Où, sur un Thrône de fougere,
L'Amour modestement assis
Donnoit ses loix sans artifice,
Et gouvernoit, les yeux ouverts;
Sans les avoir jamais couverts,

Que du bandeau de la Justice.

Le Plaisir coûtoit peu, ne s'altéroit jamais,
Et sejournoit, sur cette heureuse Terre,
Entre l'Abondance & la Paix;
Au lieu que parmi nous, il erre
Précédé de la Peine & suivi des Regrets.
La Candeur ingénuë, bonneur du premier age,
Ainsi qu'aux mœurs, présidoit au langage;
Le double sens, & les tours ambigus,
Auroient été des Monstres inconnus,
Comme le Masque & le Double visage.
Chaque terme, à l'esprit, ne portoit qu'une image.
Un Oyseau vouloit dire, un Oyseau; Rien de plus;
Et cage vouloit dire: cage.
La bâsse Allusion, de son impureté,
N'avoit rien encore infecté;
Et, dans les Jeux publics voüés à l'Innocence,
Jamais la noble Honnêteté
Au gré de l'infâme Licence,
Sur un mot mal interpreté,
N'eût vû, ni voulu voir dans la simplicité
L'enveloppe de l'Indécence.

De l'Eleve de Mentor
Figurez-vous la jeunesse ;
Imaginez la vieillesse
Du Pacifique Nestor ;
De Phantaze & Phobétor
Réalisez la richesse ;
Et les biens de toute espece
Qu'en prenant un libre essor,
L'Idée avide & féconde
Puiseroit dans son trésor ;
En un mot, le Siecle d'or,
Tout pur & tout simple encor,
Dans un petit coin du Monde ;
Voila ce que j'aurois peint,
Si j'eusse été LA FONTAINE ;
N'étant que Piron, *j'ay craint*
Le sort du Fils de Climene.
Ou ce qui jadis avint
A la Grenoüille insensée,
Qui grosse en tout comme un œuf,
Creva, pour s'être éforcée
De se rendre égale au Bœuf.

Je n'ay donc entrepris que ſelon mes reſſources.
Peut-étre encore, hélas! M'y ſeray-je trompé.
Des plaiſirs innocens & des jeux de Tempé
Je ne vous ay peint que les Courſes.

Dumoins ſi, de tous les talents
Du Fabuliſte inimitable,
J'avois celui de faire une eſquice durable
Des Héroïnes de mon temps,
En leur dédiant une fable!
Si, comme lui, j'avois le don
D'immortaliſer un beau Nom,
Dans une épitre liminaire!
Je me conſolerois; & ſur le même ton
Que prit ſa Muſe épiſtolaire,
Pour célébrer la divine CONTY,
BOUILLON, SEVIGNE', SILLERY,
Et l'illuſtre LA SABLIERE;
Ma Muſe eût célébré * * *
Matiere, à ne jamais tarir ſur la loüange!
OLIMPE, *c'eſt envain qu'ici vous l'évitez:*
De mile aimables qualitez
J'aurois ſi bien peint le mélange,

Que personne n'eût pris le change ;
Et que ce Portrait sans défaut
Déja, dans plus d'un cœur, peint par la Renommée ;
Vous eût fait connoître aussitôt,
Sans que je vous eûsse nommée.

FIN.





ACTEURS.

CE'LE'MANTE, Amant de Doris.

SYLVANDRE, Amant de Thémire.

HYLAS, *Personnage niais, dont le ridicule a paru descendre assez naturellement de l'idée que notre Galanterie se fait de l'amour pastoral. Mais comme il pourroit bien avoir été encore plus imaginé d'après l'unique & l'excellent jeu de l'Acteur qui le représente; c'est au Lecteur, à se rapeller ce jeu singulier, pour se rendre suportable un rôle qui, sans cela, lui paroîtra fade & bizâre.*

THE'MIRE.

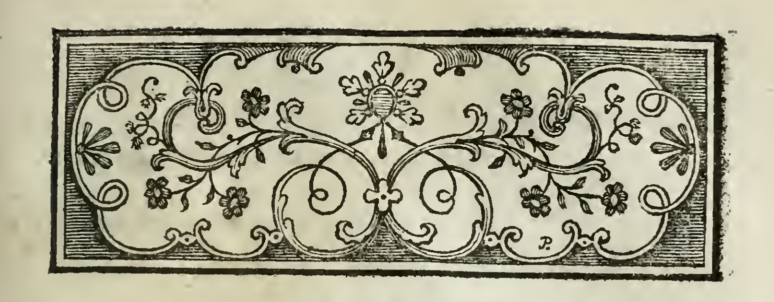
DORIS,

Troupe de BERGERS & de BERGERES.

La Scene est dans la fameuse Vallée de Tempé.

On trouve chez le même Libraire les autres Ouvrages du même Auteur.

LES



LES COURSES DE TEMPÉ.

PASTORALE.

SCENE PREMIERE.

HYLAS, SYLVANDRE, THE'MIRE.

HYLAS.

O Le délicieux azile !
Qu'au gré d'un cœur passionné,
Zéphire y souffle un air amoureux & tranquile !
Et qu'un Amant heureux y seroit . . . . fortuné !

SYLVANDRE *à part.*

Le pesant personnage !

THE'MIRE *à Hylas.*

A ce langage, orné

Des graces de l'Eglogue, & des fleurs de l'Idile,
On reconnoît le tendre & l'élégant Hylas.

SYLVANDRE *bas à Thémire.*

Vous ne le congédierez pas?

THE'MIRE *bas à Sylvandre.*

Trouvez-vous cela si facile?

HYLAS *à part.*

Maudit soit le fâcheux qui s'attache à nos pas!

SYLVANDRE *bas à Thémire.*

Pour éconduire un imbécile,
Il y faut bien tant de façon?

THE'MIRE *bas à Sylvandre.*

Sans doute: & sur ce point chacun a sa méthode.

SYLVANDRE *bas à Thémire.*

Qu'il s'en aille pourtant, sinon...

HYLAS.

Vous vous parlez tout bas: serois-je un incommode?

SYLVANDRE *bas à Thémire.*

Hé! dites franchement qu'oüi.

THE'MIRE *à Hylas.*

Non.

HYLAS.

A mon âge, en effet, je plais comme un jeune homme.
Que je me montre, ou qu'on me nomme,
D'abord on est tout réjoüi.
N'est-il pas vrai, Bergere?

SYLVANDRE *bas à Thémire.*

Ici, dites non.

THE'MIRE *à Hylas.*

Oüi.

SYLVANDRE *bas à Thémire.*

Vous voulez donc qu'il nous assomme,
Et ne voir d'aujourd'hui finir cet entretien?

HYLAS *à part.*

La présence d'un Tiers met l'amour en déroute.
Mon esprit ne me fournit rien . . .
à Thémire.
Doris est votre sœur ?

THE'MIRE.

Hé bien ?

HYLAS.

Et Célémante est son Amant ?

THE'MIRE.

Sans doute.
Il aime fort Doris ; & Doris est ma sœur.
Après ?

SYLVANDRE.

Que voulez-vous en dire ?

HYLAS *embarassé.*

Que . . . que je suis leur serviteur.

SYLVANDRE.

J'aurai soin de les en instruire.

HYLAS *à part.*

En m'éloignant un peu, voyons s'il se retire.
à Thémire.
Belle, jusqu'au revoir.

THE'MIRE.

Bon-jour.

HYLAS *s'en allant.*

De tout mon cœur.

SYLVANDRE.

Certe . . . . .

HYLAS *revenant.*

A propos ?

SYLVANDRE.

Encor ?

THE'MIRE *à Sylvandre.*

Quelle humeur pétulante !

HYLAS *à Sylvandre.*

Que faites-vous ici ?

SYLVANDRE.

Comment ce que j'y fais ?

HYLAS.

Oüi : vous devriez être auprès de Célémante.

SYLVANDRE.

Et pourquoi donc ?

HYLAS.

Pour faire avec lui votre paix,
Je ne sçais, contre vous, quelle raison l'irrite :
Mais il vient de jurer qu'avant la fin du jour,
Il vouloit vous joüer un tour.

SYLVANDRE.

Hé bien, qu'il me le jouë.

HYLAS. *bas à Thémire.*

Ah ! d'accord. Je vous quitte.
Mais je suis bientôt de retour.

SCENE II.

SYLVANDRE. THE'MIRE.

SYLVANDRE.

QUoi ? lorsque du moment la fatalité presse,
Et qu'on ne peut trouver de remede assez prompt;
Je vous vois, sans égard à ce qui m'intéresse,
La sérénité sur le front,
Recevoir avec politesse
Le premier qui nous interrompt ?

De vous-même, à ce point, pouvoir être maîtresse,
Dans le trouble où vous me trouvez ?
Ah! quand on aime, a-t-on l'humeur que vous avez ?
Non, vous ne sçavez point ce que c'est que tendresse.

THE'MIRE.

Vous sçavez quereller sans cesse,
Vous; c'est tout ce que vous sçavez.

SYLVANDRE.

Rien ne vous impatiente.

THE'MIRE.

Et tout vous met en courroux.

SYLVANDRE.

C'est que je suis sensible.

THE'MIRE.

Et moi, très-endurante;
Témoin l'amour que j'ai pour vous.

SYLVANDRE.

Je ne songe, en tout, qu'à vous plaire.
Ma faute, quand j'y manque, est bien involontaire.
Mais vous ne disconviendrez pas
Que si vous m'aimiez bien, l'on vous eût vû tout faire
Pour nous débarasser d'Hylas.
Votre Pere a parlé de se donner un Gendre.
Etranger dans ces lieux, je n'ai que peu d'espoir.
Nous consultions par où nous pourrions nous y prendre:
Hylas vient à-travers un entretien si tendre,
Sans que le contretemps semble vous émouvoir ?
Ma tristesse n'a pû suspendre
La vive attention que vous lui faisiez voir.
Que venoit-il toutefois nous apprendre ?
Belles nouvelles à sçavoir,
Pour s'occuper à les entendre!
Le nombre de ses bœufs, celui de ses moutons;
La nature des lieux qu'ici nous habitons;

Qu'il fait une belle journée ;
Qu'une telle heure, à l'horloge, a frappé ;
Que de l'Olympe, aux Dieux demeure abandonnée,
L'on voit d'ici le ſommet eſcarpé ;
Que c'eſt là le Fleuve Penée ;
Ici, le Vallon de Tempé ;
Que pour Doris enfin Célémante ſoûpire ;
Et qu'elle eſt votre Sœur. En vérité, j'admire
Qu'il n'ait pas dit auſſi que Sylvandre eſt mon nom ;
Que vous vous appellez Thémire,
Et votre pere, Polémon.

THE'MIRE.

De vous inſtruire il s'eſt fait une affaire,
Vous ſçachant depuis peu venu dans ce Canton ;
Et pour moi, j'ignore le ton
Que l'on prend avec ceux dont on veut ſe défaire.

SYLVANDRE.

Nous battons froid à leurs civilitez ;
Nous affectons avec eux le ſilence ;
Et leur faiſons ſentir à notre contenance
Qu'ils ſont de trop à nos côtez.

THE'MIRE.

Et ſi vous prononciez ici votre ſentence ?
Si je mettois la remontrance
Au rang des importunitez ?

SYLVANDRE.

Non ; vous ſerez plus équitable :
Et puiſque vous m'avez marqué quelque retour,
Vous ne nommerez pas de ce nom déteſtable
Les effets du plus tendre amour.
A mon entrée en ce fatal ſéjour,
La liberté, par vous me fut ravie :
Pour jamais, de la vôtre, on diſpoſe en ce jour ;
Et je m'étois flatté d'un ſort digne d'envie.

Songez, quand il s'agit d'imaginer comment
Je puis, de votre pere obtenir l'agrément,
Qu'un ſeul inſtant perdu peut me coûter la vie :
Et votre exemple me convie
A perdre cet inſtant, ſans en être agité ?
Ah ! Thémire, Thémire, eſt-ce donc être amante ?
De votre Sœur Doris, ainſi que la beauté,
Pour achever d'être toute charmante,
Que n'avez-vous la ſenſibilité ?

THE'MIRE.

Et vous, la tranquillité
De votre ami Célémante ?

SYLVANDRE.

Il n'eſt point inquiet, parce qu'il eſt heureux ;
Parce que Doris eſt telle,
Qu'en la prenant pour modelle,
D'un amant délicat vous combleriez les vœux.
Attentive à lui ſeul, à tout autre cruelle,
Et ſcrupuleuſement fidelle,
Elle croit que le jour ne luit que pour eux deux.
Pour elle, tout eſt grave ; & rien n'eſt bagatelle.
Tout devient matiere entr'eux
D'un redoublement de feux.
Ou d'une tendre querelle.

THE'MIRE.

Par une conduite ſi belle,
Et ce caractere épineux,
Doris, de l'Empire amoureux,
Malheureuſement pour elle,
Bannit les ris & les jeux ;
Et de la plainte éternelle
En fait le ſéjour affreux.

SYLVANDRE.

Le ſéjour voluptueux

De la Félicité même.

THE'MIRE.

Dites, dites un Enfer.
Quoi? la plainte ennuyeuse & le reproche amer
De l'amoureux empire est donc le bien suprême?

SYLVANDRE.

On sçait, de votre Sœur l'inquiétude extrême;
Elle fait, du reproche un usage fréquent.
Mais d'une bouche qu'on aime,
Le reproche est-il choquant?
De l'amitié véritable
C'est le signe convainquant;
C'est le langage éloquent
Du sentiment respectable.
Plus il est par conséquent
Continuel & piquant,
Plus on vous est redevable.

THE'MIRE.

Et moi, je ne sçais rien de plus insupportable.
L'amour & l'amitié veulent un ton plus doux.
Célémante n'a pû retenir son courroux,
Lui, dont la patience étoit inaltérable.
A-t-il si grand tort, entre nous?
Et vous croyez-vous pardonnable
De vous être montré jaloux
D'un Ami, qui pour vous près de moi s'interesse?
Qui ne me parle que de vous?
Qui même me veut mal, & me blâme sans cesse
De ne pas ménager assez votre foiblesse?
Franchement après cela
Je ne m'étonnerois guere....

SYLVANDRE.

Eh! de grace, laissons-là
Célémante & sa colere.

THE'MIRE.

D'une humeur douce, enfin, vous faites peu de cas :
Vous la voulez rebelle & haute ;
Une grondeuſe auroit, ſelon vous, mille appas :
Et ce n'eſt pas votre faute,
Si je ne la deviens pas.
Hé bien, je la ſuis donc ; & j'ay ſujet de l'être.
Oüi, juſtifiez-vous ; oüi, vous, qui vous plaignez.
Quoi, Berger, l'on vous aime ; on vous le fait paroître ;
On eſt tranquile, & vous craignez ?

SYLVANDRE.

Comment d'un juſte effroi puis-je encor me deffendre ?

THE'MIRE.

Depuis qu'Hylas eſt retiré,
Si vous aviez daigné m'entendre,
Vous ſeriez déja raſſuré.
Juſqu'à-preſent, mon cher Sylvandre,
Etranger parmi nous, vous avez ignoré
Que..... Mais Hylas revient.

SYLVANDRE.

Si mon repos vous touche ;
De grace, point d'accüeil ! aucun dehors flatteur !
Du ſilence, & de la froideur !
Songez, au premier mot qui vous ſort de la bouche,
Que vous me percerez le cœur.



SCENE III.

HYLAS. SYLVANDRE. THE'MIRE.

HYLAS *à Thémire.*

J'Avois quitté la place, eſperant que Sylvandre,
La voulant bien quitter auſſi,
Vous laiſſeroit ſeulette ici :
Mais nous riſquerions tout à vouloir trop attendre.
Votre pere, aujourd'huy, ſonge à vous marier.
Ne devinez-vous rien à mon air doux & tendre ?
Bergere, je vous aime ; & je viens vous l'apprendre.
Cela vous fâche-t-il ? Non. Je vais parier,
Au plaiſir que toûjours vous a fait ma préſence.
Que ſi j'ay pour moi Polémon,
Il n'aura pas beſoin d'un rigoureux ſermon
Pour vous inſinuer un peu de complaiſance.
Vous ne me répondez rien ? Bon !
Déja, comme un aveu, je prends votre ſilence :
Et vais chez lui marchander de ce pas
Une Brebis ſi douce, & ſi pleine d'appas.
L'or, en de tels marchez, emporte la balance :
Et le bon-Homme en fait cas.
Comptez ſur mon opulence.

SYLVANDRE *l'arrêtant.*

Mais votre procedé tient de la violence.
Ne voyez-vous pas bien, Hylas,
Que Thémire a l'eſprit occupé d'autre choſe ?
Qu'elle n'eſt point à ce qu'on lui propoſe,
Et qu'elle ne vous entend pas ?
Pour cette affaire, ou pour quelque autre,

Prenez mieux votre temps ; c'eſt moi qui vous le dis.

HYLAS.

Mon petit Paſtoureau, pour donner des avis,
Vous-même, prenez mieux le vôtre.
Thémire eſt-elle ſourde, aveugle, hors de ſens ?
Ou moi-même, ſuis-je en délire ?
Thémire me connoît : je connois bien Thémire :
Elle m'écoute ; & je l'entens.
Tenez même, elle vient de rire.
On a du revenu peut-être en ſens commun ;
Et ſur un bon titre on ſe fonde.
Dans toutes les langues du monde,
Se taire & conſentir, n'eſt qu'un.
Que l'heureux ſuccez confonde
Quiconque me le niera.
Aujourd'huy, l'envie en gronde ;
Demain, elle en crevera.

SCENE IV.

SYLVANDRE. THE'MIRE.

SYLVANDRE.

MAis auſſi le ſilence, au lieu d'être farouche,
Devient, en certains cas, une tendre faveur.

THE'MIRE.

Un mot ſorti de ma bouche,
Vous auroit percé le cœur !

SYLVANDRE.

Quittez cet affreux badinage.
Du jeu de la ſimplicité
L'amuſement ſied mal en cette extremité.

Ménagez mon foible courage;
Et n'affectez pas davantage
Un excez de malignité
Qui tiendroit enfin de l'outrage.

THE'MIRE.

Ferez-vous encor des Loix?
Où libre d'un soin frivole,
Et plus sage une autre fois,
Laisserez-vous à mon choix
Le silence & la parole?

SYLVANDRE.

Ah! je n'ay pas deviné
L'offre qu'on alloit vous faire.

THE'MIRE.

Encor moins imaginé
Les raisons qui m'ont fait taire.

SYLVANDRE,

De ce silence obstiné
Seroit-il une autre cause
Que le plaisir malin de m'avoir chagriné?

THE'MIRE.

Je l'y comptois pour quelque chose.
Mais je veux bien en convenir;
A l'amusant j'ay joint le nécessaire.
Le dessein d'engager Hylas à m'obtenir,
Est mon vrai but en cette affaire.

SYLVANDRE.

Vous lui souhaiteriez l'aveu de votre Pere?

THE'MIRE.

Oüi, je desire fort qu'il puisse y parvenir.

SYLVANDRE.

Vous, dont l'amitié sincere
Ne devoit jamais finir?

THE'MIRE.

Moi-même.

SYLVANDRE.

Infidéle Bergere !
Perdre ſi-tôt le ſouvenir
D'une promeſſe, à mon amour ſi chere !

THE'MIRE.

Loin de-là, je la réïtere,
Et ne ſonge qu'à la tenir.

SYLVANDRE.

Vous voulez cependant qu'un autre vous obtienne ?

THE'MIRE.

C'eſt l'unique moyen d'unir
Votre deſtinée à la mienne.

SYLVANDRE.

O Dieux ! quel étrange moyen !

THE'MIRE.

Hylas paſſe la ſoixantaine ;
Et l'inégalité de ſon âge & du mien
Rompra bientôt l'alliance.
Ne deſeſperez de rien.
De la patience ;
Et tout ira bien.

SYLVANDRE.

L'abominable prévoyance !
Etablir mon bonheur ſur la mort d'un Epoux !

THE'MIRE.

Gardez cette honnête croyance.
Par leurs propres erreurs on punit les Jaloux.
Vous en ferez l'experience :
Car vous n'êtes pas digne, excitant mon courroux
Par une injurieuſe & vaine défiance,
Qu'on s'explique mieux avec vous.

Elle veut ſortir.

SYLVANDRE.

Thémire, ſoyez moins ſevere.....

SCENE V.

SYLVANDRE. THE'MIRE. DORIS.

DORIS.

FElicitez-moi tous deux.
Célémante eſt chez mon Pere;
On l'aime; on le conſidere:
Bientôt nous ſerons heureux.
Alors, en Sœur qui vous aime,
Je ſerviray vos amours;
Et je veux, dans peu de jours,
Vous féliciter de même.

SYLVANDRE.

Près d'elle employez donc vos obligeans diſcours,
Doris! au nom de Célémante!
Au nom des nœuds qui vont vous unir pour toujours!
Un Amant glacé d'épouvante,
Implore ici votre ſecours.
En diſant qu'elle m'aime, elle en épouſe un autre.

DORIS.

Thémire?

SYLVANDRE.

Oüi. Pour aller s'offrir en ce moment,
Hylas, l'indigne Hylas a ſon conſentement,
Comme Célémante a le vôtre.

THE'MIRE.

Par ſon indignité le choix vous déplaiſt-il?
Qui voulez-vous que je préfere?

Le jeune Acis ? le beau Myrtil ?
Je n'ay qu'à dire un mot ; ils volent chez mon Pere.

SYLVANDRE.

De quel ſang froid elle me déſeſpere !

THE'MIRE.

Oh ! laiſſez-moi donc mon Hylas.

DORIS *à Thémire.*

Votre conſentement auroit été ſincere ?

THE'MIRE.

Hylas s'eſt déclaré : Des raiſons m'ont fait taire ;
Et je ne l'ay flatté, qu'en ne répondant pas.

SYLVANDRE.

L'Ingrate, à le flatter, a trouvé des appas :
Elle vient même de ſe plaire
A m'en faire l'aveu moqueur.

DORIS.

Seroit-il poſſible ?

THE'MIRE.

Oüi, ma Sœur.
On l'agréera d'abord. A Sylvandre, au contraire,
(Puiſqu'il faut vous ouvrir mon cœur)
Beaucoup de temps eſt néceſſaire
Pour faire approuver ſon ardeur.
Mon Pere cependant me preſſe avec rigueur :
Et je crains le choix qu'il peut faire.
Vous, qui ſçavez nos Loix, n'imaginez-vous pas,
Pour mieux me tirer d'affaire,
Ce qui me fait dans Hylas
Choiſir un Séxagenaire ?

DORIS.

Ah ! j'entends. Et pourquoi d'abord
N'avoir pas expliqué le myſtére à Sylvandre ?
Le paſſe-temps eſt un peu fort.
Cela n'eſt pas d'une ame tendre :

Et franchement vous avez tort.

THE'MIRE.

Je hais sa folle inquiétude ;
Et l'en punis, en l'y plongeant.

DORIS.

Mais sa crainte, après tout, n'a rien que d'obligeant,
Et ne méritoit pas un châtiment si rude.

THE'MIRE.

Douter de notre foy, n'est donc pas outrageant ?
Ce n'est pas une ingratitude ?
Les sermens que leur fait notre honneur indulgent,
Ne sont donc que de foibles gages
Qui ne nous rendront pas éxemptes de soupçon ?
Je pense d'une autre façon.
Après de pareils témoignages,
Quelque tort apparent qu'avec eux nous ayons,
Qui nous ose croire volages
Mérite que nous le soyons.
Et puis il s'ennuyoit d'un bonheur trop paisible.
Si l'on ne gronde, il croit que l'on est peu sensible.
Mais il me fait compassion ;
Et je redeviens bien-faisante.
Donnez-lui quelque instruction.
A votre humeur complaisante,
J'en laisse la fonction.
Je n'y puis être présente.
La recherche d'Hylas est une nouveauté,
Qu'aux Bergeres je dois apprendre.
Adieu, pour un moment. Une autrefois, Sylvandre,
Un peu de confiance, & de sécurité.

SCENE VI.

SCENE VI.

SYLVANDRE, DORIS.

SYLVANDRE.

Moi, jusques-là pousser la déférence!
Elle consent qu'Hylas parvienne à l'obtenir,
Et veut que je l'entende avec indifférence!
Que je vive en pleine assurance!

DORIS.

Belle leçon à retenir,
Pour ne jamais, à l'avenir,
Prendre feu sur une apparence.
Tout vous doit remplir d'espérance;
Et vous allez en convenir.
Prêtez-moi seulement une oreille attentive.
Chacun sçait que ce fut sur ce Bord fortuné
Qu'épris de l'ardeur la plus vive,
Apollon poursuivit Daphné .....

SYLVANDRE.

Apollon n'est-il pas ici bien amené?

DORIS.

On sçait aussi que, sur la même rive,
Dans son attente, il demeura frustré;
Et qu'atteignant en vain la belle Fugitive,
Cet Amant n'embrassa que l'écorce plaintive
De l'Arbre, qui depuis lui resta consacré.

SYLVANDRE.

Puisqu'on sçait tout cela, pourquoi donc nous le dire?

DORIS.

Je vous ai prié d'écouter.

SYLVANDRE.

Vous m'aviez promis de m'instruire...?

DORIS.

Et ce récit va m'acquitter.

SYLVANDRE.

Mais que peut-il en résulter,
Qui me rassure sur Thémire?

DORIS.

Plus que vous n'osez souhaiter.
Votre impatience extrême
Interrompant mes discours,
Et me retardant toûjours,
Se persécute elle-même.

SYLVANDRE.

Venez donc au fait.

DORIS.

J'y cours.
En mémoire de la fuite,
Où, pour unique recours,
Daphné fut ici réduite;
Parmi nous, est une loi
Qui permet à nos Bergeres,
Quand d'impitoyables Peres
Tyrannisent notre foi,
D'éluder, en fuyant, leurs volontez sévéres.
Reste à l'objet de ce mépris
D'atteindre, s'il peut, la Rebelle.
D'une Course, en un mot, nous devenons le prix;
Et pour la Course solemnelle,
Au gré de la Bergere, un bel espace est pris.
Si le Berger triomphe, il a tout droit sur elle;
Son pouvoir n'est plus limité.
Mais si nous avons la victoire,
Notre loi, sur un choix un peu mieux consulté,

Des Parens, pour un an, ſuſpend l'autorité.
Dès ſon enfance donc, ainſi que l'on peut croire,
Une Fille s'exerce à la légéreté.
Auſſi dirai-je, à notre gloire,
Qu'inſtruites à l'agilité,
Nous primons dans cet exercice;
Et que plus d'un bon Coureur
Entre, tous les jours, en lice,
Sans que pas un réüſſiſſe,
Ni s'en tire à ſon honneur.

SYLVANDRE.

Ah! je vois les bontez de votre aimable Sœur!

DORIS.

Hylas n'eſt pas d'un âge à demeurer vainqueur:
Le temps gagné vous rend un bon office;
Et par quelque ſoin flatteur,
Polémon rendu propice,
Avant que l'An s'accompliſſe,
Approuvera votre ardeur.

SYLVANDRE.

Quoi! Pour m'être fidéle, employer l'artifice?
Ah! c'eſt le comble du bonheur!

DORIS.

Ruſe d'autant plus obligeante,
Que préférer Hylas, c'eſt avoir quelque peur;
Et que Thémire en doit bien être exempte.
Car à moins qu'un Berger
Ne ſoit aſſez leger,
(Ce qui ne ſe peut ſans preſtige)
Pour franchir, pendant les hyvers,
Des champs que la neige a couverts,
Sans laiſſer le moindre veſtige;
Où, lorſque le Printemps les peint de ſes couleurs,
Pour pouvoir courir ſur les fleurs,

Sans en faire plier la tige ;
Soyez sûr qu'à la course on ne la vaincra point.

SYLVANDRE.

Que tout ce que j'entens me rassure & m'enchante !

DORIS.

En un mot, de Tempé Thémire est l'Athalante.
D'Athalante pourtant différente en ce point,
Que l'or n'est point ce qui la tente.
Ainsi ne craignez pas qu'un appât présenté
Suspende son agilité.
Son tardif Hyppoméne, en cette concurrence,
Des Jardins d'Hespérie épuisant le Trésor,
Lui jetteroit cent pommes d'or,
Sans y gagner un pas d'avance.

SCENE VII.

THE'MIRE, SYLVANDRE, DORIS.

THE'MIRE.

HE' bien ! étois-je un monstre ? & s'écrie-t'il encor:
» L'abominable prévoyance !

SYLVANDRE.

Ah ! Thémire, à votre bonté
Mesurez ma reconnoissance :
Mais ayez un peu d'équité.
Convenez de mon innocence,
Et de votre sévérité.
L'Amour vous a, sur moi, donné pleine puissance :
Mais l'Amour permet-il que faute de parler ? ....

THE'MIRE.

L'Amour encor va quereller !

J'épuiſerai notre unique reſſource ?
Je vais m'enfuir, au moins : Ne me fatiguez pas ;
Je viens déja de fuir Hylas ;
Et puis quand il faudra vous ſervir à la courſe,
Je ne pourrai plus faire un pas.

DORIS.

Oh ! je prends ſon parti. C'eſt une barbarie :
Et vous pouſſez auſſi trop loin la raillerie.
Par votre cœur jugez du ſien.
Qui vous allarmeroit de même ?
Je ne le voudrois pas, parce que je vous aime ;
Mais vous le mériteriez bien.

SCENE VIII.

HYLAS, SYLVANDRE, THE'MIRE, DORIS.

HYLAS *à Thémire.*

JE viens vous combler d'allégreſſe.
Je diſois bien que ma richeſſe ....

THE'MIRE.

Paix : je ne m'informe de rien.



SCENE IX.

CE'LE'MANTE, SYLVANDRE, HYLAS, THE'MIRE, DORIS.

THE'MIRE.

Mais vous, joyeux Célémante,
Venez, des ſombres humeurs,
Et d'à travers les Grondeurs,
Sauver ma gaîté mourante.

CE'LE'MANTE.

Adorable Thémire, avoüez franchement
Que ma gaîté n'eſt pas inutile à la vôtre.
Je devois être votre amant.
Sans doute! Parlez nettement;
N'étions-nous pas faits l'un pour l'autre?

THE'MIRE.

On diroit en effet que l'Amour ayant peur
De ne pas ſignaler un pouvoir aſſez vaſte,
Affecte d'attacher un cœur
Preſque toujours à ſon contraſte.
C'eſt ainſi que l'on voit unis
Le vif & le fougueux Eraſte
A l'indolente & froide Iris;
La belle Galathée, au diforme Nicandre;
L'enjoüé Célémante, à la triſte Doris;
Et la douce Thémire, au querelleur Sylvandre.

DORIS.

Notre humeur eſt le ſceau des plus tendres amours;
Mais laiſſons ces mauvais diſcours,
Si de vous deux j'étois un peu chérie,

Vos cœurs ne se seroient encore intéressés
Qu'à ce qu'un Pere vient de dire :
Et vous vous seriez plus pressés,
Vous, ma sœur, de l'apprendre; & lui, de m'en instruire.

C E' L E' M A N T E.

Ma belle humeur vous dit assez
Qu'apparemment j'ai ce que je desire.

H Y L A S *à Célémante.*

Tant mieux ! Touche-là, mon garçon.
Grace à l'Hymen, nous voilà freres :
Du moins, nous ne tarderons guéres.
Tu m'as vû demander Thémire à Polémon.
L'apparence, pour moi, peut-elle être meilleure ?
Le bon Papa n'a pas dit non ;
Et, pour se consulter, ne demande qu'une heure.

C E' L E' M A N T E.

Mais à-peine êtiez-vous sorti,
Qu'à mon tour je l'ai demandée.

H Y L A S.

Qui ? Thémire ?

C E' L E' M A N T E.

Oüi.

H Y L A S.

Bon ! quelle idée !

C E' L E' M A N T E.

Son Pere accepte le parti,
Et me l'a d'abord accordée.

T H E' M I R E.

Moi ?

S Y L V A N D R E.

Thémire ?

D O R I S.

Ma sœur !

H Y L A S.

A vous ?

CE'LE'MANTE.

A moi, mon pauvre Hylas. C'eſt une affaire faite;
Conſolez-vous. Adieu. Songez à la retraite.
Et vous, belle Thémire, embraſſez votre Epoux.

HYLAS.

Non pas, non pas, l'Ami, tout doux!
à Thémire.
Ne vous chagrinez point, mon aimable Bergere.
On a ce qu'on veut pour de l'or.
Ce coup mal-à propos, Doris, vous déſéſpére.
On ne l'a pas livrée encor;
Et je vais y mettre l'enchére.

SCENE X.

CE'LE'MANTE, SYLVANDRE, THE'MIRE, DORIS.

DORIS.

MA Sœur a commencé. C'eſt aujourd'hui le jour
Des mauvaiſes plaiſanteries.

SYLVANDRE.

Je ſuis ravi qu'elle ait ſon tour;
Et voilà de ſes railleries.

THE'MIRE.

Je n'ai pas la foibleſſe, au moins, de m'effrayer,
Ni de quereller Célémante:
J'ai l'eſprit de voir qu'il plaiſante,
Et qu'aux dépens d'Hylas il vouloit s'égayer,

CE'LE'MANTE.

Voici quelque choſe d'étrange!

Désabusez-vous tous. Je ne plaisante pas.
J'ai voulu supplanter, & je supplante Hylas.
Thémire, à votre avis, perd-elle donc au change ?

THE'MIRE à *Sylvandre.*

Voilà le tour qu'Hylas a tantôt annoncé.
Célémante veut rendre allarme pour injure.

CE'LE'MANTE.

Je ne sçai ce qu'Hylas aura dit; mais je sçai
Que ce que je vous dis est la verité pure.

THE'MIRE.

Célémante, c'est par bonté
Que l'on hésite de vous croire.

DORIS.

Vous n'avez pas été tenté
D'une infidélité si noire ?

SYLVANDRE.

Une marque évidente, Ami, que sur ce point,
Je ne vous crois pas plus qu'un autre;
C'est que je ne vous offre point
Un combat, qui termine ou ma vie, ou la vôtre.

CE'LE'MANTE.

Eh ! point d'inutile courroux.
Vous me faites pitié, Sylvandre.
Quel interest, de grace, encor y prenez-vous ?

SYLVANDRE.

Quel interêst j'y prends ! L'interest le plus tendre,
Et le plus sensible de tous;
Tout celui qu'un Rival furieux & jaloux,
Contre un ami perfide est capable d'y prendre.

CE'LE'MANTE.

A la bonne heure, Ami; si, sans vous y méprendre,
Vous eussiez espéré d'être un jour son époux;
Mais vous n'y deviez plus prétendre;
Le débat n'est plus entre nous,

Même plus que jamais votre amitié m'eſt duë ;
Car je veux vous vanger, & même vous ſervir.

SYLVANDRE.

Qui vous dit que pour moi Thémire étoit perduë ?

CE'LE'MANTE.

Hylas alloit vous la ravir.

SYLVANDRE.

Vous connoiſſez les Loix qui l'auroient défenduë :
Elle eût paré ce coup fatal,
En courant contre mon Rival ;
Et ſon agilité me l'eût bientôt renduë.

CE'LE'MANTE.

S'en prévaut-on contre un Amant qui plaît ?
C'eſt de ſon propre aveu qu'Hylas l'a demandée.
Il l'obtient d'elle-même ; & riche comme il eſt,
J'ay conçû le noble intéreſt
Qui dans ce choix l'aura guidée.
Voyant donc Polémon tout preſt
De former ce nœud ridicule,
Sur le marché d'Hylas j'ay couru ſans ſcrupule,
Et j'ay fait prononcer l'Arreſt.
Ce procédé ne déſoblige
Que Thémire & celui qui vous l'alloit ravir :
Et je n'ay prétendu, vous dis-je,
Que vous vanger, & vous ſervir.

SYLVANDRE *à Thémire.*

Voilà ce qu'a produit le malheureux ſilence,
Qu'avec Hylas, à tort, vous avez affecté.

THE'MIRE.

Vous eûtes part à l'imprudence.
Mais votre Ami, de ſon côté,
Affecte, ſur mon compte, une crédulité
Qui choque toute vrai-ſemblance.
Adreſſez le reproche à qui l'a mérité.

DORIS.

Thémire, vous feriez l'Epoufe d'un Perfide,
Qui nous met à tous trois le poignard dans le cœur?

SYLVANDRE.

Non, Doris, croyez-en la fureur qui me guide.
Ne reclamez pas votre Sœur.
Il faut que le fer en décide,
Et donne à tous trois un Vangeur.
Viens; fui-moi, Traître.

CE'LE'MANTE.

Qui te preffe?
Pourquoi d'abord ne fe prévaloir pas
Du fecours qui pouvoit débaraffer d'Hylas?
La Courfe peut encor m'enlever ta Maîtreffe.
Jufques-là, fufpendons le foin prématuré
Que ta mauvaife humeur fe forge.
Si mon bonheur alors devient plus affuré,
Nous aurons tout le temps de nous couper la gorge.

THE'MIRE.

Oüi, Sylvandre, je vous défends
De me fermer une carriere aifée,
Où je vais, à pas triomphants,
Le rendre, de Tempé l'opprobre & la rifée.
à Célémante.
Lâche! viens recevoir ce premier châtiment
Du volontaire aveuglement
Qui m'ofe imputer les foibleffes
D'un cœur, où l'amour des richeffes
Etouffe tout beau fentiment.
Viens voir évanoüir tes rufes criminelles.
Les Remords foudroyans courront à tes côtez.
A leur voix, déja tu chancelles;
Et l'horreur que me font tes infidélitez,
Pour fuir un Scélérat, va me donner des Aîles.

SCENE XI.

SYLVANDRE, CE'LE'MANTE, DORIS.

SYLVANDRE.

ET moi, Perfide! & moi, je vais la ſecourir
De mes vœux, & de ma préſence.
Tu pourrois, par hazard, tromper ſon eſpérance.
Mais quelqu'heureuſement que tu puiſſes courir,
Tu ne fuiras pas ma vengeance.

SCENE XII.

CE'LE'MANTE, DORIS.

CE'LE'MANTE.

LEs tendres proteſtations!
Et vous, belle Doris, vous êtes la derniere
A charger d'imprécations
Mes honnêtes intentions?
Vous, que j'offenſe la premiere!

DORIS.

Vous êtes trop paiſible. Oüi, j'ouvre enfin les yeux.
N'être pas plus émû, c'eſt n'être point coupable.
Oüi; tandis qu'on vous prend pour un Monſtre effroya-
Vous êtes un ami fidele, officieux, [ble,
Dont, malgré ſes diſcours, on devoit juger mieux.

Mais la crainte rend tout croyable,
Quand l'intérêt est précieux.
Elle a produit sur vous un effet tout semblable.
Elle vous a rendu capable
De croire, non pas que ma sœur,
De l'or ait eû la soif honteuse;
Mais qu'à la course, entre Elle & son Persécuteur,
La victoire seroit douteuse:
Et vous laissant vaincre à propos,
Vous prétendez, sans en rien dire,
Et de Sylvandre & de Thémire
Vous-même assûrer le repos.

{Célémante qui a écouté de l'air d'un homme qui convient d'une vérité, baise la main à Doris avec un transport de tendresse & de gayeté, qui acheve de la rassurer. *Elle continuë.*}

Un coup d'œil obligéant devoit donc m'en instruire;
L'espérance, en mon cœur, facilement s'éteint:
Vous sçavez qu'un rien le déchire,
Cruel! Et vous n'avez pas craint
La profondeur du coup dont vous l'avez atteint?
Souvent la Vérité se faisant trop attendre,
Arrache en vain le trait dont l'Erreur a blessé.

CE'LE'MANTE.

Vous voilà comme Sylvandre:
Les allarmes ont cessé;
La querelle va reprendre.
Epargnez-vous, Doris, ce chagrin peu sensé.
Ayez sur le présent l'esprit un peu fixé.
Goûtez en paix ses douceurs passageres,
Sans l'empoisonner des chiméres
De l'avenir ni du passé.
Quand vous me croyiez un volage,
C'étoit à moi de m'offenser.

Oubliez les terreurs, ainſi que moi, l'outrage.
La paix eſt-elle faite ? * Oüi ! Ce ſera, je gage,
Tout-à-l'heure à recommencer.

* *Doris ſourit.*

SCENE XIII.

HYLAS, CE'LE'MANTE, DORIS.

HYLAS.
ALerte, Célémante ! On ouvre la barriere.
Pour donner le ſignal, on n'attend plus que vous ;
Et Thémire, déja vêtuë à la légere,
Impatiente en ſon courroux,
Adreſſe à Daphné ſa priere.

CE'LE'MANTE *à Doris.*
Quoiqu'il arrive, au moins, modérez vos eſprits.
Montrez-vous raiſonnable Amante ;
Et croyez, ſans ſonger à qui ſera le prix,
Que le Sort peut livrer Thémire à Célémante,
Sans ôter pour cela Célémante à Doris.



SCENE XIV.

HYLAS, DORIS.

Tout le commencement de cette Scene se passe, sans que DORIS *occupée uniquement de ses réfléxions, s'apperçoive des réponses ni de la présence d'*HYLAS, *qui de son côté, aplique à des intérêts communs, tous les* a-parte *de* DORIS, *& croit qu'elle parle de* POLEMON.

DORIS *à part.*

CEci, tout de nouveau commence à m'interdire.

HYLAS.

Votre Pere jamais n'a voulu s'en dédire.

DORIS *à part.*

Et je ne sçai plus qu'en penser.

HYLAS.

Ni moi; sinon qu'au jeu l'on veut m'intéresser :
Mais je prends le parti d'en rire.

DORIS *à part.*

Ma flame, ingénieuse à prendre de l'espoir,
S'est laissée, à coup sûr, follement décevoir
Sur une apparence frivole.

HYLAS.

L'espérance n'étoit point folle :
Il étoit permis d'en avoir.
Un homme est honnête homme, & n'a que sa parole.

DORIS *à part.*

Dans le peu qu'il a dit, ce n'est qu'ambiguité....

HYLAS.

Il jouë un assez vilain rôle.

DORIS *à part.*

Que myſtere & ſubtilité.

HYLAS.

Oüi ; vous voyez comme on me leurre.
Pour en choiſir un autre, il me demande une heure.
Belle fineſſe ! en vérité.

DORIS *à part.*

Mais toutefois quelle apparence
Qu'il ſonge à me tromper, en s'offrant à courir ;
Quelle ſeroit ſon eſpérance ?
Quand même il en auroit ; quelle eſt ma défiance ?
Suffit-il d'aſpirer ici pour conquérir ?
D'une victoire impoſſible
Dois-je avoir la moindre peur ?
Ai-je oublié que ma Sœur
A la courſe eſt invincible?

HYLAS.

Invincible ! Oh que non ! Ne vous en flattez point.
Le Berger n'eſt pas ſot au point
D'accepter le défy, ſans en ſçavoir plus qu'elle.

DORIS.

Que dites-vous ?

HYLAS.

Que l'Infidéle
N'eſt pas une Tête à l'évent ;
Qu'à la courſe, où l'on croit que votre Sœur excelle,
Dès long-temps en ſecret il s'eſt rendu ſçavant ;
Et que dans l'erreur il vous laiſſe
Par malice, ou par politeſſe.
Mais moi qui l'ai ſurpris à s'éprouver ſouvent,
Je vous l'avoûrai ſans fineſſe,
La fléche vole avec moins de vîteſſe ;
Et j'oſerois pour lui, gager contre le vent.

DORIS.

Ah! que vous redoublez ma crainte!
Ciel! quel eſt le projet qu'il aura médité?
Sa démarche eſt-elle une feinte?
Eſt-elle une infidélité?

HYLAS.

Si peu de choſe vous tourmente!
C'eſt faire injure à vos appas.
Tenez, je vous préſente Hylas,
A la place de Célémante.
Oh, que nous ſçaurons bien vous le faire oublier!
Comme un jeune & ſot Ecolier,
Je ne m'en tiendray pas à la ſimple fleurette.
Tous les matins, au chant de l'Alloüette,
Mon amour vif & régulier
Vous promet une chanſonnette;
Quelqu'Air de Vielle, ou de Muzette;
Des fleurs, plein le petit Panier;
De beaux Rubans à la Houlette;
Dedans la Cage, une Fauvette;
Nouvelle Deviſe au colier
Du Levron & de la Levrette.
Le petit cœur fût-il plus dur que les cailloux,
Je lui peindray ſi bien l'amour & tous ſes charmes,
Vous me verrez ſi tendre à vos genoux;
Et j'y ſeray ſi doux! ſi doux!
Qu'il faudra bien rendre les armes....

DORIS.

Ah! je vois revenir Thémire toute en larmes:
Mon Infidéle eſt ſon Epoux.

SCENE XV.

HYLAS. THE'MIRE. DORIS.

DORIS *continue.*

JUste Ciel ! Qui l'auroit pû croire ?
Que vous nous euſſiez dû favoriſer ſi peu,
Contre une trahiſon ſi noire ?

THE'MIRE.

A ſa honte, j'en fais l'aveu ;
Tous mes efforts n'ont pû balancer la victoire.

HYLAS.

Il n'eſt que les Fripons, pour être heureux au jeu.

SCENE XVI.

SYLVANDRE. HYLAS. THE'MIRE. DORIS.

SYLVANDRE *à Thémire.*

J'Etois vangé, ſans votre Pere ;
Sans Polémon, c'en étoit fait.
Du Lâche, qui triomphe au bout de la carriére,
Mon Javelot lancé puniſſoit le forfait.
Mais dans ces lieux il doit ſe rendre :
Il n'a, tant que je vis, que de vains droits ſur vous.
Qu'il vienne ! je l'attends. Rien ne peut le défendre ;
J'en jure par les pleurs que vous daignez répandre :
Le Perfide, à vos pieds, va tomber ſous mes coups.

THE'MIRE

Ah ! modérez cette fureur extrême.

SYLVANDRE.

Thémire exhorteroit Sylvandre à la céder ?

THE'MIRE.

Je vous ay dit que je vous aime.

HYLAS *à part.*

Oüi-dà ! j'étois bien dupe !

SYLVANDRE.

Eh ! C'est pour cela même
Que nul autre que moi ne doit vous posséder.

THE'MIRE.

J'ay dit aussi que rien ne pourroit me résoudre,
A couronner d'autres amours ;
Que l'on verroit plûtôt les Rochers se dissoudre ;
Pénée, interrompre son cours ;
Nos Monts sacrez, réduits en poudre,
Dans ce délicieux Valon,
Livrer passage à l'Aquilon ;
Et le Laurier frappé du foudre,
Sur le front même d'Apollon.
C'étoit vous dire assez qu'au point où nous en sommes,
Quand j'aurois contre moi mes Parens & le Sort,
Je sçaurois faire un noble effort ;
Et contre les Dieux, & les Hommes,
Trouver le secours de la mort.

SYLVANDRE.

Ah ! Ce discours ne fait que redoubler ma rage.
C'est mon sang, c'est le sien qui doit vous être offert.
La mort doit n'être le partage
Que du Malheureux qui vous perd,
Ou du Cruel qui vous outrage.

DORIS.

Suspendez les effets de ce juste courroux,

Sylvandre ! auparavant laiſſez agir nos larmes.
Ma Sœur & moi, par de ſi tendres armes,
Peut-être le fléchirons-nous.

HYLAS.

Pour des bagatelles pareilles,
Faut-il en effet . . *appercevant Célemante.* Paix ! ne lui témoignez rien.
Voyons ce qu'il va dire. *à part.* Ils feroient pourtant bien
De ſe donner un peu, tous deux, ſur les oreilles.

SCENE XVII, Et derniere.

CE'LE'MANTE. SYLVANDRE. HYLAS. THE'MIRE. DORIS.

CE'LE'MANTE.

HE' bien, Thémire, les remords
N'ont pas, du Scélérat empêché la victoire !
à Doris.
Pour vous, je gagerois le prix de mes efforts,
Que déja du Traité vous perdez la mémoire ;
à Sylvandre.
Et Toi, ſi Polémon n'eût retenu ton bras,
Tu donnois au Vainqueur une belle couronne !
En vérité, tous trois vous êtes bien ingrats ;
Et vous ne mériteriez pas. . . . .
Mais je ſuis bon ; je vous pardonne.

THE'MIRE.

Ame ſans pudeur & ſans foi !
Tu joins l'inſulte aux perfidies.
Mais ne te flatte point ! Plûtôt que d'être à Toi,
Je m'arracherois mille vies.
Je ne reçois ta main, qu'après le coup mortel,

J'en atteſte les Dieux ; je le jure à Sylvandre.
Pour ne pas en douter, Cruel,
Achéve ton forfait ; viens ; & ſans plus attendre,
Oſe me conduire à l'Autel.

CE'LE'MANTE *la retenant.*

Ecoutez ....

SYLVANDRE.

Monſtre ! ....

CE'LE'MANTE *à Sylvandre.*

Et Toi, tâche auſſi de m'entendre.
Tu vois comme Elle t'aime ; & tes ſoupçons jaloux
Que, ce jour, on a vû juſques ſur moi s'étendre,
Doivent être guéris par un ſi beau courroux.
C'eſt la moindre vengeance, Ami, que j'ay dû prendre
D'un travers, qui rompoit tout commerce entre nous.
Thémire a, de ſa part, payé de quelque larme
Le plaiſir malin qu'elle a pris
De te donner ſouvent l'allarme,
Comme, à regret, j'ay dû la donner à Doris.
Enfin, admire ici le zéle
D'un Ami prudent & fidéle.
Sans être, de Thémire aujourd'huy le vainqueur,
Je ne pouvois, en ta faveur,
Comme je fais, diſpoſer d'Elle ;
Ni d'un fâcheux délai t'épargner la rigueur.
à Thémire.
Je viens, à Polémon d'en porter la nouvelle,
En lui demandant votre Sœur.
Au double Mariage il ſouſcrit de bon cœur ;
Et ſon impatience égale au moins la nôtre.
Ainſi donc j'ay dû vaincre ; & j'ay vaincu pour vous.
Qu'on ſe faſſe juſtice à préſent l'un à l'autre.
à Thémire, lui préſentant Sylvandre.
Thémire, de ma main, recevez cet Epoux.

à Doris.

Vous, Doris, pardonnez au vôtre :

à Sylvandre.

Et Toi, ſi tu le veux, maintenant battons-nous.

SYLVANDRE *embraſſant Célémante.*

Quelle étoit mon erreur ! Et qu'ay-je penſé faire ?

HYLAS.

Mais je ne trouve pas mon compte, à cette affaire.
Et moi donc, Qui m'épouſera ?

CE'LE'MANTE.

Un autre contretemps qu'Hylas excuſera,
C'eſt la Danſe, & les Chants, qu'éxige ici l'uſage.

On entend les Inſtrumens.

HYLAS.

Là là, je ne perds pas courage.
Il faut voir comme tout ira.
L'un des deux peut n'être pas ſage,
Et, dès demain, faire mauvais ménage ;
L'un des deux alors le paîra.

FIN

DE LA PASTORALE.



DIVERTISSEMENT.

UNe Troupe de Bergers & de Bergeres, au son des hauts-bois & des musettes, arrivent en dansant sur une marche, dans les chants de laquelle ils mêlent les paroles suivantes.

CHOEUR.

Bergeres, la légéreté
Conserve (votre / notre) liberté.

UNE BERGERE.

Ne subissons de loix ni de choix que les nôtres.
Que les Bergers l'éprouvent tous.
Pour un, qui par hazard, l'a remporté sur nous,
Nous l'emporterons sur mille autres.

CHOEUR.

Bergeres, la légéreté
Conserve (notre / votre) liberté.

UN BERGER.

Pour une Beauté rigoureuse,
Que sert de courir, comme on fait?
Quelque avantage que l'on ait,
Jamais la course n'est heureuse.

CHOEUR.

Bergeres, la légéreté
Conserve (notre / votre) liberté.

LUTTE DE BERGERES.

UN BERGER
chante.

Séveres
Bergeres,
A la courſe, légeres,
Comme les Zéphirs !
Laiſſez une fuite
Qui traîne, à ſa ſuite,
Mille repentirs.
Une vaine gloire
Vous en fait accroire ;
Comblez nos deſirs.
De notre victoire,
Naîſſent vos plaiſirs.

DANSE DE BERGERES.

UNE BERGERE
chante.

La Colombe,
Sur qui tombe
Le Vautour,
Ne prend pas la fuite
Plus vîte,
Qu'une Belle, quand elle évite
La pourſuite
D'un importun amour.
Mais que cette vîteſſe extrême
Se rallentit,
Lorſque l'on fuit
Ce que l'on aime !

UN BERGER ET UNE BERGERE ensemble.

Pour fuir un doux lien,
Nous n'épargnons rien.
Soin frivole!
Nous courons bien;
Mais l'Amour vole.

COURSES.

VAUDEVILLE.

I.

Peu de chose arrête le cours
De la Fortune & des Amours.
Dans l'une & dans l'autre carriére,
Après mile & mile embarras,
Souvent l'on n'a qu'un pas à faire;
Par malheur, on fait un faux pas.

II.

Un Berger qui couroit gaîment,
Du triomphe vit le moment;
Tout prêt d'atteindre sa Bergere,
Il étendoit déja le bras.
Il n'avoit plus qu'un pas à faire;
Par malheur, il fit un faux pas.

III.

Une Prude approchoit du temps
Qui fait taire les Médisans.
Son Honneur antique & sévere
Nous regardoit du haut en bas;
Il n'avoit plus qu'un pas à faire;
Par malheur, il fit un faux pas.

IV.

Un Trafiquant, dans ſon état,
Sur l'honneur étoit délicat;
Les autres faiſoient leurs affaires,
Lui ſeul ne s'enrichiſſoit pas;
A l'exemple de ſes Confreres,
Par bonheur, il fit un faux pas.

V.

Une jeune & ſimple Beauté
Ne fuyoit que par vanité.
Son Berger n'y comptoit plus guere;
De la pourſuivre il étoit las.
Elle n'avoit qu'un pas à faire;
Par bonheur, ce fut un faux pas.

VI.

Dans le Cirque des Beaux Eſprits,
Plus d'un Coureur manque le prix.
On l'eſpére en vain du Parterre,
Même après bien des brouhahas;
Si, n'ayant plus qu'un pas à faire,
Par malheur, on fait un faux pas.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux la *Pastorale des Courses de Tempé*: & j'ai crû qu'on pouvoit en permettre l'impression. A Paris, le 21 Septembre 1734.

MAUNOIR.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: Salut. Notre bien amé Nicolas LE BRETON, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main un Manuscrit qui a pour titre, *les Courses de Tempé, Pastorale, par le Sieur Piron*, qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public, s'il Nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Permission sur ce nécessaires; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feüille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Presentes. Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Livre ci-dessus specifié, conjointement ou séparement, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consecutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance: A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725; & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de Copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre trés-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans

celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le ſieur Chauvelin: le tout à peine de nullité des Preſentes: du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ſes ayans-cauſe, pleinement & paiſiblement ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le quatriéme jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil ſept cens trente-quatre, & de notre regne le vingtiéme.

Par le Roy en ſon Coneil, VERNIER.

Regiſtré ſur le Regiſtre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, Num. 782. fol. 766. conformément aux anciens Reglemens confirmez par celui du 28 Février 1723. A Paris, ce cinq Octobre 1734.

G. MARTIN, Syndic.

De l'Imprimerie de CLAUDE SIMON.

LA MÉTROMANIE, OU LE POËTE.

COMÉDIE

EN VERS ET EN CINQ ACTES.

Par M. PIRON.

Représentée pour la premiére fois, sur le Théâtre François le 10. Janvier 1738.

Le Prix est de trente sols.



A PARIS,

Chez LE BRETON, Quai des Augustins, au coin de la ruë Gît-le-Cœur, à la Fortune.

M. DCC. XXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE DU ROI.



A

M. L. C. D. M***.

J'*Ai mes droits, comme Vous les vôtres.*
Je ſuis libre de vous ofrir
L'eſſai d'un Art qu'avec les autres,
Vous ferés bientôt refleurir.

Vous ne voulés pas que l'on ſçache
Quel eſt ce nom, qui dans nos cœurs
Et dans les étoiles, ſe cache;
Je me ſoumets à vos rigueurs.

Mais il me reſte une reſſource.
*C'eſt de peindre l'*Homme *adoré*
*Qui fait, du Midi juſqu'à l'*Ourſe,
Voler un Nom *ſi révéré.*

On verra du moins d'âge en âge,
Si le Hazard *m'y fait paſſer,*
Lorſque j'adreſſois un hommage
Que je ſçavois bien l'adreſſer.

Pour me venger donc en partie
Du refus que Vous *m'avés fait;*
D'abord, de votre MODESTIE,
Je grave ce rigoureux trait.

Son nom ſeul déja l'éfarouche.
La découvrir, c'eſt l'afliger.
Sa rougeur aimable me touche;
Abrégeons, pour la ménager.

Graveur exact & laconique,
J'acheve en un coup de burin ;
Renfermant dans un trait unique,
Plusieurs traits dignes de l'airain.

Trois qualités, en Vous, incluses
Forment cette rare unité ;
L'Homme d'Etat, l'Ami des Muses,
L'Amour de la Société.

C'est fait ; & cela doit sufire.
Le trait fatal est décoché.
Vous nommer, eût-ce été plus dire ?
Et n'êtes-vous pas bien caché ?



ACTEURS.

DAMIS, Poëte.

M. BALIVEAU Oncle de Damis.

LUCILE.

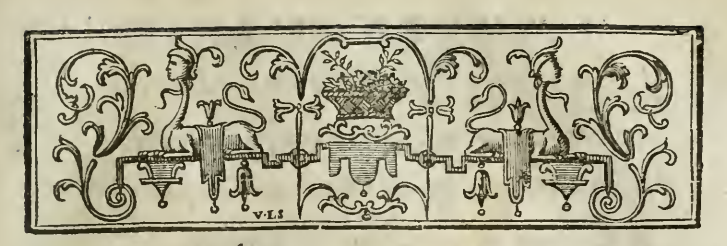
M. FRANCALEU, Pére de Lucile.

DORANTE, Amant de Lucile.

LISETTE.

MONDOR, Valet de Damis.

La Scéne est chés M. Francaleu, dans les jardins d'une Maison de campagne, aux environs de Paris.



LA MÉTROMANIE
OU
LE POËTE.
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

MONDOR, LISETTE.

MONDOR.

CETTE maiſon des Champs me paroît un bon gîte.
Je voudrois bien ne pas en décamper ſi vîte:
Surtout m'y retrouvant avec tes yeux fripons,
Auprès de qui, pour moi, tous les gîtes ſont bons.
Mais de mon Maître ici n'ayant point de nouvelles,
Il faut que je revole à Paris.

LISETTE.

Tu l'appelles?

MONDOR.

Damis. Le connois-tu ?

LISETTE.

Non.

MONDOR.

Adieu donc.

LISETTE.

Adieu.

MONDOR.

On m'a pourtant bien dit : chez Monſieur Francaleu.

LISETTE.

C'eſt-là.

MONDOR.

Ne jouë-t'on pas, chez vous, la comedie ?

LISETTE.

Témoin ce rôle encor qu'il faut que j'étudie.

MONDOR.

Le Patron n'a-t'il pas une fille unique ?

LISETTE.

Oui.

MONDOR.

Et qui ſort du Couvent depuis peu ?

LISETTE.

D'aujourd'hui.

MONDOR.

Vivement recherchée ?

LISETTE.

Et très-digne de l'être.

MONDOR.

Et vous avez grand monde ?

LISETTE.

A ne pas nous connoître.

MONDOR.

Illumination, bal, concert?

LISETTE.

C'eſt cela.

MONDOR.

Fête & chere ſplendide?

LISETTE.

Il eſt vrai.

MONDOR.

M'y voilà.
Damis doit être ici, chaque mot me le prouve:
Quand le diable en ſeroit, il faut que je l'y trouve.

LISETTE.

Sa mine, ſes habits, ſon état, ſa façon?

MONDOR.

Oh! c'eſt ce qui n'eſt pas facile à peindre: Non.
Car ſelon la penſée, où ſon eſprit ſe plonge,
Sa face, à chaque inſtant, s'élargit ou s'allonge.
Il ſe néglige trop, ou ſe pare à l'excès:
D'état, il n'en a point, n'y n'en aura jamais.
C'eſt un Homme iſolé qui vit en Volontaire:
Qui n'eſt Bourgeois, Abbé, Robin, ni Militaire:
Qui va, vient, veille, ſuë, & ſe tourmentant bien,
Travaille nuit & jour, & jamais ne fait rien.
Du reſte, raſſemblant dans ſa ſeule Perſonne,
Tous les Originaux qu'au Théâtre on nous donne,
Miſantrope, Etourdi, Complaiſant, Glorieux,
Diſtrait... ce dernier-ci le déſigne le mieux:
Tenez, s'il eſt ici, je gage mes oreilles,
Qu'il eſt dans quelque allée, à bâiller aux corneilles,
S'approchant pas à pas, d'un Ha-ha qui l'attend;
Et qu'il n'appercevra qu'en s'y précipitant.

LISETTE.

Mais... mais je m'oriente au portrait que vous faites.
N'eſt-ce pas de ces Gens que l'on nomme Poëtes ?

MONDOR.

Oui.

LISETTE.

Nous en avons un.

MONDOR.

C'eſt lui.

LISETTE.

Peut-être bien.

MONDOR.

Qui donc ?

LISETTE.

Le Perſonnage en tout reſſemble au tien:
Sinon que ce n'eſt pas Damis que l'on le nomme.

MONDOR.

Contente-moi; n'importe; & montre moi cet homme.

LISETTE.

Cherche ! Il eſt à rêver là bas, dans ces boſquets.
Mais vas-y ſeul: on vient: & je crains les caquets.

SCENE II.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

DORANTE ici! Dorante !

DORANTE.

Ah Liſette ! ah ma belle !
Que je t'embraſſe ! hé bien ! dis-moi donc la nouvelle;
Félicite-moi donc ! Quel plaiſir ! L'heureux jour !
Que ce jour a tardé long-tems à mon amour !

De la chofe, avant moi, tu dois être avertie:
Que ne me dis-tu donc que Lucile eft fortie?
Que je vais... Que je puis... Conçois-tu? ... Baife-moi.

LISETTE.

Mais vous n'êtes pas fage, en verité.

DORANTE.

Pourquoi?

LISETTE.

Si Monfieur vous trouvoit? Songez donc où vous êtes?
Y penfez-vous d'ofer venir, comme vous faites,
Chez un homme avec qui votre Pere en procès...

DORANTE.

Bon! m'a-t'il jamais vû ni de loin ni de près?
Je vois le Parc ouvert: j'entre.

LISETTE.

Vous le dirai-je?
Euffiez-vous cent fois plus d'audace & de manége,
Lucile même à nous, daignât-elle s'unir;
Je ne fçais trop comment vous pourez l'obtenir.

DORANTE.

Oh je le fçai bien, Moi! Mon Pere m'idolâtre:
Il n'a que moi d'Enfans: je fuis opiniâtre:
Je le veux. Qu'il le veuille. Autrement, (j'ai des mœurs.)
Je ne lui manque point; mais je fais pis. Je meurs.

LISETTE.

Mais fi le grand procès qu'il a...

DORANTE.

Qu'il y renonce;
Le Pere de Lucile a gagné. Je prononce.

LISETTE.

Mais fi votre Pere ofe en apeller?

DORANTE.

Jamais.

LISETTE.

Mais si ...

DORANTE.

Finis de grace : & laisse là tes Mais.

LISETTE.

Croyez-vous donc, Monsieur, vous seul, avoir un Pere?
Le Nôtre y voudra-t'il consentir ?

DORANTE.

Je l'espére.

LISETTE.

Moi je l'espere peu.

DORANTE.

Sois en paix là-dessus.

LISETTE.

Le Vieillard est entier.

DORANTE.

Le Jeune homme encor plus.

LISETTE.

Lucile est un Parti ...

DORANTE.

Je suis bon pour Lucile.

LISETTE.

Elle a cent mille écus.

DORANTE.

J'en aurai deux cent mile.

LISETTE.

Mais vous aimera-t'elle ?

DORANTE.

Ah laisse là ta peur !
Quand je t'en vois douter, tu me perces le cœur.

LISETTE.

Je vous l'ai dit cent fois ; c'est une Nonchalante
Qui s'abandonne au cours d'une vie indolente ;

De l'amour d'elle-même éprise uniquement;
Incapable en cela d'aucun attachement;
Une Idole du Nord, une froide Femelle,
Qui voudroit qu'on parlât, que l'on pensât pour elle;
Et sans agir, sentir, craindre, ni désirer,
N'avoir que l'embarras d'être & de respirer.
Et vous voulez qu'elle aime! Elle, avoir une intrigue!
Y pensez-vous, Monsieur? Fy donc! cela fatigue.
Voyez, depuis un mois que le cœur vous en dit,
Si votre amour vous laisse un moment de répit.
Et c'est ma foi bien pis chez nous que chez les hommes.

DORANTE.

Enfin depuis un mois, sçachons où nous en sommes.

LISETTE.

Elle aime éperdument ces vers passionnés,
Que votre Ami compose & que vous nous donnez;
Et je guette l'instant d'oser dire à la Belle,
Que ces vers sont de Vous & qu'ils sont faits pour Elle.

DORANTE.

Qu'ils sont de Moi! Mais c'est mentir éfrontement.

LISETTE.

Hé bien, je mentirai: mais j'aurai l'agrément
D'intéresser pour Vous l'Indifférence même.

DORANTE.

Lucile en est encor à sçavoir que je l'aime!
Que ne profitions-nous de la commodité
De ces vers amoureux dont son goût est flatté?
Un trait pouvoit m'y faire aisément reconnoître:
Et, mieux que tu ne crois, m'eût réussi peut-être.

LISETTE.

Hé non, vous dis-je, non! vous auriez tout gâté;
L'Indiférence incline à la Sévérité.

Il a fallu d'abord préparer toutes choſes ;
De l'Empire amoureux lui déplier les roſes ;
L'induire à ſe vouloir baiſſer, pour en cueillir.
D'aiſe, en liſant vos vers, je la vois treſſaillir ;
Sur-tout quand un amour qui n'eſt plus guére en vogue,
Y brille ſous le titre ou d'Idile ou d'Eglogue.
Elle n'a plus l'eſprit maintenant occupé,
Que des bords du Lignon, des vallons de Tempé,
De Bergers figurants quelques danſes légères,
Où, tout le jour, aſſis aux pieds de leurs Bergères ;
Et couronnez de fleurs, au ſon du chalumeau,
Le ſoir, à pas comptez, regagnant le Hameau
Là voyant s'émouvoir à ces fades eſquices,
Et de ces viſions ſavourer les délices,
J'ai crû devoir mener tout doucement ſon cœur,
De l'amour de l'ouvrage, à l'amour de l'autheur.

DORANTE.

C'eſt une Eglogue auſſi qu'on lui prépare encore ;
Damis, ſe leve exprès, chez vous, avant l'aurore.

LISETTE.

Damis !

DORANTE.

L'auteur des riens dont on fait tant de cas.
Et ſa rencontre ici, tout franc, ne me plaît pas.

LISETTE.

Celui que nous nommons Monſieur de l'Empirée ?

DORANTE.

Oui ; ſon talent, chez nous, lui donne auſſi l'entrée ;
Mon Pere en eſt épris juſqu'à l'aimer, je croi.
Un peu plus que ma Mere ; & preſque autant que Moi.

LISETTE.

Laiſſons là ſon Eglogue.

DORANTE.

Ah ſoit ! je l'en diſpenſe.

Sur un pareil emprunt, tu ſçais comme je penſe.

LISETTE.

Monſieur de Francaleu ne vous connoît pas?

DORANTE.

Non.

LISETTE.

Faites-vous préſenter à lui ſous un faux nom.
Ici, l'amour des vers eſt un tic de famille :
Le Pere qui les aime, encor plus que la Fille
Regarde votre Ami, comme un Homme divin
Et vous plairez d'abord, préſenté de ſa main.

DORANTE.

Il faut lui déguiſer la raiſon qui m'attire.

LISETTE.

La fureur du Théâtre en eſt une à lui dire.
Déſirez de joüer avec nous. Juſtement
Quelques Acteurs nous font faux bond, en ce moment....

DORANTE.

Ouida, je les remplace & je m'ofre à tout faire.

LISETTE.

A la piece du jour, rendés vous néceſſaire,
Il s'agit de cela maintenant : Après quoi...

DORANTE.

Voici notre Poëte. Adieu. Retire-toi.

SCENE III.

DORANTE, DAMIS.

DORANTE.

TOUT à l'heure, mon cher, il faut prendre la peine...

DAMIS *ſans l'écouter.*

Non! Jamais ſi beau feu ne m'échauffa la veine,

J'ai fabriqué, pour vous, bien des vers jusqu'ici :
Mais je donne ma voix & la palme à ceux-ci.

DORANTE.

Il s'agit...

DAMIS *interrompant continuellement Dorante.*

De vous faire une églogue ; elle est faite.

DORANTE.

Eh n'allons pas si vîte !

DAMIS.

Oh mais faite & parfaite.

DORANTE.

Je le crois.

DAMIS.

Au bon coin ceci sera frappé.

DORANTE.

D'accord.

DAMIS.

Et je le donne en quatre au plus huppé

DORANTE.

Laissons, je vous demande...

DAMIS.

Oui. Du noble & du tendre.

DORANTE *perdant patience.*

Non ! du tranquile.

DAMIS.

Aussi vous en allez entendre.

DORANTE.

Hé j'en jugerois mal !

DAMIS.

Vous m'impatientez.

DORANTE.

Je ſuis ſourd.

DAMIS.

Je crîrai.

DORANTE.

Vainement.

DAMIS.

Ecoutez.

DORANTE.

Quelle rage!

DAMIS.

DAPHNIS & L'ECHO; Dialogue.

DAPHNIS.

DORANTE *à part.*

Au diable ſoient l'Echo, l'Homme & l'Eglogue!

DAMIS *récite d'un ton compoſé.*

Echo que je retrouve en ce Boccage épais...

DORANTE *d'une voix éclatante.*

Paix! dit l'Echo: Paix, dis-je! une bonne fois, Paix!
Sinon...

DAMIS.

Comment, Monſieur? Quand pour vous je compoſe...

DORANTE.

Mais quand de vous, Monſieur, on demande autre choſe.

DAMIS *reprenant ſa volubilité.*

Ode? Epître? Cantate?

DORANTE.

Ahi!

DAMIS.

Elegie?

DORANTE.

Hé bien?

DAMIS.

Portrait ? Sonnet ? Bouquet ? Triolet ? Ballet ?

DORANTE.

Rien !

Mon amour ſe retranche au langage ordinaire ;
Et déſormais du vôtre, il n'aura plus affaire.

DAMIS.

C'eſt autre choſe : alors ces vers ſeront pour Moi.

DORANTE.

Non que je ne reſſente, ainſi que je le doi,
La bonté que ce jour encor, vous avez euë ;
J'ai regret à la peine.

DAMIS.

Elle n'eſt pas perduë.
Mes vers, ſans aller loin, ſçauront où ſe placer ;
Et l'on a, pour ſon compte, à qui les adreſſer.

DORANTE *avec émotion.*

Ah vous aimez ?

DAMIS.

Qui donc aimeroit, je vous prie ?
La ſenſibilité fait tout notre génie.
Le cœur d'un vrai Poëte eſt promt à s'allumer ;
Et l'on ne l'eſt qu'autant que l'on ſçait bien aimer.

DORANTE. *à part.*

Je le crois mon Rival. (*haut.*) Quelle eſt votre Bergère ?

DAMIS.

De la Vôtre, pour moi, le nom fut un myſtère ;
Que le nom de la Mienne en puiſſe être un pour vous.

DORANTE.

Et votre ſort, Monſieur, ſans doute...

DAMIS.

eſt des plus doux.

DORANTE.

Une plume ſi tendre a de quoi plaire aux Belles.

DAMIS.

Ce jour vous en dira peut-être des nouvelles.

DORANTE.

Ce jour . . .

DAMIS.

Eſt un grand jour.

DORANTE.

(*bas*) Ah c'eſt Lucile!(*haut*) oh çà!
Si vous ne la nommez, du moins dépeignez-la.

DAMIS.

Je le voudrois.

DORANTE.

A qui tient-il? (*à part*) ſon froid me tuë.

DAMIS.

Je ne le puis.

DORANTE.

D'où vient?

DAMIS.

Je ne l'ai jamais vuë.

DORANTE.

(*bas*) C'eſt elle. (*haut*) Expliquez-vous.

DAMIS.

Mes termes ſont fort clairs.

DORANTE.

D'où naîtroient donc vos feux?

DAMIS.

De ſon goût pour les vers.

DORANTE.

(*bas*)De ſon goût pour les vers! Mon infortune eſt ſûre:
Mais n'importe: feignons & pouſſons l'avanture.

DAMIS.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous? d'où vient ces *à parté*?

DORANTE.

De mon premier objet c'est trop m'être écarté.
Revenons au plaisir que de vous j'ose attendre.

DAMIS.

Parlez; me voilà prêt: que faut-il entreprendre?

DORANTE.

Donnez-moi pour Acteur à Monsieur Francaleu
Je me sens du talent; & je voudrois un peu,
En m'essayant chez lui, voir ce que je sçais faire.

DAMIS.

Venez.

DORANTE.

Mon nom pouroit me nuire.

DAMIS.

Il faut le taire.
Vous êtes mon ami, ce titre suffira.
Ecoutez seulement les vers qu'il vous lira.
C'est un fort galant homme, excellent caractere;
Bon Ami, bon Mari, bon Citoyen, bon Pere;
Mais à l'Humanité, si parfait que l'on fut,
Toujours par quelque foible, on paya le tribut.
Le sien est de vouloir rimer malgré Minerve;
De s'être, en cheveux gris, avisé de sa verve;
Si l'on peut nommer verve, une démangeaison
Qui fait honte à la rime, autant qu'à la raison.
Et malheureusement ce qui vicie, abonde;
Du torrent de ses vers, sans cesse il nous inonde;
Le premier, il en raille, & souvent s'avilit;
Grimace! l'Auteur perce; il les lit, les relit;
Prétend qu'ils fassent rire; & pour peu qu'on en rie,
Le poignard sur la gorge, en fait prendre copie,

Rentre en fougue, s'acharne impitoyablement,
Et charmé du flateur, le paye, en l'assommant.

DORANTE.

Oh je suis patient! je veux lasser votre homme;
Et que de l'encensoir ce soit moi qui l'assomme.

DAMIS.

Pour moi je meurs, je tombe, écrasé sous le faix.

DORANTE.

Qui vous retient chez lui?

DAMIS.

Des raisons que je tais;
Et je m'y plairois fort, sans sa Muse funeste
Dont le poison maudit nous glace & nous empeste.
Heureux quand mon esprit vole à sa région,
S'il n'y porte pas l'air de la contagion!
Le voici. Tout le corps me frissonne à l'aproche
Du grifonnage afreux qu'il a toujours en poche.

SCENE IV.

M. FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

M. FRANCALEU.

PESTE soit de ces coups où l'on ne s'attend pas!
Voilà ma piece au diable & mon théâtre à bas.

DAMIS.

Comment donc?

M. FRANCALEU.

Trois Acteurs: l'Amant, l'Oncle, le Pere
Manquant à point nommé, font cette belle affaire.

L'un a la fievre : l'autre un rhume ; & l'autre eſt mort ;
C'eſt bien prendre ſon tems.

DAMIS.

Vraiment ils ont grand tort.

M. FRANCALEU.

Je croyois célébrer le retour de ma Fille ;
A grands frais je convoque, Amis, Parens, Famille ;
J'aſſemble un Auditoire & nombreux & galant ;
Et nous fermons. Le trait n'eſt-il pas régalant ?

DAMIS *froidement.*

Certe les trois ſujets étoient bons ; c'eſt dommage.

M. FRANCALEU.

Quelle ſérénité ! Sçavez-vous, quand j'enrage,
Que j'enrage encor plus, ſi l'on n'enrage auſſi ?

DAMIS.

C'eſt que je vois, Monſieur, bon remede à ceci.
Le rôle des Vieillards n'eſt pas de longue haleine ;
Les deux Premiers-venus le rempliront ſans peine.

M. FRANCALEU.

Mais l'Amant ?

DAMIS *préſentant Dorante.*

Mon Ami s'en acquitte à ravir.

DORANTE *à M. Francaleu.*

Monſieur, vous me voyez tout prêt à vous ſervir.

M. FRANCALEU *à Damis.*

Vraiment d'un amoureux il a bien l'encolure.

DAMIS.

Et le jeu, croyez-moi, meilleur que la figure.

M. FRANCALEU.

Mais il s'agit ici d'un Amant maltraité ;
Et peut-être Monſieur ne l'a jamais été ;

Or

Or il faut, quelque loin qu'un talent puiſſe atteindre,
Eprouver pour ſentir, & ſentir pour bien feindre.

DAMIS *avec un rire malin.*

Auſſi n'ira-t'il pas ſe chercher en autrui.
Le rôle qu'il accepte eſt modelé ſur lui.
Le pauvre Garçon meurt, meurt! pour une Inhumaine,
Sans oſer déclarer ſon amoureuſe peine;
De façon qu'il en eſt encore à s'aviſer,
Quand peut-être Quelque autre eſt tout prêt d'épouſer.

DORANTE *outré.*

Ma ſituation ſans doute eſt peu commune;
Et je ſens en effet toute mon infortune.

M. FRANCALEU.

Bon, tant mieux! vous voilà ſelon notre deſir.
Venez & croyez-moi, vous aurez du plaiſir.

Il ſort avec Dorante.

DAMIS *ſeul.*

J'ai beau le voir parti: je ne m'en crois pas quitte;
Mais grace à l'embarras qui l'occupe & l'agite,
Sain & ſauf, une fois, j'échape à mon bourreau.

M. FRANCALEU *revenant vers Damis comme pour lui confier un ſecret bien important.*

Attendez-vous à voir quelque choſe de beau.
J'acheve de brocher une Piece en ſix Actes.
La rime & la raiſon n'y ſont pas trop exactes;
Mais j'en aprête mieux à rire à mes dépens.

Il s'en retourne.

SCENE V.

DAMIS.

ET je n'armerois pas contre ce guet à pens?
Ce devroit être fait. Qu'il reste à sa Campagne;
Ou me vienne chercher au fond de la Bretagne.
L'Amour m'y tend les bras. Mon cœur m'a devancé.
C'est un nœud que de loin l'Esprit a commencé.
Il est tems que la vuë & l'acheve & le serre.
Partons.

SCENE VI.

DAMIS, MONDOR.

MONDOR *rendant une lettre à Damis.*

AH grace au Ciel! enfin je vous déterre!
Je vous cherche, Monsieur, depuis huit jours entiers;
Et de Paris cent fois j'ai fait tous les Quartiers.
J'ai craint au bord de l'eau, vos visions cornuës;
Que cherchant quelque rime & lisant dans les nuës,
Pégase imprudemment, la bride sur le cou,
N'eût voituré la Muse aux filets de Saint-Clou.

DAMIS *à part en resserrant la lettre qu'il a luë.*

Oh oh! bon gré, malgré, voici qui me retarde.

MONDOR.

Ecoutez donc ! Monſieur ; ma foi, prenez-y garde.
Un beau jour...

DAMIS.

Un beau jour, ne te tairas-tu point ?

MONDOR.

A votre aiſe. Après tout, liberté ſur ce point.
Enfin quelqu'un m'a dit qu'ici vous pouviez être.
Mais perſonne, Monſieur, ne veut vous y connoître ;
Et dans ce vaſte Enclos que j'ai tout parcouru,
Je vous manquois encor, ſi vous n'euſſiez paru.

DAMIS.

De mes Admirateurs tout cet Enclos fourmille :
Mais tu m'as demandé par mon nom de famille ?

MONDOR.

Sans doute ; comment donc aurois-je interrogé ?

DAMIS.

Je n'ai plus ce nom là.

MONDOR.

Vous en avez changé ?

DAMIS.

Oui ; j'ai, depuis huit jours, imité mes Confreres.
Sous leur nom veritable, ils ne s'illuſtrent guéres ;
Et, parmi ces Meſſieurs, c'eſt l'uſage commun,
De prendre un nom de Terre, ou de s'en forger un.

MONDOR.

Votre nom maintenant c'eſt donc ?

DAMIS.

De l'Empirée.
Et j'en oſerois bien garantir la durée.

MONDOR.

De l'Empirée ? ouida ! N'ayant, ſous l'Horizon ;
Ni feu ni lieu qui puiſſe allonger votre nom ;

Et ne possédant rien sous la Voûte céleste,
Le nom de l'Envelope est tout ce qui vous reste.
Voilà donc votre Esprit devenu grand Terrien.
L'espace est vaste : aussi s'y promene-t'il bien.
Mais quand il va là-haut, lui seul à sa Campagne,
Que le Corps, ici bas, soufre qu'on l'accompagne:

DAMIS.

Et crois-tu donc qu'un Homme à talens, Tel que Moi,
Puisse régler sa marche & disposer de soi ?
Les Gens de mon espece ont le destin des Belles.
Tout le monde voudroit nous enlever comme Elles.
Je me laisse entraîner chez Monsieur Francaleu,
Par un Impertinent que je connoissois peu.
C'est lui qui me présente ; & Dupe du manège,
Je sers de passeport au Fat qui me protège.
On tenoit table encore : on se serre pour nous.
La joye, en circulant, me gagne ainsi qu'Eux tous.
Je la sens: J'entre en verve: & le feu prend aux poudres.
Il part de moi des traits, des éclairs & des foudres :
J'ai le vol si rapide, & si prodigieux,
Qu'à me suivre, on se perd, après moi, dans les Cieux :
Et c'est-là, qu'à grands cris, je reçois des Convives,
Ce nom qui va du Pinde enrichir les Archives.

MONDOR.

Qui va nous apauvrir, à coup sûr, tous les deux.

DAMIS.

Ensuite un Equipage & commode & pompeux
Me roule, en un quart-d'heure, à ce Lieu de plaisance,
Où je ris, chante & bois. Le tout, par complaisance.

MONDOR.

Par complaisance! soit. Mais vous ne sçavez pas?

DAMIS.

Hé quoi?

MONDOR.

Pendant qu'aux Champs, vous prenez vos ébats,
La Fortune, à la Ville, en est un peu jalouse.
Monsieur Baliveau...

DAMIS.

Heim?

MONDOR.

Votre Oncle de Toulouse...

DAMIS.

Après?

MONDOR.

Est à Paris.

DAMIS.

Qu'il y reste.

MONDOR.

Fort bien.
Sans croire, sans vouloir que vous en sçachiez rien.

DAMIS.

Pourquoi donc me le dire?

MONDOR.

Ah quelle indiférence!
Et rien est-il pour vous de plus de conséquence?
Un Oncle riche & vieux dont votre sort dépend;
Qui, du bien qu'il vous veut, sans cesse se repent;
Prétendant, sur son goût, regler votre génie;
De vos diables de vers, détestant la manie;
Et qui, depuis cinq ans bien comptez, Dieu mèrci,
Pour faire votre droit, nous pensionne ici.

Attendez-vous, Monſieur, à d'horribles tempêtes.
Il vient *incognito*, pour voir où vous en êtes.
Peut-être il ſçait déja que vous donnant l'eſſor,
Vous n'avez pris ici d'autre licence encor,
Que celles qu'il craignoit, & que dans vos rubriques,
Vous nommez, entre vous, *Licences poëtiques.*
Ah, Monſieur! redoutez ſon indignation!
Vous aurez encouru l'exhérédation.
Ce mot doit vous toucher, ou votre ame eſt bien dure.

DAMIS *donnant tranquillement un papier à Mondor.*

Mondor, porte ces vers à l'Auteur du Mercure.

MONDOR *refuſant de le prendre.*

Beau fruit de mon ſermon!

DAMIS.

Digne du Sermoneur.

MONDOR.

Et que doit nous valoir ce papier?

DAMIS.

De l'honneur.

MONDOR *ſecoüant la tête.*

Bon! De l'honneur.

DAMIS.

Tu crois que je dis des ſornettes?

MONDOR.

C'eſt qu'on n'a point d'honneur à mal payer ſes dettes;
Et qu'avec celui-ci, vous les païrés très-mal.

DAMIS.

Qu'un Valet raiſonneur eſt un ſot animal!
Eh fais ce qu'on te dit.

MONDOR.

Auſſi, ne vous déplaiſe,
Vous en parlez, Monſieur, un peu trop à votre aiſe.

Vous avez les plaiſirs: & Moi, tout l'embarras.
Vous & vos Créanciers, je vous ai ſur les bras.
C'eſt moi qui les écoute & qui les congédie.
Je ſuis las de joüer, pour vous, la comédie;
De vous celer; d'oſer remettre au lendemain,
Pour emprunter encor, avec un front d'airain.
Ma probité répugne à ces façons de vivre.
De ce Monde aboyant, cherchez qui vous délivre.
Pour moi, plein déſormais d'un juſte repentir,
J'abandonne le rôle, & ne veux plus mentir.
Viennent Baigneur, Marchand, Tailleur, Hôte, Aubergiſte,
Que leur Cour vous talonne & vous ſuive à la piſte;
Tirez-vous-en vous ſeul; & voyons une fois....

DAMIS *lui tendant une ſeconde fois le même papier.*

Tu me rapporteras le Mercure du mois.
Entends tu?

MONDOR *refuſant encore de le prendre.*

Trouvez bon auſſi que je revienne,
Environné des Gens que je vous nomme.

DAMIS.

Amene.

MONDOR.

Vous penſez rire?

DAMIS.

Non.

MONDOR.

Vous verrez.

DAMIS.

Je t'attends.

MONDOR.

Ho bien, vous en allez avoir le paſſe-tems.

DAMIS.

Et Toi, celui de voir des Gens comblez de joye.

MONDOR.

Les paîrez-vous?

DAMIS.

Sans doute.

MONDOR.

Avec quelle monnoye?

DAMIS.

Ne t'embaraſſe pas.

MONDOR *à part.*

Oüais! Seroit-il en fonds!

DAMIS.

Arrangeons-nous déja ſur ce que nous devons.

MONDOR *à part.*

Morbleu! C'eſt pour m'aprendre à peſer mes paroles.

DAMIS.

Au Répetiteur?

MONDOR *d'un ton radouci.*

Trente ou quarante piſtoles.

DAMIS.

A ma Lingère? A l'Hôte? Au Perruquier?

MONDOR.

Autant.

DAMIS.

Au Tailleur?

MONDOR.

Quatrevingt.

DAMIS.

A la penſion?

MONDOR.

Cent.

DAMIS.

A Toi?

MONDOR *reculant avec de profondes reverences.*

Monsieur...

DAMIS.

Combien?

MONDOR.

Monsieur...

DAMIS.

Parle.

MONDOR.

J'abuse....

DAMIS.

De ma patience!

MONDOR.

Oui: je vous demande excuse.
Il est vrai que... le zéle... a manqué de... respect;
Mais le passé rendoit l'avenir très-suspect.

DAMIS.

Cent écus. Supposons. Plus ou moins. Il n'importe.
Ça, partageons les prix que dans peu je remporte.

MONDOR.

Les prix?

DAMIS.

Oui; de l'argent, de l'or qu'en lieux divers;
La France distribuë à qui fait mieux les vers.
A Paris, à Roüen, à Toulouse, à Marseille.
Je concourrai partout: Partout ferai merveille...

MONDOR.

Ah! si bien que Paris paîra donc le loyer;
Roüen, le Maître en droit; Toulouse, le Barbier;
Marseille, la Lingere; & le Diable, mes gages.

DAMIS.

Tu doutes qu'en tous lieux, j'emporte les sufrages.

MONDOR.

Non; ne doutons de rien. Et, sur un fond meilleur;
N'hypothéquez-vous pas l'Auberge & le Tailleur?

DAMIS.

Sans doute; Et sur un fonds de la plus noble espece.
Le Théâtre François donne aujourd'hui ma Piece.
Le secret m'est gardé. Hors un Acteur & Toi,
Personne au monde encor ne sçait qu'elle est de Moi.
Ce soir même, on la jouë: En voici la nouvelle.
Mon talent, à l'Europe aujourd'hui se révele.
Vers l'immortalité je fais les premiers pas,
Cher ami! Que pour moi, ce grand jour a d'apas!
Autre espoir....

MONDOR.

Chymérique.

DAMIS.

Une Fille adorable.
Rare, célébre, unique, habile, incomparable....

MONDOR.

De cette Fille unique, après, qu'esperez-vous?

DAMIS.

Aujourd'hui triomphant, demain j'en suis l'Epoux.
Demain... *à Mondor qui s'en va.* Où vas-tu donc? Mondor.

MONDOR.

Chercher un Maître.

DAMIS.

Et pourquoi tout-à coup suis-je indigne de l'être?

MONDOR.

C'est que l'air est, Monsieur, un fort sot aliment.

DAMIS.

Qui te veut nourrir d'air ? Es-tu fou ?

MONDOR.

Nullement.

DAMIS.

Ma foi tu n'eſt pas ſage : Eh quoi ? Tu te révoltes.
A la veille, que dis-je ? Au moment des récoltes.
Car enfin raſſemblons (Puiſqu'il faut avec Toi,
Deſcendre à des détails ſi peu dignes de Moi)
Raſſemblons, en un point de préciſion ſûre,
L'état de ma fortune & préſente & future.
De tes gages déja le paîment eſt certain.
Ce ſoir, une partie ; & l'autre, après-demain.
Je réuſſis : J'épouſe une Femme ſçavante.
Voi le bel avenir qui de là ſe préſente.
Voi naître tour à tour de nos feux triomphans,
Des piéces de Théâtre, & de rares Enfans.
Les Aiglons généreux & dignes de leurs Races,
A peine encor éclos voleront ſur nos traces.
Ayons-en trois. Léguons le Comique au premier ;
Le Tragique, au ſecond ; le Lyrique, au dernier.
Par eux ſeuls, en tous lieux, la Scene eſt occupée.
Qu'à l'envi cependant, donnant dans l'Epopée,
Et mon Epouſe & Moi, nous ne lâchions par an,
Moi, qu'un demi-Poëme ; Elle, que ſon Roman :
Vers nous, de tous côtés, nous attirons la foule.
Voilà dans la Maiſon, l'or & l'argent qui roule ;
Et notre eſprit qui met, grace à notre union,
Le Théâtre & la Preſſe, à contribution.

MONDOR.

En bonne opinion, vous êtes un rare homme ;
Et ſur cet oreiller, vous dormez d'un bon ſomme.

Mais un coup de sifflet peut vous réveiller.

DAMIS *lui faisant prendre enfin le papier.*

Pars.
L'embarras où je suis mérite, un peu d'égards.
Une Piece affichée ; une autre, dans la tête ;
Une, où je jouë : une autre, à lire toute prête.
Voilà de quoi sans doute avoir l'esprit tendu.

MONDOR.

Peut-être un héritage & bien du tems perdu.

Fin du Premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE I.

M. Baliveau, M. Françaleu.

M. Baliveau.

L'Heureux tempéramment ! Ma joye en eſt extrême.
Gai, vif, aimant à rire ; Enfin toujours le même.

M. Francaleu.

C'eſt que je vous revois. Oui, mon cher Baliveau,
Embraſſons-nous encor ; & que tout de nouveau,
De l'ancienne amitié ce témoignage éclatte.
Le ſéparation n'eſt pas de fraîche datte.
Convenez que, pendant l'intervale écoulé,
La Parque, à la ſourdine, a diablement filé.
En auriez-vous l'humeur moins gaillarde & moins vive?
Pour moi, je ſuis de tout; Joueur, Amant, Convive;
Fréquentant, fêtoyant les bons Faiſeurs de vers:
J'en fais même, comme Eux.

M. Baliveau.

Comme Eux?

M. Francaleu.

Oui.

M. Baliveau.

Quel travers!

M. FRANCALEU.

Pas tout-à-fait comme Eux ; car je les fais ſans peine.
Auſſi, quand je les lis ; contre eux l'on ſe déchaîne :
Mais, ſous un autre nom, ma Muſe, en tapinois,
Se fait, dans le Mercure, aplaudir tous les mois.

M. BALIVEAU.

Comment ?

M. FRANCALEU.

J'y prens le nom d'une Baſſe-Bretonne.
Sous ce voile étranger, je ris, je plais, j'étonne ;
Et le Maſque femelle agaçant le Lecteur,
De Tel qui m'eût raillé, fait mon Adorateur.

M. BALIVEAU *à part.*

Il eſt devenu fou.

M. FRANCALEU.

Liſez-vous le Mercure ?

M. BALIVEAU.

Jamais.

M. FRANCALEU.

Tantpis, mortbleu ! tantpis ! Bonne lecture !
Liſez celui du mois ; vous y verrez encor,
Comme aux dépens d'un Fou, je m'y donne l'eſſor.
Je ne ſçais pas qui c'eſt. Mais le Benêt s'abuſe,
Juſques-là qu'il me nomme une dixiéme Muſe ;
Et qu'il me veut, pour Femme, avoir abſolument.
Moi, J'ai par un Sonnet, ripoſté galament.
Je goûte à ce commerce, un plaiſir incroyable !
Et vous ne trouvez pas l'avanture impayable ?

M. BALIVEAU.

Ma foi, je n'aime point que vous ayez donné
Dans un goût pour lequel vous étiez ſi peu né.
Vous Poëte ! Hé bon Dieu ! depuis quand ? Vous !

M. FRANCALEU.

Moi-même.
Je ne ſçaurois vous dire au juſte le quantiéme.
Dans ma tête, un beau jour, ce talent ſe trouva;
Et j'avois cinquante ans, quand cela m'arriva.
Enfin je veux, chez moi, que tout chante & tout rie.
L'âge avance: & le goût, avec l'âge, varie;
Je ne ſçaurois fixer le tems ni les deſirs;
Mais je fixe du moins chez moi, tous les plaiſirs.
Nous joüons une Piece aujourd'hui très-plaiſante.
J'en ſuis l'Auteur. Elle a pour titre: l'Indolente.
Ridicule jamais ne fut ſi bien daubé;
Er vous êtes, pour rire, on ne peut mieux tombé.

M. BALIVEAU.

Ne comptez pas ſur moi. J'ai quelque afaire en tête,
Qui de moi ne feroit, chez vous, qu'un trouble-fête.

M. FRANCALEU.

Et quelle affaire encor?

M. BALIVEAU.

Un diable de Neveu
Me fait, par ſes écarts, mourir à petit-feu.
C'eſt un Garçon d'eſprit, d'aſſez belle apparence;
De qui j'avois conçû la plus haute eſperance.
J'en fis l'unique objet d'un ſoin tout paternel.
Mais rien ne rectifie un mauvais naturel.
Pour achever ſon droit, (n'eſt-ce pas une honte?)
Il eſt, depuis cinq ans, à Paris; de bon compte.
J'arrive: Je le trouve encore au premier pas.
Vagabond, dérangé, ſans ce qu'on ne ſçait pas.
Ne pourrois-je obtenir, pour peu qu'on me ſeconde,
Un Ordre qui le mette en lieu qui m'en réponde?
Ne connoiſſant perſonne & vous ſçachant ici,

Je venois...

M. FRANCALEU

Vous aurez cet ordre.

M. BALIVEAU.

Grammerci.

M. FRANCALEU.

Mais plaisir pour plaisir.

M. BALIVEAU.

Pour vous que puis-je faire?

M. FRANCALEU.

Dans la Piece du jour prendre un rôle de Pere.

M. BALIVEAU.

Un rôle, à Moi?

M. FRANCALEU.

Sans doute, à vous.

M. BALIVEAU.

C'est tout de bon?

M. FRANCALEU.

Oui; N'êtes-vous pas bien de l'âge d'un Barbon?

M. BALIVEAU.

Soit. Mais...

M. FRANCALEU.

Vous en avez les dehors?

M. BALIVEAU.

Je l'avouë.

M. FRANCALEU.

Assez, l'humeur?

M. BALIVEAU.

Que trop.

M. FRANCALEU.

Et tant soit peu, la mouë?

M. BALIVEAU.

M. BALIVEAU.

Avec raison.

M. FRANCALEU.

Et puis le rôle n'est pas fort ?

M. BALIVEAU.

Tel qu'il soit, j'y répugne.

M. FRANCALEU.

Il faut faire un éfort.

M. BALIVEAU.

Hé sy ! Que dira-t'on ?

M. FRANCALEU.

Que voulez-vous qu'on dise ?

M. BALIVEAU.

Un Capitoul !

M. FRANCALEU.

Hé bien ?

M. BALIVEAU.

La gravité !

M. FRANCALEU.

Sottise !

M. BALIVEAU.

Ma noblesse d'ailleurs !

M. FRANCALEU.

Vous n'êtes pas connu ?

M. BALIVEAU.

D'accord.

M. FRANCALEU *lui donnant le rôle.*

Tenez, tenez.

M. BALIVEAU.

Quoi ? Je serois venu...

M. FRANCALEU.

Pour recevoir ensemble & rendre un bon ofice.

M. Baliveau.

Je vois bien qu'il faudra qu'à la fin j'obéisse.
Mon Coquin paîra donc...

M. Francaleu.

Oui, oui : J'en suis garand ;
Demain, l'on vous le cofre au Fauxbourg S. Laurent.

M. Baliveau.

Il faudra commencer par sçavoir où le prendre.

M. Francaleu.

Dans son lit.

M. Baliveau.

C'est bien dit, s'il lui plaît de s'y rendre.
Mais son Hôte ne sçait ce qu'il est devenu.

M. Francaleu.

On sçaura bien l'avoir, après l'ordre obtenu.
Adieu. Car il est tems de vous mettre à l'étude.

M. Baliveau.

Je vais donc m'enfoncer dans cette solitude ;
Et là, gesticulant & brâillant tout le saoû,
Faire un aprentissage en vérité bien fou.

SCENE II.

M. Francaleu, Lisette.

Moi, je fais l'Oncle. & toi, Lisette, es-tu contente?
Tu voulois un beau rôle ; & tu fais l'Indolente.
Reste à s'en bien tirer. Ma Fille est sous tes yeux.
Tâche à la copier. Tu ne peux faire mieux.
Le modéle est parfait.

Lisette.

N'en soyez pas en peine.
Je veux lui ressembler au point qu'on s'y méprenne.

J'ai d'abord un habit en tout pareil au ſien :
J'ai ſa taille : j'aurai ſon geſte & ſon maintien ;
Et je prétends ſi bien repréſenter l'Idole,
Qu'elle ſe reconnoiſſe à la fadeur du rôle ;
Et comme en un miroir, s'y voyant traits pour traits,
Que l'inſipidité l'en dégoûte à jamais.
Car, Monſieur, Excuſez ; mais Vous & votre Femme,
Vous avez fait un corps où je veux mettre une ame.

M. FRANCALEU.

L'Indolence en effet laiſſe tout ignorer ;
Et combien l'Ignorance en fait-elle égarer?
Le danger vole autour de la ſimple Colombe ;
Et ſans lumiere enfin, le moyen qu'on ne tombe!
Tu feras donc fort bien de la morigéner.
Qu'elle ſçache connoître, aplaudir, condamner.
Qu'à ſon gré d'Elle-même, Elle diſpoſe enſuite.
Le penchant ſatisfait répond de la conduite.
C'eſt contre le torrent du ſiécle intéreſſé :
Mais me regardât-on comme un Pere inſenſé,
Je veux qu'à tous égards, ma Fille ſoit contente ;
Que l'Epoux qu'elle aura, ſoit ſelon ſon attente ;
Qu'elle n'écoute qu'Elle & que ſon propre cœur ;
Sur un choix qui fera ſa perte ou ſon bonheur.
Qu'elle s'explique enfin là-deſſus ſans fineſſe.
Ce lieu raſſemble exprès une belle Jeuneſſe ;
Vingt honnêtes Partis dont le meilleur, je croi,
Ne refuſera pas de s'allier à Moi.
Ma Fille eſt riche & belle. En un mot je la donne
Au premier qui lui plaît ; je n'excepte perſonne.

LISETTE.

Pas même le Poëte ?

M. FRANCALEU.

Au contraire, c'eſt Lui

Que je préférerois à tout Autre aujourd'hui.

LISETTE.

Je ne le crois pas riche.

M. FRANCALEU.

Hé bien, j'en ai de reste.
J'aurai fait un Heureux. C'est passe-tems céleste.
Favorisant ainsi l'Honnête-homme indigent,
Le Mérite, une fois, aura valu l'Argent.

LISETTE.

Je vois dans ce choix libre, un contretems à craindre
Qui rendroit votre Fille extrêmement à plaindre.

M. FRANCALEU.

Quoi donc ?

LISETTE.

C'est que son choix pourroit tomber très-bien
Sur Tel qui, sur une Autre, auroit fixé le sien;
Et pour lors il seroit moins aisé qu'on ne pense,
De ramener son cœur à de l'Indiférence.

SCENE III.

M. FRANCALEU, DORANTE, LISETTE.

M. FRANCALEU, *sans voir Dorante.*

TU parles juste. Aussi j'ai pris soin de sçavoir
L'histoire de tous Ceux qu'ici j'ai voulu voir.

LISETTE.

Et celle du Jeune homme à qui l'on donne un rôle;
La sçavez-vous ? (*Dorante redouble ici d'attention.*)

M. FRANCLAEU.

On dit à propos que le drôle....

LISETTE.

Je vous en avertis; il eſt fort amoureux.
Pour ne pas nous jetter dans un cas dangereux;
Très-poſitivement ſongez donc à l'exclure.

M. FRANCALEU.

J'y cours tout de ce pas; tu peux en être ſûre;
Et vais, à la douceur joignant l'autorité,
Laiſſer un libre choix, ce Jeune homme excepté.

SCENE IV.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE *ſe préſentant devant Liſette.*

JE ne t'interromps point.

LISETTE.

Bien malgré vous, je gage.

DORANTE.

Non. J'écoute, j'admire: & je me tais. Courage!

LISETTE.

Vous vous trouverez bien de n'avoir pas parlé.

DORANTE.

En effet; Me voilà joliment inſtalé.

LISETTE.

Inſtalé? Tout des mieux! J'en répons.

DORANTE.

Quelle audace!
Quoi? Tu peux, ſans rougir, me regarder en face?

LISETTE.

Pourquoi donc, s'il vous plaît, baîſſerois-je les yeux?

DORANTE.

Après l'excluſion qu'on me donne en ces lieux?

LISETTE.

Hé ! C'eſt le coup de maître!

DORANTE.

Il eſt bon là !

LISETTE.

Sans doute.
Ne décidons jamais où nous ne voyons goute.

DORANTE.

Quoi ? Tu me feras voir....

LISETTE.

Oh ! qui va rondement ;
Ne daigne pas entrer en éclairciſſement.

DORANTE.

Je n'en demande plus. Ma perte étoit jurée.
Je trouve, en mon chemin, Monſieur de l'Empirée.
Il aime ; il a ſçû plaire : Oui, je le tiens de lui.
J'ignorois ſeulement quel étoit ſon apui.
Mais ſans voir ta Maîtreſſe, il oſoit tout écrire ;
Tandis qu'en la voyant, moi, je n'oſois rien dire ;
Et ta bouche infidelle ouverte en ſa faveur,
Des vers, que j'empruntois, le déclaroit l'Auteur.

LISETTE.

Vous croyez que je ſers le Poëte ?

DORANTE.

Oui, Perfide !

LISETTE.

Vous ne croyez donc pas que l'intérêt me guide.
Pauvre cervelle ! Ainſi je l'ai donc bien ſervi,
Quand j'ai formé le plan que vous avez ſuivi ?
Quand je vous établis dans les lieux où vous êtes ?
Quand je ſonge à tenir les routes toutes prêtes,
Pour vous conduire au but, où pas un ne parvient ?
Et quand enfin ... allez ! Je ne ſçais qui me tient...

DORANTE.

Mais cette exclusion, que veux-tu que j'en pense ?

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira ; je hais la défiance.

DORANTE.

Encore ! A quoi d'heureux peut-elle préparer ?

LISETTE.

A vous tirer du pair ; à vous faire adorer.
Tel est le cœur humain, surtout celui des femmes.
Un ascendant mutin fait naître dans nos ames,
Pour ce qu'on nous permet, un dégout triomphant ;
Et le goût le plus vif, pour ce qu'on nous défend.

DORANTE.

Mais si cet ascendant se taisoit dans Lucile ?

LISETTE.

Oh que non ! L'Indolence est toujours indocile.
Et telle qu'est la sienne, à ce que j'en puis voir,
La contrariété seule peut l'émouvoir.
Ce n'est pas même assez des défenses du Pere,
Si je ne les seconde, en Duegne sévere.

DORANTE.

Hé bien, les yeux fermés, je m'abandonne à toi.

LISETTE.

Défense encor d'oser lui parler avant Moi.

DORANTE.

Oh, c'est aussi aussi trop loin pousser la patience !

LISETTE.

Dans un quart-d'heure au plus, je vous livre audiance.

DORANTE.

Dans un quart-d'heure ?

LISETTE.

Au plus. Promenez-vous là-bas ;
Tenez. Dans un moment j'y conduirai ses pas.

La voici. Partez donc. Laissez-nous.

DORANTE.

Quel suplice!

LISETTE.

Désirez-vous ou non qu'on vous rende service?

DORANTE.

L'éviter?

LISETTE.

Ou tout perdre.

DORANTE.

Ah, que c'est à regret!

Il fait des révérences à Lucile, qui les lui rend. Il les réïtere jusqu'à ce que par un geste impérieux Lisette lui fait signe de se retirer au moment qu'il paroissoit tenté d'aborder.

SCENE V.

LISETTE, LUCILE.

LISETTE.

VOILA, Mademoiselle, un Cavalier bienfait.

LUCILE.

J'y prends peu garde.

LISETTE.

Aimable, autant qu'on le peut être.

LUCILE.

Tu le dis, Je le croi.

LISETTE.

Vous semblez le connoître.

LUCILE.

Je l'ai vû quelquefois au Parloir.

LISETTE.

Sans plaisir?

LUCILE.

Ni chagrin.

LISETTE.

Si j'avois, comme vous, à choisir ;
Celui-là, je l'avouë, auroit la préférence.

LUCILE.

La Multitude augmente en moi l'indiférence.
Je hais de ces Galants le concours importun ;
Et tu ne verras pas que j'en regarde aucun.

LISETTE.

Quoi ? Sans yeux pour eux tous ! On vous fera dédire.

LUCILE.

Si j'en ai ; ce sera pour un seul.

LISETTE.

C'est-à-dire
Qu'en faveur de ce seul, votre cœur se résout ;
Et que le choix en est déja fait ?

LUCILE.

Point du tout.
Je ne le veux choisir, ni ne le connois même.
Mon Pere le désigne, il défend que je l'aime ;
J'obéirai. Je sçais le devoir d'un Enfant.
Nous n'oserions aimer, lorsqu'on nous le défend.

LISETTE.

Oh non !

LUCILE.

Mais, devoit-il, sçachant mon caractere,
M'embarasser l'esprit d'une défense austere ?

LISETTE.

En effet.

LUCILE.

Exiger par-delà ma froideur ?
Et de l'obéissance, où m'eût sufi l'humeur ?

LISETTE.

Cela pique.

LUCILE.

Voyons ce Conquerant terrible,
Pour qui l'on craint si fort que je ne sois sensible.
La curiosité me fera succomber;
Et sur lui seul enfin, mes regards vont tomber.

LISETTE.

On vous l'aura donc bien désigné? Lequel est-ce?

LUCILE.

C'est Celui qui joûra l'Amoureux dans la Piece.

LISETTE.

C'est Celui qui joûra...

LUCILE.

Quel air d'austérité!

LISETTE.

Mademoiselle. Point de curiosité.
C'est bien innocemment que j'ai pris la licence
De vous insinüer la desobéïssance.

LUCILE.

Qu'est-ce à dire?

LISETTE.

Oubliez ce que je vous ai dit.

LUCILE.

Quoi?

LISETTE.

Vous venez de voir Celui dont il s'agit.
Ma préférence étoit un fort mauvais précepte.

LUCILE.

Quoi, Lisette, c'est-là Celui que l'on excepte?

LISETTE.

Lui-même. Rendez grace à l'innattention
Qui ferma votre cœur à la séduction.

Vous gagnez toute chose à ne le pas connoître.
Le devoir eût eu peine à se rendre le maître;
Et sûre de l'aveu d'un Pere complaisant,
Vous n'eussiez pas remis le choix jusqu'à-présent.

LUCILE.

Mille choses de lui maintenant me reviennent,
Qui véritablement engagent & préviennent.

LISETTE.

Ce que depuis un mois, de lui vous avez lû,
Témoigne assez combien son esprit vous eût plû.

LUCILE.

Quoi? ces vers que je lis, que je relis sans cesse...

LISETTE.

Sont les siens.

LUCILE.

Quel esprit! Quelle délicatesse!
De plaisirs & de jeux, quel mélange amusant!
Que, sous des traits si doux, l'amour est séduisant!
L'Auteur veut plaire, & plaît sans doute à quelque Belle
A qui l'on doit le feu dont sa plume étincelle.

LISETTE.

C'est ce qu'apparemment votre Pere en conclud,
Et la raison qui fait que son ordre l'exclud.
Il craint que vous n'aimiez la conquête d'une Autre....
D'une Autre! Mais j'y songe: & si c'étoit la Vôtre?
Vous riez: & moi, non. C'est au plus sérieux.
Les vers étoient pour vous. J'ouvre à la fin les yeux.
Oui; je vous reconnois traits pour traits dans l'image
De Celle à qui s'adresse un si galant hommage.

LUCILE.

Je remarque en éfet... Prenons par ce chemin.
Monsieur de l'Empirée aproche, un Livre en main.

On m'a, pour le choiſir, preſque tyranniſée;
Et mon ame jamais n'y fut moins diſpoſée.

LISETTE *ſeule.*

Bon! Ce préliminaire eſt, je crois, ſufiſant;
Et Dorante, s'il veut, peut traiter à préſent.

SCENE VI.

LISETTE, MONDOR.

MONDOR.

LISETTE, ai-je un Rival ici? Qu'il diſparoiſſe.

LISETTE.

S'il me plaît.

MONDOR.

Plaiſe ou non. Tu n'es plus ta maîtreſſe.

LISETTE.

Comment?

MONDOR.

Tu m'apartiens.

LISETTE.

Et de quel droit encor?

MONDOR.

Lucile eſt à Damis. Donc, Liſette à Mondor.

LISETTE.

Lucile eſt à ton Maître? Ah tout beau! J'en apèlle!

MONDOR.

Il ne lui manque plus que l'aveu de la Belle.

Celui du Pere est sûr, à tout ce que j'entens.

LISETTE.

La belle avance !

MONDOR.

Ecoute !

LISETTE.

Oh je n'ai pas le tems !

Lisette s'échappe, & Mondor la suit.

SCENE VII.

DAMIS *le Mercure à la main.*

OUi, divine Inconnuë ! Oui, céleste Bretonne !
Possédez seule un cœur que je vous abandonne !
Sans la fatalité de ce jour, où mon front
Ceint le premier laurier, ou rougit d'un afront ;
J'abandonnois ces lieux ; & volois où vous êtes.

SCENE VIII.

DAMIS, MONDOR.

MONDOR.

JE ne m'étonne plus, si nous payons nos dettes.
Entre vingt Prétendans, l'on vous le donne beau ;
Et vous avez pour vous, Monsieur, l'air du bureau.

DAMIS *sans l'écouter ni le voir.*

Si, comme je le crois, ma piece est aplaudie,
Vous êtes la Puissance, à qui je la dédie.

Vous eûtes un esprit que la France admira ;
J'en eus un qui vous plut : l'Univers le sçaura.

Il donne à Mondor du livre par le nez.

MONDOR.

Ouf!

DAMIS.

Qui te sçavoit-là ? Dis.

MONDOR.

Maugrebleu du geste!

DAMIS.

Tu m'écoutois ? Hé bien , râille ! blâme ! conteste !
Dis encor que mon Art ne sert qu'à m'éblouïr.
Tu vois ; Je suis heureux.

MONDOR.

Plus que sage.

DAMIS.

A t'oüir ;
Je ne me repaissois que de vaines chiméres.

MONDOR.

Votre bonheur , tout franc , ne se devinoit guéres.

DAMIS.

Par un sot comme Toi.

MONDOR.

Mondieu! pas tant d'orgueil.
Vous ne pouviez manquer d'être vû de bon œil.
Vous trouvez un Esprit de la trempe du vôtre ;
Mais vous n'eussiez jamais réussi près d'un Autre.

DAMIS.

De pas une Autre aussi je ne me soucirois.
Celle-ci seule a tout ce que je désirois.
De ma Muse , Elle seule épuisant les caresses ,
Me fait prendre congé de toutes mes Maîtresses.

MONDOR.

Il faudroit en avoir, pour en prendre congé.

DAMIS.

Je ne te parle aussi que de Celles que j'ai.

MONDOR.

Vous n'en eûtes jamais. J'ai de bons yeux peut-être.
Un Valet veut tout voir; voit tout: & sçait son Maître,
Comme, à l'Observatoire, un Sçavant sçait les Cieux;
Et vous même, Monsieur, ne vous sçavez pas mieux.

DAMIS.

Pas tant d'orgueil, toi-même, Ami! vas, tu t'abuses.
En fait d'amour, le cœur d'un Favori des Muses
Est un Astre, vers qui l'Entendement humain
Dresseroit d'ici-bas son thélescope en vain.
*S*a sphere est au-dessus de toute Intelligence.
L'Illusion nous frappe, autant que l'Existence;
Et par le sentiment susisamment heureux,
De l'Amour seulement, nous sommes amoureux.
Ainsi le fantastique a droit sur notre hommage:
Et nos feux, pour objet, ne veulent qu'une Image.

MONDOR.

Monsieur, à ma portée, ajustez-vous un peu;
Et de grace, en françois, mettez-moi cet hébreu.

DAMIS.

Volontiers. Imagine une jeune Merveille;
Elégance, fraîcheur, & beauté sans pareille;
Taille de Nymphe...

MONDOR.

Après! Je vois cela d'ici.

DAMIS.

C'est de mes premiers feux l'objet en racourci.

T'accomoderois-tu d'une Femme ainsi faite ?

MONDOR.

La peste !

DAMIS.

Aussi ma flamme a-t'elle été parfaite.

MONDOR.

Mais je n'ai jamais vû cet objet plein d'apas.

DAMIS.

Parbleu ! Je le crois bien ; puisqu'il n'existoit pas.

MONDOR.

Et vous l'aimiez ?

DAMIS.

Très-fort.

MONDOR.

D'honneur ?

DAMIS.

A la folie !

MONDOR.

Une Maîtresse en l'air, & qui n'eut jamais vie !

DAMIS.

Oui, je l'aimois. Avec autant de volupté,
Que le Vulgaire en trouve à la Réalité.
La Réalité même est moins satisfaisante.
Sous une même forme, elle se représente.
Mais une Iris en l'air en prend mile, en un jour.
La Mienne étoit Bergere & Nymphe tour-à-tour.
Brune ou blonde, Coquette ou Prude, Fille ou veuve ;
Et, comme tu crois bien, Fidelle à toute épreuve.

MONDOR.

Monsieur, parlez tout-bas.

DAMIS.

Et par quelles raisons ?

MONDOR.

MONDOR.

C'est qu'on pourroit vous mettre aux Petites-Maisons.

DAMIS.

Cet amour, il est vrai, me parut un peu vuide ;
Et je ne pus tenir à l'appas du solide.
Je répudiai donc la chimérique Iris.
D'une Beauté palpable, enfin, je fus épris.
J'ai chanté Celle-ci, sous le nom d'Uranie.
Ah! Que j'ai bien, pour Elle, exercé mon génie!
Et que de tendres vers consacrent ce beau Nom!

MONDOR.

Et je n'ai pas plus vû l'une que l'autre?

DAMIS.

Non.
La fierté, la naissance & le rang de la Dame,
Renfermoient, dans mon cœur, le secret de ma flamme.
Comment aurois-tu fait pour t'en être aperçû?
Elle-même, elle étoit aimée à son insçû.

MONDOR.

Mais vraiment un amour de si légere espece,
Pouroit prendre son vol, bien par-delà l'ALTESSE.

DAMIS.

N'en doute pas ; & même, y gouter des douceurs.
L'Amour impunément badine au fond des cœurs.
A ce que nous sentons, que fait ce que nous sommes?
L'Astre du jour se leve : il luit pour tous les hommes ;
Et le plaisir commun que répand sa clarté,
Représente l'éfet que produit la Beauté.

MONDOR.

J'entens. Tout vous est bon, rien ne vous importune ;
Pourvû que votre Esprit soit en bonne fortune.
A ce compte, un Jaloux ne vous craindra jamais ;
Et vos Rivaux, Monsieur, peuvent dormir en paix.

Et deux! A l'autre.

DAMIS.

Helas! En ce moment encore;
Je revois ſon image: & mon eſprit l'adore.
Pour la derniere fois, tu me fais ſoupirer,
Divinité chérie! Il faut nous ſéparer.
Plus de commerce; Adieu. Nous rompons.

MONDOR.

Quel dommage!
L'union étoit belle: & que répond l'Image?

DAMIS.

De mon cœur attendri, pour jamais elle ſort;
Et fait place à l'objet dont nous parlions d'abord.

MONDOR.

D'un Poſte mal acquis, l'Equité la dépoſe:
Et Rien, avec raiſon, fait place à Quelque choſe.

DAMIS.

Que celle-ci, Mondor, a de grace & d'eſprit!

MONDOR.

C'eſt qu'Elle aime les vers: & cela vous ſufit.

DAMIS.

Ajoûte qu'Elle en fait les mieux tournés du monde.

MONDOR.

Pour moi, ce qui m'en plaît, c'eſt la ſource féconde
Où nous allons puiſer deſormais les ducats.

DAMIS *ſouriant.*

Les ducats!

MONDOR.

C'eſt de quoi vous faites peu de cas.
L'un de nous deux a tort; mais qu'à cela ne tienne.
Aura tort qui voudra; pourvû que l'argent vienne.

DAMIS.

Enfin tu conçois donc qu'on en ſçaura gagner?

MONDOR.

Le Bon homme du moins ne veut pas l'épargner.

DAMIS.

Le Bon homme?

MONDOR.

Oui, Monſieur; ſi vous êtes ſon Gendre,
Monſieur de Francaleu dit à qui veut l'entendre,
Qu'il rendra là-deſſus votre bonheur complet.

DAMIS.

Extravague-tu?

MONDOR.

Non. Foi d'honnête Valet.

DAMIS.

Et qui Diable te parle, en cette circonſtance;
De Monſieur Francaleu, ni de ſon alliance?

MONDOR.

Bon! Ne voici-t'il pas encor un qui pro-quo?
De qui parlez-vous donc, Monſieur?

DAMIS.

D'une SAPHO.
D'un Prodige qui doit, aidé de mes lumieres,
Effacer, quelque jour, l'illuſtre DESHOULIERES.
D'une Fille à laquelle eſt uni mon deſtin.

MONDOR.

Où diantre eſt cette Fille?

DAMIS.

A Quimpercorentin.

MONDOR.

A Quimp....

DAMIS.

Oh! ce n'eſt pas un bonheur en idée;
Celui-ci; l'eſperance eſt ſaine & bien fondée.

La Bretonne adorable a pris goût à mes vers:
Douze fois l'an, sa plume en instruit l'Univers:
Elle a douze fois l'an, réponse de la nôtre;
Et nous nous encensons, tous les mois, l'un & l'autre.

MONDOR.

Où vous êtes-vous vûs?

DAMIS.

Nulle part; à quoi bon?

MONDOR.

Et vous l'épouseriez?

DAMIS.

Sans doute; Pourquoi non?

MONDOR.

Et si c'étoit un Monstre?

DAMIS.

Oh, tais-toi! Tu m'excedes!
Les Personnes d'esprit sont-elles jamais laides?

MONDOR.

Oui, mais répondra-t'elle à votre folle ardeur?

DAMIS.

Je suis assez instruit par notre Ambassadeur.

MONDOR.

Et quel est l'Intriguant d'une telle avanture?

DAMIS.

Le Messager des Dieux: Lui-même. Le Mercure.

MONDOR.

Oh oh! bel entrepôt vraîment, pour coquetter!

DAMIS.

Tiens, lis dans celui-ci que tu viens d'aporter.

MONDOR *lit*.

SONNET de Mademoiselle Mériadec De Kersic de Quimper en Bretagne, à Monsieur cinq étoiles.....

DAMIS.

Ton esprit aisément perce à travers ces voiles ;
Et voit bien que c'est Moi qui suis les cinq étoiles.
Oui ! qu'à jamais pour moi, belle Meriadec !
Pégase soit rétif & l'Hypocrène, à sec ;
Si ma Lyre de myrthe & de palmes ornée,
Ne consacre les nœuds d'une si rare Hymenée.

MONDOR.

Je respecte, Monsieur, un si noble transport.
Qui vous chicaneroit davantage, auroit tort.
Mais prenez un conseil. Votre esprit s'exténuë,
A se forger les traits d'une Femme inconnuë.
Peignez-vous Celle-ci, sous quelque objet présent.
Lucile, a par exemple, un visage amusant....

DAMIS.

J'entends.

MONDOR.

Suivez, lorgnez, obsédez sa Personne.
Croyez voir, & voyez, en Elle, la Bretonne...

DAMIS.

C'est bien dit. Cette idée échaufant mes esprits,
N'en portera que plus de feu, dans mes écrits.
Le bon sens du Maraud quelquefois m'épouvante.

MONDOR.

Molière, avec raison, consultoit sa Servante.

DAMIS.

On se peint dans l'Objet présent, & plein d'apas,
L'Objet qu'on idolâtre, & que l'on ne voit pas.
Aussi bien transporté du bonheur de ma flamme,
Déja, dans mon cerveau, roule une épitalame,
Que devant qu'il soit peu, je prétens mettre au net;
Et donner au Mercure, en paîment du Sonnet.

Muſe! évertuons-nous; Ayons les yeux ſans ceſſe;
Sur l'Aſtre qui fait naître, en ces lieux, la tendreſſe;
Cherche, en le contemplant, matière à tes crayons!
Et que ton feu divin s'allume à ſes rayons!
Que cette ſolitude eſt paiſible & touchante!
J'y veux relire encor le Sonnet qui m'enchante.

Il va s'aſſeoir à l'écart.

MONDOR.

Quelle Tête! Il faut bien le prendre comme il eſt.
Voyons ce qui naîtra de ce jeu qui lui plaît.
L'aſſiduité peut, Lucile étant jolie,
Lui faire de Quimper, abjurer la folie.

SCENE IX.

DORANTE, LUCILE, DAMIS *à l'écart & ſans être vû.*

DORANTE.

A CET aveu ſi tendre, à de tels ſentimens,
Que je viens d'apuyer du plus ſaint des ſermens;
A tout ce que j'ai craint, Madame; à ce que j'oſe,
A vos charmes enfin plus qu'à toute autre choſe,
Reconnoiſſez qui j'aime; & réparez l'erreur
D'un Pere qui m'exclud du don de votre cœur.
Je ne veux, pour tout droit, que ſa volonté même.
Pere équitable & tendre, il veut que l'on vous aime.
Ah! Si c'eſt à ce prix, qu'il a mis votre foi;
Qui jamais vous pourra mériter mieux que moi?

LUCILE.

Mais, Monſieur, ſur ce point, qu'importe qu'on l'éclaire,
S'il ne vous en eſt pas pour cela moins contraire?

Et si, dès qu'il sçaura de qui vous êtes Fils,
Nul espoir, près de Moi, ne vous est plus permis?

DORANTE.

J'obtiendrai son aveu; rien ne m'est plus facile.
Mais, parmi tant d'Amans, adorable Lucile,
N'auriez-vous pas déja nommé votre Vainqueur?

LUCILE *tirant des vers de sa poche.*

L'Auteur seul de ces vers a sçû toucher mon cœur:
Je l'avouë; & pour Lui, me voila déclarée.

DORANTE *apercevant Damis.*

On nous écoute!

LUCILE.

Hé! C'est Monsieur De l'Empirée!
Lisons les lui ces vers: il en sera charmé.

DORANTE *à part.*

Est-ce Lui, juste ciel! ou Moi qu'Elle a nommé?

LUCILE *à Damis.*

Venez, Monsieur, venez, pour qu'en votre présence,
Nous discutions un fait de votre compétence;
Il s'agit d'une Idile, où j'ai quelque intérêt;
Et vous nous en direz votre avis, s'il vous plaît.

DORANTE.

Madame, on fait grand tort à Messieurs ces Poëtes,
Quand on les interrompt, dans leurs doctes retraites.
Laissons donc Celui-ci rêver en liberté;
Et détournons nos pas, de cet autre côté.

DAMIS.

Le plus grand tort, Monsieur, que l'on puisse nous faire,
C'est de priver nos yeux de ce qui peut leur plaire.
Peut-on penser si bien, étant seul en ces lieux,
Qu'étant avec Madame, on ne pense encor mieux?
Madame, je vous prête une oreille attentive.
Rien ne me plaira tant. Lisez: & s'il m'arrive

Quelque diſtraction, dont je ne réponds pas,
Vous ne l'imputerez qu'à vos divins appas.

LUCILE.

Votre façon d'écrire élégante & fleurie
Vous accoutume au ton de la galanterie.
Allons, Meſſieurs, paſſons ſous ce feüillage épais,
Où, loin des Importuns, nous puiſſions lire en paix.

Damis lui donne la main qu'elle accepte au moment que Dorante lui préſentoit auſſi la ſienne.

DORANTE *ſeul.*

Eſt-ce un coup du Hazard, ou de leur Perfidie?
Voyons. Il faut, de près, que je les étudie;
Et que je ſorte enfin de la perplexité
La plus grande, où peut-être on aît jamais été.

Fin du ſecond Acte.



ACTE TROISIÉME.

SCENE I.

DORANTE *seul, & ramassant des tablettes.*

QUELQU'UN regrette bien les secrets confiés
A ces tablettes ci que je trouve à mes pieds.
Il les ouvre.
EPITHALAME. Ah ah! J'en reconnois le Maître!
J'y pourrois bien aussi déveloper un Traître...
Lisons.

SCENE II.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

SUIS-JE une fourbe? Ai-je trahi vos feux?
Le seul qu'on veut exclure, est-il si malheureux?
Dès que je vous ai vû prêt d'aborder Lucile,
Je me suis éclipsée, en Confidente habile;
Et je vous ai laissé le champ libre, à l'instant.
Hé bien? Quelle nouvelle? En êtes-vous content?

DORANTE.

Ah! Qu'elle est ravissante! & que ce tête-à-tête
Acheve de lui bien assurer sa conquête!
Je l'aimois! l'adorois! l'idolâtrois! Mais rien

N'exprime mon état, depuis cet entretien.
Juſqu'au ſon de ſa voix, tout me pénétre en Elle;
Son défaut me la rend plus piquante & plus belle;
Oui, ce qu'en Elle on nomme indolence & froideur;
Redouble de mes feux la tendreſſe & l'ardeur.

LISETTE.

La Dédaigneuſe enfin s'eſt-elle humaniſée?
Je l'avois, ce me ſemble, aſſez bien diſpoſée.

DORANTE.

Tu me vois dans un trouble...

LISETTE.

Eh! vivez en repos.

DORANTE.

Ses graces m'ont charmé; mais non pas ſes propos.

LISETTE.

A-t'elle, avec rigueur, fermé l'oreille aux vôtres?

DORANTE.

Non. Mais j'aurois voulu qu'Elle en eût tenu d'autres.

LISETTE.

Quoi? qu'Elle eût dit: *Monſieur, je ſuis folle de Vous;*
Je voudrois que déja vous fuſſiez mon Epoux.
Mais oui; c'eſt avoir l'ame aſſurément bien dure,
De ne pas abréger ainſi la procédure.

DORANTE.

Ayant fait de ma flamme un libre & tendre aveu;
Et promis d'agréer à Monſieur Francaleu;

Comme je témoignois la plus ardente envie
D'entendre mon arrêt ou de mort ou de vie;
Elle m'a répondu : (Dirai-je, avec douceur?)
L'Auteur ſeul de ces vers a ſçû toucher mon cœur.
A ces mots, de ſa poche, Elle a tiré l'Idile,
Dont le ſuccès me rend de moins en moins tranquile.

LISETTE.

C'eſt qu'Elle a crû parler à l'Auteur.

DORANTE.

Je ne ſçais.
Mais Elle a mis mon ame, à de rudes eſſais.
Elle a vû mon Rival, d'un œil de complaiſance.
Elle a lû, malgré moi, l'Idile en ſa préſence;
C'étoit me démaſquer. Sous cape, il en rioit :
Peut-être en Homme à qui l'on me ſacrifioit!
Le ſerois-je en effet? Seroit-ce lui qu'on aime?
Me joüeroient-ils tous deux? Me joüerois-tu, toi-même?

LISETTE.

Les honnêtes ſoupçons! Rendez grace, entre nous,
Au cas particulier que je fais des Jaloux.
Sans les ménagemens qu'on doit à leur caprice,
Mon honneur ofenſé ſe feroit bien juſtice.

DORANTE.

L'Auteur ſeul de ces vers a ſçû toucher ſon cœur!
Dit-elle. Encore un coup, je n'en ſuis pas l'Auteur.
Suppoſé qu'on la trompe : & qu'Elle me le croye,
Où donc eſt encor-là, le grand ſujet de joye?
Je joüis d'une erreur : & j'aurois ſouhaité
Une ſource plus pure, à ma félicité;

Un mérite étranger eſt cauſe que l'on m'aime;
Et je me ſens jaloux d'un Autre, dans Moi-même!

LISETTE.

Que la Délicateſſe eſt folle en ſes excès!
Eh, Monſieur! Y faut-il regarder de ſi près?
Qu'importe du bonheur la ſource fauſſe ou vraye?

DORANTE.

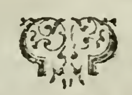
Tout ce que j'entrevois, de plus en plus, m'éfraye.
Le bonheur du Poëte étoit encor douteux;
Mais il eſt mon Rival: & mon Rival heureux.
De Lucile, ſans ceſſe, il contemple les charmes.
Il ſe voit vingt Rivaux, ſans en prendre d'alarmes.
A l'eſtime du Pere, il a le plus de part.
Seule, avec ſon Valet, je te trouve à l'écart.
Que te veut-il? Pourquoi s'enfuit-il, à ma vûe?
Quels étoient vos complots? D'où vient paroître émuë?
Répons!

LISETTE.

Tout doucement; Vous prenez trop de ſoin,
Et c'eſt auſſi pouſſer l'interrogat trop loin.

DORANTE.

Je t'épierai ſi bien aujourd'hui.... Prends-y garde!
Quelque part que tu ſois, crois que je te regarde!
Cependant, allons voir, (en les feüilletant bien,)
Si ces Tabletres-ci ne m'inſtruiront de rien.



SCENE III.

LISETTE.

M'E'PIER! Doucement! Ce feroit une chaîne.
Quoiqu'on foit fans reproche, on ne veut rien qui gène.
Ah! c'eft peu d'être injufte; Il ofe être importun!
Aux trouffes du Fâcheux, je vais en lâcher un,
Qui s'attachant à Lui, fçaura bien m'en défaire.
Le voici juftement.

SCENE IV.

M. FRANCALEU, LISETTE.

M. FRANCALEU.

QU'AS-TU donc tant afaire
Avec ce Cavalier qui ne femble, chez Moi,
S'être impatronifé, que pour être avec Toi?

LISETTE.

De tous nos entretiens vous feul êtes la caufe.

M FRANCALEU.

Voyons un peu le tour qu'elle donne à la chofe.

LISETTE.

Tout fimple. Le Jeune-homme entend vanter à tous,
Certaine Tragédie en fix Actes, de Vous,
Que l'on dit fort plaifante, & qu'il brûle d'entendre;
Sans qu'il fçache par Qui, ni trop comment s'y prendre.

M. FRANCALEU.

Et n'a-t'il pas l'Ami qui me l'a présenté ?

LISETTE.

Monsieur De l'Empirée ? Il aura plaisanté,
De Caustique & de Fat, joüé les mauvais rôles ;
Et parlé de vos vers, en pliant les épaules.

M. FRANCALEU.

J'en croirois quelque chose, à son rire mocqueur.
Le serpent de l'Envie a sifflé dans son cœur.
Ho bien, bien ! Double joye, en ce cas, pour le nôtre !
Je mortifierai l'Un : & satisferai l'Autre ;
L'Autre aussi-bien m'a plû, comme il plaira par-tout.
Il a tout-à-fait l'air d'un Homme de bon goût ;
Et d'ailleurs il me prend dans mon enthousiasme.
Je suis en train de rire ; & veux, malgré mon asme ;
Lui lire tous mes vers, sans en excepter un.

LISETTE.

Vous me déferez-là d'un terrible Importun.

M. FRANCALEU.

Vas donc me le chercher.

LISETTE.

Faites-en votre affaire.
Je me vais occuper d'un soin plus nécessaire.
Il faut que je m'habille.

M. FRANCALEU.

Eh pourquoi donc si-tôt ?

LISETTE.

Voulant représenter Lucile, comme il faut,
J'ôte dès-à-présent mes habits de soubrette ;
Pour être, sous les siens, plus libre & moins distraitte.

M. FRANCALEU.

C'est fort bien avisé. Vas. Je me charge, Moi....

SCENE V.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU.

M. FRANCALEU.

AH ! c'eſt vous ! Comment va la mémoire ?

M. BALIVEAU.

Ma foi !
Quelques raiſonnemens que votre goût m'oppoſe,
Je hais bien la démarche, où mon Neveu m'expoſe.
Pour s'y réſoudre ; il faut, à cet Original,
Vouloir étrangement & de bien & de mal.
Enfin mon rôle eſt ſçû : Voyons, que faut-il faire ?

M. FRANCALEU.

Et Moi, de mon côté, je ſonge à votre affaire.
Cependant ſoyez gai ; Débutez ſeulement ;
Et vous ſerez bientôt de notre ſentiment.
De vos talens, à peine aurons-nous les prémices,
Que nous voulons vous voir un Pilier de Coulices ;
Et, quoique vous diſiez, vers un plaiſir ſi doux,
De la force du charme, entraîné, comme Nous.
J'ai vû ce charme, en France, opérer des miracles ;
Eriger nos Palais, en ſalles de Spectacles ;
Et, ce que n'a pû faire encore la Raiſon,
Réformer le Quadrille, en plus d'une Maiſon.

M. BALIVEAU.

Je ne le cache pas. Malgré ma répugnance,
Une choſe me fait quelque plaiſir d'avance.
C'eſt le parfait rapport qui, par un cas plaiſant,
Se trouve entre mon rôle, & mon état préſent.

Je repréſente un Pere auſtère & ſans foibleſſe,
Qui d'un Fils libertin gourmande la jeuneſſe.
Le Vieillard, à mon gré, parle comme un Caton;
Et je me rejoüis de lui donner le ton.

M. FRANCALEU.

Celui qui fait le Fils, s'y prend le mieux du monde.
Car nous ne joüons bien, qu'autant qu'on nous ſeconde.
Tout dépend de l'Acteur qu'on met vis-à-vis Nous.
Si Celui-ci venoit répèter avec Vous?

M. BALIVEAU.

Je voudrois que ce fût déja fait.

M. FRANCALEU *apellant ſes valets.*

Hola hée!
Que l'on aille chercher Monſieur De l'Empirée.
à M. Baliveau.
Tenez, voilà par où le Jeune homme entrera.
Vous pouvez commencer ſi-tôt qu'il paroîtra.
Faites, comme l'on fait, aux choſes imprévuës.
Soyez comme quelqu'un qui tomberoit des nuës;
Car c'eſt l'eſprit du rôle: & vous vous ſouvenez
Que vous vous trouvez, Vous, & ce Fils, nez à nez;
L'inſtant précis qu'il ſort, ou d'une Académie,
Ou de quelque autre lieu que vous voulez qu'il fuie;
Et qu'à cette rencontre, un ſilence fâcheux
Exprime une ſurpriſe égale entre vous deux;
C'eſt un coup de Théâtre admirable: & j'eſpere....

SCENE

SCENE VI.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU, DAMIS.

M. FRANCALEU *à Damis.*

MONSIEUR, voilà Celui qui sera votre Pere.
Il sçait son rôle; Allons, concertez-vous un peu;
Et tout en vous voyant, commencez votre jeu.

à M. Baliveau, voyant son profond étonnement.

Comment Diable! à merveille! A miracle! Courage!
On ne sçauroit joüer, mieux que vous, du visage.
à Damis. Vous avez joüé, Vous, la Surprise assez bien;
Mais le rire vous prend; & cela ne vaut rien.
Il faut être interdit, confus, couvert de honte.

M. BALIVEAU.

Je sens, qu'ainsi que Lui, votre aspect me démonte.

DAMIS *à Francaleu.*

C'est que lorsqu'on répéte, un Tiers est importun.

M. FRANCALEU.

Adieu donc; Aussi-bien je fais languir quelqu'un.
à Damis. Monsieur l'Homme accompli, qui du moins croyez l'être;
Prenez, prenez leçon: car voilà votre Maître.
(*Frappant sur l'épaule de Baliveau.*) Bravo! bravo! bravo!

SCENE VII.

M. BALIVEAU, DAMIS.

M. BALIVEAU *à part.*

LE sot événenement!

DAMIS.

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Après un tel prodige, on en croira mile autres.
Quoi, mon Oncle, c'eſt Vous? Mon cher Oncle eſt
des Nôtres!
Heureux le Lieu, l'inſtant, l'emploi qui nous rejoint!

M. BALIVEAU.

Raiſonnons d'autre choſe: & ne plaiſantons point.
Le hazard a voulu....

DAMIS.

Voici qui paroît drôle.
Eſt-ce vous qui parlez? ou ſi c'eſt votre rôle?

M. BALIVEAU.

C'eſt Moi-même qui parle; & qui parle à Damis.
Voilà donc ce que fait mon Neveu, dans Paris?
Qu'a produit un ſéjour de ſi longue durée?
Que veut dire ce nom: Monſieur De l'Empirée?
Sied-il, dans ton état, d'aller ainſi vétu?
Dans quelle compagnie, en quelle école es-tu?

DAMIS.

Dans la vôtre, mon Oncle. Un peu de patience.
Imitez-moi. Voyez ſi je romps le ſilence

Sur mile questions, qu'en vous trouvant ici,
Peut-être suis-je en droit d'oser vous faire aussi.
Mais c'est que notre rôle est notre unique affaire ;
Et que de nos débats, le Public n'a que faire.

M. BALIVEAU *levant sa canne.*

Coquin! Tu te prévaux du contretems maudit....

DAMIS.

Monsieur, ce geste-là vous devient interdit!
Nous sommes, Vous & Moi, Membres de Comédie.
Notre Corps n'admet point la méthode hardie
De s'arroger ainsi la pleine autorité ;
Et l'on ne connoît point, chez nous, de primauté.

M. BALIVEAU *à part.*

C'est à moi de plier, après mon incartade.

DAMIS *gaîment.*

Répétons donc en paix. Voyons, mon Camarade.
Je suis un Fils....

M. BALIVEAU.

J'ai ri. Me voila désarmé.

DAMIS.

Et Vous, un Pere...

M. BALIVEAU.

Hé oui, Bourreau! Tu m'as nommé.
Je n'ai que trop pour Toi, des entrâilles de Pere;
Et ce fut le seul bien que te laissa mon Frere.
Quel usage en fais-tu? Qu'ont servi tous mes soins?

DAMIS.

A me mettre en état de les implorer moins.
Mon Oncle, vous avez cultivé mon enfance.
Je ne mets point de borne à ma reconnoissance ;
Et c'est pour le prouver, que je veux désormais
Commencer par tâcher d'en mettre à vos bienfaits ;

Me ſufire à moi-même, en volant à la gloire ;
Et chercher la Fortune, au Temple de Mémoire.

M. BALIVEAU.

Où la vas-tu chercher ? Ce Temple prétendu,
(Pour parler ton jargon) n'eſt qu'un Pays perdu ;
Où la Néceſſité, de travaux conſumée,
Au ſein du ſot Orgueil, ſe repaît de fumée.
Eh Malheureux ! crois-moi : fuis ce Terroir ingrat.
Prens un parti ſolide, & fais choix d'un état ;
Qu'ainſi que le Talent, le Bon ſens autoriſe ;
Qui te diſtingue : & non, qui te ſingulariſe ;
Où le Génie heureux brille avec dignité ;
Tel qu'enfin le Barreau l'ofre à ta vanité.

DAMIS.

Le Barreau !

M. BALIVEAU.

Protégeant la Veuve & la Pupille ;
C'eſt-là, qu'à l'honorable, on peut joindre l'utile ;
Sur la gloire & le gain, établir ſa Maiſon ;
Et ne devoir qu'à ſoi ſa Fortune & ſon Nom.

DAMIS.

Ce mélange de gloire & de gain m'importune.
On doit tout à l'honneur : & rien à la Fortune.
Le Nourriſſon du Pinde, ainſi que le Guerrier,
A tout l'or du Pérou, préfere un beau laurier.
L'Avocat ſe peut-il égaler au Poëte ?
De ce Dernier la gloire eſt durable & complette.
Il vit long-tems après que l'Autre a diſparu.
SCARRON même l'emporte aujourd'hui ſur PATRU.
Vous parlez du Barreau de la Grece & de Rome,
Lieux propres autrefois, à produire un grand homme ;
L'ancre de la Chicane & ſa barbare voix
N'y défiguroient pas l'Eloquence & les Loix.

Que des traces du Monſtre, on purge la Tribune!
J'y monte. Et mes talens voüez à la Fortune,
Juſqu'à la Proſe encor, voudront bien déroger.
Mais l'abus ne pouvant ſi-tôt ſe corriger,
Qu'on me laiſſe, à mon gré, n'aſpirant qu'à la gloire,
Des titres du Parnaſſe, anoblir ma mémoire;
Et primer dans un Art, plus au-deſſus du Droit,
Plus grave, plus ſenſé, plus noble qu'on ne croit!
Le Vice impunément, dans le ſiécle où nous ſommes,
Foule aux pieds la Vertu, ſi prétieuſe aux Hommes.
Eſt-il pour un Eſprit ſolide & généreux,
Une cauſe plus belle à plaider, devant Eux?
Que la Fortune donc me ſoit Mere ou Marâtre;
C'en eſt fait: pour Barreau, je choiſis le Théâtre;
Pour Client, la Vertu: Pour Voix, la Vérité:
Et pour Juge; mon Siécle & la Poſtérité.

M. BALIVEAU.

Eh bien, porte plus haut ton eſpoir & tes vûës.
A ces beaux ſentimens les Dignités ſont dûës.
La moitié de mon bien, remiſe en ton pouvoir,
Parmis nos Sénateurs, s'ofre à te faire aſſeoir.
Ton Eſprit généreux, ſi la Vertu t'eſt chère,
Si tu prends à ſa cauſe, un intérêt ſincère,
Ne préférera pas, la croyant en danger,
L'éfort de la défendre, au droit de la juger.

DAMIS.

Non. Mais d'un ſi beau droit l'abus eſt trop facile.
L'eſprit eſt généreux, mais le cœur eſt fragile.
Qu'un Juge incorruptible eſt un homme étonnant!
Du Guerrier le mérite eſt ſans doute éminent.
Mais preſque tout conſiſte au mépris de la vie.
Et de ſervir ſon Roi la glorieuſe envie,
L'eſpérance, l'exemple, un je ne ſçais quel prix;

L'horreur du mépris même, inſpire ce mépris.
Mais avoir à braver le ſoûrire ou les larmes
D'une Solliciteuſe aimable & ſous les armes !
Tout ſenſible, tout homme enfin que vous ſoyez,
Sans oſer être émeu, la voir preſque à vos pieds !
Juſqu'à la cruauté pouſſer le Stoïciſme !
Je ne me ſens point fait pour un tel Héroïſme.
De tous nos Magiſtrats la vertu me confond :
Et je ne conçois pas, comment ces Meſſieurs font.
Ma vertu donc ſe borne au mépris des richeſſes ;
A chanter des Héros de toutes les eſpéces ;
A ſauver, s'il ſe peut, par mes travaux conſtans,
Et leurs noms & le mien, des injures du tems.
Infortuné ! Je touche à mon cinquiéme luſtre ;
Sans avoir publié rien qui me rende illuſtre :
On m'ignore ; & je rampe encore, à l'âge heureux,
Où CORNEILLE & RACINE étoient déja fameux.

M. BALIVEAU.

Quelle étrange manie ! & dis-moi, Miſerable !
A de ſi grands Eſprits, te crois-tu comparable ?
Et ne ſçais-tu pas bien qu'au métier que tu fais,
Il faut, ou les atteindre, ou ramper à jamais ?

DAMIS.

Hé bien, voyons le rang que le Deſtin m'aprête.
Il ne couronne point Ceux que la Crainte arrête.
Ces Maîtres même avoient les Leurs, en débutant ;
Et tout le monde alors put leur en dire autant.

M. BALIVEAU.

Mais les beautés de l'Art ne ſont pas infinies.
Tu m'avoüeras du moins que ces rares Génies,
Outre le don qui fut leur principal apui,
Moiſſonnoient à leur aiſe, où l'on glane aujourd'hui.

DAMIS.

Ils ont dit, il eſt vrai, preſque tout ce qu'on penſe.
Leurs écrits ſont des vols,qu'ils nous ont fait d'avance;
Mais le remede eſt ſimple : il faut faire comme Eux,
Ils nous ont dérobé ; dérobons nos Neveux ;
Et tariſſant la ſource , où puiſe un beau délire,
A la Poſtérité ne laiſſons rien à dire.
Un Démon triomphant m'éleve à cet emploi ;
Malheur aux Ecrivains qui viendront après Moi !

M. BALIVEAU.

Vas ! malheur à toi-même , Ingrat ! cours à ta perte !
A qui veut s'égarer , la carriere eſt ouverte.
Indigne du bonheur qui t'étoit préparé,
Rentre dans le néant, dont je t'avois tiré.
Mais ne crois pas que , prêt à remplir ma vengeance,
Ton châtiment ſe borne à la ſeule indigence.
Cette ſoif de briller, où ſe fixent tes vœux ,
S'éteindra, mais trop tard , dans des dégoûts afreux.
Vas ſubir du Public les jugemens fantaſques !
D'une Cabale aveugle, eſſuyer les bourraſques !
Chercher envain quelqu'un d'humeur à t'admirer,
Et trouver tout le monde actif à cenſurer !
Va, des Auteurs ſans nom , groſſir la foule obſcure ,
Egayer la Satyre, & ſervir de pâture
A je ne ſçais quel tas de Broüillons affamés ,
Dont les Ecrits mordans, ſur les Quais , ſont ſemés !
Déja , dans les Caffez , tes projets ſe répandent.
Le Parodiſte oiſif & les Forains t'attendent.
Vas , après t'être vû , ſur leur Scene, avili,
De l'oprobre , avec Eux , retomber dans l'oubli !

DAMIS.

Que peut, contre le Roc, une vague animée ?
Hercule a-t'il péri, ſous l'éfort du Pygmée ?

L'Olympe voit en paix, fumer le Mont Æthna:
Zoïle, contre Homere, en vain se déchaîna;
Et la palme du Cid, malgré la même audace,
Croît & s'éleve encore au sommet du Parnasse!

M. BALIVEAU.

Jamais l'Extravagance alla-t'elle plus loin?
Hé bien, tu braveras la honte & le besoin.
Je veux que ton Esprit n'en soit que plus rebelle,
Et qu'aux Siecles futurs, ta sotise en appelle:
Que, de ton vivant même, on admire tes vers;
Tremble! & vois, sous tes pas, mile abîmes ouverts!
L'Impudence d'autrui va devenir ton crime.
On mettra, sur ton compte, un libelle anonyme.
Poursuivi, condamné, proscrit sur ces rumeurs,
A qui veux-tu qu'un Homme en apelle?

DAMIS.

A ses mœurs.

M. BALIVEAU.

A ses mœurs? Et le Monde, en ces sortes d'orages,
Est-il instruit des mœurs, ainsi que des ouvrages?

DAMIS.

Oui. De mes mœurs bientôt j'instruirai tout Paris.

M. BALIVEAU.

Eh comment, s'il vous plaît?

DAMIS.

Comment? Par mes Ecrits.
Je veux que la vertu, plus que l'esprit, y brille.
La Mere en prescrira la lecture à sa Fille;
Et j'ai, grace à vos soins, le cœur fait de façon,
A monter aisément ma lyre sur ce ton.
Sur la Scene aujourd'hui, mon coup d'essai l'annonce;
Je suis un Malheureux. Mon Oncle me renonce.

Je me tais. Mais l'erreur eſt ſujette au retour.
J'eſpere triompher, avant la fin du jour:
Et peut-être la chance, alors tournera-t'elle.

M. BALIVEAU.

Quoi? Vous ſeriez l'Auteur de la piece nouvelle,
Que, ce ſoir, aux François, l'on doit repréſenter?

DAMIS.

Soyez donc le premier, à m'en féliciter.

M. BALIVEAU.

Puiſque vous le voulez, je vous en félicite.

DAMIS.

J'en augure une heureuſe & pleine réüſſite.

M. BALIVEAU.

Cependant, gardez-vous de dire à Francaleu,
Que de ſon bon Ami, vous ſoyez le Neveu.

DAMIS.

Tout comme il vous plaira. Mais je vois avec peine,
Que vous ne vouliez pas que je vous appartienne.

M. BALIVEAU.

J'ai de bonnes raiſons, pour en agir ainſi.

DAMIS.

J'obéïrai, Monſieur.

M. BALIVEAU.

J'y compte.

DAMIS.

Mais auſſi,
Daignant de même entrer dans l'eſprit qui m'anime,
Laiſſez-moi, quelque-tems, joüir de l'anonyme;

Pour goûter du ſuccès les plaiſirs plus entiers,
Et m'entendre loüer, ſans rougir.

M. BALIVEAU.

Volontiers.
(*à part.*) A demain, Scélérat! Si jamais tu rimailles;
Ce ne ſera, mortbleu, qu'entre quatre murailles.

SCENE VIII.

DAMIS.

IL ne veut m'avouër qu'après l'événement.
Nous nous ſommes ici rencontrés plaiſamment.
La Scene eſt théâtrale, unique, inopinée.
Je voudrois, pour beaucoup, l'avoir imaginée.
Mon ſuccès ſeroit ſûr. Du moins profitons-en;
Et ſongeons à la coudre à quelque nouveau plan.
J'en ai pluſieurs; Voyons. Où ſont donc mes tablettes?
La perte, pour le coup, ſeroit des plus complettes.
Tout à l'heure, à la main, je les avois encor.
Ah! je ſuis ruiné! J'ai perdu mon tréſor!
Nombre de canevas, deux Pieces commencées,
Caracteres, Portraits, Maximes & Penſées,
Dont la plus triviale, en vers aléxandrins,
Au bout d'une tirade, eût fait battre des mains!
Mais j'ai regret ſurtout, à mon Epitalame.
Hélas! ma Muſe, au gré de l'eſpoir qui m'enflamme
Dans un premier tranſport, venoit de l'ébaucher.
Deux fois, du même Enfant, pourra-t'elle accoucher?

SCENE IX.

DORANTE, DAMIS.

DAMIS.

AH Monſieur! Secourez les Muſes attriſtées!
Mes tablettes, là-bas, dans le bois ſont reſtées.
Suivez-moi! Cherchons-les! aidons-nous!

DORANTE.

Les voilà.

DAMIS.

Je ne puis exprimer le plaiſir...

DORANTE.

Briſons-là.

DAMIS.

Vous me rendez l'eſpoir, le repos & la vie.

DORANTE.

Mon deſſein n'eſt pas tel; car je vous ſignifie
Qu'il faut, en ce logis, ne plus vous remontrer;
Et vous faire une affaire, ou n'y jamais rentrer.

DAMIS.

L'étrange alternative! Un ami la propoſe!
Ne puis-je, avant d'opter, en demander la cauſe?

DORANTE.

Eh fy! l'air ingénu ſied mal à votre front;
Et ce-doute affecté n'eſt qu'un nouvel afront.

DAMIS.

C'eſt la pure franchiſe. En verité j'ignore....

DORANTE.

Quoi, Monſieur? que Lucile eſt celle que j'adore?

DAMIS.

Non. Quand j'ai vû tantôt mes vers entre ses mains....

DORANTE.

Vous m'avez insulté; c'est de quoi je me plains.

DAMIS.

En quoi donc?

DORANTE.

C'étoit vous qui les lui faisiez lire.

DAMIS.

Moi!

DORANTE.

Vous. Plus je souffrois; plus je vous voyois rire.

DAMIS.

De ce qu'innocemment la Belle, malgré vous,
Révéloit un secret, dont vous étiez jaloux.

DORANTE.

Non. Mais de la noirceur de cette Ame cruelle,
Et du plaisir malin de joüir, avec Elle,
De la confusion d'un Rival malheureux
Que vous avez joüé de concert tous les deux.
C'est à quoi votre esprit, depuis un mois, s'occupe;
Mais je ne serai pas jusqu'au bout, votre Dupe;
Je veux, de mon côté, mettre aussi les Railleurs:
Et votre Epithalame ira servir ailleurs.

DAMIS.

Ah! ce mot échappé me fait enfin comprendre...

DORANTE.

Songez vîte au parti que vous avez à prendre.

DAMIS.

Un mot!

DORANTE.

Vous voudriez temporiser en vain.
Renoncez à Lucile; ou l'épée à la main.

DAMIS.

Mais cette Epithalame....

DORANTE.

Ou partez, tout à l'heure!
Ou, tout à l'heure, il faut que l'un ou l'autre meure!

DAMIS.

Quelle vivacité! Quand nous nous entendrons,
Ni je ne partirai : ni nous ne nous battrons.

DORANTE.

Pour un Homme poussé, vous voilà d'un grand phlegme

DAMIS.

C'est que je me souviens d'un certain apophtegme,
Qui dit...

DORANTE.

Ne dit-il pas qu'un Versificateur
Entend l'art de rimer, mieux que le point d'honneur?

DAMIS.

C'en est trop. A vous même, un mot eût pû vous rendre.
Je ne le dirois plus ; voulussiez-vous l'entendre.
C'est Moi, qui maintenant vous demande raison.
Cependant on pourroit nous voir de la maison.
La place, pour nous battre, ici près est meilleure.
Marchons!

SCENE X.

M. FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

M. FRANCALEU

prenant Dorante par le bras & ne le lâchant plus.

Eh, venez donc, Monsieur! Depuis une heure,
Je vous cherche par tout, pour vous lire mes vers.

DORANTE.

A Moi, Monſieur ?

M. FRANCALEU.

A Vous.

DAMIS *à part.*

Autre Eſprit à l'envers ?

M. FRANCALEU.

Vous déſirez, dit-on, ce petit ſacrifice ?

DORANTE.

Et Qui m'a, près de vous, rendu ce bon ofice ?

M. FRANCALEU.

C'eſt Liſette.

DORANTE *à Damis.*

C'eſt Vous qu'elle veut ſervir.

M. FRANCALEU.

Lui !

Il voudroit qu'on fût ſourd aux ouvrages d'autrui.

DAMIS.

Loin de l'en détourner, c'eſt Moi qui l'y convie.

DORANTE *à Damis.*

Je lis dans votre cœur; & je vois votre envie.

M. FRANCALEU.

Vous dites bien; l'Envie ! Oui; c'eſt un Envieux;
Qui voudroit, ſur lui ſeul, attirer tous les yeux.

DAMIS.

Mon Ami, par bonheur, eſt là pour me défendre.
Tantôt je l'exhortois encore, à vous entendre.

DORANTE *bas à Damis.*

Vous oſez m'atteſter ?

DAMIS *bas à Dorante.*

Je ſonge à votre amour.
Songez, ſi vous voulez, à faire votre cour.

M. FRANCALEU.

On me voudroit pourtant aſſurer du contraire.

DAMIS.

Liſez : & qu'il admire ; il ne ſçauroit mieux faire.

DORANTE *bas.*

Tu crois m'échaper? Mais...

DAMIS *à M. Francaleu.*

D'autant plus que Monſieur
A beſoin maintenant d'un peu de belle humeur.

M. FRANCALEU

tirant un gros cahier de ſa poche.

Ah! quelque humeur qu'il ait, il faudra bien qu'il rie;
Et pour cela d'abord, je lis ma Tragédie.

DAMIS.

Rien ne pouvoit pour lui venir plus à propos.

M. FRANCALEU.

Pourvû que les Fâcheux nous laiſſent en repos.

DAMIS *bas à Dorante.*

Dès-que vous le pourrez, ſongez à diſparoître.
Je vous attends. *Il s'en va.*

M. FRANCALEU.

Vous n'en voulez pas être?

DORANTE *à Damis.*

Je ne vous quitte point.

DAMIS *à M. Francaleu.*

Monſieur, excuſez-moi,
J'aime : & c'eſt un état, où l'on n'eſt guére à ſoi.
Vous ſçavez qu'un Amant ne peut reſter en place.

DORANTE *voulant courir après lui.*

Par la même raiſon....

SCENE XI.

M. FRANCALEU, DORANTE.

M. FRANCALEU *le retenant.*

LAISSEZ, laiſſez de grace!
Il en veut à ma Fille ; & je ſerois charmé,
Qu'il parvînt à lui plaire, & qu'il en fût aimé.

DORANTE.

Oh! parbleu qu'il vous aime, & Vous & vos Ouvrages!

M. FRANCALEU.

Comme ſi nous avions beſoin de ſes ſuffrages?

DORANTE.

Le mien mérite peu que vous vous y teniez.

M. FRANCALEU.

Je ſerai trop heureux que vous me le donniez.

DORANTE.

Prodiguer, pour moi ſeul, le fruit de tant de veilles?

M. FRANCALEU.

Moins l'Aſſemblée eſt grande, & plus Elle a d'oreilles.

DORANTE.

Si vous vouliez, pour lui, différer d'un moment?

M. FRANCALEU.

Non. Qui ſatisfait tôt, ſatisfait doublement.

Il lâche Dorante pour tirer ſes lunettes ; Dorante s'évade ; & M. Francaleu continuë, ſans s'en appercevoir.

Et c'eſt le moins qu'on doive à votre politeſſe,
D'avoir bien voulu prendre un rôle dans la Piece.

Il déroule ſon cahier ; & lit.

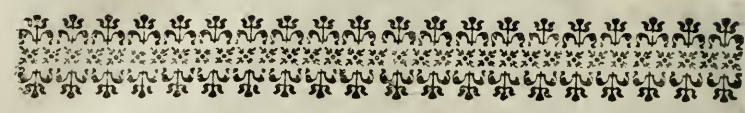
La

La Mort de BUCE'PHALE. *Se retournant & ne trouvant plus Dorante.*

Où diable eſt-il ? Comment !
On me fuit ? Oh, parbleu ! ce ſera vainement.
Je cours après mon homme; & s'il faut qu'il m'échappe,
Je me cramponne après le premier que j'attrape ;
Et bénévole ou non, dût-il ronfler debout,
L'Auditeur entendra ma Piece, juſqu'au bout.

Fin du Troiſiéme Acte.





ACTE QUATRIÉME.

SCENE I.

MONDOR, LISETTE *avec une robe & une coëffure parfaitement semblables a celles de Lucile.*

MONDOR *qu'Elle tire par la manche en regardant derriere Elle avec un air inquiet.*

A Quoi bon, dans le Parc, ainsi tourner sans cesse?
Piroüeter, courir, voltiger?

LISETTE.

Mondor!

MONDOR.

Qu'est-ce?

LISETTE.

Tu ne voyois pas?

MONDOR.

Quoi?

LISETTE.

Qu'on nous épioit.

MONDOR.

Quand?

LISETTE.

Le voila bien sot!

MONDOR.

Qui?

LISETTE.

Le trait certe est piquant.

MONDOR.

Quel ?

LISETTE.

Quel ? Qu'eſt-ce ? Quoi ? Quand ? Qui ? L'Amant
de Lucile,
Que ſon mauvais Démon ne peut laiſſer tranquile.
Dorante.

MONDOR.

Hé bien, Dorante ?

LISETTE.

Il nous a vus de loin,
Ainſi que tu croyois m'aborder, ſans témoin.
Sous ce nouvel habit, du bout de l'Avenuë,
Qu'il aît cru voir Lucile, où qu'il m'aît reconnuë ;
Près de Toi, l'un vaut l'autre ; & ſurtout ſon Deſtin
Semblant te mettre exprès une lettre à la main.
Nous entrons dans le Parc : il nous guette, il petille ;
Il ſe gliſſe & nous ſuit, du long de la Charmille.
Moi, qui du coin de l'œil, obſerve tous ſes tours,
Je me laiſſe entrevoir : & diſparois toujours.
Dieu ſçait ſi le cerveau de plus en plus lui tinte !
Tant qu'enfin je le plante, au fond du Labyrinthe ;
Où le pauvre Jaloux, pour long-tems en défaut,
Peſte & jure, je crois, maintenant, comme il faut.
Je ferois encor pis, ſi je pouvois pis faire.
De ces Cœurs défians l'Eſpéce atrabilaire
Reſſemble, je le vois, aux Chevaux ombrageux ;
Il faut les aguerrir, pour venir à bout d'Eux.

MONDOR.

Oh, parbleu ! ce n'eſt pas le foible de mon Maître !
Au contraire, il ſe livre aux Gens, ſans les connoître ;
Et préſume aſſez bien de ſoi-même & d'autrui,
Pour ſe croire adoré, ſans que l'on ſonge à lui.

Du reste, sçait-il bien se tirer d'une affaire ?

LISETTE.

Ceux qui l'ont séparé, d'avec son Adversaire;
Disent qu'il s'y prenoit, en brave Cavalier;
Et, pour un Bel-esprit, qu'il est franc du collier.

MONDOR.

Il n'est sorte de gloire, à laquelle il ne coure.
Le bel-esprit, en Nous, n'exclud pas la bravoure.
D'ailleurs, ne dit-on pas; Telles Gens, tel Patron;
Et dès-que je le sers, peut-il être un Poltron ?

LISETTE.

Voilà donc cet amour, dont j'étois ignorante ?
Et que j'ai cru toujours, un rêve de Dorante ?

MONDOR.

Mon Maître ne dit mot; mais à la vérité,
Ce combat-là tient bien de la rivalité.
En ce cas, mon adresse a tout fait.

LISETTE.

Ton adresse ?

MONDOR.

Oui. J'ai, de sa conquête, honoré ta Maîtresse.
Celle qu'il recherchoit, ne me convenant pas,
De Lucile, à propos, j'ai vanté les appas:
Lui conseillant d'avoir souvent les yeux sur Elle,
Et de mettre un peu l'une & l'autre en paralelle.
Il paroît qu'il n'a pas négligé mes avis.

LISETTE.

Il se repentiroit de les avoir suivis.
Envers & contre Tous, je protége Dorante;

MONDOR.

Gageons que, malgré toi, mon Maître le supplante;
Car étant né Poëte, au suprême dégré,
Lucile va d'abord le trouver à son gré.

Monsieur de Francaleu, déja l'aime & l'estime.
Du Pére de Dorante, il n'est pas moins l'Intime :
Et je porte un billet, à ce Pére, adressé,
Qu'après s'être battu, sur l'heure, il a tracé.
Sçachant des deux Vieillards la mésintelligence;
Il mande à Celui-ci, selon toute apparence,
De rapeller un Fils, qui fait ici l'amour,
Et dont l'entêtement croîtroit de jour en jour.
Il sçaura, là-dessus, le rendre impitoyable.
S'il aime enfin Lucile, ainsi qu'il est croyable ;
Prends de mes almanachs : & tiens pour assuré,
Que le bonheur de l'Autre est fort avanturé.

LISETTE.

Mais cet Autre, avec qui je suis de connivence,
A pris, depuis un mois, terriblement l'avance.
J'ai vû pâlir Lucile, au récit du combat ;
D'une tendre frayeur, le cœur encor lui bat.
Lucile s'est émuë : & c'est pour lui, te dis-je.
Il a visiblement tout l'honneur du prodige.
Depuis même, ils se sont entretenus long-tems ;
Et s'étoient séparez, l'un de l'autre contens :
Lorsque, dans cet Esprit soupçonneux à la rage,
Ma présence équivoque a ramené l'orage ;
Mais le calme ne tient qu'à l'éclaircissement,
Et va couler ton Maître à fond, dans le moment.

MONDOR.

Je répons de la Barque, en dépit de Neptune.
Songe donc qu'elle porte un Poëte & sa fortune !
Telle gloire le peut couronner aujourd'hui,
Qui mettroit Pere & Fille, à genoux, devant Lui.
De ce coup décisif l'instant fatal approche.
L'Amour m'arrache un tems, que l'Honneur me reproche.

Adieu : Que devant nous, tout s'abaîsse, en ce jour.
Et que tous nos Rivaux tremblent, à mon retour !

SCENE II.

LISETTE *seule.*

TElle gloire le peut couronner... J'ai beau dire,
Dorante pourroit bien avoir ici du pire.
Faisons la guerre à l'œil ; Et mettons-nous au fait
De ce coup, qui doit faire un si terrible effet.

SCENE III.

M. FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

M. FRANCALEU *à Lisette, qu'il ne voit que par derriere.*

LUCILE, redoublez de fierté pour Dorante.
Vous n'êtes pas encore assez indifférente ;
Vous soufrés qu'il vous parle. & je défens cela :
Tout net ! Entendez-vous, ma Fille ?

LISETTE *se tournant, & faisant la révérence.*

Oui, mon Pere.

M. FRANCLAEU.

Ha !
C'est toi, Lisette ?

LISETTE.

Hé bien, je tiens parole.
Lui ressemblai-je assez ? Joüerai je bien son rôle ?

L'œil du Pere s'y trompe; & je conclus d'ici,
Que bien d'autres, tantôt, s'y tromperont aussi.

M. FRANCALEU *à Damis.*

Admirez en effet, comme Elle lui ressemble!

LISETTE.

Quand commencera-t'on?

M. FRANCALEU.

Tout-à-l'heure: on s'assemble.
Cependant, vas chercher ta Maîtresse; & l'instruis
Des dispositions, où tu vois que je suis.
Si j'eus une raison, maintenant j'en ai trente,
Qui doivent à jamais disgracier Dorante.

(*Elle s'en va.*)

SCENE IV.

M. FRANCALEU, DAMIS.

M. FRANCALEU.

LA Coquine le sert indubitablement,
Et m'en a, sur son compte, imposé doublement.
Sur quoi donc, s'il vous plaît, vous a-t'il fait querelle?

DAMIS.

Sur un mal-entendu, pour une bagatelle.

M. FRANCALEU.

Ce procédé l'exclud du rang de vos Amis?

DAMIS.

Quelque ressentiment pouroit m'être permis;
Mais je suis sans rancune; & ce qui se prépare,
Va me vanger assez de cet Esprit bisare.

M. FRANCALEU.

Ce que j'aprends encor, lui fait bien moins d'honneur.

DAMIS.

Quoi donc ?

M. FRANCALEU.

Qu'il est le Fils d'un maudit Chicaneur;
Qui n'écoutant priére, avis, ni remontrance,
Depuis dix ou douze ans, me plaide,à toute outrance.
Des sottises d'un Pére, un Fils n'est pas garand ;
Mais le tort que me fait ce Plaideur, est si grand,
Que je puis, à bon droit, haïr jusqu'à sa Race.
Ce procès me ruine, en sotte paperasse;
Et sans le tems, les pas, & les soins qu'il y faut;
J'aurois été Poëte, onze ou douze ans plutôt.
Sont-ce là, dites-moi, des pertes réparables ?

DAMIS.

Le dommage est vraîment des plus considérables.
Il faut que le Public intervienne au procès,
Et concluë, avec vous, à de gros intérêts.
Et Dorante n'a-t'il contre lui, que son Pére ?

M. FRANCALEU.

Pardonnez-moi, Monsieur. Il a son caractére.
Je lui croyois du goût, de l'esprit, du bon sens;
Ce n'est qu'un Etourdi; Cela tourne à tous vents.
Cervelle évaporée; Esprit jeune & frivole,
Que vous croyez tenir, au moment qu'il s'envole;
Qui me choque en un mot; & qui me choque au point,
Que chez moi, sans ma Piece, il ne resteroit point.
Mais il le faut avoir, si je veux qu'on la jouë;
Et voila trop de fois, que mon Spectacle échouë.
A propos, ce Bonhomme, avec qui vous joüez,
Plaît-il ? que vous en semble ? excellent! avoüez.

DAMIS.

Admirable !

M. FRANCALEU.

A-t'il l'air d'un Pére qui querelle ?
Heim ! Comme sa surprise a paru naturelle ?

DAMIS.

Attendez à juger de ce qu'il peut valoir,
Que vous en ayez vû ce que je viens d'en voir.
Il est original, en ces sortes de rôle.

M. FRANCALEU.

Pour un mois, avec nous, il faut que je l'enrôle.

DAMIS.

De l'humeur dont il est, j'admire seulement
Qu'il daigne se prêter à nous, pour un moment.

M. FRANCALEU.

C'est que je l'ai flatté du succès d'une affaire.
Tirons-en donc parti ; tandis qu'à nous complaire ;
Et qu'à nous ménager, il a quelque intérêt.

DAMIS.

La Troupe ne sçauroit faire un meilleur acquêt.

M. FRANCALEU.

Si vous le souhaités, c'est une affaire faite.

DAMIS.

Personne, plus que moi, Monsieur, ne le souhaite.

M. FRANCALEU.

Et personne, Monsieur, n'y peut mieux réüssir.

DAMIS.

Que Moi ?

M. FRANCALEU.

Que Vous.

DAMIS.

Par où ? D'aignez m'en éclaircir.

M. FRANCALEU.

Vous pouvés, à la Cour, lui rendre un bon office

DAMIS.

Plût-au Ciel ! il n'est rien que pour lui je ne fisse.

M. FRANCALEU.

Vous êtes bien venu des Ministres ?

DAMIS.

Un Fat

Avoüeroit que la Cour fait de lui quelque état ;

Et passant du mensonge, à la sottise extrême,

En le faisant accroire, il le croiroit lui-même.

Mais je n'aime à tromper ni les autres ni moi.

Un Poëte, à la Cour, est de bien mince aloi.

Des superfluités, il est la plus futile.

On court au nécessaire ; on y songe à l'utile :

Où si, vers l'agréable, on panche quelquefois,

Nous sommes éclipsez par le moindre minois ;

Et là, comme autre part, les sens entraînant l'Homme,

Minerve est éconduite, & Venus a la pomme.

Ainsi, je n'oserois vous promettre pour lui,

Sur un crédit si frêle, un bien solide apui.

M. FRANCALEU.

Ma parole, en ce cas, sera donc mal gardée ;

Car je comptois sur vous, quand je l'ai hasardée.

DAMIS.

Et de quoi s'agit-il encor ? Voyons un peu.

M. FRANCALEU.

Il veut faire enfermer un fripon de Neveu ;

Un Libertin, qui s'est attiré sa disgrace,

En ne faisant rien moins que ce qu'on veut qu'il fasse.

DAMIS *vivement.*

Oh ! je le servirai, si ce n'est que cela !

Et mon peu de crédit ira bien jusques-là.

M. FRANCALEU.

Non non, laiſſez ! parbleu ! j'admire ma ſottiſe !

Il fait quelque pas pour s'en aller.

DAMIS *l'arrêtant.*

Quoi donc ?

M. FRANCALEU.

J'en vais charger quelqu'un dont je m'aviſe

DAMIS.

Ah ! gardez-vous-en bien, s'il vous plaît ?

M. FRANCALEU.

Et pourquoi ?

DAMIS.

Quand je vous dis qu'on peut s'en repoſer ſur moi !

M. FRANCALEU.

C'eſt qu'avec celui-ci, l'affaire ira plus vîte.

DAMIS.

Je ſerois très-fâché qu'il en eût le merite.

M. FRANCALEU.

Songez donc que, ce ſoir, il aura mon billet ;
Et que j'aurai demain la Lettre de cachet.

DAMIS.

Mon Dieu ! laiſſez-moi faire ! ayez cette indulgence.

M. FRANCALEU.

Mais vous ne ferez pas la même diligence ?

DAMIS.

Plus grande encor.

M. FRANCALEU.

Oh non !

DAMIS.

Que direz-vous pourtant,
Si votre homme, ce ſoir, ce ſoir-même, eſt content ?

M. FRANCALEU.

Ce ſoir ! ah ! ſur ce pié, je n'ai plus rien à dire.
Mais comment ce tems-là poura-t'il vous ſufire ?

DAMIS.

Je ne vous promets rien, par-delà mon pouvoir.

M. FRANCALEU.

Vous promettés pourtant beaucoup.

DAMIS.

Vous allez voir.
Mais, Monſieur, on diroit, à cette ardeur extrême,
Qu'à ce pauvre Neveu, vous en voulez vous-même.

M. FRANCALEU.

Sans doute : & j'ai raiſon. L'Oncle me fait pitié.
Et tout mauvais Sujèt mérite inimitié.
Tenez ! J'ai toujours eu l'amour de l'ordre en tête.
Vous menés, par exemple, un train de vie honnête,
Vous ; cela fait plaiſir, mais n'étonnera pas :
Car vous me fréquentés, & vous ſuivés mes pas.
Des travers du Jeune homme, un Fou ſera la cauſe.
Auſſi l'ordre du Roi, pour le bien de la choſe,
Devroit faire enfermer, avec le Libertin,
Tel, chez qui l'on ſçaura qu'il eſt ſoir & matin.
Vous riez ! mais je parle en Pére de famille.

SCENE V.

FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

M. FRANCALEU.

QUE viens-tu m'annoncer ?

LISETTE.

Que je me dés-habille.

M. FRANCALEU.

Quoi la Piéce....

LISETTE.

Eſt au croc, une ſeconde fois.

M. FRANCALEU.

Faute d'Acteurs?

LISETTE.

Tantôt, il n'en manquoit que trois;
Mais, ma foi, maintenant c'eſt bien une autre hiſtoire.

M. FRANCALEU.

Quoi donc?

LISETTE.

Vous n'avez plus d'Acteurs, ni d'Auditoire.

M. FRANCALEU.

Que dis-tu?

LISETTE.

Tout défile & vole vers Paris.

M. FRANCALEU.

Déſertion totale!

LISETTE.

Oui, pour avoir appris
Que ce ſoir, on y joüe une Piéce nouvelle,
Dont le titre les pique, & les met en cervelle.

M. FRANCALEU.

Ah! j'en ſuis!

LISETTE.

L'heure preſſe; & Tous ont décampé;
Comptant ſe retrouver ici, pour le ſoupé.

DAMIS.

Quelle rage! à quoi bon cette bruſque ſortie?
Comme s'ils n'euſſent pû remettre la partie.

M. FRANCALEU.

Non. Le ſort d'une Piéce eſt-il en notre main ?
Nous en voyons mourir, du ſoir au lendemain.
Celle-ci peut n'avoir qu'une heure ou deux à vivre.
Si nous la voulons voir ; ſongeons donc à les ſuivre.
Venés.

DAMIS.

J'augure mieux de la Piéce, que Vous.
D'ailleurs, ce qui ſe vient de conclure entre Nous,
De ſoins très-ſérieux, remplira ma ſoirée.

M. FRANCALEU.

Adieu donc. Demeurés, Monſieur De l'Empirée.
Votre refus fait place à Monſieur Baliveau,
Qui, dans l'Art du Théâtre, étant encor nouveau,
Ne ſera pas fâché qu'on le méne à l'Ecole.
Qui plus eſt, ſon Neveu l'occupe & le déſole :
Et la Piéce nouvelle eſt un amuſement,
Qui poura le lui faire oublier, un moment.

(*Il s'en va.*)

DAMIS *à part.*

Ouida, c'eſt bien s'y prendre.

SCENE IX.

DAMIS, LISETTE.

LISETTE *à part ayant examiné Damis attentivement durant le cours de la Scene précédente.*

Un peu de hardieſſe !
Cet homme-ci, je crois, eſt l'Auteur de la Piéce !
Faiſons qu'il ſe trahiſſe ; il en eſt un moyen.
(*haut*) Vous riſquez, en tardant, de ne trouver plus rien.

Monſieur raiſonnoit juſte ; & votre attente eſt vaine ;
Car la Piéce eſt mauvaiſe ; & ſa chûte eſt certaine.

DAMIS.

Certaine !

LISETTE.

Oui, cet arrêt dût-il vous chagriner.

DAMIS.

Mademoiſelle a donc le don de deviner ?

LISETTE.

Non ; mais c'eſt ce que mande un Connoiſſeur en titre ;
Dont le goût n'a jamais erré, ſur ce chapitre.

DAMIS.

Et ce grand Connoiſſeur, dont le goût eſt ſi fin ?

LISETTE.

Ne croit pas que la Piéce aille juſqu'à la fin.

DAMIS *vivement.*

Je voudrois bien ſçavoir, ſur quelle conjecture ?

LISETTE.

Sur ce qu'hyer, chez lui, l'Auteur en fit lecture.

DAMIS.

Chez lui ! L'Auteur ! Hier !

LISETTE.

Oui. Qu'a donc ce diſcours . . . ?

DAMIS *à part.*

Je ne ſuis pas ſorti d'ici, depuis huit jours.

LISETTE *à part.*

Je le tiens.

DAMIS.

C'eſt Alcippe ! oh ! c'eſt lui ; je le gage.
Nouvelliſte éfronté, ſufiſant Perſonnage,
Qui raiſonne au haſard, de Nous & de nos vers,
Et pour, ou contre Nous, prévient tout l'Univers.

Cela sçait ses Foyers, sa Ville, ses Provinces;
Ses intrigues de Cour, son Cabinet des Princes;
Pése ou régle à son gré, les plus grands intérêts,
Et croit ses visions, d'immuables arrêts.
Présent, passé, futur; tout est de sa portée.
Le Livre des Destins s'emplit, sous sa Dictée.
Rien ne doit arriver, que ce qu'il a prédit:
Et l'événement seul toujours le contredit.
(*à Lisette.*) Et n'a-t'il pas poussé l'impertinence extrême
Jusqu'à nommer l'Auteur?

LISETTE.

Non, Monsieur; c'est vous-même,
Qui venés de tout dire, & de vous déceler.
Alcippe, en tout ceci, n'a rien à démêler.
Moi seule je mentois: & je m'en remercie;
Vû le plaisir que j'ai de me voir éclaircie.
(*Elle veut s'en aller.*)

DAMIS *la retenant.*

Lisette!

LISETTE.

Hé bien?

DAMIS.

De grace!... Etourdi que je suis!

LISETTE.

Que voulés-vous de Moi?

DAMIS.

Du secret.

LISETTE.

Je ne puis.

DAMIS.

Quelques jours seulement!

LISETTE.

Cela n'est pas possible.

DAMIS.

DAMIS.

Eh ! ne me faites pas ce déplaisir sensible !
Laissés-moi recevoir un encens qui soit pur,
En cas de réüssite, ainsi que j'en suis sûr,

LISETTE.

J'imagine un marché dont l'espèce est plaisante.
D'un secrèt tout entier la charge est trop pesante.
Partageons celui-ci, par la belle moitié.
Tenés, si vous tombés, je parle sans pitié.
Si vous réüssissés, je consens de me taire.
Voilà, pour vous servir, tout ce que je puis faire.

DAMIS.

Et je n'en veux pas plus; car je réüssirai.

LISETTE.

Oh bien, en ce cas-là, Monsieur, je me tairai.

Dorante ici paroît au fond du Théâtre, d'où il les voit & les écoute.

DAMIS *baisant les mains de Lisette.*

Avec cette promesse, où mon espoir se fonde,
Je vous laisse, & m'en vais le plus content du monde.

(Il sort.)

SCENE VII.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE *bas, ayant apperçû Dorante, & lui tournant brusquement le dos.*

LE Jaloux nous surprend ; le voilà furieux ;
Car je passe, à coup sûr, pour Lucile, à ses yeux.

DORANTE *sans approcher.*

Avec cette promesse, où mon espoir se fonde,
Je vous laisse, & m'en vais le plus content du monde.

Madame, on n'aura pas de peine à concevoir,
Quelle étoit la promeſſe ; & quel eſt cet eſpoir.
Mais ce que l'on auroit de la peine à comprendre :
C'eſt que cette promeſſe & ſi douce & ſi tendre,
Reçuë à la même heure, & preſque au même lieu,
Mot à mot, dans ma bouche, aît mis le même adieu.
Il faut vous en faire un de plus longue durée,
Et dont vous vous teniés un peu moins honorée.
Adieu, Madame ; Adieu! Ne vous flattés jamais,
Que je vous aye aimée, autant que je vous hais!

Il fait quelques pas pour s'en aller.

LISETTE *bas.*

Donnons-nous, à notre aiſe, ici la comédie.
Car il va revenir.

Elle s'aſſied au-devant & à l'un des coins du Théâtre, en face du Parterre ; ſe cachant le viſage avec ſon éventail, du côté par où Dorante peut l'aborder.

DORANTE *croyant voir dans cette attitude, l'embarras d'une perſonne confonduë.*

Monſtre de perfidie !
A votre âge ! Paſſer ſans pudeur, ſans égard,
Des mains de la Nature, à ce comble de l'Art !
M'avoir peint cë Rival, comme le moins à craindre !
M'avoir perſuadé, preſqu'au point de le plaindre !
Qu'avés-vous prétendu, par cette trahiſon ?
Pourquoi d'un vain eſpoir y mêler le poiſon ?
Me venir étaler d'obligeantes allarmes ?
Me dire, en paroiſſant prête à verſer des larmes :
Dorante ! ou je fléchis mon Pére ! ou de mes jours,
A l'azile où j'étois, je conſacre le cours !
Quels étoient vos deſſeins ? répondés-moi, Cruelle !
Ne les dois-je imputer qu'à l'orgueil d'une Belle,

Qui jalouse des droits d'un éclat peu commun,
Veut gagner tous les Cœurs, & n'en veut perdre aucun?
Ce reproche fût-il le seul que j'eusse à faire!
Mais, helas! malgré moi, la vérité m'éclaire.
Ce Rival, dès long-tems, est le Rival aimé.
C'est pour lui que j'ai vû votre front allarmé;
Et quand vous me disiés que j'en étois la cause,
Quand vous promettiés plus que l'amour même n'ose,
C'est que de votre Amant vous protégiés les jours;
Et vouliés ralentir la vengeance où je cours.
Oui, j'y vole! On ne l'a tantôt que différée;
Et ma rage, à vos yeux, l'auroit déja tirée;
J'attaquois de nouveau le Traître, en arrivant;
Si je n'eusse voulu joüir auparavant
De la confusion qui vous ferme la bouche!
Que ma plainte à-présent vous révolte ou vous touche!
Repentés-vous, ou non, de m'avoir outragé!
Vous ne me verrés plus, que mort, ou que vengé!

LISETTE *effrayée.*

Dorante!

DORANTE.

Je m'arrête au cri de l'Infidelle!
Elle tremble, il est vrai: mais pour qui tremble-t'elle?
N'importe: Je l'adore; Ecoutons-la. Parlés.

Il revient & reste encore à quelque distance d'elle.

Je veux encor, je veux tout ce que vous voulés.
Rejettons le passé, sur l'inexpérience:
Et redemandés-moi toute ma confiance.
Un regard, un seul mot n'a qu'à vous échapper.
Mon cœur vous aidera lui-même, à me tromper.

Ah, Lucile! Ai-je pû si-tôt perdre le vôtre ?
Vous me haïssez!

LISETTE *avec une voix enfantine & dolente.*

Non.

DORANTE.

Vous en aimés un autre ?

LISETTE.

Hé non!

DORANTE.

Vous m'aimez donc ?

LISETTE.

Oui.

DORANTE.

M'y fierai-je ?

LISETTE.

Helas!

DORANTE.

Hé bien, je n'en veux plus douter! Ne sçai-je pas
Que l'infidélité, sur-tout dans la jeunesse,
Souvent est moins un crime au fond, qu'une foiblesse,
Qui peut servir ensuite à vous en détourner,
Lorsque la nôtre va jusqu'à vous pardonner.

Il s'approche enfin d'elle tout transporté.

Je vous pardonne donc; & même vous excuse.
Lisette est contre moi; Lisette vous abuse;
Ce sont ici des coups qu'elle seule a conduits;
C'est Elle qui me met dans l'état où je suis.

LISETTE.

Il est vrai.

DORANTE *se jettant à ses genoux, & lui prenant une main.*

C'est assez! Mon ame satisfaite....

SCENE VIII.

LUCILE, DORANTE, LISETTE.

LUCILE *au fond du Théâtre.*

VEILLAI-JE ou non ? Dorante, aux genoux de Lisette !

LISETTE *baissant l'éventail & se levant.*

Lui-même ! & qui me fait fort joliment sa cour.
On vous prend sur le fait, Monsieur, à votre tour.
Songés à bien joüer le róle que je quitte ;
Car vous nous voyés deux que votre faute irrite.
Enfin concevés-vous combien vous vous trompiés ?

DORANTE.

Je croyois en effet, Madame, être à vos pieds.
Son habit m'a fait faire une lourde bévûë.

LISETTE.

Madame, vous plaît-il que je vous restituë
Les fleurettes qu'avant d'embrasser mes genoux,
Monsieur me débitoit, croyant parler à vous ?
N'en déplaise à l'amour si doux dans ses peintures,
Je vous restituërois un beau torrent d'injures.

DORANTE.

Eh ! quel autre, à ma place, eût pû se contenir ?

LISETTE.

Je vous devois cela, Monsieur, pour vous punir.

LUCILE.

Eh quoi ? Dorante, après mille & mille assurances,
Qui, tout-à-l'heure encor, passoient vos espérances,

Le reproche & l'injure aigrissoient vos discours?
Et, sur le ton plaintif, on vous trouve toujours?

DORANTE.

Avant que, sur ce ton, vous le preniés vous-même,
Vous qui sçavés, Madame, à quel point je vous aime,
Souffrés qu'on vous instruise; après quoi décidez
Si mes soupçons jaloux n'étoient pas bien fondez.
Je surprens mon Rival...

LUCILE.

Oui, j'ai tort de me plaindre!
En effet, ma foiblesse autorise à tout craindre:
Et l'aveu que j'ai fait trop naïf & trop prompt,
De votre défiance a mérité l'afront.
Mais vous trouverés bon, qu'en me faisant justice,
Cette Justice même aussi nous désunisse;
Et rompe, entre nous deux, un nœud mal assorti,
Dont jamais on ne s'est assez-tôt repenti.

DORANTE.

Ecoutons-nous, de grace! Encor un coup, Madame;
Bien loin, qu'en tout ceci, je mérite aucun blâme;
Croyés, si j'eusse pû ne me pas allarmer,
Que je ne serois pas digne de vous aimer.
Je viens, je vois, j'entends....

LUCILE.

Depuis quand, je vous prie,
N'est-on digne d'aimer, qu'autant qu'on se défie?
Ainsi l'amour jamais doit n'être satisfait?
Et le plus soupçonneux est donc le plus parfait?
Juste sujet, pour Moi, de crainte & de rupture!
Vos vers m'en avoient fait toute une autre peinture.
J'aime trop mon repos, pour le perdre à ce prix;
Et ne jugerai plus des Gens, par leurs écrits.

DORANTE.

Mais ayés la bonté....

LUCILE.

Ma bonté m'a trahie !
Vous feriés, je le vois, le malheur de ma vie.
Je ne recueillerois de mes ſoins les plus doux,
Que l'éclat ſcandaleux des fureurs d'un Jaloux.
Que n'ai-je conſervé, prévoyante & ſoumiſe,
L'inſenſibilité que je m'étois promiſe !
Liſette ! je t'ai cruë ; & Toi ſeule, tu m'as...

LISETTE *à Dorante voyant pleurer Lucile.*

N'avés-vous point de honte ?

DORANTE.

Eh, ne m'accable pas !
Tu ſçais mon innocence. Appaiſés vos allarmes,
Lucile ! Retenés ces précieuſes larmes !
C'eſt mon injuſte amour qui les a fait couler ;
C'eſt lui qui toutefois, pour Moi, doit vous parler.
L'Amour eſt défiant, quand l'Amour eſt extrême !

LUCILE.

S'il ſe faut quelquefois défier, quand on aime,
C'eſt de tout ce qui peut, dans le cœur allarmé,
Soulever des ſoupçons contre l'Objet aimé.
Je tiens, vous le ſçavés, cette ſage maxime,
De ces vers qui vous ont mérité mon eſtime ;
De votre propre Idile, ouvrage ſéducteur,
Où votre eſprit ſe montre ; & non pas votre cœur.

DORANTE.

Ni l'un ni l'autre. Il faut qu'enfin je le confeſſe,
Madame ; & que je céde au remords qui me preſſe.
Du moins, vous concevrés, après un tel aveu,
Pourquoi tout mon bonheur me raſſure ſi peu.

C'est que je n'en joüis qu'à titre illégitime:
C'est que tous ces Ecrits, source de votre estime,
Vous venoient, par mes soins, mais ne sont pas de Moi.

LUCILE.

Ils ne sont pas de Vous!

DORANTE.

Non.

LISETTE.

Le sot homme!

LUCILE.

Quoi?.....

DORANTE.

Laissant lire, il est vrai, dans le fond de mon ame,
J'inspirois le Poëte, en lui peignant ma flamme.
Que son Art, à mon gré, s'y prenoit foiblement!
Et que le bel esprit est loin du sentiment!
Mais cet Art vous amuse; il a fallu vous plaire,
Laisser dire des riens, sentir mieux, & se taire!
N'est-ce donc qu'à l'esprit que votre cœur est dû?
Et ma sincérité m'auroit-elle perdu?

LUCILE.

Votre sincérité mérite qu'on vous aime,
Dorante; aussi pour vous suis-je toujours la Même.
Tel est enfin l'effet de ces vers que j'ai lûs:
J'étois indiférente, & je ne le suis plus;
Et je sens que, sans vous, je le serois encore.

DORANTE.

Vous ne vous plaindrés plus d'un cœur qui vous adore,
Où vous établissez la paix & le bonheur;
Et qui commence enfin d'en goûter la douceur.

LISETTE.

Tréve de beaux discours! il est tems que j'y pense.
De par Monsieur, expresse & nouvelle défense

De ſoufrir que jamais vous oſiés nous parler.

DORANTE.

Il aura ſçû mon nom !

LUCILE.

Ah, tu me fais trembler !

LISETTE.

Et même ici quelqu'un, peut-être, nous épie.
Séparés-vous ! rentrés, Madame, je vous prie.
Nous allons concerter un projèt important.

DORANTE.

Raſſurés-moi d'un mot encore, en me quittant ;
Ou déja mon eſpoir eſt tout prêt à s'éteindre.

LUCILE.

De vos Rivaux du moins vous n'avés rien à craindre.
Mon Pére poura bien, en ce commun danger,
Déſapprouver mon choix ; mais jamais le changer.

SCENE IX.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

QUELQUUN m'a déſervi près de lui ; je parie.

LISETTE.

Eh ! ne vous en prenés qu'à votre étourderie,
Et ſur-tout au mépris dont vous avés heurté
La rage qu'il avoit tantôt d'être écouté.

DORANTE.

Oui, j'ai tort, je l'avouë ; à préſent il peut lire :
Je l'écoute. Ou plûtôt ſans cela, je l'admire :

Et m'ofre, en trouvant beau tout ce qui lui plaira;
De me couper la gorge, avec qui le niera.

LISETTE.

Ce n'eſt pas maintenant votre plus grande affaire.
Songés à profiter d'un avis ſalutaire.
Pourriés-vous nous trouver de ces Perturbateurs
Du repos du Parterre & des pauvres Auteurs,
Contre les Nouveaûtez ſignalant leurs proüeſſes,
Et ſe faiſant un jeu de la chûte des Piéces?

DORANTE.

Qué diable en veux-tu faire? Oui, vraiment, j'en connois.

LISETTE.

Courés les ameûter : pour aller, aux François,
Sur ce qui s'y joüera, faire éclater l'orage.
La piéce eſt de l'Auteur qui vous fait tant d'ombrage.
Le Pére de Lucile y vient d'aller....

DORANTE.

Tu veux...?

LISETTE.

Ah! j'en ſerois d'avis! Faites le ſcrupuleux!
Damis ne l'eſt pas tant, Lui; car à votre Pére,
Il a de votre amour écrit tout le myſtére.
Ce n'aura pas été pour vous ſervir, je croi.
Et vous le voudriés ménager? Et ſur quoi?
Les plaiſans intérêts, pour balancer les vôtres!
Une piéce tombée; il en renaît mille autres.
Mais Lucile perduë, où ſera votre eſpoir?
Monſieur de Francaleu, vous dis-je, va la voir.
Il n'a déja que trop ce bel Auteur en tête.
S'il le voit triompher; c'eſt fait, rien ne l'arrête:
Il lui donne ſa Fille: & croiroit aujourd'hui
S'allier à la Gloire, en s'alliant à lui.

DORANTE.

Ah! tu me fais frémir! & des transes pareilles
Me livrent en aveugle, à ce que tu conseilles.

SCENE X.

LISETTE *seule.*

AH, ah, Monsieur l'Auteur! avec votre air humain,
Vous endormés les gens; vous écrivés sous main;
Vous avés du manége; & votre esprit superbe
Croit déja, sous le pied, nous avoir coupé l'herbe!
Un bon coup de siflet va vous être lâché;
Et vous sçavés alors quel est notre marché.

Fin du Quatriéme Acte.



ACTE CINQUIÉME.

SCENE I.

DAMIS *seul.*

JE ne me connois plus, aux transports qui m'agitent:
En tous lieux, sans dessein, mes pas se précipitent.
Le noir pressentiment, le repentir, l'éfroi,
Les présages fâcheux volent autour de moi.
Je ne suis plus le Même enfin, depuis deux heures.
Ma piéce, auparavant, me sembloit des meilleures:
Je n'y vois maintenant que d'horribles défauts.
Du foible, du clinquant, de l'obscur & du faux.
De-là, plus d'une image annonçant l'infamie!
La Critique éveillée; une Loge endormie;
Le Reste, de fatigue & d'ennui harassé;
Le Soufleur étourdi; l'Acteur embarassé;
Le Théâtre distrait; le Parterre en balance,
Tantôt bruyant, tantôt dans un profond silence;
Mille autres visions, qui toutes dans mon cœur,
Font naître également le trouble & la terreur.
Voici l'heure fatale, où l'arrêt se prononce!
Je séche. Je me meurs. Quel métier! J'y renonce!
Quelque flateur que soit l'honneur que je poursuis;
Est-ce un équivalent aux horreurs où je suis?
Il n'est force, courage, ardeur qui n'y succombe.
Car enfin, c'en est fait; je péris, si je tombe.
Où me cacher? Où fuir? Et par où désarmer
L'honnête Oncle qui vient, pour me faire enfermer?

Quelle Egide oppoſer aux traits de la Satyre ?
Comment paroître aux yeux de Celle à qui j'aſpire ?
De quel front, à quel titre, oſerois-je m'ofrir,
Moi, miſérable Auteur, qu'on viendroit de flétrir ?

(Il ſe tait quelque-tems, & ſe promene à grands pas comme un homme extrémement agité.)

Mais mon incertitude eſt mon plus grand ſuplice.
Je ſuporterai tout, pourvû qu'elle finiſſe.
Chaque inſtant qui s'écoule, empoiſonnant ſon cours ;
Abrége au moins d'un an, le nombre de mes jours.

SCENE II.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU, DAMIS.

M. FRANCALEU *à Damis.*

HE bien ! une autre fois, malgré mes conjectures,
Vous fierés-vous encore à vos heureux augures,
Monſieur ? J'avois donc tort, tantôt, de vous prêcher,
Que lorſqu'on veut tout voir, il faut ſe dépêcher ?
Voilà pourtant ! voilà ! la Nouveaûté . . . flambée !

DAMIS *à part comme un homme bien ſoulagé.*

Et mon ſort décidé ! Je reſpire. (*haut*) Tombée ?

M. FRANCALEU.

Tout-à-plat !

DAMIS.

Tout-à-plat !

M. BALIVEAU.

Oh ! tout-à-plat.

DAMIS.

Tant pis !
C'eſt qu'ils auront joüé, comme des Etourdis.

M. BALIVEAU.

Siflée, & resiflée!

DAMIS.

Et le méritoit-elle?

M. BALIVEAU.

Il ne faut pas douter que l'Auteur n'en appelle.
Le plus impertinent n'a jamais dit: J'ai tort.

M. FRANCALEU.

Celui-ci pouroit bien n'en pas tomber d'accord,
Sans être, pour cela, taxé de sufisance.
Car jamais le Public n'eût moins de complaisance.
Comment veut-il juger d'une piéce en effet,
Au tintamare afreux qu'au Parterre on a fait?
Ah! nous avons bien vû des fureurs de cabale;
Mais jamais il n'en fût, ni n'en sera d'égale.
La piéce étoit venduë aux siflets aguérris
De tous les Etourneaux des Caffez de Paris.
Il en est venu fondre un Essaim! Des Nuées!
Cependant à travers les brocards, les huées,
Le carillon des toux, des nez, des paix-là, paix,
J'ai trouvé....

M. BALIVEAU.

Ma foi moi, j'ai trouvé tout mauvais.

M. FRANCALEU.

On en peut mieux juger, puisque l'on s'en escrime.
Mortbleu! je le maintiens. J'ai trouvé.... telle rime...

à Damis qui l'écoutoit avidement, & qui ne l'écoute plus.

Oui; telle rime, digne elle seule, à mon gré,
De relever l'Auteur que l'on a dénigré.

M. BALIVEAU.

Tout ce que peut de mieux l'Auteur, avec sa rime;
Ce sera, s'il m'en croit, de garder l'anonyme;

Et de n'exercer plus un talent ſuborneur,
Dont les productions lui font ſi peu d'honneur.

DAMIS.

C'eſt, s'il eût réüſſi, qu'il pouroit vous en croire;
Et demeurer oiſif, au ſein de la victoire,
De peur qu'une démarche à de nouveaux lauriers
Ne portât quelque atteinte à l'éclat des premiers;
Mais contre ſes Rivaux, & leur noire malice,
Le parti qui lui reſte, eſt de rentrer en lice;
Sans que jamais il ſonge à la déſemparer,
Qu'il ne les force eux-mêmes, à venir l'admirer.
Le Nocher, dans ſon art, s'inſtruit pendant l'orage.
Il n'y devient expert, qu'après plus d'un naufrage.
Notre ſort eſt pareil, dans le métier des vers:
Et pour y triompher, il y faut des revers.

M. FRANCALEU.

C'eſt parler en Poëte! en Héros! en grand Homme!
(*à Baliveau.*) Vous êtes ſtupéfait; ce trait-là vous aſſomme?
Vivent les grands Eſprits, pour former les grands cœurs!
Mais cela n'apartient qu'à nous autres Auteurs.
(*à Damis.*) N'eſt-ce pas, mon Confrére?

SCENE III.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU, DAMIS, MONDOR.

DAMIS *à Mondor qui le tire par la baſque du juſte-au-corps.*

HE bien?

MONDOR *bas & d'un air conſterné.*

Je vous annonce....

DAMIS.

Je ſçai, je ſçai. Ma Lettre ?

MONDOR.

En voilà la Réponſe.

DAMIS.

Laiſſe-nous. Je te ſuis. Meſſieurs, permettés-moi
D'aller décacheter à l'écart ; après quoi,
Je compte vous rejoindre : & laiſſant vers & proſe,
Nous nous entretiendrons, s'il vous plaît, d'autre choſe.

SCENE IV.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU.

M. BALIVEAU.

OUI : changeons de propos, & laiſſons tout cela.

M. FRANCALEU.

Si vous ſçaviés combien j'aime ce Garçon-là.

M. BALIVEAU.

C'eſt qu'à ce que je vois, ſa marotte eſt la vôtre.

M. FRANCALEU.

C'eſt que cela jamais n'a rien dit comme un autre.

M. BALIVEAU.

Belle prérogative !

M. FRANCALEU.

Une Lice ! un Nocher !
Comme nous n'allons droit, qu'à force de broncher !
Plaît-il ? vous l'entendiés ?

M. BALIVEAU.

Moi, non ; j'avois en tête,
La lettre de cachet, qui, dites-vous, eſt prête.

M. FRANCALEU.

M. FRANCALEU.

Ce Jeune-homme n'eſt pas du commun des Humains.
Les Grands-Seigneurs déja ſe l'arrachent des mains.

M. BALIVEAU.

J'enrage! Revenons, de grace, à la promeſſe,
Dont vous m'avés flatté tantôt, pendant la piéce.

M. FRANCALEU.

Vous parlés d'une piéce? Ah! s'il en fait jamais,
Ce ſera de l'exquis; c'eſt Moi qui le promets;
Et je défierois bien la Cabale, d'y mordre.

M. BALIVEAU.

Parlés! Aurai-je enfin, n'aurai-je pas mon Ordre?

M. FRANCALEU.

Eh! Tranquiliſés-vous! Soyés ſûr de l'avoir.
Oui; vous ſerés content, ce ſoir même; ce ſoir!
C'eſt le terme qu'il prend. Votre affaire eſt certaine.
Et tenés, ſon retour va vous tirer de peine;
Car je gagerois bien que, tout en badinant,
L'Ordre eſt dans le paquèt qu'il ouvre maintenant.

M. BALIVEAU.

Qu'il ouvre maintenant! Qui?

M. FRANCALEU.

Celui qui nous quitte.

M. BALIVEAU.

Plaît-il?

M. FRANCALEU.

Etes-vous ſourd? Cet Homme de mérite.

M. BALIVEAU.

Monſieur De l'Empirée?

M. FRANCALEU.

Et Qui donc?

M. BALIVEAU.

Quoi? C'eſt Lui,

Dont le zéle, pour Moi, sollicite aujourd'hui!

M. FRANCALEU.

Lui-même. Il a trouvé que vous joüiés en Maître;
Et votre Admirateur, autant que l'on doit l'être,
Il veut vous enrôler, pour un mois, parmi Nous.
Moi, le voyant d'humeur à tout faire pour Vous,
J'ai dû le mettre au fait de ce qui vous intrigue,
Et des égaremens de votre Enfant prodigue.
Il a, sur cette affaire, obligeamment pris feu,
Comme si ç'eût été la sienne propre.

M. BALIVEAU.

Adieu.

M. FRANCALEU *l'arrêtant.*

Comment donc?

M. BALIVEAU.

Vous avés opéré des prodiges!

M. FRANCALEU.

Monsieur le Capitoul, vous avés des vertiges!

M. BALIVEAU.

Eh! c'est Vous qui, plutôt que mon Neveu cent fois,
Mériteriés.... Je suis le moins sensé des Trois.
Serviteur!

M. FRANCALEU.

Mais encor! Entre amis, l'on s'explique.
Ne pourroit-on sçavoir quelle moûche vous pique?
Quoi? Lorsque nous tenons....

M. BALIVEAU.

Non! Nous ne tenons rien!
Puisqu'il faut vous le dire; & cet Homme de bien,
Au mérite de qui, vous êtes si sensible,
Est le Pendard à qui j'en veux.

M. FRANCALEU.

Est-il possible?

M. Baliveau.

Le voilà ! Maintenant, ſoyés émerveillé
Du jeu de la Surpriſe, où j'ai tantôt brillé.
Si j'euſſe vû le Diable ! Elle eût été moins grande.

M. Francaleu.

Je vous en offre autant. A préſent ! je demande,
Où vous prenés le mal que vous m'en avés dit.
Un Garçon ſtudieux, de probité, d'eſprit ;
Beau feu, judiciaire ; en qui tout ſe raſſemble ;
Un Phœnix, un Tréſor....

M. Baliveau.

Un Fou qui vous reſſemble !
Allés, vous mérités cette apoſtrophe-là.
De bonne foi, ſiéd-il, à l'âge où vous voilà,
Fait pour moriginer la Jeuneſſe étourdie,
Que par vous-même, au mal, Elle ſoit enhardie ?
Et que l'Ecervelé, qui me brave aujourd'hui,
Au lieu d'un Adverſaire, en Vous, trouve un appui ?
Il verſifiera donc ! Le beau genre de vie !
Ne ſe rendre fameux, qu'à force de folie !
Etre, pour ainſi dire, un homme hors des rangs !
Et le Joüet titré des Petits & des Grands !
Examinés les Gens du métier qu'il embraſſe.
La Pareſſe, ou l'Orgueil en ont produit la Race.
Devant quelques Oiſifs, Elle peut triompher ;
Mais, en bonne police, on devroit l'étoufer.
Oui ! Comment ſoufre-t'on leurs licences extrêmes ?
Que font-ils pour l'Etat ? Pour les Leurs ? Pour Eux-mêmes ?
De la Société véritables Frélons,
Chacun les y mépriſe ; & craint leurs aiguillons.
Damis eût figuré dans un Poſte honorable ;
Mais ce ne ſera plus qu'un Gueux, qu'un Miſérable,

A la perte duquel, en homme infatüé,
Vous aurés eû l'honneur d'avoir contribüé.
Félicités-vous bien! L'œuvre eſt très-méritoire!

M. FRANCALEU.

Oncle indigne à jamais, d'avoir part à la gloire
D'un Neveu qui déja vous a trop honoré!
Sçavés-vous ce que c'eſt que tout ce long narré?
Préjugé populaire! Eſprit de Bourgeoiſie,
De tout tems, gendarmé contre la Poëſie.
Mais apprenés de Moi, qu'un Ouvrage d'éclat,
Anoblit bien autant que le Capitoulat.
Apprenés....

M. BALIVEAU.

Apprenés de Moi, qu'on ne voit guére
Les Honneurs, en ce Siécle, accueillir la Miſére:
Et que la Pauvreté, par qui tout s'avilit,
Dégrade quelquefois; mais jamais n'anoblit.
Forgés-vous des plaiſirs de toutes les eſpèces.
On fait, comme on l'entend, quand on a vos richeſſes:
Mais Lui, que voulés-vous qu'il devienne à la fin?
Son partage aſſuré; c'eſt la ſoif, & la faim.
Et, d'un œil ſatisfait, on veut que je le voye?
Soit! A vos viſions, je l'abandonne en proye!
Il peut ſe repoſer de ſes nobles deſtins,
Sur Ceux qui, dites-vous, ſe l'arrachent des mains.
Qu'il périſſe! Il eſt libre. Adieu!

M. FRANCALEU.

Je vous arrête,
En véritable Ami, dont la réplique eſt prête:
Et vais vous faire voir, avec préciſion,
Que nous ne ſommes pas des Gens à viſion.
Si j'admire! en Damis, un don qui vous irrite,
Votre chagrin me touche, autant que ſon mérite;

Afin donc que ſon ſort ne vous allarme plus ;
Je lui donne ma Fille, avec cent mille écus.

M. BALIVEAU.

Qu'entends-je ?

M. FRANCALEU.

Aſſurément, c'eſt n'être pas à plaindre ;
Car Elle a de l'eſprit, eſt belle, faite à peindre.
Holà, Quelqu'un ! Vous-même en jugerés ainſi.
(à ſon valet.)
Que l'on cherche Lucile ; & qu'Elle vienne ici.
(à part.)
Auſſi-bien, Elle héſite ; & rien ne ſe décide.
(à M. Baliveau.)
Qu'eſt-ce ? Vous molliſſés ? Votre front ſe déride ?
Vous paroiſſés émû ?

M. BALIVEAU.

Je le ſuis en effet.
Vous êtes un Ami bien rare & bien parfait !
Un procédé ſi noble eſt-il imaginable ?
Ne me trouvés donc pas, au fond, ſi condamnable.
Nous perçons l'avenir, ainſi que nous pouvons ;
Et ſur le train des mœurs du Siécle, où nous vivons.
Quand à faire des vers, un jeune Eſprit s'adonne ;
Même en l'applaudiſſant, je vois qu'on l'abandonne.
Damis, de ce côté, ſe porte avec chaleur ;
Et je ne lui pouvois pardonner ſon malheur ;
Mais, dès que d'un tel choix, votre bonté l'honore....



SCENE V.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU, DAMIS.

M. FRANCALEU *à Damis.*

VENÉ's, venés, Monſieur ! Une autrefois encore
Vous ſerés à la Cour, notre Solliciteur.
Vous vous flatiés, ce ſoir, de contenter Monſieur.

DAMIS *à Baliveau.*

M'avés-vous trahi ?

M. BALIVEAU.

Non. Qu'entre Nous tout s'oublie;
Damis. Voici quelqu'un qui nous réconcilie;
Qui ſignale, à tel point, ſon amitié pour Nous,
Qu'il s'acquiert à jamais les droits que j'eus ſur Vous.
Monſieur vous fait l'honneur de vous choiſir pour Gendre. *Voyant Damis interdit.*
Ainſi que Moi, la choſe a lieu de vous ſurprendre;
Car de quelques talens dont vous fuſſiés pourvû,
Nous n'oſions eſpérer ce bonheur imprévû.
Mais la Joye auroit dû, ſuſpendant ſa puiſſance,
Avoir déja fait place, à la Reconnoiſſance.
Tombés donc aux genoux de votre Bienfaiteur.

DAMIS *d'un air embarraſſé.*

Mon Oncle....

M. BALIVEAU.

Hé bien ?

DAMIS.

Je ſuis....

M. FRANCALEU.

Quoi ?

DAMIS.

L'humble Adorateur

Des graces, de l'eſprit, des vertus de Lucile;
Mais de tant de bontés, l'excès m'eſt inutile.
Rien ne doit l'emporter ſur la foi des ſermens;
Et j'ai pris, en un mot, d'autres engagemens.

M. FRANCALEU.

Ha!

M. BALIVEAU.

Le voilà cet Homme au-deſſus du Vulgaire;
Dont vous vantiés l'eſprit & la judiciaire;
Qui, tout-à-l'heure, étoit un Phœnix, un Tréſor!
Hé bien! de ces beaux noms, le nommés-vous encor?
Va! maudit ſoit l'inſtant, où mon malheureux Frére
M'embarraſſa d'un Monſtre, en devenant ton Pére.

SCENE VI.

M. FRANCALEU, DAMIS.

M. FRANCALEU.

MONSIEUR, la Poëſie a ſes licences. Mais
Celle-ci paſſe un peu les bornes que j'y mets:
Et votre Oncle, entre nous, n'a pas tort de ſe plaindre.

DAMIS.

Les inclinations ne ſçauroient ſe contraindre.
Je ſuis fâché de voir mon Oncle mécontent;
Mais Vous-même, à ma place, en auriés fait autant;
Car je vous ai ſurpris, loüant Celle que j'aime,
A la loüer en homme épris plus que Moi-même;
Et dont le ſentiment ſur le mien renchérit.

M. FRANCALEU.

Comment! La connoîtrois-je?

DAMIS.

Oui; du moins ſon eſprit.

Grace à l'heureux talent, dont l'orna la Nature;
Il eſt connu partout, où ſe lit le Mercure.
C'eſt-là, que ſous les yeux de nos Lecteurs jaloux;
L'Amour, entr'Elle & Moi, forma des nœuds ſi doux.

M. FRANCALEU.

Quoi! ce ſeroit?... Quoi!... C'eſt..., la Muſe originale
Qui, de ſes impromptus, tous les mois, nous régale?

DAMIS.

Je ne m'en cache plus.

M. FRANCALEU.

Ce Bel-eſprit ſans pair?

DAMIS.

Hé, oui!

M. FRANCALEU.

Mériadec, De Kerſic.... de Quimper...?

DAMIS.

En Bretagne! Elle-même! Il faut être équitable.
Avoüés maintenant; rien eſt-il plus ſortable?

M. FRANCALEU.

Embraſſés-moi!

DAMIS.

De quoi riés-vous donc ſi haût?

M. FRANCALEU.

Du pauvre Oncle, qui s'eſt éfarouché trop tôt;
Mais nous l'appaiſerons; rien n'eſt gâté.

DAMIS.

Sans doute.
Il ſortira d'erreur, pour peu qu'il nous écoûte.

M. FRANCALEU.

Oh! c'eſt Vous qui, pour peu que vous nous écoûtiés,
Laiſſerés, s'il vous plait, l'erreur, où vous êtiés.

DAMIS.

Quelle erreur? Qu'inſinuë un pareil verbiage?

M. FRANCALEU.

Que vous comptés en vain faire ce mariage.

DAMIS.

Ah! vous aurés beau dire.

M. FRANCALEU.

Et Vous, beau proteſter!

DAMIS.

Je l'ai mis dans ma tête.

M. FRANCALEU.

Il faudra l'en ôter.

DAMIS.

Parbleu non!

M. FRANCALEU.

Parbleu ſi! Parions.

DAMIS.

Bagatelle!

M. FRANCALEU.

La Perſonne pourroit, par exemple, être telle....

DAMIS.

Telle qu'il vous plaira: ſufit qu'Elle aît un nom.

M. FRANCALEU.

Mais laiſſés dire un mot! & vous verrés que non.

DAMIS.

Rien! rien!

M. FRANCALEU.

Sans la chercher ſi loin....

DAMIS.

J'irois à Rome.

M. FRANCALEU.

Quoi faire ?

DAMIS.

J'ai promis; j'épouſerai.

M. FRANCALEU.

Quel homme!

DAMIS.

Et tout en vous quittant, j'y vais tout diſpoſer.

M. FRANCALEU.

Oh! diſpoſés-vous donc, Monſieur, à m'épouſer.
A m'épouſer, vous dis-je? Oui, Moi! Moi! C'eſt Moi-même,
Qui ſuis le bel Objet de votre amour extrême.

DAMIS.

Vous ne plaiſantés point ?

M. FRANCALEU.

Non; mais en vérité,
J'ai bien, à vos dépens, juſqu'ici plaiſanté;
Quand, ſous le maſque heureux qui vous donnoit le change,
Je vous faiſois chanter des vers à ma loüange.
Voilà de vos arrêts, Meſſieurs les Gens de goût!
L'Ouvrage eſt peu de choſe: & le ſeul Nom fait tout.
Oh ça! laiſſons donc là ce burleſque hyménée.
Je vous remets la foi que vous m'aviés donnée.
Ne ſongeons déſormais qu'à vous dédommager
De la faute, où ce jeu vient de vous engager.
Je vous fais perdre un Oncle, & je dois vous le rendre.
Pour cela, je perſiſte à vous nommer mon Gendre
Ma Fille, en cas pareil, me vaudra bien, je croi;
Et n'eſt pas un Parti moins ſortable que Moi.
Tenés, lui pouriés-vous refuſer quelque eſtime?

DAMIS *bas.*

Ah! Liſette la ſuit! Malheur à l'Anonime!

SCENE VII.

M. FRANCALEU, DAMIS, LUCILE, LISETTE.

M. FRANCALEU.

MIGNONNE, venés-çà ! Vous voyés devant vous,
Celui dont j'ai fait choix pour être votre Epoux.
Ses talens....

LISETTE.

Ses talens ! C'est où je vous arrête....

M. FRANCALEU.

Qu'on se taise !

LISETTE.

Apprenés ?...

M. FRANCALEU.

Ne me romps pas la tête ;
Coquine ! Tu crois donc que je sois à sentir
Que, tout le jour ici, tu n'as fait que mentir ?

DAMIS *bas à M. Francaleu.*

Faites qu'Elle nous laisse un moment ; & pour cause.

M. FRANCALEU.

Vas-t'en.

LISETTE.

Qu'auparavant je vous dise une chose !

M. FRANCALEU.

Je ne veux rien entendre.

LISETTE.

Et Moi, je veux parler.
Tenés ! Voilà l'Auteur que l'on vient de sifler.

DAMIS.

Maintenant, Elle peut rester.

M. FRANCALEU.

L'Impertinente!

DAMIS.

A dit vrai.

LISETTE *à l'oreille de Lucile.*

Tenés bon; je vais chercher Dorante.

(Elle sort.)

SCENE VIII.

M. FRANCALEU, DAMIS, LUCILE.

M. FRANCALEU.

ELLE a dit vrai?

DAMIS.

Très-vrai.

M. FRANCALEU.

La nouvelle, en ce cas,
M'étonne bien un peu; mais ne me change pas.
Non, je n'en rabats rien de ma prémiere estime:
Loin de là, votre chute est si peu légitime,
Fait voir tant de Rivaux déchaînez contre Vous,
Qu'elle prouve combien vous les surpassés tous.
Et ma Fille n'est pas non plus si mal habile....

LUCILE.

Mon Pére....

DAMIS.

Permettés, belle & jeune Lucile....

LUCILE.

Permettés-moi, Monſieur, vous même, de parler.
Mon Pére, il n'eſt plus tems de rien diſſimuler.
D'un Pére, je le ſçai, l'autorité ſuprême,
Indique ce qu'il faut qu'on haïſſe ou qu'on aime;
Mais, de ce droit, jamais vous ne futes jaloux.
Aujourd'hui même encor, vous vouliés, diſiés-vous
Que par mon propre choix, je me rendiſſe heureuſe;
Vous vous en étiés fait une loi généreuſe:
Et c'eſt ainſi qu'un Pére eſt toujours adoré;
Et que moins il eſt craint, plus il eſt révéré.
Vous m'avés ordonné ſurtout d'être ſincére,
Et d'oſer là-deſſus m'expliquer ſans myſtére.
Mon devoir le veut donc, ainſi que mon repos.

M. FRANCALEU.

Au fait! (*bas*) J'augure mal de cet avant-propos.

LUCILE.

Parmi les jeunes Gens que ce Lieu-ci raſſemble....

M. FRANCALEU.

Ah! fort bien.

LUCILE.

Raſſurés votre Fille qui tremble,
Et qui n'oſe qu'à peine embraſſer vos genoux.

M. FRANCALEU.

Vous panchiés pour quelqu'un? J'en ſuis fâché pour vous
Pourquoi tardiés-vous tant, à me le venir dire?

LUCILE.

C'eſt que Celui vers qui ce doux panchant m'attire,
Eſt le Seul juſtement que vous aviés exclus.

M. FRANCALEU.

Quoi ? Quand j'ai mes raiſons.....

LUCILE.

Vous ne les avés plus.
Son cœur, à mon égard, étoit ſelon le vôtre.
Vous craigniés qu'il ne fût dans les liens d'une Autre :
Et jamais un ſoupçon ne fut ſi mal fondé.
Il m'adore : & de Moi, près de Vous ſecondé....
Ah ! je lis mon arrêt ſur votre front ſévére !
Hé bien ! j'ai mérité toute votre colére !
Je n'ai pas, contre Moi, fait d'aſſés grands efforts.
Mais eſt-ce donc avoir mérité mille morts ?
Car enfin, c'eſt à quoi je ſerois condamnée,
S'il falloit à tout Autre, unir ma deſtinée.
Non ! vous n'uſerés pas de tout votre pouvoir,
Mon Pére ! accordons mieux mon cœur & mon devoir.
Arrachés-moi du Monde, à qui j'étois renduë !
Hélas ! il n'a brillé qu'un inſtant, à ma vûë !
Je fermerai les yeux, ſur ce qu'il a d'attraits.
Puiſſe le ciel m'y rendre inſenſible à jamais !

M. FRANCALEU.

La ſotte choſe en Nous, que l'amour paternelle !
Ne ſuis-je pas déja prêt à pleurer, comme Elle ?

DAMIS.

Eh ! laiſſés-vous aller à ce doux mouvement,
Monſieur ! ayés pitié d'Elle & de ſon Amant.
Je ne vous rejoignois, après ma lettre lûë,
Que pour ſervir Dorante, à qui Lucile eſt dûë.
Laiſſés-là ma fortune ; & ne ſongés qu'à Lui.

M. FRANCALEU.

Votre Ennemi mortel ! Qui vouloit aujourd'hui....

DAMIS.

Soufrés que ma vengeance à cela se termine.

M. FRANCALEU.

Mais c'est le Fils d'un Homme ardent à ma ruine !

DAMIS *lui remettant une Lettre ouverte.*

Non : voilà qui met fin à vos inimitiés.

SCENE DERNIERE.

DORANTE, M. FRANCALEU, DAMIS, LUCILE.

DORANTE *se jettant aux genoux de M. Francaleu.*

ECOUTE'S-MOI, Monsieur! ou je meurs, à vos pieds,
Après avoir percé le cœur de ce Perfide !
Il est tems que je rompe un silence timide.
J'adore votre Fille. Arbitre de mon sort ;
Vous tenés en vos mains & ma vie, & ma mort.
Prononcés. Et soufrés cependant que j'espére.
Un malheureux procès vous broüille avec mon Pére.
Mais vous futes Amis : Il m'aime tendrement ;
Le procès finiroit par son désistement.
Je cours donc me jetter à ses pieds, comme aux vôtres !
Faire, à vos intérêts, immoler tous les nôtres !
Vous réünir tous deux, tous deux vous émouvoir,
Ou me laisser aller à tout mon désespoir ! (*à Damis.*)
D'une ou d'autre façon, tu n'auras pas la gloire,
Traître, de couronner la méchanceté noire
Qui croit avoir ici disposé tout pour Toi ;
Et qui t'a fait écrire, à Paris, contre Moi.

DAMIS.

Enfin l'on s'entendra, malgré votre colére.
J'ai véritablement écrit à votre Pére,

Dorante; Mais je crois avoir fait ce qu'il faut.
Monſieur tient la réponſe; & peut lire tout haut.

M. Francaleu *lit.*

Aux traits dont vous peignés la charmante Lucile;
Je ne ſuis pas ſurpris de l'amour de mon Fils.
Par ſon Médiateur, il eſt des mieux ſervis;
Et vous plaidés ſa cauſe, en Orateur habile.
La rigueur, il eſt vrai, ſeroit très-inutile;
Et je défére à vos avis.
Reſte à lui faire avoir cette Beauté qu'il aime.
Il n'aura que trop mon aveu.
Celui de Monſieur Francaleu,
Puiſſe-t'il s'obtenir de même!
Parlés, preſſés, priés! Je déſire, à l'excès;
Que ſa Fille, aujourd'hui, termine nos procès;
Et que le don d'un Fils qu'un tel Ami protége,
Entre nous deux, renouvelle à jamais
La vieille amitié de Collége.

METROPHILE.

(*à Dorante.*) Maîtreſſe, Amis, Parens, puiſque tout eſt pour Vous;
Aimés donc bien Lucile, & ſoyés ſon Epoux.

Dorante.

Ah! Monſieur! (*baiſant la Lettre*) ô mon pére! (*à Lucile.*) enfin je vous poſſéde.

Damis.

Sans en moins eſtimer l'Ami qui vous la céde?

Dorante.

Cher Damis! Vous devés en effet m'en vouloir;

Et

Et vous voyés un homme....

DAMIS.

Heureux.

DORANTE.

Au déſeſpoir.

Je ſuis un Monſtre!

DAMIS.

Non; mais en termes honnêtes;
Amoureux, & François, voilà ce que vous êtes.

DORANTE.

Un Furieux! Qui plein d'un ridicule éfroi,
Tandis qu'il agiſſoit ſi noblement pour Moi,
Impitoyablement, ai fait ſifler ſa Piéce.

DAMIS.

Quoi?... Mais je m'en prens moins à vous, qu'à la Traîtreſſe
Qui vous a confié que j'en étois l'Auteur.
Je ſuis bien conſolé: J'ai fait votre bonheur.

DORANTE.

J'ai demain, pour ma part, cent places retenuës;
Et veux, après demain, vous faire aller aux nuës.

DAMIS.

Non! J'apelle en Auteur ſoumis, mais peu craintif,
Du Parterre en tumulte, au Parterre attentif.
Qu'un ſi frivole ſoin ne trouble pas la fête.
Ne ſongés qu'aux plaiſirs que l'Hymen vous aprête.
Vous, à qui cependant je conſacre mes jours,
MUSES! tenés-moi lieu de fortune & d'amours.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



Faute à corriger.

Page 69. Vers quinziéme, pour voix, *lisez* pour loix, La vérité.

